

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie François, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

Artemi experientia fecit;
Ecclesia monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.



JULLET 1758.

TOME IX.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue
S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



A V I S.

On prie les Personnes qui auront à écrire à l'Auteur de ce Journal , ou qui voudront y faire insérer leurs observations , d'adresser leurs paquets à Vincent , Imprimeur-Libraire , rue S. Severin , après en avoir affranchi le port , autrement ils resteront au rebut.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1758.

*TRAITÉ-PRACTIQUE de la cure
des Fievres ; Traduit de l'Anglois de
THEOPHILE LOBB, Docteur en Mé-
decine, Membre de la Société Royale de
Londres ; deux Volumes in-12. A Paris,
chez Prault, Père, quai de Gefvres.
Prix relié, 5 liv.*



UOIQUE les fièvres soient
des maladies très-communes,
& qu'elles ayent été traitées par
plusieurs sçavans Médecins, on ne
peut s'empêcher d'avouer qu'il
reste encore beaucoup d'observations à faire
& des connoissances à acquérir, avant d'a-
voir des notions justes & précises sur ces sortes

de maladies. Il n'est point d'ouvrage qui ait jetté un plus grand jour sur cet objet, que le Traité des fièvres de M. Quesnay ; c'est celui dont les idées nous ont parues les plus exactes & les mieux appropriées au génie & au caractère de cette maladie.

Celui dont nous allons rendre compte contient des définitions claires, des divisions exactes & des observations utiles, & l'éloge le plus complet qu'on peut en faire, c'est de dire qu'il a eu pour Mécène & pour approbateur le grand Boerhaave.

Ce Livre suppose la connoissance d'un Ouvrage du même Auteur, imprimé antérieurement, qui est intitulé : *Méthode raisonnée de guérir les fièvres, déduites de la structure & de l'économie du corps humain*, & des différens états où se trouvent respectivement les solides & les liquides dans chaque espèce de fièvre ; avec un examen particulier des effets des évacuations artificielles, par la saignée, par le vomissement, par les selles, les sueurs, les vésicatoires. On y trouve aussi des règles de pratique déduites de ces effets, pour indiquer quand il est à propos de recourir à ces fortes d'évacuations & quand on doit s'en abstenir, quand elles peuvent être salutaires ou nuisibles.

Comme on le voit, il auroit été à propos de faire précéder cette Traduction par

celle du premier Ouvrage de M. Lobb, afin de donner aux lecteurs une connoissance plus parfaite de cet objet, & afin de tirer un plus grand avantage de cette dernière production de l'Auteur, qui nous paroît être une suite du premier. Nous tâcherons de suppléer à ce défaut, en exprimant aussi clairement qu'il nous sera possible, les idées & le dessein du Médecin Anglois.

M. Lobb remplit dans cet Ouvrage ce qu'il avoit promis dans son premier sur les fièvres. Pour cet effet, il a cru devoir entrer dans la description des différens symptômes qui peuvent survenir dans les fièvres, & détailler leurs causes, leur caractère, & les différentes indications curatives que l'on en peut tirer. Il a distribué les fièvres qui appartiennent à chaque classe en général, en especes particulieres. Il a examiné séparément la nature, les qualités & les indications curatives de chacune d'elles. Enfin il s'est attaché à prouver par une suite d'observations sur les différentes sortes de fièvres qu'il a guéries, que l'on peut guérir de même toutes sortes de fièvres, soit intermittentes, soit rémittentes, ou continues, en suivant la méthode qu'il a recommandée.

Parmi les observations qu'il a rapportées, on en trouve quelques-unes faites sur des enfans de tout âge, accompagnées de quelques réflexions sur la manière de propor-

tionner la dose & le choix des remèdes , à leur âge & à leur tempérament.

M. Lobb prétend se disculper de ce qu'il n'a point rapporté dans cet Ouvrage des exemples de fièvres éruptives , parce qu'il en a déjà traité dans son Essai sur la petite vérole.

L'Auteur paroît avoir insisté davantage sur les fièvres intermittentes quotidiennes , que sur toute autre espèce de fièvre ; sans doute qu'il a observé qu'elles sont plus communes , & qu'il a voulu faire voir par la manière de les traiter , l'abus que l'on fait tous les jours du quinquina dans ces sortes de fièvres ; car c'est un préjugé très-grand de s'imaginer que quand une fièvre de cette nature a résisté au quinquina elle soit incurable ; au contraire M. Lobb a observé que quand on guérit ces sortes de fièvres avec d'autres remèdes , comme avec des apéritifs & des altérans appropriés , les malades sont beaucoup moins sujets aux rechutes. Il prétend même que dans les fièvres intermittentes quotidiennes , on ne doit presque jamais faire usage de cette écorce , parce que les intermissions sont si courtes , qu'il est presque souvent impossible de placer ce remède comme il faut.

L'auteur fait voir entr'autres choses dans le cours de cet Ouvrage , la confirmation d'une vérité qu'il avoit déjà mise au jour

dans son premier Essai, c'est que la saignée, les émétiques, les purgatifs, ne conviennent point dans la plupart de ces maladies; il a même prouvé par plusieurs faits authentiques, que l'on peut guérir les fièvres intermittentes fort heureusement sans avoir besoin de toutes ces évacuations préliminaires.

Les fièvres selon M. Lobb, sont de tant d'especes différentes, les signes qui les accompagnent, les précèdent ou les suivent, sont si multipliés, elles sont elles-mêmes souvent les compagnes d'un si grand nombre de maladies, qu'il semble que leur connoissance exacte entraîne nécessairement celle de presque toutes les autres.

L'Ouvrage de M. Lobb est divisé en vingt-cinq Chapitres; il traite dans le premier du pouls, comme de la première chose qu'on doit observer dans les fébricitans: ses différens états naissent de différentes causes; s'il est vif, les liqueurs sont atténuées, ou le ressort des fibres est plus tendu; s'il est lent, le sang a perdu sa consistance naturelle; est-il plein, il y a engorgement dans les vaisseaux capillaires; quand il est dur, fort, inégal, vuide, mol, foible, ce sont autant de suites des altérations du liquide qui coule dans les arteres, & des fibres elles-mêmes qui les composent. Ces altérations sont aussi des points de vue différens, sous

lesquels un Praticien doit observer la fièvre, & qui doivent lui servir pour juger de son caractère, & pour prescrire les médicamens convenables, qui ne doivent être tirés selon l'Auteur que de la classe des délayans, des évacuans & des altérans.

La respiration du malade, dit M. Lobb, peut être douloureuse, petite, précipitée, ou laborieuse : elle peut être inégale, aisée, mais avec la langue sèche & noire. Dans tous les cas le symptôme de la respiration est de grande conséquence, & doit influencer beaucoup sur le diagnostic & sur le pronostic de la maladie.

La langue est encore une des parties sur lesquelles on doit faire le plus d'observations dans le traitement des fièvres, quoique les signes qu'on y apperçoit soient assez équivoques en général ; selon ce qu'en pense M. Lobb ; sa blancheur, sa noirceur, sa féchereffe, son aspérité, sa saburre, n'apprennent rien de particulier sur l'état actuel du malade ; tout ce qu'on en peut conclurre, dit l'Auteur Anglois, est qu'elle est mauvaise, & l'on n'en peut inférer rien de plus qu'en réunissant ce signe avec les autres.

Les symptômes de douleurs sont moins équivoques que les précédens, & plus embarrassans pour le traitement ; le malade ne ressent pas les premiers, au lieu qu'il souffre de ceux-ci ; l'impatience s'y joint, qui tra-

verse l'état présent de la maladie, & masque le degré & quelquefois même le lieu de la douleur ; ce qui fait qu'il ne peut presque point en déterminer la nature au juste, ni le Médecin la reconnoître, ce qui seroit pourtant bien essentiel à déterminer, comme de s'assurer si elle est fixe ou ambulante, obscure ou piquante, lancinante ou cuisante, continuelle ou périodique. C'est dans l'Ouvrage même de l'Auteur qu'il faut voir combien ces distinctions sont essentielles.

Quiconque voudroit connoître les maladies par la simple inspection des urines & des selles, donneroit dans un empirisme à peine tolérable dans ces Charlatans que la crédulité rend fameux, que l'ignorance soutient, & que la raison & le tems releguent enfin dans la classe obscure des hommes sans talens & dans l'indigence, qui est leur véritable partage. Mais un Médecin profond n'a recours à l'inspection des urines des fébricitans, dont il examine l'abondance, la couleur, l'odeur, la consistance, que pour en faire la comparaison avec celle que rendent ceux qui sont dans l'état de santé, & pour s'en servir de concert avec les autres signes qui concourent à former un diagnostic certain.

L'Auteur passe ensuite à l'examen des causes & du caractère des excréments accidentelles auxquelles les malades sont sujets.

pendant le cours des fièvres, soit par le vomissement, par les sueurs, par la salivation, par les éruptions cutanées, par les hémorragies, & il fait voir les indications curatives qu'on en peut tirer. Il suit également le caractère de quelques autres symptômes ordinaires aux fièvres, tels sont le frisson, le tremblement, la soif, le délire, l'insomnie, le sommeil immodéré, l'inquiétude, la foiblesse & les convulsions.

M. Lobb établit pour causes générales des fièvres l'épaississement des humeurs, leurs dissolutions & le concours de ces deux causes. Il range parmi les premières, les fièvres intermittentes, quartes, tierces, quotidiennes, anormales & remittentes, les fièvres ardentes, les fièvres inflammatoires. Dans la seconde classe, l'Auteur place les fièvres putrides, qu'il dit être occasionnées par la dissolution des humeurs. Enfin dans la troisième on trouve les fièvres produites par la dissolution & l'épaississement des humeurs, ce qui forme un genre de fièvres que l'Auteur appelle mixtes.

Le second volume de cet Ouvrage est rempli de faits de pratique observés par l'Auteur lui-même. Dans la première partie il a tracé une méthode claire, simple & facile pour traiter les fièvres; dans celle-ci il fait voir de combien de modifications est susceptible cette simplicité.

On trouve aussi dans ce second volume

beaucoup de formules , la plûpart fort simples , bien imaginées & bien assemblées ; elles sont conformes à la pratique Angloise , & en cela different un peu de la nôtre ; ce sont des vins médicamenteux , des bierrres préparées , des mixtures & des elixirs , qui sont totalement éloignés de notre maniere de formuler. Nous observerons seulement que nous ne concevons pas pourquoi l'éditeur de cet Ouvrage n'a pas conservé le texte latin dans toutes les formules , ou pourquoi il ne les a pas toutes traduites ; le défaut d'uniformité qui en résulte peut déplaire à quelques lecteurs , & ne plaira sûrement pas aux plus indulgens , qui se trouveront quelquefois hors d'état d'en faire l'application faite de les entendre.

Enfin , M. Lobb termine son Ouvrage par douze Aphorismes , dans le gout de ceux que Boerhaave a publiés ; ils nous paroissent en général porter un caractère de vérité : au reste c'est à l'expérience à en décider.

C'est donc un service réel que l'on a rendu au Public François en lui communiquant cet Ouvrage , qui est la production d'un Médecin célèbre , un des plus fameux disciples de Boerhaave , qu'une étude réfléchie de son Art , une juste application des préceptes de son Maître , un discernement singulier dans les Observations , rendent sans doute encore plus utile Citoyen que sçavant Mé-

12 TRAITE' DES MALADIES DES OS.

decin. La gloire d'être sçavant est sans contredit très-flateuse ; mais le bonheur d'être utile est le seul but auquel doit aspirer l'homme de bien.

TRAITE' des Maladies des Os, par feu M. PETIT, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, & Directeur de l'Académie Royale de Chirurgie ; nouvelle édition, revue & augmentée d'un Discours historique & critique sur cet Ouvrage, par M. LOUIS, Censeur Royal, Chirurgien-Major-Adjoint de l'Hôpital de la Charité de Paris. A Paris, chez Cavelier, rue Saint Jacques ; deux vol. in-12. Prix relié, 6 liv. 4 sols.

Le nom de M. Petit, à la tête d'un Ouvrage de Chirurgie, suffiroit pour lui donner la plus grande célébrité, si celui que nous annonçons aujourd'hui n'avoit déjà fait sa réputation, & n'avoit réuni tous les suffrages. Cette nouvelle édition ne differe en rien des précédentes, & M. Louis qui en est l'Editeur, l'a trouvée si parfaite, qu'il n'a pas cru devoir y faire aucune addition, ni aucun changement ; il a seulement mis à la tête un Discours historique & critique,

dans lequel il fait voir les différentes révolutions que l'Ouvrage de M. Petit a éprouvées, & les altercations auxquelles l'Auteur a été exposé, & les écrits polémiques qu'il a excités.

M. Louis a prouvé d'abord que les contestations auxquelles ce Livre a donné lieu ont beaucoup contribué à sa perfection, que loin de porter le découragement dans l'esprit de son Auteur, elles n'avoient servi qu'à piquer son émulation. Il fait voir en même tems que M. Petit a sçu profiter des avis qu'on a pu lui donner, qu'il a corrigé des fautes qu'il avoit faites, & qu'il a jetté un nouveau jour sur certains objets qu'il n'auroit jamais pensé à éclaircir.

Quoique M. Louis témoigne pour la mémoire de M. Petit toute l'estime qu'elle mérite, il croit cependant ne devoir point dissimuler quelques fautes qu'on peut relever avec utilité. C'est ainsi que se conduisent ceux qui ne sont point animés par la partialité, & qui n'ont en vue que le bien & l'intérêt publics.

La première édition de cet Ouvrage parut en 1705. Il ne formoit alors qu'un vol. in-12; il fut annoncé sous les auspices de M. Mareschal, alors premier Chirurgien du Roi. On l'imprima à Leyde en 1709 & à Dresde en 1711. Ce sont assurément des preuves bien complètes de la bonté de cet

Ouvrage, qui dans ce tems-là, pour ainsi dire, ne faisoit que de naître, & qui n'étoit que le résultat presque informe de quelques cahiers que M. Petit avoit composés pour ses leçons. Dès qu'il parut, il éclipsa sur le champ & fit tomber dans l'oubli ce qu'il y avoit de mieux alors sur la même matière.

La seconde édition du Traité des Os que M. Petit publia en 1723 étoit déjà bien perfectionnée; c'étoit le fruit de dix-huit années d'étude, de réflexions & d'expériences; M. Petit pour lors avoit une réputation plus étendue, aussi éprouva-t-il des traverses plus grandes. M. Louis passa ici en revue les différens reproches que l'on a faits à M. Petit sur ce sujet; il prend partout la défense de ses mânes, & cherche à le justifier des accusations injustes qu'on lui avoit intentées. Ce détail nous a paru aussi curieux & intéressant, qu'impartial & instructif. La dispute surtout qu'a eu M. Petit au sujet de la rupture du tendon d'Achille, & du bandage qu'il a inventé & perfectionné pour remédier à cet inconvénient, est très-bien discutée par M. Louis, qui a cru devoir même pour l'intelligence de la question, faire graver une planche qui nous a paru mieux exécutée & plus utile que toutes celles qui ont été faites à ce sujet. M. Louis rapporte dans cet article plusieurs exemples de

la rupture du tendon d'Achille , parmi lesquelles on trouve celui de M. Monro , Professeur d'Anatomie à Edimbourg , dont nous avons donné la traduction d'après l'original Anglois dans le Journal de Février 1758.

On trouve dans le Discours préliminaire de M. Louis , une description de la boîte que M. Petit a imaginée pour le pansement des fractures compliquées de la jambe , qui est une des plus ingénieuses que l'on ait pu exécuter jusqu'à présent ; mais comme cette machine est défectueuse dans les différentes planches où elle est gravée , tant dans la Chirurgie de M. Heister , que dans les Mémoires de l'Académie des Sciences , M. Louis nous en donne ici une figure plus correcte sous deux aspects différens.

M. Louis finit son Discours par faire voir que les étrangers les plus célèbres ont rendu à l'Ouvrage de M. Petit toute la justice qui lui étoit due ; Boerhaave dit que cet Ouvrage excellent paroît n'avoir été composé que pour les Sçavans , & les gens conformés dans la Chirurgie. MM. Heister , Van-Swieten , Platner & Manget en ont fait des éloges qui ne sont point équivoques.

M. Louis fait une espece de parallele du Traité des Maladies des Os de M. Petit , avec celui qui a paru il y a quelques années chez *Debure* , Libraire , sur le quai des Augustins , Ouvrage posthume du

grand Duverney , ou du moins qui a été publié sous son nom. Notre Auteur ne balance point à donner la supériorité à celui du Chirurgien François. Nous croyons cependant que l'un & l'autre de ces Ouvrages peuvent avoir des avantages réels qui se contrebalancent mutuellement ; & qui les rendent , à certains égards , préférables ou inférieurs l'un à l'autre.

Quoi qu'il en soit , M. Petit est un de ces flambeaux faits pour éclairer les Arts , & pour y porter un jour nouveau ; c'est depuis Ambroise Paré , celui dont la réputation a été le plus justement méritée ; c'est aussi celui dont les Ouvrages ont été le plus favorablement accueillis du Public , & dont les productions serviront toujours de modèles aux plus grands Maîtres de l'Art.

SUITE de l'Histoire Naturelle des Animaux ; par MM. ARNAULT DE NOBLEVILLE & SALERNE , Médecins à Orléans.

Les poissons , en général sont les plus voraces & les plus carnaciers de tous les animaux : il y en a même qui sont tellement redoutables que ceux qui vont à leur pêche courent de très-grands risques. La chair de
quelques

quelques-uns ne paroissent être propres qu'à nous servir d'alimens ; d'autres servent plus directement aux Arts, qu'ils n'enrichissent la matiere médicale ; d'autres enfin nous servent de ressources dans les maladies, & nous font d'une utilité plus réelle relativement aux effets qu'un Médecin en peut espérer.

Le Requin est un de ceux dont les hommes doivent le plus se garantir ; on l'appelle *Chien de mer*, ou *Requiem*. L'étimologie de ce dernier nom vient, si l'on en croit le vulgaire, de ce que les matelots Normands disent que ce poisson fait chanter des *requiem*. Willoughby est de tous les Ichthyographes celui qui, suivant nos Auteurs, a le mieux décrit ce poisson ; aussi cet article est-il très-intéressant. Le Chien de mer est surtout terrible par sa gueule ; qui est garnie de cinq ou six rangs de dents, les unes triangulaires & en scie, les autres recourbées & pointues. Cette espèce d'animal a la mâchoire si forte & si bien armée ; que si l'on en croit les voyageurs, il coupe en deux d'un seul coup un cadavre qu'on jette en mer. On trouve dans cet article ce qu'Hernander, Stenón, Rondelet, Bosman ; M. l'Abbé Prévost & M. Anderson ; ont dit de plus curieux sur cet animal. Nous observons que c'est après avoir dépeint la mâchoire formidable du Requin, que nos

Auteurs placent un passage de Rondelet, qui dit, que le séjour de Jonas dans le ventre d'un poisson cétaqué, s'étoit vraisemblablement fait dans celui d'un Requin. Nous ignorons sur quel fondement on peut appuyer cette conjecture, il semble même que la voracité de l'animal, & la structure terrible de sa mâchoire, rendent cette proposition bien peu vraisemblable. Au reste la peau du Chien de mer est la seule chose qui soit de quelque utilité ; comme elle est grenue & d'une dureté singulière, elle sert à polir les Ouvrages des Ebénistes & des Menuisiers.

M. Charas ayant composé un Traité exprès sur la vipere, & ayant eu occasion d'examiner ce que ses prédécesseurs en avoient dit, & M. James en ayant fait un article intéressant dans son Dictionnaire de Médecine ; nos Auteurs ont cru ne pouvoir rien faire de mieux, que de puiser leurs descriptions dans ces deux Ouvrages. On sçait que la morsure de ces animaux est très-venimeuse, & qu'on en a cherché pendant longtemps la guérison avant d'avoir trouvé le vrai remède propre à la combattre. La méthode que M. Bernard de Jussieu mit en usage il y a quelques années pour guérir un jeune homme qui fut mordu d'une vipere en le suivant à ses herborisations, est sans contredit préférable à celles qu'on avoit découvertes

jusqu'à ce jour. Les morsures réitérées qu'il reçut ; le succès aussi durable que rapide dont cette cure a été couronnée, sont des preuves de plus des talens supérieurs de celui qui en est l'Auteur, & une obligation nouvelle que le Public a contractée avec lui. La vipere est aisée à distinguer des autres serpens, en ce qu'elle a le museau retroussé, la tête triangulaire, & la mâchoire supérieure garnie de deux dents en crochets, fort longues, qui se plient naturellement le long de ces mêmes mâchoires ; de manière que l'animal ne les allonge que quand il veut mordre. L'examen microscopique des dents de la vipere, a montré que leur extrémité toute fine qu'elle paroît, est cependant garnie d'un petit trou, par lequel coule quelques gouttes d'une liqueur jaune, dont se trouvent remplies des espèces de poche placées contre les dents. Les vertus de la vipere sont incomparables si l'on en croit ceux qui en ont parlée ; on la regarde comme un alexipharmaque souverain ; on en prépare des bouillons, des trochisques, & même des amulettes ; on donne à son foie réduit en poudre le titre pompeux de Bezoard animal.

Les oiseaux sont destinés plutôt au délice de nos tables qu'à nous procurer la santé ; le grand nombre d'espèces que fournissent les volatiles, a ouvert à nos Auteurs

un champ vaste qu'ils ont parcouru avec assez d'étendue & de constance. Ils ont eu l'attention de faire précéder leurs observations particulières par celles des Auteurs qui ont traité de cette matière. Nous aurions désiré qu'ils eussent mis un peu plus de variété dans leurs descriptions, & qu'ils ne se fussent pas contentés de suivre toujours le même ordre, & pour ainsi dire les mêmes termes. Nous nous arrêtons peu sur ce genre d'animaux, parce qu'il est d'une très-petite utilité en Médecine.

MM. de Nöbleville & Salerne traitent ensuite des quadrupèdes en bons Physiciens, Naturalistes & Médecins. Dans les premiers tems de l'Académie des Sciences, les Anatomistes dont elle étoit en partie composée, s'appliquoient à disséquer des animaux, & Louis XIV leur accorda pour les mêmes usages ceux de sa ménagerie qui périssoient. Les autres Puissances de l'Europe qui pouvoient posséder quelque chose de rare dans ce genre, eurent la même générosité pour les sçavans Anatomistes de leur Etat. Tous publièrent les Observations Anatomiques qu'ils avoient faites, & on les trouva toutes à-peu-près semblables à plusieurs égards. Nos Auteurs ont eu soin de nous faire part de toutes ces descriptions, & d'y joindre le récit curieux, ou amusant, que d'autres Ecrivains ont pu faire sur les mœurs des

animaux dont ils traitent. On voit, par exemple, après plusieurs descriptions Anatomiques de l'éléphant qu'ils ont publiées, différens moyens de prendre, ou d'appri-voiser cet animal ; & ils ont cherché à donner des preuves complètes de sa force, de sa ruse & de sa sagacité.

L'article qui termine cet Ouvrage, est un des plus intéressans ; il y est question de l'homme ; aussi nos Auteurs se sont-ils beaucoup étendus sur cet article : mais comme tout ce qu'ils en ont dit est tiré de l'Histoire naturelle de M. de Buffon, nous y renvoyons le Lecteur, persuadés, pour nous servir des expressions de MM. de Nobleville & Salerne, *que les grâces, l'éloquence & la dignité que ce célèbre Naturaliste sçait mettre dans tout ce qui passe par sa plume, ne laisse rien à désirer.*

Tels sont en raccourci le plan & l'ordre qu'ont suivis nos Auteurs pour remplir l'objet qu'ils s'étoient proposé. Leurs noms célèbres par les différens Ouvrages qu'ils ont mis au jour, nous dispensent ici de leur donner aucun éloge. Nous nous contenterons seulement de faire appercevoir la générosité avec laquelle ils sacrifient leurs talens pour le Public, ayant entrepris d'achever un Ouvrage qui avoit été ébauché par un des plus grands Médecins du siècle. Ces Messieurs ne s'en sont point rapportés à leurs propres lu-

mieres , & ils ont consulté MM. *Falconet* & *Bernard de Jussieu* , auxquels ils rendent la justice qui leur est dûe , comme à deux Sçavans respectables , & dont les noms seuls suffisoient pour décorer leur Ouvrage ; car on ne doit jamais se prévaloir que des noms des grands hommes , & de ceux auxquels les gens de bien accordent leur estime.

On trouve à la tête de cet Ouvrage un Discours sur les animaux d'usage en Médecine : nous ignorons de qui part cette espece de Préface ; le stile en est si inégal , si lâche & si peu châtié ; les idées si obscures & si mal présentées ; le plagiat si suivi depuis le commencement jusqu'à la fin , que nous sommes presque persuadés que MM. de *Nobleville* & *Salerne* n'en sont point les Auteurs. C'est un mélange indigeste d'idées mal coufues , prises dans *Stahl* , *Boerhaave* , *Van-Swieten* , *Mead* , *Nicholls* , *Langrish* & plusieurs autres écrits modernes tant Latins , François , qu'Anglois. En parcourant ce Discours , auquel il est difficile d'accorder une attention sérieuse , nous y avons apperçu des contradictions & des choses qui choquent le bon sens. L'Auteur dit , par exemple , à la page 11. *En effet quand on recherche quelles sont les différences qui distinguent le regne animal d'avec le végétal , on en voit une quantité considérable.* Cette quantité considérable se réduit , selon l'Auteur , à la pro-

priété de sentir & à celle de se mouvoir ; c'est ce dont aucun Physicien jusqu'à présent n'a douté.

L'Auteur prétend à la page 16 , d'après les expériences de M. Hales , que le mouvement de la seve & toute la végétation , sont exactement proportionnés à la chaleur de l'air extérieur ; il dit immédiatement après , que c'est *tout le contraire* dans les animaux. On voit combien cette proposition est éloignée de la vérité ; l'Auteur lui-même qui apparemment ne se ressouvient pas quelques pages après de ce qu'il vient de dire , s'exprime ainsi : « La source de la chaleur des animaux est dans leur intérieur ; » *mais* la chaleur occasionnée par le Soleil , » *mais* les variations de l'atmosphère *agissent* » sur eux mécaniquement comme elles » *agissent* sur tous les corps. »

A la page 20 , notre Physicien dit « que » quand les animaux ont perdu la vie , » leurs liqueurs dégénèrent en un liquide » étranger , qui frappe nos sens d'une puanteur horrible , ce qui n'arrive pas dans » les plantes. » Il faut que l'odorat de notre Auteur ne soit gueres délicat pour avancer une pareille proposition , ou on doit supposer qu'il a eu le bonheur de n'avoir jamais senti les plantes qu'avec leurs fleurs.

A la page 23. » De-là se font répandus , » dit toujours notre Physicien , dans les

24 HIST. NATURELLE DES ANIMAUX.

» Ecoles ces termes généraux , trompeurs
» & fautifs , &c. que les végétaux ten-
» doient à *l'acescence* , les animaux au
» contraire à *l'alcalescence*. »

L'Auteur auroit bien dû nous communi-
quer les principes lumineux de sa nouvelle
Physique, qui font voir l'absurdité de ces deux
propositions ; en attendant il nous permettra
de les croire comme vraies & comme fon-
dées sur des principes certains.

On lit au milieu de la page 27. : « Nous
» connoissons des animaux qui n'ont *rien* de
» commun avec les autres êtres animés. »
Nous ne pouvons nous empêcher de faire
des reproches sensibles à l'Auteur , du secret
qu'il nous fait sur une matiere aussi intéres-
sante ; une découverte de cette importance ,
seroit capable de l'illustrer pour jamais.

Nous ne suivrons pas plus loin l'Auteur de
ce Discours , qui nous jetteroit dans des
discussions inutiles.



EXPÉRIENCES

Faites avec l'Opium sur des Animaux vivans ; par M. ROBERT WHYT, Professeur en Médecine à Edimbourg,

Ces Expériences ont été faites pour tâcher de découvrir la manière dont l'opium produit ses effets, & en particulier son influence sur les mouvemens du cœur.

I^{re} Exp. Je commençai par injecter une dissolution d'opium, faite avec l'eau, dans l'estomac & les intestins d'une grenouille ; en moins d'une demi-heure, elle parut avoir entièrement perdu la faculté de se mouvoir & de sentir, ne faisant aucun mouvement lorsqu'on la piquoit. J'ouvris la poitrine de cet animal une heure après l'injection, son cœur, au lieu de 60 à 70 battemens par minute n'en faisoit que 17 ; l'oreillette qui étoit extrêmement distendue par le sang, se contractoit toujours avant le ventricule.

II. Une grenouille à laquelle j'arrachai le cœur, sautoit encore au bout d'une heure ; elle n'étoit pas entièrement morte au bout de deux heures & demie.

J'injectai une dissolution d'opium dans l'estomac & les intestins d'une grenouille,

cinq minutes après lui avoir arraché le cœur, en moins de demi-heure elle parut entièrement morte. Lui ayant coupé la tête, j'enfonçai une sonde dans le canal de l'épine, cela ne produisit qu'un mouvement très-foible dans ses pattes de devant.

III. J'injectai une dissolution d'opium plus forte que la précédente (car elle étoit d'une partie d'opium sur huit parties d'eau, & c'est celle dont je me suis servi dans le reste de mes expériences) je l'injectai, dis-je, dans l'estomac & les intestins d'une grenouille ; au bout d'une heure j'ouvris sa poitrine, je trouvai le cœur & les oreillettes très-distendus par le sang, & ne battant que sept fois dans une minute ; quand on l'irritoit avec la pointe des ciseaux, son mouvement s'accéléroit pendant deux ou trois pulsations, ensuite il reprenoit sa première lenteur.

IV. Immédiatement après avoir coupé la tête à une grenouille, je détruisis sa moëlle épiniere en enfonçant une petite sonde dans le canal de l'épine, ce qui produisit de très-fortes convulsions, surtout dans ses pattes de derriere : dix minutes après j'ouvris sa poitrine, & je trouvai que son cœur battoit 45 fois dans une minute : six minutes après il battoit 40 fois : une demi-heure après l'opération il battoit encore 36 fois, & au bout de cinquante minutes 30 fois ; mais

les pulsations étoient très-foibles.

V. Je répétai la même expérience sur une autre grenouille ; cette fois j'avois fait rougir ma sonde , ce qui produisit des convulsions encore plus terribles que les précédentes. Je n'ouvris la poitrine que trente-cinq minutes après le décollement , le cœur battoit encore 30 fois par minute ; au bout d'une heure 50 minutes , il se contractoit vingt fois ; mais quelques momens après , le soleil ayant échauffé la chambre , il battit 25 fois ; la grenouille elle-même ayant été mise au soleil , il battit 31 fois. Je l'en retirai pour la porter à une fenêtre où il faisoit beaucoup plus froid , ce mouvement se rallentit & il ne battit plus que 25 fois : l'ayant reportée au soleil , il en battit 30. Six heures un quart après le décollement & la destruction de la moëlle épinière de cette grenouille , son oreillette battoit encore 12 fois par minute , le cœur étoit sans mouvement & très-distendu ; l'ayant irrité avec une épingle , il fit deux ou trois pulsations , ensuite il s'arrêta. Il y avoit près de trois heures que le cœur avoit perdu tout mouvement , que l'oreillette battoit encore 10 ou 12 fois par minute , il est vrai que ces mouvemens n'étoient pas réguliers ; elle étoit aussi pleine de sang que lorsque j'avois ouvert la grenouille.

VI. Ayant mis à nud les muscles de l'ab-

domen & du thorax d'une grenouille , je plongeai tout son corps dans une dissolution d'opium ; au bout de trente-cinq minutes je l'en retirai , & ayant ouvert la poitrine & le péricarde , je trouvai que son oreillette ne battoit que quinze fois par minute , & son cœur 6 fois seulement. Vingt-cinq minutes après que je l'eus retirée de l'opium , son cœur parut avoir repris un peu de force , car il battoit huit fois par minute ; les pulsations des oreillettes n'étoient guères plus nombreuses , elles étoient plus foibles & précédoient toujours sensiblement celles du cœur. Au bout de deux heures vingt-huit minutes , son cœur ne battoit plus que 3 fois en 75 secondes , & ses contractions étoient très-lentes.

VII. Ayant coupé la tête & détruit la moëlle épiniere d'une grenouille avec un morceau de fil d'archal que j'avois fait rougir , je mis à nud les muscles de l'abdomen & du thorax , & je la plongeai dans une dissolution d'opium , comme dans l'expérience précédente. Je l'en retirai au bout de 36 minutes , & ayant ouvert sa poitrine & son péricarde , son cœur battoit 26 fois par minutes ; les pulsations de l'oreillette précédoient celles du cœur régulièrement. Six minutes après , il battoit 27 fois ; il n'en battoit plus que 18 au bout de 54 minutes , & 16 trois quarts d'heure après. Au bout de

3 heures l'oreillette, qui n'étoit plus remplie que d'air, continuoît encore son mouvement; mais le cœur étoit immobile: deux heures après, cette oreillette battoit 9 fois dans 64 secondes.

VIII. Je mis à nud les muscles de l'abdomen & du thorax d'une autre grenouille, & je la plongeai dans une dissolution d'opium; l'y ayant laissée une heure, je l'en retirai & je l'ouvris; son cœur battoit sur le pied de 9 fois par minute, ses oreillettes, qui étoient pleines de sang, n'avoient de mouvement que celui que leur communiquoit la contraction du cœur; toutes les autres parties étoient insensibles à toutes sortes d'irritations. Au bout d'un quart-d'heure, le cœur ne battoit plus que 7 fois; l'oreillette, qui ne contenoit que de l'air, suivoit ses battemens. Au bout de 33 minutes, l'oreillette conservoit encore un foible mouvement; le cœur n'en avoit plus aucun.

IX. Ayant coupé la tête, détruit la moëlle épiniere & mis à nud les muscles abdominaux & pectoraux d'une grenouille, je la mis dans une dissolution d'opium, & je l'y laissai une heure. L'ayant ouverte, après l'en avoir retirée, son cœur faisoit huit vibrations par minute; sept minutes après, il en faisoit 15, & au bout de 35 minutes, il en faisoit entre 13 & 14. Deux heures quarante-deux minutes après l'avoir retirée de

la dissolution d'opium , les oreillettes , qui n'étoient pleines que d'air , battoient 11 fois par minute : ces oreillettes conservoient encore quelques mouvemens au bout de cinq heures.

X. J'ouvris le ventre à une grenouille plus grosse que les précédentes , & je la mis dans une dissolution d'opium ; l'en ayant retirée trente-cinq minutes après , j'ouvris sa poitrine & son péricarde , son cœur & ses oreillettes , qui étoient très-distendues par le sang , étoient sans aucun mouvement ; mais au bout de deux minutes il commença à battre , & fit neuf vibrations par minute : j'observai très-constamment qu'il pâlissoit en se contractant , & rougissoit en se dilatant ; je vis aussi très-manifestement qu'il étoit plus court dans sa contraction , & qu'il s'allongeoit en se dilatant. Une heure neuf minutes après l'avoir retirée de l'opium , son cœur ne battoit plus que six fois par minute ; cinq minutes après il n'avoit plus aucun mouvement , & il ne fut pas possible de le faire contracter en le piquant , ni autrement.

XI. J'ouvris la poitrine & le ventre d'une grenouille , & je la plongeai aussitôt dans une dissolution d'opium ; au bout de dix minutes je piquai ses jambes de derriere avec la pointe d'un canif ; elle ne fit qu'un léger mouvement ; deux minutes après je la mis sur le dos , & j'observai que son cœur ne battoit

qu'entre dix & onze fois par minute. L'ayant remise sur le ventre, afin qu'elle fût plus exposée à l'action de l'opium, je l'y laissai encore : au bout de vingt minutes depuis la première immersion, je la mis une seconde fois sur le dos ; voyant que son cœur ne faisoit plus aucun mouvement, j'ouvris le péricarde ; ce qui n'ayant rien produit, je séparai le cœur ; l'ayant mis sur un plat, il fit deux ou trois vibrations, après lesquelles il ne fut plus possible de lui faire faire aucun mouvement, quoiqu'on le piquât avec une épingle. Les autres muscles n'étoient pas plus irritables.

XII. Je coupai la tête & je détruisis avec un fer rouge la moëlle épinière d'une grenouille, & lui ayant ouvert le ventre & la poitrine, je la mis dans une dissolution d'opium : au bout de trente-trois minutes, je m'aperçus que son cœur n'avoit qu'un faible mouvement, qui ne dura même que six minutes. Lorsqu'il fut cessé, je la retirai de la dissolution ; j'ouvris le péricarde & j'irritai le cœur avec la pointe d'un scalpel, ce qui lui fit faire quelques vibrations ; l'ayant laissée encore cinq minutes dans la dissolution, je trouvai son cœur entièrement mort.

XIII. Ayant coupé la tête d'une grenouille & ayant détruit la moëlle épinière, je lui ouvris le ventre & je la mis dans une dissolution d'opium : au bout de seize minutes j'ouvris sa poitrine & son péricarde ; & ayant

trouvé que son cœur battoit vingt-une fois par minute, je la remis en cet état dans la dissolution : je l'en retirai au bout de cinq minutes ; ayant trouvé son cœur sans mouvement, je le piquai avec la pointe d'un canif ; il commença à battre sur le pied de quatorze fois par minute ; ce qui continua pendant un quart d'heure, non sans interruption.

XIV. J'arrachai le cœur d'une grenouille & je le mis dans de l'eau de fontaine ; il battoit d'abord vingt-huit fois par minute ; huit minutes après il ne faisoit plus que six vibrations en trente secondes. Je le tirai de l'eau au bout de deux minutes, & le mis sur une table ; j'observai que toutes les fois qu'on le touchoit, il faisoit une forte contraction sans plus : mais en quatre ou cinq minutes il commença à battre de lui-même, & dix-huit minutes après avoir été mis dans l'eau, il faisoit dix-neuf vibrations en une minute ; sept minutes après il en faisoit encore douze.

XV. Je répétai la même expérience sur le cœur d'une autre grenouille ; au bout de douze minutes je le retirai de l'eau, il battit vingt fois par minute ; l'ayant remis dans l'eau, il cessa de se mouvoir au bout de cinq minutes ; & lorsqu'on le piqua après qu'on l'en eut ôté, il ne fit plus qu'une seule pulsation.

XVI. Je la répétai encore sur une troisième grenouille : au bout de onze minutes d'immersion,

d'immersion ; il battoit huit fois par minute ; quatre minutes après il fit onze vibrations en trente secondes ; il est vrai que ce mouvement étoit borné à sa pointe. Tout mouvement ayant cessé au bout de sept minutes, je le mis sur une table, où il parut quelque tems immobile ; cependant bientôt après il commença à battre , & au bout de trois minutes il faisoit neuf vibrations en soixante-trois secondes ; mais il cessa bientôt , & il étoit entièrement mort trente-neuf minutes après la première immersion.

XVII. J'arrachai le cœur à une quatrième grenouille , & je le mis dans une dissolution d'opium , dont la température étoit la même que celle de l'eau qui avoit servi aux expériences précédentes. L'ayant retiré au bout de dix minutes & l'ayant mis sur une table , il ne fit pas le plus léger mouvement ; je le piquai avec la pointe d'un canif , il reprit sa forme , mais il ne fit pas de véritables contractions.

XVIII. J'arrachai le cœur d'une grenouille & je le mis dans une dissolution d'opium ; je l'en retirai au bout de sept minutes & je le mis sur un plat , où il resta immobile ; quand je le piquois j'observois un foible mouvement dans quelques-unes de ses fibres ; mais jamais une pulsation entière.

XIX. Je répétai cette même expérience sur le cœur d'une sixième grenouille , que je

retirai de la dissolution au bout de fix minutes ; l'ayant irrité , il fit une vibration ; mais l'ayant laissé encore cinq minutes dans l'opium , je l'en retirai entièrement mort.

XX. Le cœur d'une septieme grenouille que j'avois mis dans une dissolution d'opium , avoit perdu tout son mouvement au bout de cinq minutes que je l'en retirai ; mais lorsqu'on l'irritoit avec quelque chose de pointu , il se contractoit , plus foiblement à la vérité que celui de l'*Expér. XIV.* Au bout de dix minutes il commença à battre de lui-même ; deux minutes après il faisoit six vibrations par minute , plus foibles que celles du cœur de la *XIV. Expér.* Cinq minutes après il ne faisoit plus que quatre pulsations par minute ; il recommença à battre un peu plus vîte , mais il reprit bientôt sa premiere lenteur. Vingt-trois minutes après l'immersion , il fut une minute sans mouvement ; il reprit ensuite de lui-même , & battit dix-sept fois par minute , ce qui continua huit ou dix minutes ; les pulsations étoient très-foibles & très-irrégulieres.

XXI. M. Ramsay , Etudiant en Médecine , ayant dissout deux scrupules d'opium dans une once d'eau , & y ayant ajouté un gros de laudanum liquide , il injecta le tout dans le rectum d'un petit chien de fix mois. En moins d'une minute le chien ne pouvoit plus se tenir sur ses pattes de derriere , & il

en avoit tellement perdu l'usage au bout de trois ou quatre minutes, qu'on avoit beau les pincer, il ne les remuoit ni ne donnoit aucun signe de sensibilité; cependant il se traînoit avec ses pattes de devant, & quand on les lui pinçoit, il crioit très-fort & sembloit sentir une très-grande douleur. Au bout de dix minutes il paroissoit avoir perdu tout sentiment; cependant lorsqu'on faisoit beaucoup de bruit, il ouvroit un peu les yeux & pouffoit quelques hurlemens; il tomba bientôt dans un profond sommeil: au bout de quelques minutes il commença à avoir des convulsions; M. Ramsay lui donna alors un lavement avec de l'eau salée, ce qui le purgea beaucoup & lui occasionna une chute du rectum: bientôt après il se réveilla de son sommeil, & recouvra peu à peu l'usage de ses jambes; au bout de 3 ou 4 heures il parut entièrement guéri; il fut cependant encore quelque tems sans vouloir manger. Lorsqu'il étoit le plus affecté il remuoit encore ses jambes de devant, & crioit quand on lui pinçoit les oreilles.

XXII. La même personne injecta à ma priere, par une ouverture faite au ventre du même chien, un gros d'opium dissous dans 2 onces & demie d'eau; mais avant qu'elle eût pu fermer la plaie, il s'échappa au moins une once de la dissolution. Le chien perdit l'usage de ses jambes de derriere presque aussi-

tôt ; au bout de deux minutes il eut des convulsions , deux autres minutes après il se leva sur ses quatre pattes , & retomba soudain sans aucun sentiment. Alors M. Ramsay enleva les tégumens qui couvroient la poitrine ; le chien ne parut pas le sentir ; il apperçut au travers de la plèvre le mouvement du cœur ; il battoit soixante & seize fois par minute , au lieu de cent cinquante qu'il battoit avant l'injection, encore ce mouvement s'affoiblissoit il sensiblement. M. Ramsay ayant ouvert la poitrine & mis le cœur à nud , il le trouva très-distendu ; il continua encore à battre quatre ou cinq minutes , pendant lesquelles il fit de soixante à soixante-cinq foibles vibrations , car ce n'étoit pas de véritables contractions. La salive , l'eau froide , l'huile de vitriol qui cautérisa les parties , ne purent pas accélérer ce mouvement , qui se rallentit jusqu'à ce qu'il cessât entièrement.

XXIII. Un petit chien auquel M. Mead avoit fait prendre en quatre fois la dissolution d'environ deux gros d'opium dans l'eau , vécut une heure trois quarts après avoir pris la première dose. Voyez *Examen venenorum Mechanicum* ; vid. *De Opio*, p. 147. édit. de Paris.

XXIV. M. Alston rapporte dans son excellente *Dissertation sur l'Opium*, *Essais de Médecine*, Tom. V. pag. 190 , qu'ayant injecté dans la veine crurale d'un vieux chien

qui pesoit quarante-deux livres, une demi-once d'opium dissous dans quatre onces d'eau, & cela en trois fois ; la premiere injection qui étoit de quinze gros, ne produisit aucun effet ; la seconde qui fut faite une heure après, & qui étoit de huit gros, le fit entrer en convulsion & écumer ; la troisieme qui étoit de neuf gros, fut suivie presque immédiatement de la mort de l'animal.

Je crois qu'on peut tirer les conclusions suivantes des Expériences que nous venons de rapporter.

1^o L'opium appliqué à l'estomac, aux intestins, aux autres viscères de l'abdomen & de la poitrine, & à leurs muscles, affoiblit d'abord, & ensuite détruit entièrement la sensibilité & la faculté de se mouvoir, non seulement dans les parties auxquelles il est appliqué, mais encore dans tout le corps. *Expér. I, II, III, VIII, XI & XXII.*

2^o Il produit ces effets bien plus promptement dans les animaux qui ont le sang froid, que dans ceux qui l'ont chaud. *Expér. I, III, &c. comparées aux Expér. XXI, XXII & XXIII.*

3^o Puisqu'une dissolution d'opium injectée dans l'estomac & dans les intestins d'une grenouille, détruit aussi rapidement la faculté de sentir & de se mouvoir, lorsqu'on lui a arraché le cœur, que lorsqu'on ne le lui a pas arraché ; il s'ensuit que ce n'est point en

passant dans le sang, & en étant porté au cerveau par la voie de la circulation, que l'opium produit ses effets, mais qu'il agit immédiatement sur les parties auxquelles il est appliqué. *Expér. I & II. Voyez les Essais de Méd. loc. cit.*

4° Puisqu'après qu'on a coupé la tête & détruit la moëlle épinière d'une grenouille, l'opium détruit plus lentement le mouvement du cœur que lorsque cet animal est entier. (*Comparez l'Expér. VI avec l'Expér. VII.*) Il s'ensuit qu'il produit ses effets, au moins en partie, en agissant sur le cerveau, la moëlle épinière & le système nerveux.

5° Puisque l'opium injecté dans les veines produit les mêmes effets que lorsqu'on l'injecte dans l'estomac, &c. *Expér. XXIV*, n'est-il pas vraisemblable qu'il produit ces effets en agissant sur les extrémités des nerfs, qui aboutissent à la surface interne du cœur & du système vasculaire; & peut-être en agissant immédiatement sur la moëlle du cerveau.

6° Puisque l'opium ne détruit la faculté de sentir qu'en agissant immédiatement sur les nerfs, §. 3 & 4, nous pouvons en conclure que les nerfs sont les instrumens des sensations, au moins que leur concours est nécessaire.

7° Il paroît démontré par les Expériences précédentes, que l'opium agit sur le cœur,

comme sur les autres parties, quoique M. Haller ait avancé le contraire dans ses Mémoires sur la nature sensible & irritable, *Tom. I. pag. 69*, il est vrai qu'il n'agit pas aussi rapidement. *Voyez les Expér. IV & V comparées avec les Expér. III, VI, VIII & X, & les Expér. XIV, XV & XVI, comparées avec les Exper. XVII, XVIII, XIX & XX.*

8° *Les Exp. XXI & XXIII, comparées à l'Exp. XXII*, font voir que l'opium injecté dans l'estomac & dans les gros intestins d'une grenouille ne produit pas un effet aussi prompt que lorsqu'on l'injecte dans la cavité de l'abdomen; & *l'Exp. VI comparée avec l'Exp. X*, montre que l'opium appliquée aux muscles abdominaux seulement, ne tue pas si vite les grenouilles que lorsque tous les viscères du bas-ventre sont exposés à son action.

9° Il paroît par les *Exp. XXI & XXII*, qu'une injection d'opium dans les gros intestins, affecte d'une façon plus marquée la partie inférieure de la moëlle épinière que la supérieure, ou le cerveau.

10° Une dissolution d'opium injectée dans la cavité de l'abdomen, ou dans les gros intestins d'un chien, ne détruit pas le sentiment & le mouvement des muscles des parties inférieures en envoyant quelque émanation à ces muscles, ou à la moëlle

épinriere : car si cela étoit , elle n'auroit pas agi si rapidement que dans les *Exp.* XXI & XXII ; il paroît donc qu'en affectant les extrémités des nerfs des parties auxquelles il est appliqué , l'opium prévient ou détruit dans tout le système nerveux , l'action de la puissance de laquelle dépendent les sensations & le mouvement musculaire , & cela au moyen de la sympathie qu'il y a entre ces extrémités nerveuses & le cerveau , ou la moëlle de l'épine.

11^o Nous avons vu que l'opium appliqué aux muscles abdominaux d'une grenouille qu'on avoit privée de son cerveau & de la moëlle épinriere , ne détruisoit pas aussi promptement les mouvemens du cœur , que lorsqu'il étoit appliqué aux muscles abdominaux d'une grenouille dont le cerveau & la moëlle épinriere étoient entiers , *Exp.* VI & VII ; par conséquent le cerveau , la moëlle épinriere & les nerfs influent sur les mouvemens du cœur plus que toutes les autres parties du système animal.

12^o L'opium détruit le mouvement musculaire , non-seulement en interceptant l'influence du cerveau & de la moëlle épinriere , mais encore en rendant les fibres musculaires elles-mêmes , ou la puissance nerveuse qui réside en elle , incapables d'exercer leurs fonctions : sans cela l'opium appliqué aux muscles , ou aux viscères de l'ab-

domen d'une grenouille, ne détruiroit pas le mouvement du cœur aussi promptement que le décollement & la destruction de la moëlle épiniere (*comparez les Exp. IV & V avec les Exp. VIII & X*). L'opium n'agit donc pas seulement en arrêtant l'influence du cerveau & de la moëlle épiniere ; mais son action s'étend encore aux fibres musculaires elles-mêmes, ou aux filamens nerveux qui s'y terminent.

13^o Nous pouvons déduire des Expériences précédentes, que non-seulement le mouvement volontaire dans les muscles, mais encore leur irritabilité, c'est-à-dire la faculté qu'ils ont de se mouvoir quand on les irrite, émanent des nerfs, ou que du moins ils dépendent de leur influence, puisque l'opium, qui n'agit que sur le système nerveux, 9^o & 10^o, détruit ces facultés si rapidement.

M. Haller, dans ses *Mémoires sur la nature sensible & irritable*, Tome premier, page 52, a prétendu que l'irritabilité étoit indépendante des nerfs, parce qu'elle se conservoit dans les muscles après que leur communication avec le cerveau étoit interrompue ; mais puisque l'opium, appliqué aux muscles abdominaux d'une grenouille, détruit par son action sur les nerfs l'irritabilité du cœur plus rapidement que la destruction du cerveau, ou de la moëlle épiniere,

Exp. IV & V comparées aux Exp. III, VI, VIII, X & XI, n'est-on pas en droit d'en conclure que les vibrations que font les fibres musculaires, quand on les irrite après que leurs nerfs ont été liés ou coupés, dépendent d'une puissance qui réside dans les fibres nerveuses qui se font conservées entières au-dessous de la ligature, ou dans les fibres musculaires elles-mêmes.

La ligature, ou la section d'un nerf, empêche bien la dérivation de l'influence du cerveau à la partie à laquelle il appartient; mais elle ne détruit pas la puissance ou l'influence qui reste dans le nerf; au lieu que l'opium, quand on l'applique en assez grande quantité, non-seulement arrête l'influence du cerveau & de la moëlle épinière, & produit par conséquent tous les effets de la ligature des nerfs; mais encore détruit la puissance de chaque filament nerveux du corps, 12^o, & c'est la raison pour laquelle il arrête le mouvement du cœur plus promptement que la destruction du cerveau & de la moëlle épinière.

14^o La paralysie presque soudaine que l'opium a produite dans le chien de l'*Exp. XXII*, & dans la grenouille de l'*Exp. II*, dans lesquels il ne paroît pas qu'il ait pu être porté jusqu'aux muscles paralysés, ni par conséquent attaquer leur partie gélatineuse, démontre que l'irritabilité des mus-

cles ne réside pas dans cette partie gelatineuse , comme M. *Haller* l'a prétendu dans ses *Mémoires sur la nature sensible & l'irritable* , Tom. I , pag. 79 ; mais si le mouvement des muscles irrités est l'effet d'une sensation désagréable produite dans leurs nerfs , comme je l'ai démontré dans mon *Essai sur les mouvemens vitaux ou involontaires* , il est aisé de voir que l'opium en détruisant la sensibilité des muscles , a dû nécessairement abolir leur irritabilité.

15° Puisque l'opium arrête si rapidement les mouvemens vitaux qui subsistent pendant le sommeil , sans que leur force soit presque diminuée ; puisqu'il apaise souvent les douleurs sans produire le sommeil ; & puisque par son action immédiate sur le cœur il en détruit le mouvement , lors même que toute communication entre lui & le principe des nerfs est détruite , *Exp.* XII , XIII , XVII , XVIII , XIX & XX ; il s'ensuit que les effets de l'opium ne sont pas dus comme on l'a cru au sommeil qu'il produit ; il paroît au contraire que ce sommeil n'est qu'une suite de l'affoiblissement de la sensibilité de tout le système nerveux.

16° Enfin ne seroit-ce pas parce que l'opium rend les différens organes insensibles à l'action des *stimulus* qui sont destinés par la nature à les mettre en action , qu'il cause la mort ? car par-là non-seulement le

mouvement péristaltique des intestins, & par conséquent la propulsion du chyle, est interrompue ; mais encore les fluides commencent à s'arrêter dans les plus petits vaisseaux, & même dans les plus gros ; le cœur qui devient moins sensible à l'irritation que le sang a coutume de produire en lui, se contracte plus foiblement & après de plus grands intervalles, jusqu'à ce qu'il cesse entièrement de se mouvoir.

O B S E R V A T I O N

Sur les vertus du Quinquina dans les dispositions gangréneuses des parties internes ; par M. St DONAT, Docteur en Médecine, à Manosque en Provence.

Une Dame âgée de quatre-vingt-deux ans, fut attaquée d'un vomissement continuél accompagné de fièvre, avec la langue sèche & aride, des douleurs vives au-dessus du nombril, & tous les accidens qui pronostiquent une mort prochaine. Je tentai inutilement tous les remèdes indiqués ; ils n'eurent aucun succès ; la malade tomba dans des foiblessees continuelles avec un pouls petit, inégal & intermittent, rendant par les selles des matieres noirâtres d'une fétidité extrême. Ses douleurs étant cessées tout à coup,

j'augurai par ces accidens que la gangrene avoit gagné l'intérieur de l'estomac, & qu'on ne pouvoit raisonnablement former aucune espérance. Je tentai néanmoins le quinquina, ne me fiant que très-médiocrement sur ses vertus dans un cas si déplorable. La malade en prit trois prises par jour, d'un gros chaque ; j'eus la satisfaction de voir ce remède agir avec une efficacité singulière ; car le pouls, les forces & l'appétit revinrent par degré, & tous les symptomes se dissipèrent dans moins de trois semaines que cette Dame fut guérie, quoiqu'elle étoit déjà octogénaire.

O B S E R V A T I O N

*Sur le même sujet ; par M. PELLICOT ;
Chirurgien , à Aix en Provence.*

Le fils de M. Arnaud , Négociant de cette Ville , âgé d'environ douze ans , d'un tempérament vif & d'une assez bonne complexion , fut attaqué de gangrene au scrotum , après une fièvre inflammatoire très-violente , dont il avoit été précédemment traité très-prudemment & très-méthodiquement par M. Joanis , Médecin résident en cette Ville. Nous trouvâmes le malade , lui & moi , le 15 Novembre dernier , à l'extrémité , n'ayant

presque point de pouls, le visage livide, sans connoissance, avec des mouvemens convulsifs dans tous les muscles. Nous apperçûmes en même tems que le scrotum étoit entièrement sphiacelé. Nous nous déterminâmes sur le champ à lui faire prendre le quinquina; à la dose d'un gros en substance, délayé dans de l'eau de chardon benit. On le continua de cette maniere de quatre heures en quatre heures. Il y eut un changement au pouls qui devint meilleur dans cette même nuit, & nous apperçûmes une douce moiteur, & insensiblement la diminution de tous ces symptomes fâcheux & le rétablissement de toutes les fonctions du malade. Le remede fut continué jusqu'au vingt, de la même façon. Nous le réduisîmes à deux & à une prise par jour jusqu'au trente, & le malade a été parfaitement rétabli. Il s'est fait une suppuration au scrotum, & la plaie a été cicatrisée vers le milieu de Décembre dernier.



O B S E R V A T I O N

*Sur une Hydropisie guérie par la salivation ;
par M. HUON DE MAXEY, Chirurgien, à Vaucouleur.*

Le nommé Jacques Varce, résident à Saint-Germain-sur-Meuse, village distant d'une lieue de cette ville, âgé d'environ vingt ans, eut une hydropisie ascite au mois de Juillet de l'année 1756. On lui fit prendre en vain tous les remèdes usités en pareil cas : enfin rebuté par leur désagrément & leurs mauvais succès, il avoit une répugnance invincible pour tout ce qui s'appelloit remède.

Sa maladie ayant atteint à son dernier période, tous ceux qu'il consulta s'accorderent à décider que l'unique ressource étoit la paracentese ; il la refusa, persuadé que si on tiroit ses eaux, il mourroit. Il s'avisa de prendre les bains de rivière, mais il ne tarda gueres à se repentir de son imprudence ; il ressentit dès ce moment des douleurs très-vives dans le scrotum, avec un tremblement & un froid excessifs par tout le corps. Ce fut dans ce tems que je commençai à prendre connoissance de son état. Il me dit que cette maladie lui étoit venue à l'occasion d'un ef-

fort violent qui lui avoit causé des douleurs très-aigues dans le ventre, & qu'ensuite il étoit devenu enflé. Il avoit le visage pâle & bouffi, une respiration laborieuse, une grande soif, peu d'urine, le ventre extraordinairement tendu, avec un bruit formé par la fluctuation des eaux, une enflure édemateuse aux jambes & aux pieds, &c. Les autres parties étoient dans une espece de marasme.

Voyant qu'il persistoit dans son opiniâtreté à refuser tous les secours de l'Art, je le crus désespéré. Je lui conseillai l'usage de la pipe, moins dans l'espoir de le guérir, que de détourner son esprit de l'affreuse pensée de se voir abandonné au gré de la nature, qui étoit prête à succomber sans ce secours.

En effet le succès surpassa mon attente; la premiere dose de tabac qu'il fuma, opéra l'effet qu'il produit ordinairement dans tous ceux qui n'y sont pas habitués, comme nausées, vomissement, salivation abondante, & une espece d'yvresse. Dès ce moment la respiration devint plus libre; le troisieme jour de cet usage il commença à avoir une salivation si abondante, qu'à chaque pipe de tabac qu'il fumoit, il salivoit environ une demi chopine d'une eau très-claire. Il mettoit le tuyau de la pipe à un coin de sa bouche, & l'eau découloit de l'autre comme s'il eût eu une salivation causée par le mercure. Il en fumoit ordinairement trois ou quatre par jour; cette
salivation

salivation se soutint dans la même vigueur l'espace d'un mois, pendant lequel tems le ventre se vuida presque entièrement ; après quoi la salivation se tarit peu-à-peu, à proportion que les eaux se trouvoient épuisées par cette seule évacuation, qui rétablit le malade dans sa santé primitive en moins de deux mois & demi de tems, excepté qu'il lui étoit resté une hernie ombilicale.

OBSERVATION

Sur un' endurcissement général des parties charniues, qui a desséché le corps d'une femme pendant sa vie comme une véritable momie ; par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS, Médecin de l'Hôpital, à Aumale.

Le ramollissement successif des os occupoit, il y a quelques années, la sagacité des Observateurs : un phénomène peut-être aussi rare, & d'une espece toute opposée, méritera-t-il moins leur attention ?

Madame Bosquet, d'Aumale, âgée d'environ cinquante-fix ans, essuya il y a une douzaine d'années un rhumatisme inflammatoire universel. Il attaqua sur-tout les jointures. Elle accusoit alors la circonstance de l'âge critique, & la diminution des regles ;

qui dans tout le cours de sa vie n'ont fait que se montrer. Elle guérit par la multitude des saignées , l'abondance des boissens & une diette analeptique.

Le 11 Novembre 1756 elle se plaignit d'une grande roideur dans les jambes. Pour lors elle s'en prit au froid. Il geloit assez fort depuis quatre jours. Le soir on s'aperçut d'une bouffissure à la face & aux extrémités. Elle s'en inquiéta peu les premiers jours. Cependant la bouffissure se convertit bientôt en un œdème considérable , qui s'étendit depuis les orteils jusqu'aux hanches , & depuis les doigts jusqu'à la poitrine. Les parties œdémateuses commencèrent à éprouver des douleurs rhumatismales fort aiguës , sur-tout aux jointures. Le mouvement y devint très-difficile & très-douloureux , sans cependant la moindre apparence de fièvre. Les nuits étoient assez tranquilles , l'appétit très-bon , les urines abondantes & citrines. Le ventre faisoit ses fonctions avec assez de pureté , comme en santé. Je fis saigner la malade plusieurs fois. Le sang étoit coéneux. Je mis en usage une légère tisane de squine avec le pareira brava , le petit lait avec les écrevisses , les apozemes antiscorbutiques , les minoratifs de casse , la gomme ammoniac , les fumigations de baies de genievre , les douches savonneuses , les fomentations aromatiques. Ces remèdes à la suite les uns des

autres, furent absolument sans effet. Ce ne fut que par la suite que les douleurs s'évanouirent avec l'enflure : mais combien grande fut ma surprise, quand à mesure que l'enflure se dissipoit, je n'apperçus aux bras, aux jambes & aux cuisses, que des muscles atrophiés, roides, durs, secs comme ceux d'une momie, des articulations contractées & presque incapables d'aucun mouvement. Allarmé par ce nouveau symptôme, j'eus encore recours à la saignée, aux bains, aux fomentations émollientes, résolutives, savonneuses. Tout fut inutile. Les muscles des extrémités acquirent une consistance comme tendineuse. C'étoit une rigidité & une dureté qui ne pouvoient se comparer qu'à celle des cartilages. Les mouvemens des pieds devinrent de plus en plus difficiles ; ceux des genoux, quoique très-roides, étoient moins gênés. Il restoit un peu de mouvement aux doigts de la main, point du tout aux poignets, & fort peu aux coudes. L'avant-bras ne souffroit plus la moindre extension. La peau qui recouvroit toutes ces parties, étoit âpre & dure comme un cuir, au point d'émousser la lancette. Cependant à travers cette dureté cutanée, on démêloit encore très-bien les pulsations des artères. Peu à peu les muscles cervicaux participerent au vice général des autres muscles du corps. Elle gagna de pro-

che en proche, & sur la fin ses progrès étoient assez rapides.

Un état si déplorable me faisoit craindre à chaque instant une atteinte d'apoplexie. Que de canaux oblitérés & soustraits au commerce de la circulation ! Quelle surcharge pour les vaisseaux du tronc & de la tête ! Quels dangers de la part de la pléthore ! Manger beaucoup , transpirer peu ; beaucoup de vaisseaux effacés. Aussi la malade se plaignoit-elle de vertiges, d'élancemens & de céphalées, sur-tout du côté gauche. La fréquence de la saignée paroissoit le seul moyen de reculer la mort, & de faire vivre cette malheureuse femme dans un corps à demi pétrifié ; mais elle étoit absolument impraticable aux pieds, & presque autant impossible aux bras. La nature parut vouloir se suffire à elle-même, en provoquant des hémorroïdes ; mais elle ne fit qu'une tentative impuissante. Le 13 Novembre 1757 elle tourna tous ses efforts vers la membrane pituitaire. L'évacuation d'une grande quantité de sérosité rousse fut suivie d'une hémorragie de deux poilettes par la narine gauche, & le mal de tête s'appaisa. Pendant l'hémorragie le pouls étoit fort, plein, assez vif, même un peu brusque. Il me sembloit sentir dans l'artere gauche un léger tremblement que je ne trouvois pas dans la droite. L'hémor-

ragie s'opiniâtrant, & la malade s'alarmant, je fis ouvrir la veine, mais sans succès. Le vaisseau très-bien atteint, ne fournit pas six gouttes d'un sang noir & épais. L'hémorragie se tarit d'elle-même, & dans la nuit le sang força la compresse, & sortit à la quantité d'une demi-poilette. Ces hémorragies se répéterent trois ou quatre fois à cinq ou six jours d'intervalle, & toujours au grand soulagement de la tête. Dès qu'elles cessèrent l'appétit se perdit, une fièvre anormale se mit de la partie. Les gencives se gonflèrent, devinrent livides, l'haleine exhaloit une puanteur insupportable. Il survint de tems en tems des vomissemens très-fétides; enfin un ptyalisme de sérosité sanguine. Elle suintoit manifestement comme une rosée de tout le palais, d'où on la voyoit percer comme une sueur de sang. Ce dernier symptôme termina sa vie au mois de Décembre dernier.

Nota. Nous ne pouvons nous dispenser de témoigner à M. Marteau notre reconnoissance par rapport aux Observations dont il veut bien nous gratifier; nous ne sommes ici que l'écho du Public, qui trouve dans toutes les Observations des caracteres d'intérêt ou de nouveauté, & des preuves complètes qu'elles partent d'un bon Médecin & d'un homme très-instruit.



OBSERVATION

Sur une femme qui a rendu par la matrice des hydatides d'une espece particuliere ; par M. DARDIGNAC , Docteur en Médecine , à Trie en Gascogne.

Une femme âgée de quarante-sept ans, mere de onze enfans, après des fleurs blanches qui durèrent pendant quinze mois, des pertes, un rhume de poitrine considérable, des vomissemens, de la fièvre, des douleurs d'estomac, se trouva incommodée d'une tumeur dans le bas-ventre. Je portai ma main sur la matrice & je trouvai le volume de cette partie fort gros, & la résistance au tact très-considérable. En pressant un peu sur la tumeur, je caufois à la malade des douleurs vives. Je tournai dès-lors toutes mes vues de ce côté, en y faisant appliquer des cataplasmes émoulliens & résolutifs, en lui faisant donner des lavemens de même nature. Ces remedes furent assez inutiles, car pendant la nuit la malade ressentit des douleurs assez vives, avec des élancemens dans la matrice. Le lendemain il se déclara une perte rouge qui cessa dans la journée, & apaisa les douleurs & les élancemens. Il y avoit une fièvre lente qui subsistoit depuis long-tems, & des

vomifsemens périodiques ; ce qui me confirma dans l'idée où j'étois , que cette tumeur devoit être regardée comme un schirre cancéreux ; je voulus faire prendre à la malade des bouillons altérans , & les autres remèdes appropriés ; mais ce fut en vain , car sa répugnance étoit invincible. Cependant l'insomnie , les douleurs avec élancemens , la perte rouge , l'enflure aux jambes incommodoient vivement la malade jusqu'au 27 du mois de Janvier dernier , où la fièvre augmenta sur le soir , & les douleurs devinrent aussi vives que celles de l'enfantement. Je soupçonnai pour lors que la malade étoit enceinte , quoiqu'elle m'eût voulu persuader le contraire. Je me trompai , car elle rendit dans la même nuit par le vagin des eaux avec des masses charnues , du sang grumelé & plusieurs hydatides semblables par leur figure & leur transparence aux bayes de gui , & contenant chacune une espece de blanc d'œufs , qui flottoient dans l'eau colorée en rouge , & étoient adhérentes au moyen d'une membrane tenue qui formoit le pédicule de chaque hydatide. Ces masses charnues paroissoient être autant de différens lobes semblables à ceux d'un foie de mouton ; une membrane lisse les recouroit ; cette membrane manquoit vers leurs racines ; c'est par ces endroits qu'elles paroissoient avoir été adhérentes ; ayant divisé cette membrane , j'apperçus des

sous plusieurs plans de fibres charnues & tendineuses, qui venant de la racine de chaque masse, se perdoient vers la pointe; ces fibres formoient différens faisceaux, qui étoient recouverts d'une membrane particulière semblable à la première; ces faisceaux s'écartoient en différens endroits, pour laisser entre eux des espaces nombreux & considérables, & puis se croisoient; dans ces espaces étoit un grumeau de sang presque de la longueur d'un pouce sur quatre à cinq lignes d'épaisseur; sa couleur varioit, tantôt il étoit d'un rouge pâle, tantôt d'un rouge obscur; quelquefois c'étoit des hydatides de la même espece que les précédentes; ces dernières paroissoient venir des espaces qui se présentoient vuides dans les endroits par lesquels ces masses avoient été adhérentes; je trouvai le lendemain la malade très-foible, avec un pouls fréquent & petit, une soif presque insatiable; la perte rouge continuoit, les douleurs n'avoient pas encore disparues, quoiqu'elles eussent diminué; la tumeur de l'utérus étoit moindre, les jambes & les cuisses n'étoient plus œdémateuses; elle prit pour boisson de l'eau de fontaine avec du nitre purifié, & quelque léger cordial, comme le sirop d'œillets, &c. Je la priai de garder ce qu'elle rendroit de nouveau. Il lui survint pendant la nuit d'après, une masse semblable par sa figure & sa grosseur à un œuf d'oye;

une membrane transparente en formoit l'extérieur, d'autres de la même nature en composoient l'intérieur, & laissoient entr'elles en se croisant des espaces qui se trouvoient pleins ou d'hydatides, ou de grumaux de sang de la même espece que les autres. Le poids de toutes ces masses charnues & des grumaux de sang étoit de neuf livres, celui de l'eau de quatre livres. Depuis ce tems l'appétit est revenu peu-à-peu, les pieds ne paroissent enflés que rarement sur le soir; la tumeur de l'utérus a tant diminué, qu'elle est presque insensible; la fièvre a disparu & tous les accidens ont cessé, excepté la perte rouge, quoique légère, qui subsiste encore.



L E T T R E

Sur une Terre & un Sel purgatifs, qui se trouvent dans plusieurs endroits du Piémont, adressée à M. VALCARENGHI, Comte & Chevalier Palatin, Médecin de Crémone, &c. par M. BIANCHI, Premier Médecin du Roi de Sardaigne, premier Professeur d'Anatomie dans l'Université de Turin, & Chef du Proto-médecin, &c.

M O N S I E U R,

Dans la dernière lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire, vous me demandates des éclaircissements au sujet de la terre saline qu'on trouve aux environs de Turin. Je vais vous faire part de ce que j'en ai découvert, après le résultat de quelques expériences que j'ai faites, tant sur ses propriétés & ses principes, que sur ses vertus médicinales.

Il y a déjà plusieurs années que sur la fin de Février, en Mars & en Avril, j'ai découvert dans plusieurs endroits de ce pays, qu'il paroît sur la terre une couche fleurie qui forme une espèce de printemps anticipé. Cette terre est ramassée dans plusieurs endroits par flocons; elle est blanchâtre, ou

d'une couleur cendrée claire ; elle est friable , porreuse & légère. Les couches qui la forment , ont environ deux ou trois doigts d'épaisseur ; elle vient dans les endroits où il ne croît point d'herbe , & principalement sur les bords des chemins , dans les terrains secs , montagneux , pierreux , sur la cime & les flancs des rochers. Cette production terreuse & saline se trouve en plus grande abondance du côté du levant , du midi & du couchant ; & j'ai observé que dans les hivers très-froids , elle se formoit plus tard que quand la saison avoit été plus tempérée.

La nouveauté de cette production excita ma curiosité & celle de M. Aloï Apothicaire très-célèbre , & nous travaillâmes ensemble à en découvrir les propriétés. Nous scâvions d'abord qu'en en mettant sur la langue , elle excitoit un petit goût d'amertume , & en quelque façon stiptique , qui devenoit douceâtre en la mâchant plus long-tems ; mais nous voulions de plus nous assurer si elle pourroit produire quelque avantage à la Médecine. Nous primes en conséquence plusieurs livres de cette terre , que nous lessivâmes plusieurs fois , & qui nous donna ensuite un sel amer bien cristallisé , mais gracieux & très-blanc , de figure parallépipède.

Un livre de cette terre nous donna , après l'avoir lessivée , trois onces environ de sel.

Nous le mimés en usage à la dose d'une

demi-once , dans plusieurs maladies de l'estomac ; & nous nous apperçumes qu'il réussissoit à merveille , en évacuant les crudités qui se trouvent dans ce viscere. M. Aloi le fit prendre à plusieurs personnes à la dose d'une once , dissous dans de l'eau ; ce qui produisit une évacuation considérable , mais sans douleur ni sans tranchée. Nous avons même eu occasion de remarquer que la vraie dose à laquelle on en devoit faire usage , étoit de six gros , quand on ne vouloit pas l'associer à d'autres purgatifs. J'en fis plusieurs autres épreuves dans notre grand Hôpital de Saint Jean , & j'ai observé qu'il avoit presque toujours la vertu purgative à moins d'une once , que quelquefois il excitoit beaucoup plus les urines qu'il ne purgeoit ; j'en ai sur-tout reconnu l'efficacité dans les maladies vermineuses.

Ces succès me déterminèrent à engager M. Galeani , Chymiste très-célèbre , à vouloir bien examiner ce sel , & faire les expériences ordinaires pour découvrir de quelle nature il étoit. Voici ce qu'il me répondit.

Il y a trois sortes de sels sur lesquels vous m'avez chargé de faire quelques opérations Chymiques ; le premier est le véritable sel d'epsom d'Angleterre ; le second est celui que les Droguistes distribuent pour sel d'epsom , & enfin le troisieme s'appelle sel de Modene ; & vous m'avez ordonné

d'en faire la comparaison avec la terre saline nouvellement découverte dans ce pays.

Dans la solution du sel d'epsom, il furnageoit une huile semblable à celle qui se trouve dans la solution des sels alumineux ; dans la filtration il restoit une petite parcelle de terre blanchâtre, de saveur douceâtre ; dans l'évaporation & la cristallisation, j'ai trouvé un sel de figure irrégulière.

J'ai pris un poids égal de sel, que les Droguistes vendent pour sel d'epsom ; je l'ai mis en dissolution ; l'eau est restée beaucoup plus diaphane & plus claire, & ressemblante à une dissolution de nitre. Après l'avoir filtrée, j'ai retiré un sédiment composé d'une quantité considérable d'une terre de couleur grise, & d'une saveur stiptique comme le vitriol. La cristallisation m'a donné un sel de figure triangulaire pointue.

J'ai observé dans la dissolution du sel de Modene, une eau très-foncée en couleur. Dans la filtration elle a déposé un sédiment plus considérable que les deux premiers, d'une couleur plus obscure, & d'une saveur stiptique plus forte. Ce sel réduit en cristaux, approchoit beaucoup du sel commun.

Enfin après avoir dépouillé notre terre saline du sel qu'elle contient, je trouvai dans la dissolution précisément la même partie huileuse qui furnageoit dans celle du sel d'epsom ; & dans la filtration une terre blanchâtre.

tre, de saveur douceâtre. Après avoir fait l'évaporation & la cristallisation, j'en ai retiré un vrai sel d'epsom.

Il ne paroît pas que l'acide ni l'alkali dominant dans notre nouveau sel, puisqu'il n'a produit aucune altération dans le sirop de violettes, & aucune effervescence avec l'huile de vitriol ni les acides les plus forts.

On a reconnu depuis quelque tems que cette terre étoit fort commune dans le Piémont, & qu'elle croissoit dans différens endroits. On a même remarqué que quand les bestiaux rencontrent de cette terre, ils la lechent, la mangent avec grande avidité, & qu'ils en sont même suffisamment purgés. C'est même d'après cette expérience sur les bêtes, que l'on a reconnu que ce sel avoit une vertu purgative; & c'est ce qui m'a engagé à faire quelques tentatives sur les hommes. Je me souviens à ce sujet que le 14 Mars de l'année dernière, je fis prendre à un enfant de six ans & demi une prise de cette poudre à la dose d'un gros & demi, dans une ou deux cuillerées d'eau fraîche. L'enfant l'a pris sans dégoût; parce qu'elle n'a point d'odeur & très-peu de saveur amere. C'étoit le soir qu'il la prit, & il ne sentit pendant la nuit aucune tranchée, & dormit tranquillement à son ordinaire. Le lendemain matin il fit trois selles copieuses de matiere verdâtre, & une quatrième après son diné.

J'ai fait plusieurs autres épreuves sur des adultes, à la dose d'une demi-once. Cette poudre purge très-bien, & mieux encore quand on en prend six gros.

La terre qui sert de matrice à ce sel, est une espèce de terre glaise; les cristaux de figure parallélipède, le goût légèrement amer, & en quelque façon stiptique de notre sel, sa vertu purgative, & les expériences de M. Galeani, paroissent démontrer que c'est un véritable sel neutre de la nature du sel d'epsom, tel que celui qu'on retire des eaux de Sedlitz en Bohème.

Voilà, Monsieur, tout l'éclaircissement que je puis vous donner à ce sujet. Je vous ai mis au fait, autant que me le permettent mon grand âge & mes infirmités, de la nature de cette terre & du sel qu'elle contient. Je vous ai fait voir qu'elle se trouvoit en grande abondance dans tout le pays, que ce sel étoit le même qui nous vient d'Angleterre sous le nom d'epsom, & qu'il a les mêmes propriétés médicinales. C'est pourquoi je pense que nous serons à l'abri par la suite de la falsification des Droguistes, & que nous aurons à peu de frais un sel qui jusqu'à présent ne nous est parvenu qu'avec peine, & qui étoit trop cher pour qu'on en fit un usage bien commun.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur des pierres considérables sorties du scrotum ; par M. GIBIER, Docteur en Médecine, à Montbard en Bourgogne, ancien Médecin de l'Hôpital de Sainte Reine & de l'Hôpital de cette Ville.

M. Gibier, Médecin à Montbard, faisant sa visite des malades à l'Hôpital de Sainte Reine en 1737, vit un malade âgé d'environ cinquante ans, auquel il trouva une tumeur assez considérable au scrotum du côté gauche, qui à la vue paroissoit humorale ; mais l'ayant bien examinée & touchée, il s'aperçut qu'il y avoit des corps solides par leur frottement les uns contre les autres, ce qui le détermina à faire faire l'ouverture de cette tumeur, dans laquelle s'est trouvé quatre pierres de différentes grosseur & de figure irrégulière ; la plus grosse pesoit environ une once cinq gros & demi, les autres étoient d'un poids inférieure & fort poreuses. Il y avoit environ trois ans avant l'opération que le malade étoit travaillé d'une colique néphrétique, & que plusieurs graviers s'étant arrêtés dans la partie moyenne de l'uretre, l'avoient par leur séjour corrodée & percée,

&c

& étoient tombés dans le scrotum avec l'urine qui y couloit , ce qui avoit donné occasion à l'accroissement des pierres ; le malade , épuisé par la longueur des douleurs , & la fièvre ayant augmentée après l'opération , mourut. Les pierres sont au Cabinet du Jardin du Roi , par les soins de M. Daubenton , de l'Académie des Sciences , & Garde dudit Cabinet.

*Autre Observation du même Médecin , sur
le même sujet.*

Un jeune garçon , âgé d'environ douze ans , se trouva incommodé d'une grosseur à l'extrémité de la verge , que l'on crut d'abord être une inflammation qui pourroit se terminer par une suppuration , sur laquelle on mit des émolliens & fomentations pendant longtems & fort inutilement ; car la tumeur grossissoit sensiblement , & avoit acquis le volume d'une pomme de rainette , ce qui empêchoit le libre cours de l'urine qui ne sortoit qu'avec peine. Ayant bien examiné la tumeur en la touchant on entendoit comme une crépitation , ce qui détermina à faire une incision au prépuce , après laquelle il sortit sept pierres , qui étoient entre le gland & le prépuce , de la grosseur de petits dez à jouer , de figure irrégulière , fort blanches & très-po-

lies, qui s'étoient formées dans cet endroit ; depuis ce tems le malade s'est toujours bien porté.

O U V E R T U R E

*D'un Cadavre, faite par M. FAURET,
Chirurgien à Paris.*

Le 12 de Février 1757, je fus prié de faire l'ouverture du corps d'une Dame morte depuis deux fois vingt-quatre heures, en présence de l'un des Médecins qui avoient vu la malade & d'un Maître en Chirurgie. Nous remarquâmes à l'estomac une tension considérable ; cette tension étoit produite par une quantité d'air qui y étoit renfermé, ce qui étoit cause que la grande courbure de l'estomac étoit antérieure & la petite postérieure. J'ouvris l'estomac ; son intérieur étoit desséché sans une seule goutte de liquide, ni apparence qu'il en eut contenu, ce que nous attribuâmes à une inflammation dont je vais faire la description.

Le foyer de cette inflammation étoit placé sur la petite courbure de l'estomac ; elle s'étendoit sur les deux faces tant intérieure que postérieure, vers la grande courbure, & depuis le grand cul-de-sac jusqu'au pylôre, en communiquant avec la partie

inférieure de l'œsophage, & avec la face du petit lobe du foie qui se trouve appuyée sur l'estomac.

Nous remarquâmes que l'inflammation communiquoit aussi avec la partie de l'épiploon qui se trouve attachée à l'estomac; le reste de l'omentum étoit dans son état naturel.

Le grand lobe du foie étoit très-sain, & sans aucun degré d'obstruction ni d'engorgement, quoique la malade eut été soupçonnée d'hydropisie, & traitée en conséquence.

La vésicule du fiel contenoit environ une once de bile.

La rate, le pancréas, tout le canal intestinal, le mésentère & ses glandes, de même que tous les autres viscères renfermés dans la capacité du bas-ventre, étoient sans aucun degré d'altération qui fut sensible.

Nous passâmes ensuite à l'examen des parties contenues dans la poitrine.

Après avoir détaché les tégumens & enlevé le sternum, nous remarquâmes dans les deux côtés de cette capacité, environ une livre d'un épanchement d'une sérosité sanguinolente.

Nous observâmes sur la surface des lobes du poumon quelques petits squirrhes; j'ouvris les lobes l'un après l'autre, leur subst-

tance étoit brune , & remplie d'une lym-
phe écumeuse. Les deux feuilletts du mé-
diastin qui forment la face externe du pé-
ricarde , étoient d'une couleur brune très-fon-
cée , & aussi luisante que si on y eut ap-
pliqué une couche de vernis.

J'ouvris le péricarde ; la face interne qui
est lisse & polie , & pour l'ordinaire mouil-
lée par la sérosité qui s'y trouve renfermée
en plus ou moins grande quantité , étoit dans
celui-ci sèche comme du parchemin , &
adhérente au cœur dans toute sa circonfé-
rence ; je fus obligé de prendre beaucoup
de précautions pour pouvoir les séparer l'un
de l'autre.

La substance du cœur dont je parle étoit
à un tel degré d'affaissement , de déprava-
tion , & comme de gangrene , qu'il n'étoit pas
possible de pouvoir y remarquer ni figure ,
ni faces , ni graisse ; il étoit si affecté que
toutes ses fibres se déchiroient au moindre
effort que je faisois avec mon scapel ;
tous ces différens plans de fibres , pour
l'arrangement desquels la Nature prend tant
de précautions ; tout cet ordre admirable
étoit entièrement confondu ; toutes les sou-
papes , les cordes tendineuses , les colonnes
charnues & les valvules , tout avoit perdu
son ressort & son élasticité.

Comme la malade étoit sujette à de fré-
quentes palpitations , j'apportai tous mes

soins pour parvenir au ventricule gauche, dans lequel nous observâmes deux excroissances polipeuses, ayant la figure de deux olives attachées ensemble au moyen d'une petite membrane, à la distance de trois lignes l'une de l'autre; le même ventricule contenoit deux petits caillots; l'oreillete du même côté étoit vuide, aussi bien que le ventricule droit & son oreillete.

Nous examinâmes ensuite le commencement de l'aorte. Je l'ouvris jusqu'à l'endroit où elle fournit l'artere ascendente, ou supérieure; ses tuniques n'avoient souffert aucune altération, & elles étoient dans leur état naturel.

La malade portoit depuis longtems un gouêtre considérable; ce gouêtre diminua à la mort de plus des trois quarts, ce qui formoit pour lors une espece de poche; j'ouvris cette poche, dans laquelle il n'y avoit que trois ou quatre cloisons membraneuses qui communiquoient les unes aux autres. Ce que nous remarquâmes en les examinant avec attention. Il y a de plus à observer qu'à chaque fois que cette dame étoit obligée d'élever sa voix plus qu'à l'ordinaire, son gouêtre augmentoit visiblement & acquéroit un volume très-considérable, qui disparoissoit en grande partie quand la malade avoit cessé de crier.

OBSERVATION

Sur une portion considérable d'intestin rendue par les selles ; par M. MONRO le pere , Professeur d'Anatomie à Edimbourg.

M. Cullen , Professeur d'Anatomie à Glasgow , m'a communiqué l'Observation suivante.

Un Enfant d'environ 12 ans , se plaignit de douleurs de colique qu'il attribuoit à quelques coups qu'il avoit reçus d'un de ses camarades ; ces douleurs continuerent par intervalles pendant un an ; elles étoient accompagnées de diarrhée & quelquefois de déjections sanguinolentes , ce qui engagea le malade à consulter M. Muir Chirurgien de Glasgow. M. Muir le trouva très-maigre , avec un pouls très-fréquent , & une si grande foiblesse qu'il étoit obligé de se tenir au lit. Au bout de 15 jours on porta à M. Muir une substance membraneuse & livide que le malade avoit rendue par les selles. M. Muir ayant vu que c'étoit une espèce de canal , il en lia un des bouts , & soufflant par l'autre , il vit un conduit de 13 pouces de long contourné , à la partie concave duquel adhéroit encore une portion de membrane ; ce

qui prouve que ce n'étoit pas seulement la membrane interne de l'intestin ; mais une portion de l'intestin lui-même. Le malade rendit encore plusieurs morceaux plus petits de la même substance , mais comme on trouva depuis dans ses excréments des pelures de pommes de terre qu'il avoit mangées , il y a apparence qu'il n'y avoit pas eu de discontinuité dans le canal intestinal. Le mal empirait de jour en jour , le malade mourut au bout de six semaines.

M. *Muir* ouvrit son cadavre en présence de plusieurs Médecins , on trouva que tous les plis des intestins & de l'épiploon étoient colés ensemble par une matière graisseuse & grumelée , à quatre pouces de la valvule du colon ; l'iléon , après avoir formé sa courbure ordinaire , s'élevoit tout-à-coup perpendiculairement ; son diamètre étoit fort resserré en cet endroit , & on observoit comme une espèce de cicatrice. Lorsque l'intestin fut ouvert , on trouva cette partie plus épaisse & plus dure que tout le reste , sur-tout d'un côté , où l'épaisseur étoit si grande qu'il restoit à peine un petit passage pour les alimens ; le mésentère , qui bordoit cette partie contractée , étoit plus épais & plus solide : le reste de l'intestin étoit dans un état naturel.



OBSERVATION

Sur la guérison d'un enfant , maltraité & tiré de la matrice par le moyen du crochet ; par M. CAMPARDON l'aîné , Maître en Chirurgie de la ville de Maneube , au Diocèse d'Auch.

La femme de M. Deupès , d'Orbessan , dans le voisinage d'Auch , douée d'un bon tempérament , fut mariée vers l'âge de 35 ans. Elle ne tarda pas à devenir enceinte ; sa grossesse n'offrit rien d'extraordinaire. Les douleurs de l'accouchement la prirent le 4 Mai 1756. Elles ne se montrèrent pas fort vives , ni fort fréquentes jusqu'au sixième jour que les eaux perçurent par l'effort de quelques douleurs plus fortes que les précédentes. Elles se soutinrent dans cet état modéré jusqu'à la nuit du 7 au 8. Jusques-là la malade se promenoit , prenoit de la nourriture , & sentoît quelquefois remuer son enfant. L'augmentation , & la fréquence des douleurs , quoique peu violentes , firent avancer la tête de l'enfant jusqu'au couronnement. Il étoit dans cet état le 8 au matin , lorsqu'on se détermina à me faire appeller pour lui donner mon secours. Je suis éloigné d'Orbessan de deux lieues de Gascogne : j'é-

tois absent de la ville de Maneube où je fais ma résidence. Les parens & autres personnes attachées à la malade , impatiens par la longueur & le retardement de l'accouchement ; allarmés par la durée des douleurs , & par la foiblesse de la malade , que leur attachement pour elle , leur exagéroit beaucoup , incertains d'ailleurs de me voir arriver assez tôt pour la secourir , firent appeller vers midi un Chirurgien d'un village circonvoisin. Quoique l'enfant présentât sa tête au passage, que la mere l'eût senti comme pendant la nuit , & que ses forces ne fussent pas épuisées , il jugea sans doute qu'il ne pouvoit y avoir d'autre ressource pour elle qu'en lui tirant l'enfant de la matrice par le moyen du crochet. Sans avoir aucune certitude de sa mort , il ne balança pas de se servir de cet instrument redoutable & meurtrier , dont il n'est pas permis de faire usage sur des enfans vivans : il l'introduisit dans la matrice , il essaya de l'accrocher vers le milieu de l'os occipital , mais sa pointe n'ayant pas fait une prise suffisante sur cet os , elle glissa sur sa surface , elle entraîna un lambeau de la peau de l'étendue de la main , qui mit à découvert la moitié supérieure de l'os occipital , & une partie considérable des deux os pariétaux ; il accrocha de nouveau cet instrument au-dessus & derrière l'oreille gauche , vers la jonction de l'occipital & du temporal ,

dont il ébranla entièrement la suture. Il enleva la peau & le périoste du pariétal vers son angle postérieur, & inférieur par un second lambeau qui se joignit au premier. Il tira l'enfant ainsi accroché, en se faisant aider par un autre Chirurgien, qui de son côté, tiroit à lui la tête en tenant les lambeaux des tégumens. Tous les assistans s'attendoient sans doute à ne voir qu'un enfant mort : quel fut leur étonnement de le trouver vivant ! Leur premier soin fut de l'ondoyer. Aussitôt on lui lava la tête, & principalement les playes avec du vin chaud. On rapprocha les os qui s'étoient écartés de leurs sutures par la violence qu'ils avoient soufferte ; on rapprocha les lambeaux des tégumens du crâne, on couvrit le tout avec de la charpie & des compresses trempées dans le vin chaud ; & on continua ce pansement les jours suivans. Comme ces tégumens avoient été fort meurtris & contus, soit par la déchirure opérée par l'instrument, soit par le tiraillement violent qu'on leur avoit fait en aidant à tirer l'enfant, comme il a été dit ci-dessus, ils tombèrent en pourriture le troisième jour, c'est-à-dire le 11 Mai, on fut obligé de les couper & de mettre par conséquent le crâne à découvert dans toute l'étendue de leur séparation ; on substitua au vin chaud la seconde eau de chaux qui arrêta les progrès de la mortification ; mais comme elle s'opposoit,

par la vertu astringente, dessicative & septique, à la suppuration qui devoit se faire aux bords, & aux environs de cette playe énorme, il se forma bientôt vers l'oreille gauche un abcès de la grosseur d'une petite noix, qu'on évacua le 18, & qui fut bientôt cicatrisé. On continua néanmoins de faire usage de cette eau de chaux; aussi se produisit-il un second abcès beaucoup plus considérable que le premier vers la fontanelle. Il en sortit, par l'ouverture qu'on en fit le 26, environ deux onces de matiere purulente, qui continua de couler abondamment pendant plusieurs jours, au bout desquels ce second abcès se cicatrisa facilement. Jusques-là je n'avois pas encore vû cette petite fille. Dès qu'elle fut mise au monde par cette naissance forcée, on m'avoit dépêché un second exprès qui me joignit en chemin, pour m'apprendre que la malade étoit délivrée, & que je pouvois me dispenser de me rendre auprès d'elle. J'avois eu beau interroger ce messager, je n'avois pû être informé par lui de la moindre particularité de cet accouchement; & je crois que la honte de me rendre témoin d'une manœuvre si irrégulière & si barbare, avoit déterminé ceux qui y avoient coopéré à me faire contremander. Cependant les parens de cette petite fille, qui d'abord n'avoient pas espéré qu'elle pût survivre à tous les mauvais traitemens qu'elle avoit

essuyés ; voyant au bout de 15 jours qu'elle promettoit quelque espoir de guérison , me firent prier de l'aller voir. Outre le détail dont je viens de rendre compte , on me dit que cet enfant avoit toujours assez bien tété , qu'elle n'avoit jamais temoigné par des cris , & des pleurs excessifs qu'elle souffrit beaucoup , même lorsqu'on la pansoit , & qu'elle dormoit passablement bien. Je remarquai moi-même la confirmation de la plupart des faits qu'on m'avoit racontés à ce sujet. J'observai de plus que les bords de la playe se resserroient & se cicatrisoient , tandis que de grandes portions du crâne découvert de son périoste marquoient par leur noirceur devoir s'exfolier bientôt. Pour hâter cette séparation , je conseillai de se servir pour les pansemens , de plumaceaux imbibés de la teinture d'aloës , par ce secours , secondé de l'eau de chaux & de quelque cathérétiques pour détruire les chairs lorsqu'elles croissoient trop vite , l'enfant a été parfaitement guéri à la fin de Juillet dernier. Les exfoliations n'ont été que de la premiere table du crâne , encore se font-elles faites d'une maniere presque insensible. Les os se sont rapprochés & fortifiés en même tems que la cicatrice s'est formée. Il y a tout lieu d'espérer que les opérations de l'esprit de cet enfant ne seront pas lezées par un si malheureux accident. Elle étoit un peu triste , & maigre dans

les premiers jours de sa naissance ; mais depuis que la playe est guérie , elle tette & dort à merveille. Elle est gaie & bienfaite , & l'embonpoint qu'elle prend fait augurer qu'elle fera d'un bon tempérament.

O B S E R V A T I O N

Sur une gangrene particuliere aux cuisses, aux jambes & aux pieds ; par M. LECORDIER , Chirurgien , à Crevecœur , en Auge.

De toutes les maladies qui attaquent l'homme , la gangrene est , sans contredit , une des plus effrayantes ; puisqu'intéressant les fluides & les solides , en même tems , elle anéantit le mouvement des premiers , arrête l'oscillation de ceux-ci , & détruit presque d'un même coup ce en quoi consiste la vie. On ne peut donc trop multiplier les observations qui y ont rapport : c'est ce qui m'engage à faire part au public d'une mortification noire & blanche , dont l'histoire est si singulière , qu'elle paroît tenir du paradoxe.

Le 21 du mois d'Avril dernier , je fus voir à Estrez le nommé Charles le Blond , âgé de 74 ans , homme très-laborieux & condamné à la fatigue par le défaut des

moyens pour se procurer les aïssances de la vie , mais d'un bon tempérament Je me fis rendre compte par lui-même du tems où son mal avoit commencé , & de la maniere dont il avoit été attaqué. Il me dit qu'il y avoit huit jours qu'étant devant son feu , il ressentit une douleur le long de la jambe droite , qui se prolongeoit jusqu'à la cuisse , si vive & si violente que sa brue , qui demeure dans la même maison , accourut à ses cris , croyant qu'il s'étoit brûlé , mais elle fut dissuadée par l'inspection de la jambe , où il ne se trouva aucun vestige de brûlure : il ajouta que depuis ce tems la douleur avoit cessé ; que la jambe & la cuisse étoient restées rouges & tuméfiées ; qu'il s'étoit formé plusieurs cloches en différens endroits ; que celle de la jambe , qui étoit la plus grosse , égaloit la tête d'un enfant ; qu'il en avoit paru une autre à la cuisse d'un moindre volume ; qu'une plus petite s'étoit manifestée au pied gauche , sur l'articulation du gros doigt avec le métatarsé ; que les plus grosses ayant percé pendant une nuit , avoient répandu assez de liqueur pour traverser son lit ; que la troisième enfin s'étoit ouverte la veille de ma visite.

Satisfait de ce que le malade venoit de me dire , sans lui faire d'autres questions , je découvris la jambe pour l'examiner.

Quelle fut ma surprise, de trouver l'intérieur des jumeaux presque tout gangrené, ou pour mieux dire sphacelé, & d'y voir, au lieu d'une peau enflammée comme je m'y attendois (car on qualifioit ce mal du nom d'érysipèle) une peau charbonnée par sa couleur & assez dure pour faire résistance aux instrumens tranchans ! Cette surface noire laissoit au milieu un espace moins ferme, faisant environ le tiers de la pourriture, qui avoit à-peu-près la couleur naturelle un peu plus pâle. Je croyois cette portion saine, n'ayant jamais vu de mortification blanche ; mais son insensibilité me tira d'erreur. Le malade me dit que la grosse vessie, dont il est parlé plus haut, occupoit tout ce que je voyois de noir & de blanc. La partie moyenne & postérieure de la cuisse où étoit l'autre cloche, se trouva aussi mortifiée de sept travers de doigts de longueur, & de trois de largeur, mais moins profondément : tout le tour étoit noir, & le milieu blanc comme à la jambe. La peau qui recouvre la première phalange du gros orteil du pied gauche & une partie de son métatarse, étoit noire sans être accompagnée d'aucune marque blanche.

Je fis des scarifications plus ou moins profondes, à proportion que la pourriture paroissoit l'exiger ; il n'en sortit aucune sérosité, tout se trouva sec & sans trop mau-

vaïse odeur. La portion blanche présentoit intérieurement la couleur & la consistance du fromage, comme M. Ferein l'a observé dans un bras & dans une parotide affligée de cette espece de gangrene, avec cette différence que le Traité manuscrit qui parle de cette Observation, m'apprend que ce célèbre & sçavant Médecin remarqua que la peau qui couvroit les parties mortifiées étoit noire par dehors. J'emportai toute la pourriture sans intéresser le vif, j'employai l'eau-de-vie camphrée avec le sel ammoniac, des digestifs animés, &c.

Comme il y avoit encore plusieurs grosses phlyctaines à différentes places de la cuisse & de la jambe, je les ouvris & il en sortit une sérosité jaune; je les laissai sans pansement pour voir ce qu'elles deviendroient, dès le lendemain elles formoient des taches noires & circonscrites; je les traitai comme le reste, après y avoir fait quelques mouchetures.

Le visage du malade n'annonçoit rien moins qu'un mal si terrible, il étoit à-peu-près dans l'état naturel; son esprit sain & libre; le pouls plus ferme qu'il n'est ordinairement en pareil cas, me parut assez fort pour supporter une saignée, que je crus indiquée par la tumeur & l'inflammation des parties saines. Malgré la grandeur des accidens, la suppuration s'est bien établie, &
en

en peu de tems les parties mortes se sont détachées des vivantes , la régénération des bonnes chairs a été fort bonne & prompte , ce qui me fait pronostiquer avantageusement pour le malade. Tout cela s'est passé sans un régime bien exact , puisqu'étant seul , il vit à sa fantaisie , & mange indistinctement de tout ce que des personnes compatissantes lui apportent , sans réfléchir qu'une pareille charité peut lui devenir funeste. Enfin on ne peut attribuer son bon état qu'aux topiques , & à une nature de 74 ans : car par indocilité , il a fait peu ou point d'usage du quinquina que je lui avois conseillé , & de tout autre antiseptique interne , à cause d'une répugnance naturelle qu'il n'a pu vaincre.

Maladies épidémiques qui ont régné à Bois-Commun pendant les mois de Février & Mars de cette année ; par M. DE LA BUXIERE , Docteur en Médecine.

La petite vérole a été ici si bénigne que la nature seule suffisoit pour conduire les malades à la guérison , & si j'ai été appelé , c'a été plutôt pour empêcher les autres d'agir , que pour agir moi-même. Le préjugé que l'on a sur l'efficacité du vin & des cordiaux dans cette maladie , est si profondé-

ment enraciné dans l'esprit des gens du peuple , qu'un Médecin doit être au moins autant occupé à le détruire qu'à penser aux remèdes qu'il doit administrer. J'ai employé pendant la fièvre qui précédoit l'éruption, les bouillons & une tisanne faite avec les lentilles & la réglisse. Dans l'éruption, les malades prenoient un peu de nourriture solide ; l'exsiccation étant passée je les purgeois. Je faisois prendre une boisson faite avec les trois quarts d'eau & un quart de vin à ceux qui avoient peu de fièvre ; encore étoit-ce pour ne pas révolter ceux qui étoient partisans du vin dans cette maladie.

Ceux qui ne vomissoient point, ou qui n'avoient pas le ventre libre, saignoient du nez, ou avoient le délire jusqu'au tems de l'éruption. J'ai fait saigner une fois seulement quelques-uns de ces derniers, & peu d'heure après l'éruption paroissoit.

J'ai lu dans le Journal de Médecine du mois de Janvier de cette année, une Observation de M. Macquart sur deux petites véroles consécutives dans le même sujet ; j'ai eu occasion pendant cette épidémie, non pas d'observer la même chose, mais de voir deux éruptions consécutives dans les mêmes sujets, dont une seulement avoit le caractère de la petite vérole.

Une petite fille de huit ans tomba malade, & après quelques anxiétés & une lé-

gère fièvre ; il lui survint à la peau une éruption de petits boutons rouges , qui disparut au bout de 24 heures. Cet enfant eut des nausées , des vomissemens , des douleurs dans les reins , & une fièvre vive , qui fut suivie d'une abondante éruption de pustules varioliques. La petite vérole parcourut tous ses tems , & sur la fin de la dessication il survint à la malade de nouvelles anxiétés & de la fièvre , à laquelle succéda une nouvelle éruption de petits boutons rouges , qui suppurerent très-promptement.

Un jeune enfant de cinq ans ressentit un grand dégoût , se plaignit de mal de tête , & fut très-altéré pendant sa fièvre qui dura trois jours ; après ce tems il commença à paroître sur sa peau plusieurs boutons rouges qui s'aggrandirent sensiblement , & suppurerent au bout de quelques jours ; ils étoient en petite quantité , & répandus à de grandes distances sur la peau. Dans le tems de la suppuration il survint un nouvel accès de fièvre , accompagné de mal de tête , d'un écoulement par les narines & d'anxiété. Au bout de 24 heures la fièvre tomba , & on vit la peau couverte d'une infinité de petits boutons qui se desséchèrent promptement sans suppurer & rendirent la peau farineuse , je crus que je ne devois pas attribuer ce second paroxysme à la résorb-

tion du pus , parceque le peu de pustules qui avoient paru suppuroient. J'annonçai cependant une nouvelle éruption , que je soupçonnai par les signes précurseurs devoir être d'une toute autre nature.

L'éruption qui suivoit la petite verole , ne demandoit aucun traitement particulier , les boutons rouges blanchissoient en vingt-quatre heures , & se dessechoient aussi promptement ; mais cette éruption paroissoit successivement dans toutes les différentes parties du corps ; & pendant tout ce tems , il y avoit des sueurs fort abondantes. Je conjecture que la matiere qui formoit ces boutons s'est échappée facilement par les vaisseaux exhalans des corps sur lesquels ces boutons ne blanchissoient pas , à mesure qu'elle se presentoit à l'orifice des vaisseaux excrétoirs. Cette maladie ressembloit beaucoup à une éruption milliaire.

Les gens du pays donnoient à cette maladie éruptive la fausse dénomination du pourpre blanc. J'ai constamment remarqué que les malades qui avoient peu de boutons de petite verole & à qui cette nouvelle éruption survenoit , la voyoient en peu de temps se terminer en farine , & au contraire ceux qui avoient beaucoup de petite verole appercevoient que cette seconde éruption suppuroit promptement.

Je crois que cette éruption differe de la pe-

tite verole pour les raisons suivantes : la petite vérole l'a fait disparoître , & elle n'a reparu qu'après que la petite verole a été tout-à-fait sur sa fin. 2°. Dans la plûpart des sujets elle n'a paru que sur la fin de la petite verole dans le tems de l'exsiccation ou même longtemps après & comme une nouvelle maladie. 3°. Les symptomes qui l'annonçoient différoient de ceux de la petite verole. 4°. chez plusieurs elle s'est terminée sans suppuration 5°. elle n'a point marquée comme la petite verole sur les sujets qui l'ont eue avec suppuration. 6°, elle parcouroit ses tems sans intermission & plus promptement que la petite verole ; 7°. enfin j'ai vu cette maladie terminer quelques fièvres continues.

Cette maladie épidémique semble pourtant avoir quelque analogie avec la petite verole , elle a regné & cessé en même tems , & n'avoit ainsi qu'elle aucune malignité ; ce seroit une dissertation curieuse que celle qui établiroit les degrés d'affinité que les maladies éruptives ont entr'elles , si elles différent par la nature de la matiere morbifique qui se porte à la peau ou suivant la nature des vaisseaux cutanés excrétoirs qu'elles affectent. Les sueurs ont été fort abondantes dans le tems de l'éruption de la petite verole.

J'ai aussi remarqué que la plûpart de ceux qui n'ont point vomé ont eu le delire ou

un saignement de nez jusqu'au tems de l'éruption.

La coqueluche qui avoit beaucoup regné pendant l'hyver & le printems cessoit aux approches de la petite vérole & a attaqué les mêmes sujets après sa terminaison avec peu de violence. à la vérité & pour peu de tems.

Les fièvres qui se sont terminées par les sueurs & par la suppuration de la peau ont beaucoup régné dans l'été ainsi que les érysipeles vers l'automne & aux approches de l'hyver. Nous avons eu des rhumatismes les uns sans fièvre & les autres avec fièvre & regnans épidemiquement ; & ce qui paroitra singulier , une quantité d'ulceres spontanés aux pieds , aux mains & aux visages.



LIVRES NOUVEAUX.

Recherches historiques & critiques sur les différens moyens qu'on a employés jusqu'à présent pour refroidir les liqueurs où l'on en indique un connu de tems immémorial , & pratiqué dans la plus grande partie de l'univers , par lequel il est facile sans nulle dépense & avec un soin très-léger , de se procurer dans les plus grandes chaleurs de l'été , des boissons très-fraîches. Prix broché , 1 liv. 4 sols.

Nous rendrons compte incessamment de cette excellente brochure. On en trouve quelques exemplaires chez Vincent, Libraire, rue S. Severin.

Dissertation en forme de lettre sur l'effet des topiques dans les maladies internes : en particulier sur celui du sieur Arnoult , contre l'apopléxie , écrite par un médecin de Paris à un médecin de Province ; cinquième édition , augmentée de plusieurs pièces intéressantes , chez la veuve Delormel & fils, Imprimeurs-Libraires de l'Académie Royale de Musique rue du Foin , à Sainte Genevieve : avec approbation , & privilège du Roi , 1758. brochure in-12.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

M A I. 1758.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	4 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28	4	0	N. fort.	Beauc. de nuages.
2	3 $\frac{1}{2}$	10	6				<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
3	5	12 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$		3		<i>Id.</i> méd.	Peu nuag.
4	7	16	13		1		<i>Id.</i> fort.	<i>Idem.</i>
5	10	16 $\frac{1}{2}$	12			$\frac{1}{2}$	S-E. méd.	Beauc. de nuages.
					2			Petite pluie le matin.
6	10	20	16		1		<i>Idem.</i>	Peu de nua.
7	13	21	17			0	S. méd.	<i>Id.</i> pet. pl. à 11 h. soir.
8	14	20	15 $\frac{1}{2}$				<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> petite pluie à 3 h. du soir.
9	13 $\frac{1}{2}$	21	17			$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	Peu de nua.
10	13 $\frac{1}{2}$	21	15		4	0	O. à l'E. & au N. médiocre.	<i>Idem.</i>
11	10	17	13		5		N-E. mé- diocre.	<i>Idem.</i>
12	10	19	13		3		N. mé- diocre.	<i>Idem.</i>

MÉTÉOROLOGIQUES. 89

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
13	10	18	14		2	$\frac{1}{2}$	N. O. au N. méd.	<i>Idem.</i>
14	11	19	15		4	0	O. méd.	<i>Idem.</i>
15	13	20	15			$\frac{1}{2}$	N. méd.	<i>Idem.</i>
16	15	21	15		5	0	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
17	12	21	15 $\frac{1}{2}$				<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
18	13	21	14		4	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
19	12	20 $\frac{1}{2}$	15		5	0	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
20	11	16 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$		4	$\frac{3}{4}$	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
21	9	19 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$		3	0	N-E. fort.	<i>Idem.</i>
22	13	21	17 $\frac{1}{2}$		2		<i>Id.</i> méd.	<i>Idem.</i>
23	12 $\frac{1}{2}$	23	18				<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
24	15	24	18 $\frac{1}{2}$			$\frac{1}{4}$	S-S-O.	<i>Idem.</i>
							presq. cal.	
25	16	23	17		3	0	O. au S- S-O. <i>id.</i>	Beauc. nua. quelq. éclai. dans le N. à 9 h. du soir.
26	15	21	17		0	$\frac{1}{2}$	S-O. fort.	Pet. pluie par interv. le mat. beau- coup nuag. le soir.
27	14	20	15 $\frac{1}{2}$		0	0	S-E. au S-O. foib.	Couvert. Quelq. gros. gout. de pl. par interv. tout le jour.
28	14	19	13 $\frac{1}{2}$		2	0	S-O. mé- diocre.	Orage, pluie méd. & un coup de tonn. à midi. Pluie

Jour du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
29	12	18	14		3		<i>Idem.</i>	méd. par in- terv. le soir. Beauc. nua. Quelques gout. de pl. à 6 h. du s. & la nuit.
30	12	16	13		2		S. à l'O. médiocre.	Beauc. nua. Pluie pet. & méd. par int. tout le jour.
31	11	17	12		0	$\frac{1}{3}$	O. méd.	<i>Idem.</i>

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois, a été de 24 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de $3\frac{1}{2}$ dégr. au dessous de ce point : la différence entre ces deux termes est de $20\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 5 lignes; & son plus grand abaissement de 28 pouces : la différence entre ces deux termes est de 5 lignes.

Le vent a soufflé 13 fois du N.

4 fois du N-E.

1 fois de l'E.

3 fois du S-E.

5 fois du S.

6 fois du S-O.

5 fois de l'O.

1 fois du N-O.

Il y a eu 25 jours de tems nuageux.

1 jour de couvert.

7 jours de pluie.

1 jour d'éclairs.

1 jour de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse pendant tout le mois,

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai de cette année, par M. VANDERMONDE.

Ce mois a été très-fertile en rhumes de toute espèce, en peripneumonie, pleuro-peripneumonie & en pleurésie. On a observé que la difficulté de respirer étoit plus forte qu'à l'ordinaire; la fièvre considérable, le pouls dur & serré, ce qui sembloit indiquer les saignées, qui n'ont cependant pas toujours également bien réussi, parce qu'il sembloit qu'il y avoit une matière bilieuse dans les premières voies qui s'unissoit à la fièvre, ce qui produisoit des redoublemens considérables. Il paroît que les émetiques, les apozèmes altérans & laxatifs ont produit un meilleur effet; d'autant plus que ces sortes de maladies étoient presque toujours accompagnées dans le commencement de dégoût & d'espèce d'envie de vomir.

On a observé aussi pendant ce mois beaucoup de rhumatismes, d'accès de goutte qui ont été fort opiniâtres, qui ont résisté pour la plupart aux saignées, aux délayans, aux

legers incisifs & aux remèdes extérieurs.

Il y a eu aussi pendant ce mois des fièvres putrides , vermineuses & dyssentériques , accompagnées de syncopes & de foiblesses considérables. Une ou deux saignées suivies des émétiques , tel que l'ipécacuanha , des boissons adoucissantes & calmantes ; des absorbans , des lavemens émolliens & des purgatifs opéroient la guérison. Il y en a peu qui aient été mortelles , en suivant ce plan de conduite.

Observations Météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Avril 1758, par M. BOUCHER, Médecin.

Il y a eu dans la température de l'air pendant ce mois , des variations bien préjudiciables aux fruits de la terre. Le thermometre , qui étoit resté au tempéré ou très-près de ce point les premiers jours du mois , ainsi que les cinq ou six derniers jours du précédent , fut observé depuis , les matins pendant quelques jours , au terme de la glace & même au-dessous. Du 9 au 13 , sa liqueur monta plusieurs degrés au-dessus du tempéré ; & du 14 au 16 , elle fut toujours observée le matin au-dessous du point de la glace : elle étoit à $2\frac{1}{2}$ degrés sous ce point le 15 , après quoi le vent de sud ayant succédé à celui du nord ,

a ramené la température pour le reste du mois : quelques jours même ont été assez chauds ; le thermometre a monté le 21 & le 23 , au-dessus de 18 degrés , & il a été le 22 , à 20 degrés.

La pluie a été insuffisante pour obvier aux impressions faites sur la surface de nos campagnes par les vents du nord : on n'en a eu de suivie que trois ou quatre jours ; & ce n'a été chaque jour que pour quelques heures. Le barometre a été observé , presque tout le mois , très - près du terme de 28 pouces , mais plus souvent au-dessous de ce terme qu'au-dessus.

Le thermometre a marqué , pour la plus grande chaleur de ce mois , 20 degrés au dessus du terme de la congelation , & pour la moindre chaleur $2\frac{1}{2}$ degrés au dessous de ce point ; la différence entre ces deux termes est de $22\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 3 lignes , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes ; la différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé

- 7 fois du Nord.
- 7 fois du Nord vers l'Est.
- 7 fois de l'Est.
- 6 fois du Sud-Est.
- 3 fois du Sud.
- 3 fois du Sud vers l'O.
- 3 fois de l'Ouest.

94 MALADIES REGNANTES

2 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux,
 2 jours de brouillards.
 10 jours de pluie.
 2 jours de neige.
 3 jours de grêle.
 8 jours de gelée.
 1 jour de tonnerre.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille en Avril.

Les fièvres tierces & double-tierces ont été, ainsi que les rhumes, les maladies les plus communes de ce mois. Il y a eu aussi des fièvres de fluxion ou d'engorgement dans les divers viscères, de la tête, de la poitrine & du bas-ventre, qui la plupart ont cédé assez aisément au traitement antiphlogistique ordinaire; le sang tiré des veines étant ou d'un rouge brillant sans sérosité ou coëneux, les saignées promptes & réitérées prévenaient les suites fâcheuses. Les fièvres doubles-tierces ont participé souvent du caractère de celles-ci: c'est pourquoi, après la réiteration même des saignées, on a dû être circonspect sur l'usage des purgatifs, ainsi que du quinquina, la méthode curative, quoique plus longue, étant beaucoup plus sûre par l'usage continué des décoctions chicoracées, du petit lait rendu laxatif par le miel, la crème de tartre, &c. & des bouillons amers.

Il a paru dans le petit peuple des fièvres continuës putrides de deux espèces : l'une , qui approchoit de la nature de la fièvre catharrale ou fièvre d'engorgement , étoit avec abasourdissement , mal de tête , oppression , la langue chargée d'une crasse jaunâtre , des urines fort colorées , &c. Elle exigeoit dans la cure des laxatifs antiseptiques ; ensuite de saignées suffisantes & ménagée , des lavemens , &c. Il arrivoit quelquefois , dès le commencement de la maladie , ainsi que dans l'espece suivante , quelque éruption erysipelateuse avec phlyctaines , qui demandoit de la circonspection dans la cure.

L'autre espèce de fièvre-putride étoit absolument maligne , quoique peu répandue : elle prenoit avec les symptomes de la pleuro-peripneumonie & même de la paraphrénésie. Les sujets étoient très-abbatus dès l'invasion de la maladie , couchés constamment sur le dos , le visage livide ou jaunâtre & un peu bouffi , la peau sèche sans être brûlante , la langue chargée d'une crasse brune & devenant bien vite sèche , ainsi que les dents ; ils se plaignoient d'un point sourd au côté droit , de beaucoup d'oppression à la poitrine & à la région épigastrique , & d'une ceinture douloureuse à la région lombaire : les urines se supprimoient , ou il en passoit bien peu ; (ce symptôme étoit opiniâtre malgré les lavemens & les boissons nitrées ;) cependant

56 MALADIES REGNANTES A LILLE.

le ventre ne se gonfloit ni ne se tendoit point : il ne se faisoit point ou presque point d'expectoration ; (quelques crachats mûrs étoient néanmoins le signal du retour :) les malades rendoient des vers morts. Les sou-brefaults, les convulsions, le ris sardonique, le hoquet, le râle de poitrine, joints à une jambe gangrenée à la suite d'érysipèle survenue au commencement de la maladie terminèrent au neuvième jour la vie d'une jeune & forte payfanne que j'eus occasion de voir. J'ai guéri de cette fièvre portée au plus haut degré un jeune homme robuste, en lui prescrivant après quatre saignées, un apozème composé de casse, de tamarins, de nître & de quelques grains de tartre stibié, qui l'évacua prodigieusement par haut & par bas, suivi d'une potion absorbante où entroit la confection d'hyacinthe & la liqueur d'Hoffmann, puis d'une infusion aqueuse de quinquina, de serpentinaire de Virginie, de rhuë & de Scordium, édulcorée avec un sirop pectoral, & d'un looch aiguisé de kermès minéral & d'oximel scillitique. Le sujet par ces secours entra bientôt en convalescence.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juillet. A Paris, ce 20 Juin 1753.

BARON.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 646

AOUST 1758.

TOME IX.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue
S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilège du Roi,



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AOUST 1758.

*RÉCHERCHES historiques & critiques
sur les différens moyens qu'on a employés
jusqu'à présent pour refroidir les liqueurs ,
où l'on en indique un connu de tems immé-
morial & pratiqué dans la plus grande par-
tie de l'univers, par lequel il est facile, sans
nulle dépense & avec un soin très-léger, de
se procurer dans les plus grandes chaleurs
de l'été, des boissons très-fraîches : bro-
chure in-12. de 108 pages ; prix 1 liv.
4 sols. On en trouve quelques exemplaires
chez Vincent, rue S. Severin.*

Si quelque chose est capable de retarder
les progrès de la Physique, c'est le peu
de soin qu'ont la plupart des auteurs d'indi-

quer les sources dans lesquelles ils ont puisé, & l'exactitude avec laquelle ils se copient les uns les autres ; car rien ne rend plus difficile la collection des faits si précieuse au véritable Physicien. Il seroit donc à souhaiter qu'on rassemblât sous un seul point de vue tout ce qu'on sçait sur chaque objet de la Physique, on épargneroit bien du travail & de la peine à ceux qui voudroient traiter les mêmes matieres. C'est le but qu'es^t proposé l'Auteur de cette Dissertation, qui nous a paru très-instruit & très-judicieux. Il a recueilli avec soin tout ce qui existoit déjà sur cette matiere, en suivant la chaîne des découvertes comme la méthode la plus lumineuse & la plus capable de guider ceux qui pourroient entreprendre de travailler sur le même sujet.

Long-tems avant que les Physiciens ne s'occupassent du refroidissement des liqueurs, les habitans des pays chauds avoient trouvé un moyen facile de se procurer des boissons assez fraîches pour adoucir les chaleurs brûlantes de leur climat. Ce moyen consiste à exposer dans le passage de quelque vent chaud & sec des vaisseaux d'une terre poreuse, pleins de l'eau qu'ils veulent rafraîchir ; dans leurs voyages ils mettent cette eau dans des outres de cuir qu'ils suspendent sous le ventre de leurs chevaux. Cet usage, qui remonte jusqu'à l'antiquité

la plus reculée, puisque Strabon en fait mention, est généralement répandu dans toute l'Asie & dans une partie de l'Afrique. C'est encore aux habitans de ces pays qu'est dû l'usage du salpêtre dans le même cas ; c'est du moins ce que l'Auteur croit pouvoir conjecturer sur ce que les premiers Physiciens qui en font mention, en parlent comme d'un usage établi, & jamais comme d'une expérience qu'ils ayent imaginée. Mais il y a bien de l'apparence qu'on ne tardât pas à chercher des moyens de suppléer à son défaut ; ou peut-être même de se procurer un froid plus grand que celui que ce sel étoit capable de produire. En effet, on trouve qu'il étoit d'usage dans toute l'Italie de mêler du sel marin avec de la glace, pour en augmenter le froid.

Boyle est, à proprement parler, le premier Physicien qui ait examiné cette matière avec quelque soin. Il s'est assuré par ses expériences, que non seulement le sel marin, mais même presque tous les sels neutres, les acides, les dissolutions des alkalis fixes, les alkalis volatils, & jusqu'à l'esprit de vin augmentoient le froid de la glace : il a vu que ce n'étoit qu'en faisant fondre la glace qu'ils produisoient cet effet. C'est encore lui qui nous a appris que le sel ammoniac refroidissoit l'eau dans laquelle on le dissolvoit plus que tous les autres sels, & il

est parvenu à faire de la glace par ce seul moyen.

Messieurs de l'Académie de Florence ajoutèrent aux découvertes de Boyle, une expérience bien singulière; de l'huile de vitriol versée sur du sel ammoniac produisit une effervescence considérable, qui cependant fit descendre le thermometre de plusieurs degrés, mais en y ajoutant un peu d'eau, il remonta sur le champ. Boyle répéta depuis cette expérience avec le même succès; il versa de l'huile de vitriol sur de l'alkali volatil, & il produisit du froid.

Long-tems après M. Geoffroy l'aîné, lut à l'Académie Royale des Sciences, un Mémoire sur les dissolutions & sur les fermentations qu'il appelle froides, parce qu'elles sont accompagnées du refroidissement des liquides dans lesquels elles se passent. Il avoit répété les expériences de Boyle & de MM. de l'Académie de Florence, tout ce qu'il a ajouté à leurs travaux, se réduit à avoir reconnu que les différens acides mêlés avec le sel ammoniac, produisent les mêmes effets que l'huile de vitriol, & que la combinaison des acides & des alkalis volatils est accompagnée de froid. Il avoit aussi observé que tandis que le thermometre, qu'on avoit plongé dans le mélange du sel ammoniac & de l'huile de vitriol, descendoit le plus rapidement, la vapeur qui s'élevoit de ce mélange,

faisoit monter un thermometre qu'on tenoit suspendu au-dessus. Son frere decouvrit dans la suite que la dissolution des huiles essentielles dans l'esprit de vin , produisoit un froid à la verité trop peu considerable pour pouvoir être rendu sensible autrement que par le thermometre.

Jusqu'ici le froid que tous les Physiciens avoient produit , ne surpassoit guères le terme de la congellation. Farenheit ayant versé à quatre différentes reprises de l'acide nitreux bien concentré , de plus en plus froid sur la même glace , fit descendre son thermometre à 72 degrés au-dessous du terme de la glace , c'est-à-dire , 40 degrés au-dessous du terme où les plus grands froids connus en Europe , avoient pu le faire descendre. M. Muschenbrock répéta cette expérience peu de tems après , & obtint les mêmes résultats ; il en fit d'autres ; mais comme il paroît avoir manqué des connoissances nécessaires pour travailler avec succès , l'Auteur ne paroît pas faire grand cas de ses travaux ; il s'éleve avec force à ce sujet contre le mérite de ces Physiciens qui , sans connoissances , sans vues , & sans desseins , croient qu'il ne s'agit que de mêler ensemble des corps pour faire des expériences. La seule chose que M. Muschenbrock ait ajoutée aux expériences des Physiciens qui l'avoient pré-

cédé , c'est d'avoir répété dans la machine pneumatique , les mélanges qu'on avoit faits jusqu'alors dans le plein , & d'avoir vu que les résultats n'étoient pas toujours les mêmes.

L'année après la publication des expériences de M. Muschenbrock , M. de Réaumur donna à l'Académie Royale des Sciences , un Mémoire dans lequel il détermine le degré de froid que chaque espece de sel produit avec la glace , & confirme l'observation de Boyle , que les sels n'augmentent le froid de la glace qu'en la fondant.

Les Physiciens parurent pendant longtemps avoir oublié cet objet , ou du moins ceux qui s'en occuperent n'ajouterent rien à ce qu'on connoissoit déjà , lorsque M. Richmann à Petersbourg , & M. de Mairan à Paris , découvrirent en même tems , que si l'on plonge un thermometre dans l'eau , & qu'on l'y tiennne jusqu'à ce qu'il en ait pris la température , il baisse toutes les fois qu'on l'en retire, quoique la température de l'atmosphère soit au-dessus de celle de l'eau. Ils observerent en outre que ce phénomène dépendoit d'une pellicule d'eau qui adheroit à la boule du thermometre , puisque le thermometre descendoit tant que cette boule étoit mouillée, & qu'il remontoit dès qu'elle étoit sèche. M. Cullen , Professeur de Médecine dans l'Université de Glasgow en

Ecosse , ayant répété la même expérience avec un grand nombre d'autres fluides , tels que l'esprit de vin , les deux æthers , les alkalis volatils , &c. ne tarda pas à s'appercevoir que c'étoit l'évaporation de ces fluides qui étoit la cause du froid produit dans ces expériences. Cette théorie qui nous donne la clef d'une infinité de phénomènes qu'on n'avoit point expliqués jusqu'ici comme les refroidissemens de l'Inde , est une des plus importantes découvertes que la Physique ait faites depuis long-tems. Le hasard , ce fantôme souvent inexplicable qui semble quelquefois être l'effet des vues les mieux concertées , a voulu que M. Baumé se rencontrât avec M. Cullen , dans l'ordre , la progression , les idées , les résultats , les détails , & les plus légères circonstances. Assurément on ne peut pas soupçonner M. Baumé de plagiat , quoique le Mémoire de M. Cullen fût imprimé deux ans avant sa Dissertation sur l'æther , & quoique l'Auteur de cette brochure croie & même prétende le prouver. M. Cullen a écrit dans une langue qui n'est point la maternelle de M. Baumé. Il est donc fort excusable d'ignorer à Paris , ce qui se passe à Edimbourg. M. Baumé a lu à l'Académie des Sciences , ses Mémoires sur le refroidissement des Liqueurs. Est-il vraisemblable qu'il ait voulu se jouer d'un corps

aussi respectable , en cherchant à donner un air de nouveauté à des découvertes qui étoient publiques ? Enfin doit-on présumer que M. Bauné eût affecté dans sa Dissertation un ton si assuré , & qu'il eût osé outrager publiquement un des plus estimables & des plus sçavans Chymistes de l'Europe , s'il eût eu quelque chose à se reprocher , & s'il n'eût pas été dans la plus grande sécurité du monde ? Ce n'est pas la première fois que les Sçavans se rencontrent.



COLLECTION Académique composée des Mémoires, Actes ou Journaux des plus célèbres Académies & Sociétés Littéraires étrangères, des Extraits des meilleurs ouvrages périodiques, des traités particuliers & des pièces fugitives les plus rares, concernant l'Histoire naturelle & la Botanique, la Physique expérimentale & la Chymie, la Médecine & l'Anatomie, traduits en François, & mis en ordre par une Société de gens de Lettres, dédiée à S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, tome cinquième de la partie étrangère, & le second volume de l'Histoire naturelle séparée, à Dijon chez Desventes, Libraire; & à Paris chez Desaint & Saillant, Ganeau, Guillyn & Lambert 1718, in-4^o. de 700 pages, avec 36 planches.

On ne sçaitroit trop applaudir aux vues vraiment utiles de feu M. Berryat, qui a le premier enfanté ce projet, ainsi qu'aux célèbres Auteurs qui ont bien voulu après lui, se donner les soins nécessaires pour le mettre en exécution. Leur but est sans doute, comme ils l'ont déclaré, & même en plusieurs occasions, d'extraire tout ce que l'on a produit de meilleur sur les Sciences, &

de renfermer sous un petit nombre de volumes , l'abrégé de toutes les connoissances les plus positives qui sont éparées dans une infinité de livres , dont l'acquisition trop dispendieuse , devenoit presqu'impossible aux différentes personnes qui veulent s'instruire. Assurément cette entreprise est bien louable , & très-propre à contribuer à l'avancement des Sciences ; mais il nous semble qu'on ne s'est pas assez attaché à en perfectionner l'exécution. Les deux premiers volumes de cette Collection contiennent quelques extraits des Mémoires de l'Académie des Sciences. Ce sont , sans contredit , les meilleures sources où l'on pouvoit puiser pour former la Collection académique ; mais cet ouvrage n'est qu'ébauché , & des obstacles insurmontables empêchent de l'achever. Le Libraire cependant voudroit faire passer les cinq volumes suivans , comme une suite de ceux-ci , en les proposant tous les sept ensemble par souscription. Puisqu'on étoit dans le dessein de ménager les intérêts des particuliers , & de leur donner à peu de frais , ce qu'ils ne pouvoient acquérir qu'avec beaucoup de dépense , il étoit plus simple de détacher chaque partie & d'en faire un corps séparé. L'Anatomie , la Chymie , la Botanique , la Physique expérimentale devroient composer autant d'articles distincts , divisés par volumes totalement indépendans de la Col-

lection entiere. De cette maniere, chacun auroit fait l'acquisition à meilleur compte, de ce qui auroit été de son ressort, & n'auroit pas été nécessité de se procurer des volumes inutiles qui sont enchainés les uns dans les autres; de façon que si on ne les achette pas tous, on n'a qu'un ouvrage incomplet. On croit se rendre maître du public par cette finesse, on l'irrite: on perd souvent beaucoup, pour vouloir trop gagner.

On a fait une division générale qui ne peut pas manquer d'être fautive, parce qu'il se trouve des Observations, dont le caractère est si équivoque, qu'on ne sçait si elles appartiennent plutôt à une classe qu'à une autre. Il résulte de-là, que l'on mettra quelquefois dans l'Histoire naturelle, ce qui est de l'Anatomie, & que celui qui cherche dans la partie de l'Anatomie, un fait qui pourroit à la rigueur y être placé, ne le trouve pas, & n'en est par conséquent pas mieux instruit.

Les premiers volumes qui ont paru jusqu'à celui-ci, sont remplis de répétitions qu'on auroit pu éviter. On trouve, par exemple, plusieurs Observations sur le même objet, qui ne donnent aucunes lumieres de plus & dont on ne peut tirer aucun profit. Beaucoup d'autres sont longues & chargées de détails minutieux inutiles ou fastidieux. On auroit dû les extraire, les élagner & les présenter sous une forme plus raccourcie, & par

conséquent plus piquante pour le Lecteur.

A quoi bon en outre traduire des ouvrages entiers , comme ceux de Stenon , de Redi & de Swammerdam. Ce n'est pas-là le moyend'abréger la matiere , & de faire de cette collection un livre classique , & d'un débit assuré. Ces ouvrages étoient rares ; les besoins qu'on en avoit , n'étoient pas fréquens. Au surplus , pense-t-on que ces traités , quoique bien traduits , ne perdent pas de leur bonté originelle , & ceux qui auront à les consulter , se contenteront-ils de la traduction ou de l'extrait ? C'est donc multiplier les volumes , & augmenter pour le public le poids d'une si vaste entreprise , dont nous voyons le commencement , & dont nous serions bien plus charmés de voir la fin.

Dans des ouvrages de cette nature , qui peuvent être immenses , il nous semble qu'on devroit fixer irrévocablement le nombre des volumes ; car sans cela , on contracte par le moyen des souscriptions , des engagements avec le public , qui lui deviennent onéreux , & que l'on se trouve souvent hors d'état de remplir , soit par la mort des Auteurs , soit parce qu'ils se trouvent distraits par des occupations tout-à-fait étrangères à leurs ouvrages.

De plus , des entreprises aussi coûteuses , ne devraient être formées que dans le centre du Royaume , dans la Capitale , par une

compagnie de Libraires , qui répondissent solidairement les uns pour les autres , & dont l'aisance & la réputation missent le public dans une sécurité entière sur le sort de l'ouvrage.

Quoiqu'il en soit, nous nous croyons obligés de convenir que cette Collection ne pouvoit pas être confiée à des Auteurs qui eussent plus de lumieres & de capacité. M. Gueneau en a donné des preuves dans sa Préface & dans toutes ses notes & ses réflexions. M. Savary a traduit différens morceaux avec exactitude , & les a extraits avec intelligence. Une partie de cet ouvrage a été revue par M. Lavirotte , notre confrere , dont on connoît tous les talens & la sagacité.

Le *Biblia naturæ* de Swammerdam étant devenu fort rare , MM. les Auteurs de cette Collection , ont cru devoir le traduire , prétendant qu'il contient plus d'observations & de découvertes que tous les ouvrages auxquels il a donné naissance. Le traité du Naturaliste Hollandois , qui est en deux volumes *in-folio* , est ici réduit en un seul *in-4°*. On y a supprimé le texte Hollandois ; & on a retranché ou abrégé toutes les réflexions , tous les raisonnemens sur les fins de la nature , toutes les digressions sur la misere de l'homme , toutes les réfutations devenues inutiles par le discrédit actuel des opinions réfutées , & toutes les personnalités.

L'Editeur a diminué le nombre des Planches, sur-tout de celles qui ne disent aux yeux rien de plus que ce que les descriptions de l'Auteur disent à l'esprit ; il a apporté tous ses soins pour que celles qu'il a conservées, fussent copiées avec fidélité & exactitude. Il a ajouté des notes par tout où elles étoient nécessaires pour l'intelligence du texte, ou pour rapprocher les ouvrages des Naturalistes modernes, avec celui de Swammerdam, & pour rassembler sous un seul point de vue, tout ce qu'on a dit de plus intéressant sur l'Histoire naturelle. MM. de Réaumur, Buffon, & Needham sont les trois sources dans lesquelles nos Auteurs ont puisé le plus fréquemment ; assurément le public approuvera leur choix.

On trouve dans quelques-unes des notes, des éclaircissémens sur la concordance des noms des insectes, des remarques critiques sur certaines opinions de Swammerdam, ou sur les censures injustes qu'on lui a fait essuyer. Il paroît que l'Editeur s'annonce avec impartialité, qu'il cherche à défendre la vérité, à combattre l'erreur, & à faire sur chaque opinion, toutes les remarques nécessaires pour leur donner plus ou moins de probabilité. Parmi les opinions de ce genre la plus considérable, a pour objet la génération spontanée des insectes. M. Gueneau examine ici métaphysiquement la possibilité

libilité de la génération spontanée, contre laquelle Swammerdam s'est souvent élevé avec force, & qu'il croyoit avoir suffisamment combattue. L'Editeur ne balance pas à se déclarer en faveur du sentiment contraire au Naturaliste Hollandois. Il parcourt les trois regnes de l'Histoire naturelle; & de chacun en particulier, il en tire des armes pour défendre son opinion, & repousser vivement celle de son adversaire. Au reste, après les expériences de MM. de Buffon & Needham, il n'est guère possible de douter de la vérité de cette hypothèse. L'Editeur donne dans son Avertissement des Recherches historiques & critiques sur la vie de Swammerdam, qui font beaucoup d'honneur à ce grand Naturaliste, & qui prouvent ses talens supérieurs pour observer, & jusqu'à quel point son zèle, son exactitude & sa sagacité ont poussé la connoissance de l'Histoire naturelle.

Ce volume est divisé en quatre parties. La première a pour objet l'état de Nymphe, que l'Auteur établit comme la base de toutes les transformations, de toutes les métamorphoses, ou plutôt de tous les développemens successifs de l'insecte.

La seconde sert à dissiper les nuages qu'une mauvaise philosophie avoit répandus sur cette matière.

La troisième renferme une distribution des
Tome IX. H

insectes en quatre ordres, fondée sur leurs différentes transformations, qui ont toutes leur principe & leur origine dans l'état de Nymphé.

La quatrième partie présente des exemples particuliers de ces quatre ordres de développemens.

On trouve à la fin de ce volume, trente-six planches en taille douce, qui nous ont paru mieux exécutées que celles qui sont dans les volumes précédens.



60

OBSERVATION

Sur une Mélancholie erotico-hystérique ; accompagnée de convulsions, de délire convulsif, & du dérangement général de toutes les fonctions ; par M. NICOLAU, Médecin à Marennés en Saintonge.

On m'appella pendant le mois de Juillet 1753, pour voir une fille vertueuse, âgée d'environ vingt-trois ans, d'un tempérament bilieux, vif & ardent. Elle avoit depuis plusieurs années un mal de tête habituel, qu'on attribuoit à un coup de boule de quilles, qu'elle y avoit reçu ; mais il y a lieu de croire que l'impression de ce coup n'influoit nullement sur son incommodité, comme on

le verra par le détail que je vais faire. Quoiqu'il en soit, elle ressentait des tiraillemens, des tensions & des pesanteurs, tantôt aux tempes, tantôt dans toute la tête, & presque toujours au front; quelquefois d'un côté seulement, & souvent de tous les deux. Elle étoit beaucoup soulagée par un saignement de nez qu'elle avoit de tems en tems, & qui avoit cessé de paroître pendant le cours du mois de Mai. L'écoulement des regles étoit dérangé depuis long-tems, & le sang qui couloit dans cette évacuation périodique, étoit peu de chose en comparaison de ce que la malade avoit coutume d'en perdre quand elle se portoit bien: quelquefois il se passoit deux mois sans qu'il arrivât; d'autres fois, il venoit deux fois dans le même mois.

La première fois que je vis cette jeune personne, il y avoit déjà quelques jours qu'elle gardoit le lit: auparavant, le dérangement du flux menstruel & son mal de tête, ne l'empêchoient point d'agir à son ordinaire. Je la trouvai ayant beaucoup de fièvre, & un pouls fort agité & plein: sa langue étoit un peu chargée & pâle, sa bouche pâteuse. Elle se plaignoit d'un grand mal de tête, de douleurs dans les entrailles, de maux de reins, d'une grande chaleur & de beaucoup de soif. Elle paroissoit fort accablée: son ventre depuis trois jours ne faisoit point ses fonctions, & elle urinoit fort peu. Dans ce

moment , elle conservoit en entier son jugement ; mais on me dit que chaque jour elle toinboit dans un délire extraordinaire.

Pour remédier à ces accidens , je m'attachai à modérer l'ardeur qui paroissoit , par plusieurs lavemens émolliens , par les boisons rafraîchissantes , en tisane , en julep , & par la saignée réitérée. Le sang qu'on tira , étoit très-rouge , & ne laissa échapper aucune ferosité , dans l'espace de trente-six heures , qu'on le garda dans les poëlletes. J'employai aussi deux purgations en tisane royale , afin de débarrasser les premières voies.

Cette manœuvre de quatre ou cinq jours , dissipa la fièvre , & les autres symptomes parurent calmés ; mais ce que je prescrivis dans la suite , n'eut pas le même succès. Je n'avois pas encore une idée juste de la maladie , & étant éloigné du lieu où résidoit la malade , je ne pouvois la voir chaque jour , pour bien m'en éclaircir. Il falloit me conduire sur les rapports peu exacts & même très-infidèles des parens & des gardes , jusqu'à ce qu'après bien des soins , je vinsse à bout de voir tout par moi-même.

Ce fut le caractère du délire qui commença à me dévoiler le mystère , & les autres accidens acheverent de me découvrir tout. Je me trouvai auprès d'elle pendant qu'elle avoit un paroxisme de délire , & je vis qu'elle parloit le plus souvent des choses

qui avoient du rapport avec le mariage & l'amour, ce qui me fit croire que ces sortes d'idées occupoient aussi son esprit, quand elle avoit sa raison libre. M'en étant informé d'ailleurs, j'appris que les conversations sur ce sujet, paroissent lui plaire assez : & pour ne plus me laisser aucun doute, j'arrachai à la malade même, l'aveu qu'elle n'étoit point indifférente sur cet article.

Ce delire étoit convulsif. Il venoit une ou plusieurs fois chaque jour, & il duroit quelques heures de suite, tantôt plus, tantôt moins. Il commençoit par des inquiétudes, par des douleurs, & par des fourmillemens aux extrémités. Ensuite elle se tournoit dans son lit avec beaucoup de vivacité : ses membres se roidissoient, ses muscles se mettoient dans des contractions violentes, & l'on appercevoit des mouvemens convulsifs & des soubressauts dans les tendons : ses yeux étoient fort animés, son regard vif. Alors elle étoit insensible à tout ce qui se passoit auprès d'elle, n'entendant point les sons de la voix, & ne voyant rien, quoiqu'elle eût les yeux ouverts. Elle parloit sans cesse, sans dire cependant rien de deshonnête, si ce n'est qu'il lui échapa quelque parole indécente au plus fort de sa maladie. Après bien des débats, elle rentroit presque tout à coup dans l'usage de sa raison, sans se souvenir de ce qu'elle avoit dit ; cependant, au retour

du délire, elle reprenoit quelquefois les mêmes propos, & se blâmoit de ce qu'elle pensoit avoir dit dans les accès précédens. Il lui restoit de tout cela beaucoup de fatigue, une augmentation de mal de tête, un grand abattement, & une si grande foiblesse dans les yeux, qu'ils ne pouvoient supporter la lumière qu'avec peine.

On lui a vu effuyer des syncopes qui paroissent si dangereuses, que le Curé de sa Paroisse, dans ces circonstances, a jugé à propos de lui administrer les secours que l'Eglise accorde aux agonisans. Elle demouroit sans parole & presque sans mouvement; sa respiration étoit très-gênée; sa gorge enflloit, & ses extrémités devenoient froides; cependant, quand la syncope étoit finie, il n'y avoit presque point de changement à l'état ordinaire de ses forces.

Dans certains tems, le bas-ventre étoit si sensible, que rien ne pouvoit y toucher, sans causer une grande souffrance. Elle enduroit des mouvemens convulsifs, des tiraillemens violens, & des douleurs dans les différentes parties du corps. Les maux commençoient ordinairement à la région hypogastrique, & de-là s'étendoient vers les hypocondres, vers les reins, vers l'épygastre.

Le mécanisme de la respiration s'exécutoit en certains tems, avec une gêne des plus grandes: l'inspiration & l'expiration ne

se faisoient que par convulsion ; en sorte qu'on auroit dit que cette pauvre fille alloit étouffer à chaque instant. Tantôt elle ne pouvoit respirer , qu'ayant la tête fort élevée ; tantôt il falloit la coucher. L'estomac faisoit de violens efforts , sans pouvoir vomir. Des chaleurs & des rougeurs lui montoient au visage.

Le plus souvent elle n'avoit point de soif ; mais quelquefois l'altération étoit si grande , qu'à chaque instant , elle demandoit à boire , quoiqu'elle parût avoir une repugnance extrême pour la boisson , qu'elle prenoit avec une espece de fureur , & se contentoit cependant d'en avaler quelques gouttes , ou d'en mettre seulement dans sa bouche , pour la rejeter aussi-tôt , faisant certaines fois des contorsions & des grimaces semblables à celles que l'on voit faire aux hydrophobes , quand on leur présente les liquides. Cette repugnance venoit d'une grande difficulté d'avaller , causée par les mouvemens convulsifs , dont le pharynx étoit agité. Elle y ressentoit une douleur vive & des picotemens : la gorge étoit un peu enflée , mais sans inflammation , ainsi que l'intérieur de la bouche , la langue étant presque toujours pâle. Ces accidens étoient seulement la suite des spasmes & des convulsions , qui se manifestoient par le resserrement des mâchoires , dont les dents demeuroient quelquefois col-

lées les unes contre les autres pendant plusieurs heures de suite , fans que la malade pût absolument ouvrir la bouche.

Elle se plaignoit dans certains intervalles d'ardeur d'entrailles , tandis qu'elle ressentoit un froid aux extrémités. Elle avoit souvent des engourdissemens & des fourmillemens aux pieds & aux mains. Les veines y paroissoient gorgées de sang , & la peau étoit parsemée de taches colorées d'un rouge foncé , semblables à celles des scorbutiques.

Les parties naturelles n'ont pas fans doute été exemptes de douleurs & d'autres accidens. La patiente m'a dit seulement avoir apperçu quelquefois des mucosités très-épaisses qui en sortoient.

Durant tous ces désordres , le pouls étoit petit , gêné & inégal ; hors de-là , il étoit presque dans son état naturel , seulement un peu plein , & les oreilles avoient un bourdonnement qui répondoit aux pulsations des arteres. Les convulsions & le délire finissoient ordinairement par une petite moiteur aux extrémités.

Toutes les fonctions paroissoient constamment dérangées : la déglutition des alimens étoit souvent mal aisée , l'appetit vicié , la digestion de la nourriture solide , très-laborieuse. Les sécrétions se faisoient très-irrégulièrement : l'excrétion des matieres

fécales & des urines étoit quelquefois totalement supprimée durant quatre , ou fix , ou même dix jours de suite , malgré les lavemens qui demeuroient dans le corps , ou bien ils sortoient , sans entraîner aucun excrément : le nez étoit presque toujours sec : la bouche n'avoit qu'une salive épaisse : la sécheresse des levres étoit si grande , qu'elle faisoit gercer leur épiderme : la peau demeurait presque toujours aride & brûlante , avec cela la malade avoit une insomnie presque continuelle , & ne dormoit que très-peu.

Tout ce que je viens de dire , arriva pendant le cours entier de Juillet , Août & Septembre 1753 , sans qu'il y eut aucun ordre périodique régulier dans le retour & la succession des symptomes. J'ai seulement remarqué que les nuits & les matinées étoient les tems les plus tranquilles , & l'après midi , le tems le plus laborieux. Cependant les accidens paroissoient la nuit & le jour à toute heure , laissant des intervalles plus ou moins longs. On en voyoit plusieurs chaque jour , tantôt les uns , tantôt les autres. Le mal de tête étoit sans relâche , avec diminution ou augmentation , & le délire ne manquoit point de venir pour le moins une fois durant la journée ou la nuit. Les maux étoient portés à l'extrême dans le tems ordinaire du flux menstruel , qui n'étoit marqué que par l'écoulement de quelques gouttes de sang.

Il est à remarquer que malgré la longueur de la maladie , malgré la multiplicité & la véhémence des accidens , les forces & l'embonpoint de la malade , se soutenoient assez bien. Il n'y avoit pas non plus de changement notable à la couleur de son visage , si ce n'est qu'elle devenoit plus rouge & plus animée , quand elle étoit agitée par des symptômes violens.

Lorsqu'elle commençoit à être en convalescence , je donnai avis à un de ses parens , homme de bon sens , de la nature de cette affection. Il m'assura qu'il croyoit que la proposition d'un mariage , qui n'avoit pas réussi par l'opposition du pere & de la mere de cette fille , pouvoit en être le principe : qu'il y avoit apparence qu'elle aimoit le jeune homme. Selon toute vraisemblance sa vertu fit dans cette occasion , de violens efforts pour détruire son inclination ; & si d'un côté , elle avoit une entière soumission aux volontés de ses parens , son cœur de l'autre , ne pouvoit point se refuser à son penchant naturel.

On sçait avec quelle célérité , l'ame occupée des idées de l'amour , envoie les esprits animaux vers les organes , qui sont le siège de cette passion. Ils les mettent en jeu , le sang y aborde en plus grande quantité , il y survient un gonflement , la matière seminale s'y sépare en plus grande abondance , leur

fenfibilité augmente, de-là s'ensuit un mouvement mécanique indépendant de la volonté, lequel persistant trop long-tems, & devenant trop violent, produit des éréthismes, des spasmes, des convulsions, en un mot, les accidens de la maladie, que j'appelle érotico-hystérique. Or il aisé de comprendre par le récit que j'ai fait, que c'est cette maladie qui attaquoit la personne, qui fait le sujet de mon Observation.

La circulation des humeurs s'exécutoit chez elle inégalement & avec tumulte; le genre nerveux souffroit de très-grandes irritations, & le trouble étoit dans toutes les fonctions. L'uterus étoit le siége principal de ces désordres. Je vais tâcher de le prouver.

Les douleurs se faisant ressentir, & commençant à la region hypogastrique, où sont situées les parties naturelles, il n'y a pas lieu de douter qu'elles ne fussent affectées. Les regles ne se séparant pas, il devoit s'ensuivre une plethore générale: tous les vaisseaux étoient par conséquent distendus, & les humeurs animées par le liquide seminal, qui reflue en trop grande quantité dans la masse du sang, mettoient facilement tout le corps en éréthisme. Dans ces circonstances, l'utérus se trouvant en état spasmodique, ou même en convulsion, communiqua de toutes parts son désordre, par la grande sympathie

qu'il a avec tout le reste du corps , qui étoit déjà susceptible de la moindre irritation.

Deux causes ont donc produit le renversement de la santé de notre malade. 1°. La semence trop abondante : cela paroît assez clairement , par tout ce que j'ai dit ; mais de plus , les mucosités épaisses qu'elle a aperçues sortir par la vulve , ne doivent-elles pas être regardées comme l'éjaculation d'une semence qui a croupi dans l'utérus. 2°. La suppression ou le dérangement des regles , qui est sûrement l'effet de la première cause. Les irritations occasionnées dans la matrice par la présence d'une trop grande abondance de fluide seminal , ont empêché que les tuyaux sécrétoires de ce viscere , ne pussent transmettre le sang menstruel.

Les remèdes que j'employai durant les mois de Juillet & d'Août , n'eurent pas un grand succès : on ne suivoit mes conseils que quand on voyoit le mal porté à un degré extrême. Alors je mettois en usage les lavemens émolliens , les tisannes rafraîchissantes , & les émulsions de semences froides avec le sirop de nymphæa , auxquelles je joignois quelquefois le laudanum , qui ne procuroit pas ordinairement le sommeil. Au mois de Septembre , j'ordonnai quelques bains , qui parurent faire du bien ; mais les regles vinrent sur ces entrefaites. Elles

furent accompagnées des révolutions ordinaires, qu'on ne manqua pas d'attribuer aux bains, & il fut cruellement résolu qu'on ne les mettroit plus en usage.

J'avois la douleur de voir qu'on oppoisoit tous les jours à mes vues, une opiniâtreté invincible, fondée sur une foule de préjugés ridicules : de sorte que las de trouver des obstacles à la guérison de cette fâcheuse maladie, j'abandonnai la malade à elle-même, après lui avoir prescrit un régime humectant & rafraîchissant, très-aisé à suivre ; de la laitue, du pourpier, du melon, du concombres, que l'on faisoit cuire dans les potages qu'elle mangeoit. On continua à lui donner fréquemment des lavemens, parce qu'ils la soulageoient beaucoup, & que sans eux, la constipation & la suppression d'urine ne manquoient pas de revenir.

Ce régime, bien ou mal exécuté, joint à la modération de la chaleur du tems, qui alloit tous les jours en diminuant, fit disparaître, pendant le mois d'Octobre, une partie des symptômes, & rendit plus supportables ceux qui restèrent. Les mouvemens convulsifs étoient rares & peu de chose : le délire ne venoit plus tous les jours, & quand il venoit, la patiente ne perdoit pas entièrement connoissance ; elle voyoit ce qui se passoit dans sa chambre ; elle entretenoit conversation avec ceux qui la soignoient,

& après qu'il étoit passé, elle se rappelloit ce qu'elle avoit dit, & ce dont on lui avoit parlé. Son mal de tête ne consistoit plus que dans une pesanteur, qu'elle y ressentoit, & dans un bourdonnement d'oreilles.

On commençoit à se flater d'une guérison prochaine; mais le tems périodique des regles, donna de nouvelles alarmes, quoique la fougue des accidens ne fut pas de beaucoup aussi grande que les mois précédens. On réclama de nouveau mon secours, & je profitai de ce tems de sollicitude, pour déterminer les parens à consulter feu M. Cochon Dupuy, pere, Conseiller-Médecin du Roi pour l'Hôpital de la marine de Rochefort, & Doyen du Collège de Médecine de la Rochelle, dont la science répondoit très-bien à la grande réputation qu'il avoit acquise dans ces contrées, par une heureuse & longue pratique.

Nous nous trouvâmes du même sentiment touchant la nature de la maladie, & il pensa, comme moi, que pour y remédier, il falloit 1°. ôter la plénitude des humeurs par la saignée suffisamment, mais prudemment réitérée, par des purgatifs convenables & par les lavemens. 2°. Modérer l'activité de la semence, diminuer sa génération, & calmer l'irritation des nerfs uterins. 3°. Relâcher les solides trop tendus, en employant les humectans & les rafraîchissans. 4°. Désob-

truer les vaisseaux sécrétoires de l'utérus, pour rendre le flux menstruel libre. 5°. Diviser le sang par des aperitifs doux. 6°. Appaiser les symptômes, par des anti-spasmodiques appropriés. 7°. Enfin rétablir le ressort des vaisseaux débilités, par le secours des corroborans aromatiques, nervins & cephaliques.

Ayant apperçu le calme qu'avoit procuré le régime humectant & rafraîchissant, que j'avois prescrit, on continua à le suivre. La malade ne se nourrissoit que de potage de fanté, de viandes simplement bouillies & roties; & elle ne buvoit point de vin. Sa boisson ordinaire étoit une tisanne faite avec l'orge, le chiendent, quelques tranches de racines de nymphæa, & un peu de réglisse.

Pour remplir les vues ci-dessus mentionnées, nous choisîmes l'intervalle des règles d'un mois à l'autre. C'est pourquoi, d'abord qu'elles furent passées, nous la fîmes saigner au bras, & le surlendemain, au pied; un jour après, elle fut purgée avec deux onces de manne, & une once de sel d'epsom, le tout fondu dans une chopine de décoction de chicorée aromatisée de cannelle, & coulé pour deux doses, qu'elle prit à une heure de distance, un peu chaudes. A la veille des saignées & du purgatif, on lui donna un lavement, & pour subvenir à sa constipation ordinaire, j'eus soin qu'on employât ce

remède pendant tout le traitement : de sorte qu'elle en prenoit quelquefois deux par jour, selon qu'il étoit nécessaire.

Le lendemain du purgatif, elle commença l'usage d'une tisanne apéritive, que je lui prescrivis. La malade en prenoit trois doses par jour ; deux dans la matinée, & une l'après midi.

Après six jours de ce remède, elle fut purgée une seconde fois avec la manne & le sel d'epsom, comme il est dit ci-dessus.

Nous jugeames que les saignées, les lavemens, les purgations, & la liqueur faite par macération, avoient diminué la pléthore ; que les humeurs étoient plus délayées & à leur aise ; que les solides avoient acquis un peu plus de souplesse, & que les esprits étoient assez modérés pour pouvoir employer les anti-hystériques ; ce que nous fîmes.

En continuant les anti-hystériques & les lavemens, j'eus la satisfaction de voir que sa santé se rétablissoit de jour en jour. Vers la fin du mois de Décembre, le flux menstruel parut plus abondant qu'il n'avoit été depuis long-tems ; & quoiqu'il fut accompagné de quelques accidens, il ne se passa rien qui dût alarmer, comme les mois précédens.

Après cette évacuation, il parut une si grande tranquillité, qu'il ne restoit plus que l'ombre des symptômes. Tout étoit calme ;
mais

mais la nature habituée au désordre, ne pouvoit encore reprendre son état ordinaire; c'est pourquoi je fis continuer pendant le mois de Janvier 1754, l'usage d'une boisson apéritive. Elle étoit propre à ramener le bon ordre dans le genre nerveux, en fortifiant les nerfs par la vertu de l'eau de melisse qui en faisoit la base, en adoucissant tous les liquides, & en leur donnant de la fluidité.

Au mois de Février, cette fille se trouva entièrement guérie, & toutes ses fonctions furent rétablies: cependant elle étoit fort susceptible de joie, de tristesse & de chagrin, quand la moindre circonstance y donnoit lieu.

Durant ce traitement, elle a rendu plusieurs vers, qu'on ne doit pas croire avoir été la cause des accidens, qui ont paru, mais bien l'effet du dérangement des digestions, symptôme de la maladie principale.

L'heureux succès qu'eurent mes soins, lorsque les parens furent dociles, leur donna de la confiance, & la malade, craignant toujours une rechute, vouloit prendre de sages précautions pour l'empêcher. C'est pourquoi se sentant de petits maux de tête, & une diminution dans ses regles, elle me fit part de ses appréhensions, au commencement du mois de Mai. Je la fis saigner & purger, pour la mettre, pendant environ vingt jours, à l'usage des bouillons rafraîchissans,

faits avec un petit morceau de veau , les feuilles de laitue , d'endive , de bourrache , d'aigrémoine , & deux ou trois chancres de mer , au défaut des écrevisses de riviere.

Par ce moyen , sa santé se raffermir , & elle se porta bien , jusqu'au mois d'Avril 1755. Le retour du printems , & peut-être la proposition d'un autre mariage , la jetterent dans de nouveaux accidens convulsifs. Il ne parut point de délire ; mais aux approches des regles , les convulsions furent si violentes pendant huit jours , que sa vie paroissoit en danger , vû l'abbattement de ses forces , la petitesse de son poulx , & la grande gêne de la respiration , qui étoit entièrement convulsive , & très-souvent accompagnée d'une toux de même nature.

Cette attaque dura plus d'un mois , quoiqu'avec moins de violence , & ne céda qu'à force de rafraîchissans , de paregoriques & d'humectans , parmi lesquels les lavemens , ne furent point négligés. Elle se trouva soulagée pendant le mois de Mai , & j'achevai de la rétablir par l'usage des bouillons rafraîchissans , précédés des remèdes généraux , comme l'année d'auparavant.

Depuis ce tems , elle a été exempte d'incommodité de cette nature , si ce n'est qu'elle ressentit un peu de mal de tête , & une petite diminution du flux menstruel , en Mai 1756. La saignée , la purgation & les mê-

mes bouillons rafraîchissans ont détruit ces accidens, & elle jouit maintenant d'un très-bonne santé, quoiqu'elle ne soit pas encore mariée.

Je finis ce détail, & je conclus 1°. qu'il seroit dangereux de suivre un système général dans la cure des affections hystériques; parce qu'il faut approprier les remèdes à chaque espèce particulière, & avoir égard aux différentes causes qui les produisent.

2°. De ce que les rafraîchissans & les humectans conviennent dans l'espèce d'affection hystérique, dont il est question dans mon Observation, il ne faut pas juger qu'ils conviennent dans toutes les autres, ni même qu'ils soient seuls capables de faire toujours en entier la cure de celle-ci.

3°. Les anti-hystériques, bien choisis & donnés à propos, ne sont pas à rejeter; puisque l'usage journalier qu'en a fait ma malade pendant trois semaines, lui a été fort utile. Ne doit-on pas en espérer des effets encore plus salutaires dans les cas où ils sont plus appropriés?

Ce qui fait souvent que les affections hystériques sont si rebelles, c'est qu'on ne les traite pas avec toute l'attention qu'elles méritent, & qu'on ne s'attache pas à discerner ce qui les produit. L'espèce causée par un excès d'amour, est digne des plus sérieuses réflexions. C'est une des plus anciennes ma-

ladies, des plus communes, & le plus souvent méconnue, parce qu'elle ne se montre pas toujours avec ses signes patagnomoniques, & qu'elle est seulement accompagnée d'une variété de signes équivoques, qui lui sont communs avec d'autres maladies. D'ailleurs elle est assez mal aisée à guérir, vû que, pour la détruire, il faut combattre contre la nature même.

Cependant il semble qu'on en fait peu de cas. Les Physiologistes passent très-légerement sur la description du Mécanisme sensuel des organes de la génération; & les Praticiens n'en dévelopent les dérangemens qu'avec une circonspection qui en dérobe entièrement la connoissance. Chacun se contente de considérer la foiblesse humaine avec une sorte de honte. Mais n'est-il pas plus honteux & indigne de la charité, que nous nous devons les uns aux autres, de laisser les hommes en proie aux suites fâcheuses, que l'on voit tous les jours provenir de cette barbare affectation? L'ignorance qui en résulte est cruelle pour les malades, & ignominieuse pour les Médecins.



Sur les effets du Musc, employé pour guérir la goutte dans l'estomac, par M. PRINGLE, Ecuyer, ci-devant Chirurgien du troisième Régiment des Gardes à pied.

Une femme de quarante-trois ans, naturellement délicate, qui avoit été long tems sujette à une passion hystérique, & à un asthme, auquel sa conformation avoit pu donner lieu, eut différentes attaques de goutte, tantôt à la tête, tantôt à l'estomac, ou aux extrémités, de sorte qu'elle en fut estropiée pendant la plus grande partie de l'été de l'année 1745. Le mois de Novembre, elle en eut une attaque plus forte que les précédentes. La goutte qui s'étoit fixée dans son estomac, lui donna un hoquet & des convulsions de ce viscere. Lorsque ses accès la prenoient, elle éprouvoit des maux d'estomac très-violens, accompagnés d'une agitation si considérable dans le dos, que son domestique ne pouvoit pas y tenir la main. Peu à peu le spasme montoit vers sa gorge, & elle se sentoit étrangler. Il ne lui étoit pas possible de se coucher, ni même de pancher sa tête de côté ni d'autre; elle étoit obligée de se tenir dans un fauteuil où elle passoit le jour & la nuit. Ses jambes

134 GUERISON DE LA GOUTTE;

étoient extrêmement enflées ; l'enflure se dissipoit un peu lorsqu'elle les tenoit sur une chaise ; mais à peine les y avoit-elle mises , que son asthme revenoit. Elle se contentoit de se tenir chaudement , & de boire de tems en tems un peu de bon vin ; elle prit une ou deux prises de *teinture sacrée*. Je la vis pour la premiere fois le 21 Novembre à neuf heures du soir. Les bons effets que j'avois vus du remède du tonquin dans les hoquets , m'engagerent à le lui conseiller ; je lui envoyai donc le bol suivant.

R[℞]. *Cinnabaris nativ.*

Antim. aa gr. xv.

Moschi optimi. gr. xjv.

Syrup. Balsamic. q. s.

F. Bolus.

Je lui ordonnai de prendre la moitié de cette dose sur le champ , avec un verre d'eau de vie par dessus , & l'autre moitié , six heures après. Je la trouvai beaucoup mieux le lendemain matin , les convulsions de son estomac avoient cessé dès la premiere prise. Je lui ordonnai un second bol , semblable au précédent , pour prendre à neuf heures , en une seule prise , & je lui conseillai de le réitérer de quatre heures en quatre heures , jusqu'à ce qu'elle commençât à dormir ou à suer. Quoiqu'il fit très-froid , & qu'elle fut obligée , comme nous l'avons dit , de rester

dans un fauteuil ; cependant à peine eut-elle pris quatre de ces bols , qu'elle dormit & sua très-abondamment ; elle put se coucher sur son lit , sans éprouver aucun des accidens auxquels elle étoit exposée autrefois. La sueur continua toute cette nuit & jusqu'au soir du surlendemain , sans presque aucune interruption. Je lui fis discontinuer les bols , & je lui prescrivis un julep de huit onces , dans lequel je mis douze grains de musc : elle passa ainsi jusqu'au 27 , presque entièrement délivrée de tous les symptômes qu'elle avoit éprouvés ; mais ce jour elle s'imagina sentir un peu de goutte dans son estomac. Je lui fis prendre encore un bol , elle sentit alors pour la première fois la chaleur de l'eau de vie. Le 29 elle craignit une autre attaque , & prit un autre bol. Depuis ce tems , elle s'est très-bien portée ; l'enflure de ses jambes s'étant entièrement dissipée , elle commença à se promener dans sa chambre , & sortit le 4 Décembre en chaise à porteur.



OBSERVATION

Sur une douleur d'Oreille , accompagnée d'hémorragie , occasionnée par la présence de trois vers , par M. FARJON , Médecin de la Charité , à Montpellier.

Dans le mois Juillet de l'année 1756 , un enfant , âgé de six ans , fils du sieur Seguy , habitant de cette ville , étoit affligé depuis un mois où environ , d'une légère suppuration , dans le conduit auditif externe de l'oreille gauche , qui ne lui occasionnoit aucune douleur. Ses parens n'y faisoient pas beaucoup d'attention ; ils se contentoient de laver la conque avec l'eau tiède , ou la décoction d'orge. Le 14 du même mois , cet enfant se plaignit d'une douleur vive qu'il ressentait dans l'oreille affligée : on y fit rayonner du lait de femme , on y jeta de l'eau d'orge , la douleur se calma ; quelques heures après , elle reparut avec la même vivacité ; on eut recours aux mêmes remèdes , avec le même succès. Le 15 , la douleur fut plus considérable , elle fut calmée par les mêmes secours. Le 16 , la douleur fut plus vive & plus fréquente ; on étoit obligé à chaque instant d'employer & les mêmes remèdes , & l'huile d'amandes dou-

tes, dont on laissoit couler quelques gouttes dans l'oreille. Le 17, la douleur fut si aigue vers le soir, que l'enfant eut des mouvemens convulsifs, & il rendit par l'oreille quelques gouttes de sang. Le sieur Regis, Chirurgien, fut appelé; il essaya de calmer la douleur par les saignées, par les mêmes remedes, & par les gouttes anodynes de Sydenham, qu'il joignit à l'huile d'amandes douces; mais le tout fut employé presque sans succès. Le 18 au matin, la douleur fut si grande, que les mouvemens convulsifs devinrent plus fréquens, & plus considérables. Vers le milieu du jour, le sang commença à couler par l'oreille constamment, & en si grande quantité, que dans l'espace de quelques heures, il en sortit la valeur de deux poelletes. La situation triste de cet enfant, détermina les parens à m'appeler; lorsque je le vis, il pouffoit les hauts cris, les mouvemens convulsifs persistoient, & l'hémorragie ne discontinuoit pas: les saignées, les narcotiques, & les adoucissans furent mis en usage, sans aucun succès; on n'appercevoit rien dans l'oreille, quelque attention qu'on y apportat. A six heures du soir, les mouvemens convulsifs devinrent plus forts, & les forces diminuerent considérablement. On commença à craindre pour les jours de l'enfant; mais à sept heures, les mouvemens convulsifs se calmerent beau-

coup, la douleur diminua, & l'enfant se plaignit de quelque chose, qui lui rongeoit l'oreille. La mere, qui étoit pour-lors toute seule auprès de son enfant, examina la partie, & jettant les yeux dans le conduit auditif externe; elle y apperçut un corps blanc; elle y introduisit la tête d'une épingle, & elle en tira par ce secours, un ver blanc assez gros, qu'elle jetta à terre avec précipitation, où il se rapetissoit & s'allongeoit. Effrayée de cet événement, elle me fit appeller avec le Chirurgien. A la vue de ce ver, nous ne doutâmes plus de la cause de tous ces accidens, & comme ils persistoient, nous augurâmes qu'il y en avoit encore quelqu'autre. En effet à l'aide de petites pinces que le Chirurgien introduisit assez avant, il en tira deux vers semblables au premier. Dès que ces vers furent sortis, l'hémorragie cessa, la douleur se calma, & les mouvemens convulsifs disparurent. Ce jeune enfant s'endormit bientôt après; à son réveil, il fut très-calme; il ne lui resta qu'une très-légère suppuration dans le conduit auditif, qui se guérit en peu de jours, par le secours de la décoction d'orge, & des eaux de barreges. Ces vers étoient blancs, de la longueur & grosseur d'un gros pignon; leur tête étoit pointue & noire, & on appercevoit sur leur dos une ligne noire.

Par l'examen que j'en fis, je les trouvai

entièrement ressemblans par leur figure, & par leur couleur, à ceux qu'on apperçoit sur les matieres animales, qui croupissent & pourrissent dans les latrines, & dans les carrefours, (Fig. 1.) Je ne pus cependant me persuader qu'ils fussent de la même nature. Je les emportai chez moi, pour les examiner avec plus de soin ; mais quelque attention que j'y donnasse, j'y trouvois toujours la même ressemblance. Pour m'en convaincre, je les enfermai séparément dans des cornets de papier. Cinq jours après, je vis qu'ils étoient noircis, & qu'ils avoient pris la figure d'une chrisalide noire & ferme, (Fig. 2.) J'avois soin de les examiner tous les jours. Le treizieme jour, après la métamorphose, voulant ouvrir, (vers les fix heures du matin,) un de ces cornets, j'en vis sortir une grosse mouche. Fâché de l'avoir laissée échapper, je courus bien vite à mes autres cornets, que j'ouvris avec plus de précaution. Dans le premier, j'y trouvai la chrisalide percée par une des extrémités, qui laissoit voir la tête d'une mouche, (Fig. 4. e. C.) Je me hâtai de la mettre dans une bouteille. Dans le second, la chrisalide étoit dans son entier, & je la mis dans la même bouteille. Dans la journée, la mouche dont la tête étoit hors de la coque, se débarrassa entièrement, & voloit çà & là dans la bouteille. Le lendemain, l'autre fut aussi sortie de sa coque.

Ces mouches (Fig. 3.) étoient entièrement semblables à celles qu'on voit voltiger en été, sur la viande exposée à l'air, & dans les endroits où il y a des matieres animales pourries & corrompues, ou qui par la chaleur peuvent le devenir. Je fus alors convaincu de la nature de ces vers, & je ne pus douter de leur origine.

Personne n'ignore que les mouches (comme bien d'autres insectes) déposent leurs œufs sur les matieres, où les vers nouvellement éclos, peuvent trouver leur nourriture. Il est par conséquent à présumer avec beaucoup de certitude, que l'oreille de cet enfant, n'étant pas couverte, une de ces mouches, attirée par le pus, dont la conque étoit enduite, y déposa quelques œufs qui furent entraînés dans le conduit, par l'eau dont on lavoit la partie, & que la chaleur les y fit éclore, ou bien les œufs s'étant colés aux parois de la conque, ils y ont éclos, & se sont insinués ensuite dans le conduit auditif externe; parvenus à leur grosseur naturelle, ils ont occasionné les accidens, en rongéant la membrane qui tapisse cette cavité.

Cette Observation me paroît éclaircir l'origine des vers qu'on a vu, & qu'on voit sortir des oreilles, du nez, des sinus frontaux & maxillaires, & de ceux qu'on trouve sur la surface de certains ulceres. N'est-elle

pas plus naturelle , que de penser que les œufs ont été entraînés , & déposés par la voie de la circulation ? La finesse des ouvertures des veines lactées , la petitesse des vaisseaux des parties où on trouve des vers , & les actions vitales ne contredisent-elles pas ce systême plus ingénieux que vraisemblable ?

Explication des Figures.

La Figure premiere représente les trois vers tels qu'on les a retirés de l'oreille.

a La tête.

B La ligne noire qui paroïssoit sur le dos.

La Figure seconde représente ces vers , après qu'ils eurent pris la forme de crysalides.

La Figure troisieme représente une mouche sortie de ces crysalides.

La Figure quatrieme la représente sortant.

c La crysalide.

e La tête de la mouche qui commence à paroître.



OBSERVATION

Sur un enfant qui a resté quatre ans dans le ventre de sa mere, & dont les os sont sortis par une ouverture qui s'est faite aux muscles du bas-ventre, proche l'ombilic; par M. COLLIN, Médecin de l'Hôpital de Cusset, en Bourbonnois.

L'Observation que vous avez insérée dans votre Journal périodique du mois d'Août 1756, par M. Dupuis de la Porcherie, sur l'expulsion d'un fœtus, mort & corrompu dans le sein de sa mere; & celle qui se trouve dans le Journal d'Avril 1757, sur le même sujet, par M. Guillaume, m'ont paru si extraordinaires, que j'ai cru devoir vous faire part d'une Observation de cette espece dans une femme, avec tous les accidens qui sont arrivés, pendant qu'elle a porté cet enfant.

La femme du nommé Forond, Menuisier des environs de Cusset, âgée d'environ trente-cinq ans, après avoir accouché de six enfans assez heureusement, devint grosse pour la septieme fois, au mois de Mai 1754. Pendant les neuf premiers mois de sa grossesse, elle sentit son enfant, & se porta assez bien; mais au bout de ce tems, elle eut l'imprudence de monter sur une échelle d'où elle tomba. La chute fut si considéra-

ble, que cette femme resta évanouie sur la place. On la porta chez elle en cet état; par le moyen de quelques secours, elle recouvra la connoissance; mais elle devint très-inquiette, en s'apercevant que son enfant ne donnoit aucun signe de vie.

Cette femme ne s'aperçut pas que cette chute lui eût laissé aucuns symptômes dangereux pendant l'espace de trois mois; mais au bout de ce tems, elle fut très-étonnée de se réveiller, baignée jusqu'à la ceinture, par une prodigieuse quantité d'eau roussâtre, sortant de la matrice, sans aucune douleur, qui lui annonçât un prochain accouchement.

Cette effusion ne fut pas de longue durée. Elle parut se terminer, sans laisser aucune crainte de danger. Trois mois après cette perte, la malade fut réglée, ce qui a duré trois mois consécutifs.

Quoique la quantité d'eau qui étoit sortie de la matrice eût diminué considérablement le volume du bas-ventre, néanmoins elle y sentoît toujours une masse dure & ronde, qui s'étoit comme fixée au-dessous de l'ombilic.

Quinze mois après que les regles eurent manqué à cette malade, sans en avoir été beaucoup incommodée, elle ressentit une violente colique dans le bas-ventre, dont elle fut tourmentée jour & nuit, l'espace de

quinze jours , ne pouvant rien garder que de l'eau fraîche , vomissant tout le reste sur le champ. Cette colique se termina par une abondante évacuation de matiere purulente ; d'une infection extraordinaire , qui sortit par l'utérus , & qui n'a discontinué qu'à l'ouverture d'un abcès , qui s'étoit formé sur les muscles droits du bas-ventre , proche l'ombilic , directement à l'endroit où cette masse ronde avoit paru se fixer. Quoique la malade eût rendu considérablement de matiere corrompue , il en est sorti prodigieusement par cet ulcere , qui a resté ouvert l'espace de neuf mois.

Peu de tems après que cet abcès eût dégénéré en ulcere , la malade , en se pansant , sentit un corps dur flottant sous la peau ; elle reconnut facilement que c'étoit un os , qui étoit si peu attaché , que toutes les fois qu'elle bafinoit cet ulcere , elle avoit la facilité de passer ses doigts entre l'os & la peau , & de le remuer à sa volonté ; mais quand elle vouloit faire quelques efforts pour l'arracher , elle souffroit cruellement , l'os étant encore gêné par la partie inférieure.

Dans une situation si triste , cette pauvre femme eut recours à un Chirurgien du pays , qui après l'avoir bien examinée , & n'y connoissant rien , voulut lui persuader qu'elle avoit une côte démise , qui se présentoit à l'ouverture , qui s'étoit formée au bas-ventre ,

tre ,

tré, & qu'elle vouloit lui en imposer, en lui disant avoir un enfant dans le ventre depuis si long-tems, & lui donna quelque onguent, dont elle ne put retirer aucun soulagement, puisqu'il n'attaquoit pas la cause du mal. Ennuyée de cet onguent, qui lui coûtoit beaucoup, & ne la soulageoit guères, elle eut recours à une femme, qui lui conseilla de se faire des cataplasmes, avec la racine de grande consoude, ce qu'elle a toujours continué, en baignant tous les jours son ulcere avec de l'eau de vie.

L'odeur qui émanoit de cet ulcere, étoit d'une puanteur excessive. Au bout de quelques jours, il sortit de la plaie, une pelotte de vers, ce qui n'étonna pas peu la malade; mais ayant baigné sa plaie avec de l'eau de vie, elle l'a purgée de toute cette ordure. quoique cet ulcere eut suppuré abondamment pendant tout l'été, la malade ne put retirer cet os qu'elle remuoit si facilement, qu'au commencement de Novembre. Il se trouva que c'étoit l'occipital de son enfant.

Depuis le commencement de Novembre, jusqu'au commencement de Janvier, l'ulcere a beaucoup suppuré, sans qu'il se soit présenté d'autres os. Mais dans les grands froids, l'ouverture s'étant beaucoup aggrandie, il en sortoit tous les jours des parties offeuses; le coronal, les pariétaux, les temporaux, les os de la jambe, de la cuisse, du bras, de

l'avant-bras, enfin tous les os d'une certaine étendue, sont sortis un à un, aussi bien décharnés, que s'ils avoient passés par la main du meilleur Anatomiste, ainsi que tous les autres petits, qui entrent dans la composition du corps humain.

La suppuration a été assez longue, & le pus assez corrosif, pour ronger toutes les têtes des os, qui dans le fœtus ne sont qu'épiphyses; l'os même de la mâchoire inférieure s'est trouvé aussi désuni à la symphise du menton, & les os du bassin sont séparés en trois de chaque côté; le corps des vertèbres & généralement tout ce qui n'est pas parfaitement ossifié dans un âge si tendre, s'est trouvé consommé & détruit par le pus, & entraîné avec le reste des matieres putréfiées.

Ayant examiné tout ce qui est sorti de solide jusqu'à présent par cet ulcère, j'ai trouvé parmi les os, nombre d'épiphyses, mais si défigurées qu'il m'a été impossible de les rapporter.

Presque tous les os étant sortis, cet ulcère s'est fermé & cicatrisé en fort peu de tems, en suivant toujours le même pansement, rapporté ci dessus. Mais, comme il y a encore l'os d'une cuisse & quelques autres petits os qui, n'ayant pas suivis le même chemin que les autres, ne sont pas encore dehors, j'ai été voir cette femme chez elle, pour l'examiner scrupuleusement. M'ayant découvert

l'endroit où elle a dit sentir ses nouveaux os , j'ai remarqué que les parties qui les couvrent , sont tumefiées & rouges , prêtes à tomber en suppuration , ayant pressé une extrémité de ces os , que l'on sent très-distinctement ; j'ai vu l'autre extrémité qui , en s'appuyant sur la peau , la fait blanchir , & paroît très-peu éloignée de sa sortie. J'ai voulu déterminer la malade à souffrir une légère incision sur cette partie , afin de faciliter la sortie de ces derniers os , mais je n'ai pu en venir about. Elle m'a constamment répondu que , puisque les autres os s'étoient fait un chemin , ceux-là s'en frayeroient bien un aussi.

J'ai examiné en même tems la cicatrice de l'ulcère précédent , par où presque tous les os sont sortis , j'ai été surpris de voir tant de déperdition de substance des muscles droits , emportés par la suppuration , & malgré cela , le corps de la malade qui , pendant la suppuration , étoit tout courbé en devant , est totalement redressé.

Voilà des faits qui prouvent incontestablement la rupture du corps de la matrice , qui a laissé un passage à l'enfant , pour tomber dans le bas-ventre. Que sont devenues les chairs de l'enfant ? Ce sont elles apparemment qui ont fourni cette quantité considérable de pus. Comment la matrice a-t-elle pu s'ouvrir & se fermer sans aucun accident ?

Comment la nature a-t-elle pu produire une opération si merveilleuse ? Ce sont autant de questions très-difficiles à résoudre.

OBSERVATION

*Sur des Pierres biliaires ; par M. HUBERT,
Chirurgien à Paris.*

On croit ordinairement que toute pierre biliaire tirée immédiatement de la vésicule du fiel humain, doit nager sur l'eau, étant composée, ainsi que la bile, de sérosités, de sels urineux & de parties sulphureuses, mais épaissies & desséchées. L'expérience même sembloit avoir confirmé ce sentiment. Entraîné par des autorités respectables, je serois encore dans cette opinion, si plusieurs expériences réitérées ne m'eussent démontré le contraire.

Il y a environ deux mois que l'on trouva dans la vésicule du fiel d'une femme âgée de trente à trente-cinq ans, seize pierres biliaires, toutes à peu près de la grosseur d'un œuf de ferein, & d'une figure cunéiforme. Il y avoit très-peu de bile dans la vésicule du fiel. Le foye ne paroissoit point obstrué. Huit de ces pierres me sont tombées entre les mains. J'en ai pris une que j'ai mise dans

un vase plein d'eau ; aussi-tôt elle s'est précipitée au fond du vase. J'ai réitéré la même expérience sur les autres qui toutes sont également tombées au fond , sans pouvoir remonter sur l'eau , malgré les différens mouvemens que je leur ai occasionnés en l'agitant. Je fus curieux de voir si elles s'enflammeroient. J'en ai exposé à la lumière d'une bougie, elles ont pris feu comme toutes les pierres biliaires.

OBSERVATIONS

Sur l'Accouchement d'une femme qui avoit tout le col de la matrice renversé & tombé depuis deux jours ; par M. CHEMIN, Chirurgien-Juré à Evaux.

Le 15 Juillet 1754, je vis une femme qui, étant en travail d'enfant, ne pouvoit accoucher à cause que tout le col de sa matrice étoit entièrement renversé & tombé depuis deux jours hors de la partie honteuse, d'une longueur & d'une grosseur si prodigieuse, que sa sage-femme en fut toute étonnée, ne sachant pas ce que ce pouvoit être ; tant la chose étoit extraordinaire. Cette partie déplacée étoit de la longueur d'un grand demi-pied, & plus gros que la tête d'un enfant nouveau né. On voyoit à son extré-

mité l'orifice interne de la matrice qui représentoit une espece de gros phymosis, dont les bords étoient épais de deux travers de doigt en toute sa circonférence, & qui en retreussifloit tellement le passage que l'enfant, n'en pouvant sortir & y étant arrêté, pouffoit toujours de plus en plus la matrice en dehors, & les humeurs y affluant en abondance à cause des efforts inutiles que la femme faisoit, gonfloient extraordinairement le col de la matrice qui en étoit déjà tout livide & disposé à la mortification, qui seroit indubitablement arrivée dans peu de tems, si je n'eusse promptement accouché cette femme, en m'y comportant de la maniere que je vais dire. Comme il n'y avoit pas lieu pour lors de réduire le col de la matrice ainsi tombée, non seulement à cause de son extrême grosseur, mais aussi à cause que la tête de l'enfant étant trop grosse & trop avancée dans le passage, elle n'auroit pu être repoussée sans une extrême violence, qui auroit été très-préjudiciable à la mere & à l'enfant. N'ayant pu introduire ma main dans ce gros phymosis, & ne l'ayant pu dilater en aucune façon, voyant que la mere & l'enfant étoient sur le point de périr, je me déterminai à opérer tout différemment que les Praticiens ne le conseillent en pareille circonstance. Je fis une incision cruciale au col de la matrice, dont chaque angle avoit deux doigts de lon-

gueur ; cette opération faite , l'enfant vint au monde vivant avec aisance & au moyen d'un petit effort que la femme fit , & dans le même moment je délivrai la malade de son arrière-faix. *Je fis ces deux opérations dans six minutes* , & tout de suite je remis la matrice avec son col dans sa situation naturelle , & après , pour procurer la réunion des plaies faites au col de la matrice , je recommandai à la femme de tenir ses cuisses bien près l'une de l'autre , ayant auparavant essuyé les parties génitales avec du vin chaud ; & pendant huit jours je fis des injections détersives dans la cavité avec l'eau d'orge , le miel animé avec un peu d'esprit de vin , comme il y avoit danger de corruption. Ces injections alloient jusqu'à l'orifice interne de la matrice. Ces plaies se consolidèrent sans beaucoup de suppuration. Au bout de quinze jours la femme fut guérie sans aucun accident , & en état de vaquer à ses affaires ordinaires , & a eu depuis des enfans.

Il est à observer que la femme n'avoit pas encore eu d'enfans. Elle étoit âgée de vingt-trois ans , & étoit très-forte & très-laboreuse.



*DESCRIPTION d'un bandage , par
M. LECHANDELIER, Apothicaire à
Rouen.*

Quelqu'un dira peut-être que je fors de mon état en annonçant un bandage pour les hernies : j'avoue que je ne suis point herniaire ; mais je me flatte qu'on me tiendra compte de mon zèle pour l'utilité publique. De plus les malades attaqués de descente , sont trop à plaindre pour ne pas mériter les soins de tous ceux qui sont en état de leur être utiles : ils se trouvent tous forcés de porter sans cesse un préservatif souvent nuisible , presque toujours à charge & même très-incommode. Si donc malgré l'incommodité presque inséparable des bandages , il est possible d'en construire un si peu incommode que l'on puisse dire par comparaison qu'il ne l'est point , ce secours ne sera-t-il pas digne de notre attention ? Le malade indigent se trouvera à portée de vaquer à des occupations suffisantes pour satisfaire aux besoins de la vie , & le riche pourra se livrer à certains amusemens sans gêne , sans douleur & sans crainte. Or l'expérience d'un bandage doux & aisé qui a été faite par nombre de personnes des deux sexes incommodées de hernies inguinales , la facilité que mes amis

m'ont assuré trouver dans son usage, & les remerciemens que j'ai reçus à cette occasion de mes avis, m'engagent à en donner la description au Public qui, à ce que j'espere, m'en sçaura gré sur sa propre expérience : c'est le seul retour que je lui demande.

Il faut d'abord faire faire par un Tourneur, un bouton de bois de noyer à deux têtes ; dans la figure d'un bouton à brételle, dont une tête ne sera que de la grosseur d'un bouton ordinaire & aplatie sur sa surface ; mais l'autre tête opposée à la première, doit être beaucoup plus ample, ayant deux ou trois pouces de diamètre & même quelquefois davantage, proportionnellement à l'ouverture de l'anneau & au volume de l'intestin auquel il donne passage. Il faut que cette grosse tête soit convexe sur sa surface, polie avec de la peau de chien de mer, & concavé en dedans en forme de champignon, afin que tout le corps du bouton soit d'un moindre volume.

Ensuite on fera un bandage en figure d'un T, formé de deux bandes de peau de chamois redoublée, garnie dans sa duplication, & assujettie par une bande de toile forte pour empêcher la peau de se prêter trop. On observera que la couture ne se trouve pas sur la surface de la bande qui touchera le corps, ni même sur les bords, mais au milieu de sa

face extérieure, afin qu'elle ne puisse pas blesser le malade.

L'une & l'autre de ces deux bandes doivent être larges de trois travers de doigt : la première sera d'une longueur assez juste pour faire le tour de la ceinture, afin qu'au moyen d'une boutonnière faite à chaque extrémité, les deux bouts viennent se boutonner à la petite tête du bouton, de façon que la grosse tête qui tiendra lieu de platine soit posée précisément sur l'anneau.

La seconde bande, construite comme la première & de la même largeur, sera cousue fortement à la première en arrière, proche la hanche du côté de la hernie, pour venir par-dessous la cuisse se boutonner de même & au même bouton que la première, & pour qu'elle tienne toujours ferme.

Ce bandage tout simple qu'il est, étant fait exactement, contiendra l'intestin dans les différens mouvemens du corps ; on peut le garder dans le lit ; on peut monter à cheval en allant doucement & en se ménageant ; on peut même faire des exercices modérés, sans qu'il cause aucune incommodité.

Le même bandage peut servir aux malades qui auroient une descente de chaque côté, en augmentant un second bouton à la bande de la ceinture, & une seconde bande de traverse sous l'autre cuisse.

Chacun peut faire soi-même ce bandage & à peu de frais. Il peut être utile à tout âge, même dans la jeunesse, quand on sera malheureusement certain que les secours les plus expérimentés ne sont pas capables d'opérer une guérison parfaite; car dans l'âge tendre, il ne faut pas négliger tous les remèdes indiqués en pareille occasion.

CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE

Observée à Marignane, pendant les mois de Mars & d'Avril de cette année 1758; par M. SUMEIRE, Docteur en Médecine à Marignane.

Marignane est un petit bourg situé à l'extrémité de la basse Provence, distant de deux lieues de Martigues. Son niveau est fort bas: le voisinage de deux étangs & d'un vaste marais, que forment les eaux, les pluies d'hiver qui se dessèchent vers le commencement du printems, contribuent à rendre l'air de ce pays fort grossier & fort humide. Les habitans ont un tempérament relatif à cet état de l'atmosphère, c'est-à-dire, fort mou & pesant: ils ont une constitution tendante à la cachexie, & ils sont sujets à toutes les maladies, causées par l'humidité; telles que les différentes fluxions, les rhu-

matismes, les douleurs de congestions, d'humours épaisses ou sereuses, âcres ; les obstructions, la jaunisse, les enflures, l'hydropisie, le scorbut, &c. Le peuple est ici vorace, ce qui me paroît surprenant, & il mange avec excès des coquillages grossiers ; cela joint à la nature de l'air qu'il respire, est vraisemblablement la cause des fièvres intermittentes qui sont endémiques dans ce pays : elles paroissent avec le printems, & ne finissent qu'avec l'automne. On voit ici de tems en tems quelques fièvres putrides ; mais on ne connoît presque pas les maladies inflammatoires.

Après un hiver sec & froid, l'atmosphère constamment sèche, devint extrêmement variable vers la fin de Février ; elle étoit souvent agitée par des vents chauds du midi, & de tems en tems, par des vents de nord-ouest qui font dans ce pays très-froids & très-violens. Ces fréquentes variations qui arrivoient quelquefois dans le même jour, durèrent pendant les mois de Mars & d'Avril ; des soirées froides & humides succédoient quelquefois à des jours chauds : l'air du matin étoit souvent épaissi par des brouillards qui couvroient toute la campagne.

Une telle constitution de l'air, jointe aux mauvais alimens dont le peuple s'est nourri durant tout le carême, où le poisson a manqué totalement, & au travail qui est l'unique

ressource des gens de campagne, ne pouvoit pas manquer d'attirer quelques maladies épidémiques.

Au commencement du mois de Mars, les rhumes devinrent communs : ils dégénéroient dans plusieurs sujets en fluxions de poitrine, accompagnées de toux violente, de crachement sanguinolent, de douleurs fixes ou vagues à la poitrine, & des fièvres vives, entrecoupées de frissons : elles étoient heureusement combattues par les saignées répétées, les purgations douces, les loochs adoucissans, les émulsions ou juleps anodins, &c.

Dans ce même tems, j'eus à l'Hôpital un jeune homme atteint d'une véritable pleurésie, qui guérit par le même traitement : pour dissiper entièrement la maladie par les sueurs auxquelles la nature paroissoit incliner, j'eus besoin à la fin de mettre en usage les bols diaphorétiques & anodins, qu'indiqua M. Boucher, Médecin à Lille, & que j'ai reconnu très-efficaces.

Dans l'endroit, je fus aussi appelé pour un jeune homme attaqué d'une vraie peripneumonie qui, malgré les saignées répétées, les délayans antiphlogistiques, les loochs adoucissans, les potions calmantes, subsistoit dans toute sa force, & qui céda heureusement aux bols diaphorétiques & anodins, dont je viens

de parler, & dont l'usage procura des sueurs abondantes, qui diminuèrent promptement & considérablement la maladie, & par des crachats qui furent en premier lieu teints de sang, mais qui blanchirent de jour en jour.

Je ne placerai pas ici la description d'une fièvre gangréneuse peu commune, que je traitai dans le tems à la campagne : quoiqu'elle ait quelque rapport avec cette constitution épidémique. Je la réserve pour un autre Journal.

Le 11 de Mars je vis encore, dans une petite Paroisse circonvoisine, un homme âgé de près de soixante ans, attaqué d'une peripneumonie.

Mais ces différentes maladies inflammatoires, quoique surprenantes, dans un pays où elles sont si peu ordinaires, ne furent que le prélude de la maladie épidémique, qui ne tarda pas de se déclarer. Elle manifesta son caractère meurtrier, en nous enlevant dans l'espace d'un mois & demi, neuf sujets ; & ce qui prouva encore la malignité de la constitution, fut la mort prompte de quelques personnes qui étoient depuis long-tems atteintes de maladies chroniques dangereuses, & d'autres personnes fort âgées qui périrent avec la fièvre, sans avoir les symptômes de la maladie courante.

Il m'a paru que la maladie, dont je vais donner la relation, ressemble beaucoup à

celle qui a été observée à Aumale en 1756, & qui est décrite dans le Journal de Médecine, tom. 6. mois de Juin, par M. Marteau, Médecin de cette Ville ; & à celle qui régna à S. Jean d'Angeli, dans les mois de Mars & d'Avril de l'année dernière, & qui est décrite dans le même Journal, par M. Marchand, Docteur en Médecine de cette Ville.

Je vais rassembler dans une description succincte, toutes les Observations que j'ai faites sur les différens malades en particulier. Ces Observations ont pour objet les principaux symptômes, le caractère général, les succès de la méthode curative, & les événemens les plus remarquables de notre maladie épidémique.

Elle étoit précédée ordinairement par des lassitudes & des affections catharrales ; ensuite elle débutoit par un frisson plus ou moins violent, accompagné quelquefois de vomissemens bilieux. Ce frisson étoit suivi de la fièvre, qui se déclaroit avec une chaleur considérable sur la peau, rougeur au visage, pouls fréquent, dilaté & lâche : dans les uns, cette fièvre avoit des augmentations assez remarquables, mais irrégulières ; dans les autres, on n'en appercevoit presque point : les malades se trouvoient d'abord dans un grand accablement : ils éprouvoient une toux sèche & fatigante, mais communé-

ment accompagnée de crachats visqueux, ordinairement jaunes, quelquefois blancs, souvent rouillés ou sanguinolens, & rarement fereux, bruns ou savonneux : cette toux disparoissoit quelquefois pour quelques jours, & revenoit ensuite par intervalle, & sur-tout vers la fin de la maladie, elle devenoit plus vive & plus pressante dans ceux qui périssoient. Les malades ne se plaignoient point de la tête, ou ils ne ressentoient qu'une petite douleur ; ils étoient plus attentifs à celle qui occupoit le côté, & qui se faisoit sentir tantôt aux vraies, & tantôt aux fausses côtes, qui étoit quelquefois fixe & quelquefois ambulante. Cette douleur étoit communément sourde & très-supportable, & elle ne devenoit poignante que quand la toux paroissoit : il y a eu pourtant deux ou trois malades chez qui cette douleur a été constamment très-vive, la respiration n'étoit point oppressée ; il n'y a qu'une femme en qui l'oppression & la douleur de côté ont été à un si haut degré pendant les cinq ou six premiers jours de la maladie, qu'elle pensoit suffoquer de tems en tems ; & un jeune homme qui eut la respiration fort gênée pendant les sept jours que dura sa maladie, dont je donnerai le détail ci-après.

La langue dans quelques-uns, sur-tout dans les viscères, étoit fort sèche & comme brûlée ;

lée ; dans tous elle étoit chargée d'une crasse blanche, ou jaune ou brune. Les urines étoient fort rouges ; il paroissoit dans le cours de la maladie des sueurs symptomatiques légères & inconstantes, fort fétides, qui n'apportoient aucun soulagement dans quelques-uns, les intestins étoient picotés par de petites douleurs. Dans plusieurs le bas-ventre se tendoit peu-à-peu vers le troisieme ou le quatrieme jour, ou bien sur la fin de la maladie, lorsqu'elle duroit plus long-tems ; dans les uns il restoit dans une tension spastique ; dans d'autres il se météorisoit ; mais ce gonflement du bas-ventre n'étoit accompagné d'aucune douleur, & les malades n'y en ressentoient point même quand on le touchoit en comprimant. Le sang tiré des veines & reçu dans des vaisseaux profonds, paroissoit d'abord écumeux & dans une vive fermentation ; ensuite décomposé par un repos de quelques heures, il rendoit une sérosité très-abondante, & présentoit dans sa partie solide ou gélatineuse, qui formoit ordinairement un petit volume, une surface coënnueuse, jaune, qui quelquefois étoit fort dure, & quelquefois n'avoit qu'une médiocre fermeté.

La plupart des malades ont rendu des vers par le bas, & quelques-uns en ont jeté par le haut ; on les a vus toujours morts ; on a reconnu qu'ils étoient de la classe des *teretes*. Les malades conservoient communément

une entière liberté d'esprit jusqu'à la fin ; alors ceux qui périssoient, tomboient ordinairement dans un délire léger & souvent agréable : il n'y a eu que deux malades qui ayent eu le délire dans le cours de leur maladie, parce qu'elle a eu de la malignité. L'un eut une fluxion de poitrine qui fut la suite d'un rhume négligé, & qui après avoir résisté durant plusieurs jours aux saignées & aux purgations réitérées, tisannes pectorales, aux potions adoucissantes & anodines, &c. ne se dissipa que pour faire place à la fièvre maligne qui se déclara par un délire continué & agréable, par la surdité, par les convulsions & les soubresauts des tendons, & par un changement total du pouls, qui de plein, fort & brûlant qu'il avoit été jusqu'alors, devint tout-à-coup petit, froid & serré : les purgatifs continués, les lavages stibiés, les potions cordiales & sédatives, la saignée au pied emporterent peu-à-peu cette maladie : l'application des vésicatoires *internis tibiis*, eut aussi un grand succès. L'effet de cet épispastique releva le pouls, débarrassa la tête, & dissipa peu-à-peu la surdité qui ne cessa entièrement qu'avec un écoulement de sérosité ichoreuse & puriforme, que rendirent pendant long-tems les deux oreilles : cette maladie dura plus de vingt-cinq jours.

L'autre qui étoit un jeune homme âgé d'environ vingt-trois-ans, d'une consti-

tion bilieuse & sujet à une légère jaunisse habituelle, fut pris le 14 Avril de la maladie régnante, & il en eut tous les symptomes au plus haut degré. Dès le commencement il eut la respiration extrêmement gênée, & cette oppression dura pendant les sept jours de sa maladie; il eut pendant quatre jours une fièvre très-violente avec un pouls plein, fort & rapide, une toux fréquente, accompagnée de crachats jaunes & quelquefois rouillés, & une douleur médiocre au côté gauche. Au quatrième jour j'aperçus que son bas-ventre commençoit à se tendre, & il se gonfla un peu vers les derniers jours: il fut saigné trois fois dans les commencemens; il prit de deux jours l'un des purgatifs stibiés, qui procurerent des déjections très-abondantes & très-mauvaises d'une couleur fort jaune, accompagnées de quelque vers. On lui donna des potions vermifuges, ou entroient les amers, les huileux & les acides. Tous les soirs il prenoit une émulsion cuite acidulée & anodine; malgré tout cela sa maladie montra au cinquième jour des signes de malignité: son pouls changea totalement; il devint petit, serré & convulsif, tout son corps étoit dans un éréthisme spasmodique. Il survint un délire de gaieté qui ne le quitta plus, & il mourut en s'affoiblissant insensiblement le septième jour de sa maladie. Comme le sujet étoit à l'hôpital, nous eumes

la liberté de l'ouvrir. Nous commençâmes par la tête. Le crâne étant enlevé, la surface postérieure du cerveau parut gorgée d'un sang livide, noir, & la surface antérieure présentait une couleur tirant sur le jaune pâle. Le sinus longitudinal étoit rempli d'un sang noirâtre, & en partie caillé. La masse du cerveau & celle du cervelet étoient dans un état naturel ; il n'y avoit rien dans les ventricules.

Ayant ouvert ensuite le bas-ventre, nous trouvâmes l'épiploon presque dissous, & d'un rouge extrêmement pâle. Les intestins paroissoient gonflés par un air raréfié, c'est pourquoi ils parurent saillans dès que le péritoine fut ouvert. Ils étoient en général fort blancs sans la moindre marque de phlogose ; il n'y avoit qu'une partie des grêles qui présentât une couleur d'un jaune pâle. Tout le canal intestinal étoit tapissé d'une bile fort liquide, jaunâtre & extrêmement fétide, dans laquelle on trouvoit quelques vers morts. Le mésentère étoit plein d'une couleur fort jaune dans tout son tissu. L'estomac étoit dans un état naturel, & il n'y avoit rien dans sa capacité. La vésicule du fiel étoit pleine d'une bile fort liquide & fort pâle. La rate avoit un grand volume ; elle étoit d'une consistance presque dissoute ; il n'y avoit rien d'extraordinaire dans sa couleur. Le foie n'avoit rien de remarquable ni

dans sa couleur ni dans sa consistance.

Nous en vinmes à la poitrine , laquelle étant ouverte , il sortit une quantité considérable de sérosité jaunâtre & ressemblante à l'urine qui étoit épanchée sur le diaphragme : la plèvre du côté gauche étoit entièrement suppurée , & formoit comme une gélée de pus d'un jaune très-foncé ; une partie de la plèvre du côté droit étoit dans le même état : les lobes des poumons parurent rétrécis & comme racourcis : le lobe gauche étoit dans un état de phlogose , & gorgé d'un sang rougeâtre & de couleur gangréneuse ; il y avoit une partie qui étoit parsemée d'une infinité de petites taches noirâtres. Sa substance quand on la coupoit , paroissoit fort serrée & beaucoup plus ferme qu'elle ne l'est ordinairement : le lobe gauche étoit beaucoup plus naturel ; cependant il y en avoit une partie assez considérable qui paroissoit aussi dans un état de phlogose. Il n'y eut rien de remarquable ni dans le cœur , ni dans le péricarde.

L'ouverture de ce cadavre nous mit devant les yeux la cause prochaine & les effets de la maladie , qu'il n'étoit pas difficile de soupçonner , & me confirma dans la pratique que je suivois depuis le commencement de l'épidémie , & qui consistoit à évacuer fréquemment les malades par des purgatifs aiguës de grains d'émétique , suivant l'âge ,

le tempérament & le degré du mal. Ma méthode étoit de composer les purgations avec la pulpe de café, les feuilles de séné, les fleurs de pécher & la manne, & d'y ajouter le tartre stibié, *fractâ dosi*. Au commencement j'y mettois toujours de *semen contra*, & souvent des sommités de petite centaurée ; mais quand j'eus reconnu que les vers n'entroient pour rien dans la cause principale de la maladie ; que les malades n'en rendoient que quelques-uns, qu'ils les rendoient toujours morts, & que les vermifuges pouvoient contribuer à échauffer les sucs bilieux, j'en discontinuai l'usage, & je cessai d'ordonner des potions vermifuges avec les amers : alors je fis entrer constamment les tamarins dans les potions purgatives, que je réitérois de deux jours en deux jours, & que je faisois préparer ordinairement en deux doses : cette maniere de purger étoit beaucoup plus sûre & plus avantageuse. Les tamarins ont paru produire un très-bon effet. Les purgatifs simples donnés en une seule dose étoient très-infidèles, & il arrivoit souvent qu'ils évacuoient très-peu ou point du tout. Pour soutenir les évacuations dans les jours que le malade ne prenoit point de purgatifs, je faisois quelquefois ajouter quatre ou cinq grains de tartre stibié dans une pinte de tisane, qui étoit ordinairement composée d'orge & de chiendent, ou bien dans une

décoction de deux ou trois onces de tamarins ; préparée avec la même quantité d'eau ou de tisanne , je faisois fondre les mêmes grains d'émétique. Le malade prenoit un verre de cette tisanne de deux heures en deux heures. Les tamarins me paroissoient très-indiqués pour réprimer la chaleur & l'effervescence des suc bilieux , qui dominoient visiblement dans la maladie & depuis qu'on en fit usage , on ne vit plus paroître de tension spastique ni de métorisme du bas-ventre , & les évacuations parurent être plus efficaces & plus avantageuses. Dans l'intervalle des purgatifs , je faisois placer des lavemens fréquens , composés seulement de décoction émolliente & de miel. Ceux qui sans m'en avertir y ont ajouté du *catholicum* , s'en sont très-mal trouvés. Les purgatifs & les lavemens évacuoient une grande quantité de matieres bilieuses plus ou moins épaisses , extrêmement fétides , parmi lesquelles on trouvoit quelquefois des vers ; toutes les déjections des malades étoient toujours jaunes ; tout ce qu'ils jettoient par le vomissement étoit de la même couleur.

Peut-être eût-il été mieux d'évacuer dès le commencement les malades par le haut , soit en leur donnant l'émétique seul , soit en ajoutant aux potions purgatives une dose suffisante de tartre stibié ; mais je déclarerai ici que je n'ai pu me résoudre à risquer l'é-

vénement d'une pratique si hardie , ayant à traiter une maladie aussi funeste , & ayant à ménager des gens alarmés & très-prévenus contre les remèdes violens.

Pour émouffer l'activité des fucs bilieux , pour calmer les irritations qu'elle produisoit , pour adoucir la toux fréquente & importune qui fatiguoit les malades , pour leur procurer quelque repos , je prescrivois tous les soirs des juleps parégoriques , ou des émulsions cuites anodines , acidulées & nitrées. Ils avoient continuellement à leur usage des loochs composés d'infusion de fleurs adoucissantes & diapnoïques & de graines de pavôt blanc , des fyrops d'althæa ou de violette , & du fyrop de pavôt blanc. La boisson ordinaire étoit une eau d'orge ou de chiendent , que je faisois quelquefois émulsionner ou nitrer , ou dans laquelle je faisois infuser quelques tranches de limon. Je conseillois l'usage du petit lait clarifié à ceux qui étoient en état de s'en procurer ; mais je n'ai pas apperçu que les malades aient retiré aucun avantage évident de l'usage de tous ces délayans. Les parégoriques & les adoucissans procuroient quelque soulagement , mais ils ne contentoient jamais bien les malades. Les loochs huileux n'étoient point de leur goût , & ils n'en pouvoient point soutenir l'usage , quand on y ajoutoit le kermès minéral. Il n'y a eu que

les évacuans qui ayent eu des effets décisifs , & qui ayent apporté un changement évident à l'état des malades. Ceux qui ont échappé , ont dû manifestement leur salut à l'heureuse opération des purgatifs. Nous avons vu des malades dans la plus dangereuse situation , prêts à succomber sous le poids de la maladie , qui se sont trouvés considérablement foulagés & même ont repris un air serein , immédiatement après avoir rendu des déjections copieuses excitées par l'action des purgatifs. Ils retomboient dans le même état un ou deux jours après , & ils en relevoient de la même manière par l'effet salutaire des mêmes remèdes. Bien plus nous avons remarqué qu'ils étoient toujours suivis d'un mieux très-sensible , quoique trompeur , même dans ceux qui étoient emportés inopinément peu de tems après. Ceux qui après des évacuations abondantes , ont eu des sueurs plus ou moins considérables soutenues , & ont jetté librement beaucoup de crachats visqueux blancs ou jaunes & sanguinolens , le tout avec une fièvre moindre & un pouls lâche & souple ; ceux-là , dis-je , se sont tous sauvés. Dans ce cas , le bol diaphorétique & anodin de M. Boucher a fait des merveilles. Pour prévenir la suppuration ou la gangrene , qui étoient les causes mortelles de la maladie , j'ai essayé le camphre pris intérieurement ; mais je n'en

ai retiré aucun avantage : le nître camphré n'a pas eu plus d'efficacité. Les linimens anti-pleurétiques que je composois d'huile d'hypericum, de camphre & d'onguent populeum ou d'althæa, ont bien paru soulager un peu la douleur de côté dans quelques-uns ; mais on n'a jamais vu qu'ils ayent eu quelque effet décisif dans le traitement.

La saignée ne changeoit rien à l'état des malades, & je ne l'admettois dans le traitement que comme préparatoire, en tant qu'elle pouvoit interrompre pour quelque tems l'engorgement continuel de la poitrine au commencement de la maladie, & disposer à l'opération des purgatifs par la détente générale qu'elle apporte dans tout le système fibreux. Je faisois faire une ou deux saignées plus ou moins copieuses à ceux qui avoient un pouls fort, plein & rapide avec une chaleur vive ; je ne saignois point ceux qui n'avoient point de chaleur extraordinaire, & dont la fièvre n'étoit pas trop fougueuse. La violence de la toux & la douleur de côté n'étant produites que par l'irritation des fucs bilieux, ne me fournissoient point une indication pour la saignée.

Ceux en qui on a multiplié les saignées autant que les symptômes ont paru exiger, s'en sont mal trouvés & ont tous péri.

Ceux qui ayant un pouls plein & une fièvre violente, ont été purgés d'abord sans

avoir été saignés, n'ont pas eu un meilleur fort ; mais l'omission de la saignée a été dans ce cas moins préjudiciable que le retardement des purgatifs.

Tous ceux en qui on a différé un peu trop les purgatifs, ou en qui ils n'ont pas agi comme ils auroient dû faire, sont morts ; soit que la saignée ait été pratiquée ou omise suivant l'indication.

Les vieillards, malgré les bons effets apparens des purgatifs, sont morts avec le râle, sans crachats, ni sueurs.

Ceux qui ont été saignés plusieurs fois sont morts communément sans râle, de même que ceux qui ont été saignés & purgés quelquefois.

Quand la douleur de côté s'éclipsait, ou devenait presque insensible le troisième ou quatrième jour, communément les malades périssaient bientôt après, où il leur survenait la tension ou le météorisme du bas-ventre, ou leur maladie se prolongeait au-delà de vingt jours. La douleur de côté s'est faite sentir dans quelques-uns presque jusqu'à leur fin.

La tension ou le météorisme du bas-ventre étoit un accident mortel pour les adultes : quand il a paru, il n'y a plus eu de ressource ; les purgatifs n'ont plus agi : les saignées ont été infructueuses, & ont quelquefois précipité les malades. Les lavemens, les fomen-

tations, les boiffons les plus capables de relâcher & de détendre n'ont pas eu le moindre succès. Ces différens fecours ont été plus efficaces chez les enfans qui tous avoient le bas-ventre tendu dès le commencement : ils dissipoient cet accident & la maladie.

Le délire a toujours accompagné le météorisme du bas-ventre, quand il est survenu aux adultes ; au lieu qu'il y avoit souvent tension spasmodique sans délire. Tous ceux qui sont morts avec le bas-ventre tendu ou météorisé, sont morts sans râle.

Presque tous les malades qui ont échappé ont eu ; après les évacuations suffisantes, des sueurs fétides soutenues, ou ont jeté beaucoup de crachats visqueux, blancs, jaunes, sanguinolens, comme il a été déjà observé. Cette expectoration a duré dans la plupart quelques jours, après que la fièvre a eu cessé ; cependant un jeune homme de treize à quatorze ans périt au vingt-deuxieme jour ; étant presque sans fièvre, ayant craché pendant les dix ou douze derniers jours beaucoup de matieres blanches & tenaces, qui embarrassoient continuellement ses poumons, & qui en gênoient tellement l'action qu'il pensoit quelquefois suffoquer, & ayant eu pendant ce tems-là une fièvre médiocre qui augmentoit & diminuoit irrégulièrement. Il avoit comme un *bronchus pulmonum*. Je ne lui avois jamais apperçu de sueurs conf-

tañses : il mourut tout-à-coup presque sans qu'on s'en aperçut.

Tous ceux qui sont morts, ont péri tranquillement & en s'éteignant peu-à-peu.

Dans quelques-uns le pouls devenoit petit & serré vers la fin ; dans d'autres il subsistoit plein & fort, presque jusqu'à l'agonie.

Les gens avancés en âge sont tous morts le troisieme ou quatrieme jour. Les adultes sont allés les uns jusqu'au cinquieme, les autres jusqu'au septieme, & deux ont passé le vingt.

Chez ceux qui ont échappé, la maladie a duré dans les uns environ quatorze jours, & dans les autres elle s'est prolongée au-delà du vingt.

Il n'en est gueres échappé de ceux qui ont eu la maladie vers le milieu du règne de l'épidémie, si on en excepte les enfans.

On a remarqué que la maladie épidémique n'a attaqué que des personnes qui avoient beaucoup fatigué, qui avoient une santé ruinée, ou qui avoient usé de mauvais alimens. Les constitutions bilieuses y ont été plus exposées.

On a observé pendant le cours de l'épidémie quelques fièvres putrides, qui se sont terminées heureusement, & des fièvres intermittentes quotidiennes ou tierces, qui ont cédé facilement aux purgatifs & au quinquina.

Durant le tems de la constitution épidémique, la plûpart des gens en santé ont éprouvé des douleurs vagues à la poitrine, & un sentiment de lassitude universelle. Plusieurs ont eu une fièvre passagere, accompagnée d'une douleur aux fausses côtes : cette fièvre étoit emportée par des lavemens ou par des purgatifs, & souvent par une sueur spontanée.

De l'exposition & du détail des observations, qui ont eu pour objet les principaux symptomes, de la plûpart des événemens, des succès des remedes employés, des phénomènes morbifiques apperçus dans le cadavre qui a été ouvert, de quelques circonstances de la maladie épidémique, ne résulte-il pas qu'elle a eu pour cause prochaine une dépravation des suc bilieux ? Cette cause s'adopte parfaitement à toutes les observations qui sont contenues dans ce mémoire. Je ne m'engagerai point à en faire l'application dans un détail qui n'est pas nécessaire aux Médecins intelligens, & qui ajouteroit ici une longueur peut-être ennuyeuse. Je ne ferai qu'exposer en finissant, que les malades rendoient par les évacuations une quantité étonnante de matieres jaunes, bilieuses, très-fétides ; que ce qu'ils jettoient par les vomissemens étoit de la même nature ; qu'ils étoient soulagés ou guéris par les évacuations multipliées de ces suc bilieux ; que leurs cra-

chats étoient communément jaunes ; qu'on a trouvé dans le cadavre ouvert tout le canal intestinal tapissé d'humeurs bilieuses , & la vésicule du fiel toute pleine de bile , dont la couleur désignoit la putrescence ; que la maladie a été beaucoup plus violente dans les tempéramens bilieux , & qu'ils y ont été plus exposés que les autres ; que la tension spastique & le météorisme du bas-ventre étoient produits par la raréfaction de l'air contenu dans les intestins , causée vraisemblablement par la chaleur & la volatilité de la bile qui y étoit répandue ; que la cause que nous admettons étoit visible dans le sang tiré des veines par la saignée , dont la férosité & le coagulum présentoient une couleur jaune ; que la saignée étoit infructueuse & ne procuroit aucun soulagement , parce qu'elle ne pouvoit rien changer à la putréfaction , à la chaleur , à la fermentation & à la volatilité des suc bilieux qui dominoient dans le sang & dans les intestins ; qu'elle ne calmoit même pas la toux qui pressoit les malades , parce qu'elle ne procédoit que de l'irritation que causoit aux filets nerveux & membraneux de la plèvre & des poumons le sang chargé de particules bilieuses , que la chaleur de la fièvre & leur propre dépravation rendoient fort âcres & volatiles ; que cette toux fatigante étoit ordinairement sans oppression de poitrine ;

parce que la cause que nous assignons ne devoit produire dans les poumons que des inflammations superficielles, & comme érysipellateuses & non des obstructions inflammatoires considérables dans la substance de ce viscere ; que si dans le sujet dont nous ouvrîmes le cadavre, nous trouvâmes que les poumons étoient réduits en une masse serrée assez dure & toute phlogosée ; ce qui signifioit que les poumons avoient été obstrués par une forte inflammation, qui avoit été le produit d'une maladie à laquelle s'étoit ajoutée la malignité, c'est que le malade avoit eu pendant tout le cours de sa maladie une grande oppression de poitrine ; que malgré les avantages que l'on paroissoit retirer des évacuations abondantes d'humeurs bilieuses, il arrivoit souvent que les malades succomboient inopinément, parce que le sang qui formoit des congestions inflammatoires dans les poumons & dans la plèvre, étant imprégné de sucs bilieux-putrides-volatils, passoit promptement en supuration ; de tels sucs ne pouvant que faire une impression extrêmement septique ; que l'atteinte de la maladie se faisoit à la poitrine, parce que le sang à qui les sucs bilieux putrescens communiquoient une grande viscosité, étoit sujet à s'embarrasser & à former des stases inflammatoires dans les poumons, & sur-tout dans la plèvre ; soit par les raisons

sons tirées de la situation anatomique des vaisseaux , comme le veut M. Huxham dans son essai sur les fièvres : *Dissertation sur les pleurésies & péripneumonies* , Ch. 1 ; soit parce que les fréquentes variations de l'atmosphère successivement chaude ou froide , en interrompant souvent & promptement la tendance générale du sang vers la surface du corps , le déterminent subitement & autant de fois vers la poitrine ; où encore par les effets du contact du même air tantôt froid, tantôt chaud , toujours sec , le sang tel que nous le supposons & dans le tems de la congestion , doit former des engorgemens & des stases plus ou moins considérables , avec d'autant plus de facilité , que les poumons & toutes les parties du thorax sont dans un mouvement continuel , & d'une fabrique ou texture qui exige que le sang ne s'éloigne pas en quantité ni en qualité des conditions proportionnelles & requises , pour que son cours y soit libre : que la douleur de côté étoit ordinairement peu vive & très-soutenable , parce qu'elle n'étoit point excitée par une violente distension des fibrilles nerveuses & membraneuses de la plèvre ; mais par une simple irritabilité qu'y causoit l'âcreté des humeurs bilieuses : que la chaleur forte qui accompagnoit la maladie provenoit de la grande fermentation qu'excitoit dans le sang l'humeur bilieuse exaltée & vo-

latile : que le pouls ample , dilaté & lâche , étoit l'effet de la raréfaction du sang , causée par cette fermentation : que la fétidité des sueurs tant critiques que symptomatiques , marquoit la dégénérescence putride de l'humeur bilieuse devenue transpirable : que les remèdes qui ont eu un effet décisif pour la guérison de la maladie sont les purgatifs réitérés , administrés dès le commencement , & les bols diaphorétiques employés sur la fin ; les premiers diminuant d'abord la maladie , en précipitant par les selles une quantité prodigieuse de matiere putride , dans laquelle on voyoit toujours dominer la bile , dont il se faisoit vraisemblablement dans le foye une sécrétion très-abondante. Les seconds dissipant par les voies de la transpiration , l'humeur bilieuse-putrescente-volatile , qui étoit répandue dans la masse du sang , & celle qui se trouvoit mêlée avec la quantité de sang qui formoit les stases inflammatoires qu'il y avoit dans la poitrine ; que les vers que rendoient la plupart des malades étoient un signe évident de la putridité , qui étoit combinée avec la constitution inflammatoire : que les vieillards ont succombé promptement à la maladie , parce que l'état bilieux-putrescent de leurs humeurs étoit apparemment à un trop haut degré : que les enfans en ont tous échappé , parce que leur sang a très-peu d'humeur bi-

lieuse, que cette humeur n'a pas beaucoup d'activité, & qu'elle est susceptible d'une beaucoup moindre putréfaction : que les adultes en ont guéri très-difficilement ou ont été enlevés, parce que leur sang est fourni d'une grande quantité de sucs bilieux, capables d'une putréfaction très-exaltée : que la constitution de l'air qui a précédé & accompagné l'épidémie, étoit propre à produire un sang bilieux-putride dans des personnes continuellement exposées au travail, & dans l'usage habituel des mauvais alimens. Le siège principal de la maladie épidémique ayant été aux poumons & à la plèvre, & sa cause prochaine ayant été reconnue pour une putréfaction exaltée de l'humeur bilieuse, il résulte qu'on doit la définir une pleuropéritonéumonie bilieuse-putride.

SEANCE PUBLIQUE

De l'Académie Royale de Chirurgie.

Le 9 Avril, l'Académie Royale de Chirurgie, tint sa séance publique. M. Morand, Secrétaire perpétuel, en fit l'ouverture par le discours suivant.

Le sujet du prix proposé par l'Académie pour cette année, étoit : *Déterminer les cas où les injections sont nécessaires pour la cure*

des maladies chirurgicales , & établir les règles générales & particulières qu'on doit suivre dans leur usage. Le prix a été adjugé au Mémoire , n^o. 8 , dont la devise est cette phrase de Celse : *Satius est anceps experiri auxilium , quàm nullum.*

L'Auteur de la piece couronnée, est M. Grillon , Maître en Chirurgie à Rouen. Cet ouvrage terminera le troisieme volume des prix , qui est actuellement sous presse. Des deux prix d'émulation , l'Académie en a adjugé un à M. Nicoletti , Chirurgien , Pensionnaire de la Sérénissime République de Lucques : l'autre est réservé. La Dissertation de M. Nicoletti est *sur la cause qui rend la respiration si nécessaire aux nouveaux nés : ce qui sert à déterminer les effets réels de la compression du cordon ombilical dans le fœtus , & la maniere d'y remédier en certains cas.* Les cinq petites médailles ont été décernées à M. Hélie , Académicien libre , MM. Lefferé, Maître en Chirurgie à Auxerre, la Rue , correspondant de l'Académie à Rennes , la Fargue , Lieutenant de M. le premier Chirurgien à Bayonne , & Douffin , Maître en Chirurgie à Xaintes. M. Lefferé a déjà eu une de ces médailles l'année dernière.

Après la distribution des prix , M. Morand a prononcé ce qui suit :

» Les matériaux pour l'éloge de M. Bas-

»suel, nous ont été remis trop tard : nous
 » nous réservons d'en faire une mention ho-
 » norable dans le quatrième volume des Mé-
 » moires, auquel on travaille.

» M. Bassuel avoit été pendant plusieurs
 » années Commissaire de l'Académie pour
 » les correspondances. Il étoit Professeur &
 » Démonstrateur Royal du Collège de Pa-
 » ris, & Membre de la Société des beaux
 » Arts, protégée par M. le Comte de Cler-
 » mont. Indépendamment de ses qualités
 » personnelles, il étoit allié à M. Hévin,
 » dont le nom nous est si cher ; & nous ne
 » pouvons passer sous silence, qu'à l'occasion
 » de la mort de M. Bassuel, M. Hévin a
 » ressenti des marques éclatantes de cette
 » bienfaisance qui fait le caractère de Ma-
 » dame la Dauphine. Cette Auguste Prin-
 » cesse a réuni auprès d'elle un frère & une
 » sœur, dignes du sort le plus heureux, &
 » qui ne peuvent plus manquer d'en jouir.

Après cela, M. Brasdor a lu un Mémoire
 sur les amputations dans l'article : M. Pibrac,
 une observation sur une *métastase* singulière :
 M. Sabatier, *Adjoint*, un Mémoire sur
 l'opération de la *paracentese* : & M. Louis,
 un Mémoire sur une question chirurgicale
 relative à la Jurisprudence.





OBSERVATIONS.

MÉTÉOROLOGIQUES.

J U I N. 1758.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 6 h. du soir.	pou- ces.	lg. par. des lignes	par. des lignes		
1	11	18	15	28	0	0	O. à l'E.	Peu de nuages.
2	12	14	11	27	1	28	méd.	Couvert.
				28	1	$\frac{1}{2}$	O.	pluie méd. tout le jour.
3	10	18	12 $\frac{1}{2}$		4		N.-O. fort.	Beauc. de nuages.
4	9	19	14				S.-O. méd.	Peu de nuages.
5	12 $\frac{1}{2}$	20	15	3	0		O. au S.-E. foible.	Couvert. pet. pluie à midi.
6	14	23	18	2	$\frac{1}{2}$		S.-E. id.	Beauc. de nuag.
7	15	25	20 $\frac{1}{2}$	1	$\frac{3}{4}$		Idem.	Peu de nua.
8	15	25	20	3	$\frac{1}{2}$		O. à l'E. médiocre.	Serein avec une légère bruine.
9	18	27 $\frac{1}{2}$	21 $\frac{1}{2}$	2			S.-E. au S.-O. id.	Peu de nua.
10	18	25 $\frac{1}{2}$	19	3	0		Idem.	Id. A 6 h. f. petite pluie. à 8 h. orag.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pos- tes.	lig- nes.	par- ties.		
11	16	23	18			$\frac{1}{2}$	S. méd.	tonn. grêle & p. pl. Pluie très- forte la nuit. beaucoup. de nua.
12	17	23	16			3	Id. très- fort.	Beau. nua. quelq. g. de pl. à 5 h. f.
13	14 $\frac{1}{2}$	20	14			5 $\frac{1}{2}$	S.-O. méd.	Beau. de n.
14	11	22	16			3	E. au S.-O. Idem.	Idem.
15	14	18	14			4 0	S.-O. id.	Couvert. petite pluie par interv. le matin.
16	13	17	15			2 $\frac{1}{2}$	Idem.	Idem.
17	13	16	11			0 0	Idem.	Id. pet. pl. par interv. tout le jour.
18	9 $\frac{1}{4}$	16	10			4 $\frac{1}{2}$	O. fort.	Beau. de n.
19	10	15	12 $\frac{1}{2}$				Id. méd.	Id. Pet. pl. à 2 h. du f.
20	12 $\frac{1}{2}$	19	13			6 0	N.-O. mé.	Beauc. nua.
21	11		16				Idem.	Idem.
22	14	22	15			4	Idem.	Idem.
23	12	21 $\frac{1}{2}$	13			3	Idem.	Idem.
24	12	22	17			1	N.-E. mé- diocre.	Id. Pet. pl. à 11 h. du f.
25	16	23	18			2	S.-E. Id.	Id. orage. écl. tonn. & petite pluie à 8 h. du f.

184 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
26	16	23	18		3		N-E. Id.	Id. orag. à 3 h. & à 5 h. du soir. écl. tonn. & pluie forte.
27	14	24 $\frac{1}{2}$	16		2		N. Id.	Beauc. nua.
28	14		13		1		Idem.	Id. Pl. pet. à midi jusq. 4 h. du f.
29	9	18	12		0	$\frac{1}{2}$	Idem.	Peu de nua.
30	9	18	14	27	11	0	N-E. Id.	Beau. nua- geux.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois, a été de 27 $\frac{1}{2}$ dégr. au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 9 dégr. au dessous du même point : la différence entre ces deux termes est de 18 degrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 11 lignes : la différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé

- 3 fois du N.
- 3 fois du N-E.
- 3 fois de l'E.
- 6 fois du S-E.
- 2 fois du S.
- 8 fois du S-O.
- 6 fois de l'O.
- 5 fois du N-O.

Il y a eu 1 jour de tems serein,
24 jours de nuageux,
5 jours couvert.

MALADIES REGN. A PARIS. 185

12 jours de pluie.

3 jours d'éclairs.

3 jours de tonnerre.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse pendant tout ce mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin de cette année , par M. VANDERMONDE.

Il n'y a pas eu de mois dans l'année qui ait été aussi fertile en maladies que celui-ci. On a observé des toux seches & opiniâtres , accompagnées de picotemens à la poitrine , & d'une âcreté singulière dans les crachats ; des catharres à la tête , à la gorge & à la poitrine , des fausses peripneumonies , & quelques pleuresies bilieuses ; les saignées , les délayans , les lavemens , les adoucissans , les narcotiques , les doux purgatifs , & sur la fin les diaphorétiques ont été employés successivement. On a remarqué que la plupart des maladies se terminoient par des sueurs abondantes quand on en guérissoit ; sinon il restoit quelquefois des douleurs vagues à la poitrine , à la tête & à la gorge ; des démangeaisons à la peau , quelquefois des ardeurs d'urine.

Les rhumatismes , les attaques de goutte ont été plus vives que ci-devant. Nous avons vu plusieurs de ces maux qui n'ont cédé à aucun des remèdes ordinaires , & qui n'ont été calmés que par le moyen d'un bon régime & des légers diaphorétiques.

On a aussi observé des fièvres bilieuses , accompagnées sur-tout de vives douleurs de colique , de nausées & d'une constipation considérable ; les saignées ne paroissent pas y être d'une grande efficacité , les lavemens , les évacuans & les calmans réussissent beaucoup mieux.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Mai 1758, par
M. BOUCHER, Médecin.*

Les vents du nord qui ont regné les trois quarts du mois , & la séchereffe qui en a été la suite , ont extrêmement nuit à nos campagnes , sur-tout aux lins , qui en sont le produit le plus riche. Les pluies d'orage , qu'on a-eu à la fin du mois , n'ont pas été assez abondantes & sont venues trop tard pour pouvoir remédier au mal.

Il n'y a pas eu de variations considérables dans le barometre , le mercure s'étant trouvé pendant tout le mois à la hauteur de 28 pouces ou bien près , presque toujours au-dessus jusqu'au 22 , & au dessous depuis.

Le thermometre a toujours été observé au-dessous du terme de la température , même le matin , si l'on excepte les quatre ou cinq premiers jours ; les chaleurs ont été même assez vives depuis le 5 jusqu'au 26 , le thermometre ayant monté très-souvent dans le point de la plus grande chaleur du jour , à 20 degrés & même au-delà : le 24 , il a été observé à 13 degrés , & le 25 , à 24 degrés ; les jours suivans l'air a été rafraîchi par les orages qu'il a fait le 25 & le 26.

La plus grande chaleur marquée par le

thermometre pendant ce mois , a été de 24 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 3 degrés ; la différence entre ces deux termes est de $2\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 4 lignes , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes ; la différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.

19 fois du Nord vers l'Est.

4 fois de l'Est.

1 fois du Sud-Est.

5 fois du Sud.

2 fois du Sud-Ouest.

3 fois de l'Ouest.

Il y a eu 14 jours de tems couvert ou nuageux :

8 jours de pluie.

3 jours de brouillards.

3 jours de tonnerre.

3 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois , à la réserve des quatre ou cinq premiers jours.

Maladies qui ont régné à Lille en Mai.

Il a régné dans tout le cours de ce mois , un rhume épidémique , dont le développement a été l'effet de la chaleur du tems succédant tout-à-coup au froid , pendant que le vent étoit resté au nord & que la sécheresse

subfiftoit. Cette maladie qui a été générale à la ville & à la campagne, prenoit par un enrouement à la gorge ou fimplément une fêchereffe du gofier, mal de tête, accablement ; le nez étoit bouché & les narines fêches ; il y avoit une tenfion douloureuse dans la région lombaire & quelquefois dans le dos ; plufieurs ont été dans le cas du coryza ; dans les uns une petite fièvre accompagnoit ces fymptomes, avec de la toux, un peu d'oppreflion ou des picotemens en divers endroits du contour de la poitrine ; mais la plupart des malades paroiffoient être fans fièvre. Ces rhumes n'ont point été dangereux, ni même opiniâtres. Il n'en étoit pas de même d'une fièvre catharrale, & des pleuréfies ou pléuropneumonies, qui ont auffi regné épidémiquement, & qui participoient de la fièvre putride ou plutôt de la fièvre bilieufe, l'un & l'autre ne fe terminant guères que par des felles bilieufes.

La fièvre catharrale ou fluxionnaire qui attaquoit la tête, la gorge ou la poitrine, & même le bas-ventre, & quelquefois toutes ces parties à la fois, fuivoit tantôt le type d'une fièvre continue remittente, & plus fouvent celui de la double-tierce continue, ayant des accès alternatifs avec friffon ou avec des circonftances équivalentes. Elle prenoit avec les fymptomes du rhume épidémique, mais dans un plus haut degré ; la lan-

güe étoit chargée d'un duvet blanc , elle étoit sèche dans sa partie postérieure , & d'un jaune brun en cet endroit ; la toux molestoit les uns , les autres avoient des nausées & du malaise à la région épigastrique ; la soif avoit ordinairement lieu , les malades souhaitoient des boissons aigreletes ; la plupart avoient de violens maux de tête dans les redoublemens de fièvre , avec tension & battemens sur-tout au front , les yeux étoient fort abbatus : plusieurs ont eu de petits saignemens du nez ; dans les femmes les regles ont paru souvent hors du terme & de l'invasion de la maladie : le pouls étoit ordinairement élevé & fréquent ; les urines ne couloient pas bien , & étoient hautes en couleur : le ventre qui étoit ferré d'abord , se lâchoit ordinairement vers le declin de la maladie , & il s'établissoit souvent une diarrhée , qu'il étoit très-dangereux d'arrêter ; de quelque nature qu'elle fut. Elle terminoit la maladie lorsqu'elle étoit bilieuse. Il a paru à un petit nombre de personnes , des taches rouges à l'extérieur de tout le corps , & à d'autres des petites pustules.

Les fièvres tierces & les doubles-tierces ont participé du caractère spécial de cette épidémie.

Les pleuresies , les peripneumonies ou pleuropneumonies , & les rhumatismes inflammatoires , ne portoient guères dans la

premiere invasion que l'empreinte des fièvres inflammatoires. La toux & l'oppression avoient lieu dans la pleuropneumonie, sans qu'il s'ensuivit d'expectoration, ou bien les crachats n'étoient qu'une lymphe claire & moussueuse ou de couleur safranée. Les vaisseaux ayant été suffisamment vidés par de prompts & copieuses saignées, & les symptomes les plus violens étant allegés, les loochs avec l'oximel & le kermes mineral opéroient un double bien, en procurant l'expectoration, & en facilitant la diarrhée critique; lorsque cette derniere évacuation tar-
doit, on y suppléoit par les lavemens & par les minoratifs. Dans le cas de délitescence, d'irrégularité du pouls, & de menace d'atonie prochaine, on s'est bien trouvé de l'application des vésicatoires tant au col qu'aux jambes.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Août. A Paris, ce 23 Juillet 1758.

BARON.

*Figure des Vers sortis de l'oreille gauche d'un Enfant
de six ans le 18. Juillet 1766 .*

Fig. 2^e.



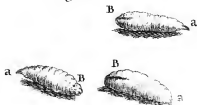
Fig. 3^e.



Fig. 4^e.



Fig. 1^{re}.



JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.*

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

SEPTEMBRE 1758.

TOME IX.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue
S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1758.

Le Manuel des Dames de Charité, ou Formules de médicamens faciles à préparer, dressées en faveur des personnes charitables qui distribuent des remèdes aux pauvres dans les villes & dans les campagnes; quatrième édition revue, & augmentée de la Description des maladies. A Paris, chez Debure l'aîné, Quai des Augustins. Prix relié, 2 liv. 10 sols.

CET Ouvrage dont nous annonçons aujourd'hui la quatrième édition, est le fruit des consultations gratuites établies à Orléans en faveur des pauvres. L'accueil favorable que le Public lui fit aussitôt

qu'il parut ; le jugement avantageux qu'en ont porté les différens Journaux & les Écrits périodiques ; l'approbation authentique que lui donne un célèbre Médecin de Paris ; le prompt débit qu'il s'en est fait, sont des preuves de son utilité.

Tous les remedes que l'on propose dans ce Manuel, sont faciles à préparer & de peu de dépense, & en cela remplissent bien l'objet que les Auteurs se sont proposés. Toutes ces formules sont accompagnées de remarques qui sont claires, précises & judicieuses, & qui mettent ceux qui peuvent s'en servir à l'abri des accidens qui pourroient en résulter. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de faire remarquer que les livres à formules sont toujours dangereux, en ce qu'il est presque impossible de faire des formules applicables dans tous les cas : aussi les Auteurs de cet ouvrage dont on connoît les talens & le zele pour l'utilité publique, ont-ils ajouté tous les correctifs nécessaires pour empêcher qu'il ne résulte aucun mal de cette œuvre charitable, pour peu que l'on y prête l'attention convenable.

Cette quatrième édition est enrichie de plusieurs recettes nouvelles qui ont été éprouvées dans plusieurs occasions, & dont on garantit l'efficacité. On y trouve de plus une Description de chaque maladie, & un

tableau des symptomes qui la caractérisent. Quelque soit la précision des Auteurs de cet ouvrage , nous avons bien de la peine à nous persuader que ces courtes descriptions des maladies puissent suffire , pour les reconnoître , aux personnes qui ne sont point de l'art , & qui n'ont aucune teinture de la Médecine. Il est difficile d'éviter les confusions & les méprises qui doivent s'ensuivre nécessairement.

On a grossi de plus ce volume par des remedes tirés des Ephémérides d'Allemagne , dont la plupart sont minucieux , & dont les vertus nous paroissent un peu aventurées.

L'ouvrage est terminé par un Traité de la saignée. C'est sans contredit , le morceau qui fait le plus d'honneur aux Auteurs : il contient des réflexions judicieuses , & il donne les moyens de faire & d'appliquer avec adresse & intelligence les différentes especes de saignée qu'on a coutume de pratiquer sur le corps humain. On a réuni dans cet article tout ce qu'on sçavoit de plus intéressant sur cette matiere.

Les préceptes que l'on a répandus dans le corps de l'ouvrage , au sujet de l'émetique , de l'opium & du quinquina , sont très-utiles ; & il est très-essentiel à tous ceux qui emploient ces différens remedes d'y faire une sérieuse attention.

La purgation qui est un des principaux & des plus fréquens remèdes de la Médecine , exigeoit aussi quelques notes & quelques réflexions sur son usage ; c'est ce que les Auteurs de cet ouvrage ont rempli , autant bien qu'on pouvoit le désirer ; de façon que chacun peut trouver dans ce petit Manuel , de quoi se suffire dans bien des circonstances , où il est impossible de se procurer l'avis d'un Médecin sage & prudent , qui est sans contredit , préférable à tous les livres du monde , parce qu'il est des modifications dans les maladies , des manières d'être toujours nouvelles , sur le traitement desquelles il est impossible de donner des principes , & auxquelles un jugement éclairé par beaucoup de connoissances peut à peine suffire. Les Auteurs de ce Manuel ne se sont point dissimulés cette difficulté , comme on le voit par ce qui suit.

» Quoique cet ouvrage ne suppose point
 » de Médecins , il ne faut pas cependant
 » s'imaginer qu'on doive se passer de leur
 » avis , lorsqu'on peut l'avoir facilement.
 » Ce seroit tenter Dieu & sortir de l'ordre ,
 » que de ne les point consulter , puisque
 » c'est ordinairement par leur moyen qu'il
 » opere la guérison des maladies. Il n'y a que
 » des personnes ignorantes & orgueilleuses
 » qui puissent penser autrement , & qui
 » par une routine de quelques années de

» mauvaise pratique, s'imaginent être en
 » droit de décider affirmativement dans les
 » cas même les plus épineux ; aussi n'est-ce
 » point pour ces personnes que ce livre est
 » fait, mais pour ces âmes saintes & chari-
 » tables, qui craignent toujours de mal faire,
 » qui demandent des avis, & les suivent
 » volontiers, &c.

*LA Pharmacopée des Pauvres, accompagnée
 d'Observations sur chaque formule, par le
 Docteur W*** Membre du Collège Royal
 des Médecins de Londres, avec des notes
 sur l'application des mêmes remèdes, &
 une Table des maladies. A Paris, chez
 Herissant, Imprimeur, rue Notre-Dame.
 Prix relié 2 liv.*

Les livres à formules se multiplient tous les jours. On en fait de toutes les espèces, & chacun prétend l'emporter sur les autres par la simplicité, le choix & l'efficacité de ses recettes. On se figure secourir les pauvres. Est-ce pratiquer une œuvre charitable, que de mettre des armes dans les mains de furieux qui en abusent, en les tournant contre eux-mêmes, ou contre les autres ? Ne seroit-il pas plus simple de laisser faire cette charité à chaque Médecin, qui sçauroit l'ap-

pliquer toujours à propos , sans risque & sans danger , & quelquefois avec avantage.

Comme l'on sçait que ces sortes d'ouvrages sont très-dangereux , & qu'il faut être bien téméraire pour s'exposer aux suites funestes qui peuvent en résulter , on a eu grand soin d'avertir dans un avant-propos de trois pages , que ce recueil de remèdes passoit dans l'esprit des plus célèbres Médecins , pour ne le céder à aucune des Pharmacopées connues dans les Hôpitaux. On cite avec beaucoup d'emphase les travaux des Médecins d'Edinbourg à ce sujet ; ceux d'un *sçavant* Médecin Anglois , qui y a joint des remarques ; & enfin les Observations d'un Médecin de Paris , *encore plus sçavant*. C'est ainsi qu'on parle , quand on veut surprendre la bonne foi du Public. Nous rendons trop de justice à la célèbre Société d'Edinbourg , pour croire qu'elle regarde cette Pharmacopée comme un chef-d'œuvre ; & nous ne connoissons point de Médecin de Paris , sur-tout parmi les plus *éclairés* , qui ait voulu prendre la peine d'ajouter des remarques à un si mauvais ouvrage , d'autant plus que les Observations qu'on dit être du Médecin de Paris , sont trop médiocres , pour qu'on puisse les attribuer à aucun des Membres de ce Corps illustre , & qu'elles figurent assez bien avec le reste de l'ouvrage , comme on

pourra en juger par cet examen critique.

On trouve d'abord un état des poids & mesures dont on fait usage en Angleterre. Après avoir dit que la pinte, mesure de Londres, contient 16 onces, qui en les évaluant par le gros, dont la quantité est de 60 grains, fait un fixieme de moins que la livre ou chopine, mesure de Paris : on établit dans une Table, que le miel, pinte de Londres, ne pese que quinze onces sept gros dix-neuf grains ; & que l'eau de pluie pese quinze onces un gros cinquante grains.

Nous craignons bien fort que l'Editeur se soit ici trompé dans son calcul qui nous paroît beaucoup embrouillé, & dont les résultats ne semblent pas vraisemblables. Au reste, puisqu'on avoit formé le généreux dessein de donner cet excellent ouvrage aux Médecins François ; il semble que l'Editeur ou son Mentor, auroient dû se donner la peine de calculer les différences respectives des mesures Angloises & Françaises, pour en faire une évaluation relative à nos poids. On auroit évité par ce moyen les embarras continuels qui naissent de cette omission, ce qui étoit bien essentiel dans un ouvrage qui a été entrepris, publié, traduit & augmenté par raison de simplicité. Cette différence est de 1536 grains entre les 16 onces Angloises & les 16 onces Françaises, lesquelles valent 2 onces 5 gros & 1 scrupule de moins pour la livre Angloise : ainsi les

16 onces , mesure Angloise , ne valent que 16 onces 2 gros & 2 scrupules , poids de Paris.

L'eau que l'on appelle *aléxitere* , pag. 1 , est composée de trois livres de sureau , de deux livres de feuilles d'angelique fraîches ; & l'Auteur y ajoûte une quantité suffisante d'eau commune : mais il nous semble qu'il étoit très essentiel , sur-tout pour des pauvres qui ne sont pas Médecins , de déterminer la quantité de l'eau qui étoit requise pour cette composition ; car autrement on risque de rendre cette liqueur trop forte ou trop foible.

Dans l'eau *anti-hystérique* , pag. 2 , on lit semences de *levisticum* ; l'Editeur n'est sûrement pas Médecin , puisqu'il ne sçavoit pas que cette plante s'appelle en François *levestche* , ou *ache de montagne*.

Il y a grande apparence que dans l'eau *aromatique* , pag. 2 , on est très-peu inquiet sur la nature & la quantité des aromates qui entrent dans cette composition , puisqu'on substitue demi-livre de cannelle blanche , quatre onces d'écorce fraîche de limon , & deux onces de petit cardamome , dans deux gallons d'esprit-de-vin ; à une demi-livre de poivre de la Jamaïque , dans trois gallons du même esprit. Il nous semble que cette substitution n'est pas judicieuse , & que cette dernière recette doit être très-âcre & très-incendiaire.

A l'égard de l'eau *ophtalmique* , elle est com-

posée de vitriol blanc & d'eau commune : assurément si ce remède ne coûte guères à celui qui s'en sert , il n'a guères coûté non plus à celui qui l'a imaginé.

A la page 11 on trouve un bol composé de 15 *grains* d'alun , d'extrait de quinquina , de *muscade* de chacun 10 *grains* ; l'Auteur par une note très-judicieuse , a grand soin de prévenir que l'alun est sujet à donner des douleurs d'entrailles, & qu'il seroit d'avis qu'on commençât par des *doses inférieures* à celle qui est prescrite dans cette formule. Cet avis est d'un homme bien prudent qui craint l'alun & aime apparemment la *muscade*.

Dans le bol suivant , fait d'un demi gros de philonium de Londres , de 10 grains de rubarbe , l'Auteur ajoute une suffisante quantité de syrop. Peut-on donner dans une bevue de cette espece ? Assurément l'Apothicaire chargé de faire un bol semblable , y ajouteroit de la poudre de reglisse en place de syrop , & il seroit bien ; car autrement , plus il ajouteroit de syrop , moins il seroit de bol.

Le bol de camphre est composé de camphre , de gomme Arabique & de syrop. Nous ignorons comment ces substances peuvent être réunies ensemble par un homme instruit. On sçait que le camphre se dissout très-bien dans les huiles & l'esprit-de-vin ,

& non dans l'eau & la gomme. Que ne se servoit-on du sucre candi ? cela étoit si simple.

Le bol de jalap, à la page 21, est composé d'une once de jalap, de poivre de la Jamaïque, de crysiaux, de tartre, de chacun un gros, avec suffisante quantité de syrop de nerprun, pour un bol. Peut-on rien voir de plus monstrueux que cette composition ; un once de jalap & un gros de crème de tartre, qu'elle proportion ! quel est le gosier assez large pour avaler un pareil bol, & qu'elles sont les entrailles assez robustes pour y résister ? L'auteur ajoute en note : *Ce purgatif est très-sûr & très-doux*, & l'auteur des secondes remarques dit : *Les doses de cette formule sont trop fortes pour les dames françoises d'une foible constitution* ; pense-t-il que les hommes de ce pays soient des chevaux, & qu'ils n'aient rien à craindre de l'usage de ce bol ? Nous les avertissons en attendant de bien s'en préserver, comme d'un des plus dangereux & des plus violens remèdes qu'on puisse imaginer.

S'il est vrai que dans les bols qui sont de molle consistance on ne doive rien faire entrer de trop disgracieux, comme la raison & l'usage l'autorisent : on ne doit pas se servir du bol de castoreum, du bol pectoral, de celui de gayac, & du bol thériacal dans lesquels il y a des sels volatils très-fétides.

Qu'avons-nous besoin de toutes ces bier-

res médicamenteuses , elles sont en vogue en Angleterre , & en discrédit ici.

A la page 37 , on trouve un collyre alumineux , fait avec un demi gros d'alun & un blanc d'œuf. L'auteur s'est trompé , il devoit intituler cette composition *colle alumineuse* ; en effet il n'en faudroit pas davantage pour sceller deux yeux hermétiquement.

Nous avons calculé la dose d'opium qui entre dans la confection corroborante ; nous avons observé qu'il y a deux grains & demi d'opium sur chaque once , quoique l'auteur dise *fort correctement* dans sa remarque , qu'il ne s'y en trouve qu'un grain par once.

Page 78 emplâtre de cire. Il y entre de la cire , de la résine & de la graisse : on lit ensuite , *amalgamez le tout*. Le traducteur ni son mentor ne sçavent apparemment pas qu'on n'amalgame pas des huiles & des graisses , mais simplement le mercure avec les métaux.

Ni l'Artiste ni le Médecin , ne comprendront jamais rien à l'émulsion d'huile de la page. 85 , sans parler de l'agrément qu'y donnent deux gros d'esprit de corne de cerf. Quel est l'homme de bon sens qui peut faire , ou exécuter un pareil mélange ?

On trouve à la page 96 une fomentation roborante , avec les plus forts astringens ;

L'auteur conseille de s'en servir en injections dans les fleurs blanches. Un charlatan pourroit-il raisonner autrement ?

Que doit-on espérer , pag. 103 , d'un demi gros de sel d'absynthe , mêlé à 6 gros de suc de limons ? Ils se combineront & feront un tartre régénéré ; il étoit plus simple de prescrire le tartre lui-même , pour épargner de l'embarras à l'Artiste , qu'on suppose dans un hôpital , où la plus prompte administration des médicamens est sans contredit la meilleure.

Nous nous étenderions encore davantage sur cet ouvrage , & nous trouverions aisément de quoi le censurer très-longuement , quoiqu'il soit renfermé en 224 pages , & quoiqu'il soit imprimé en très-gros caractères ; mais nous craindrions d'être ennuyeux par notre prolixité. Nous ne nous sommes appesantis sur ce recueil que pour faire voir que les livres qui sont les mieux annoncés sont souvent les plus mauvais , & pour détruire s'il est possible , cette fatale Anglomanie , qui tourmente encore quelques âmes errantes dans les sciences , qui prétendent par-là se donner un relief , & dont l'amour propre est peut-être à ce sujet plus raffiné qu'on ne pense ; ce n'est pas que nous prétendions rabaisser le mérite des Médecins Anglois , nous sçavons tout ce qu'ils valent ; mais c'est que nous désirerions qu'on ne les

élevât pas avec fureur au-dessus des auteurs de notre nation , & qu'on ne nous traduist pas sans choix , sans goût , sans discernement tout ce qu'ils impriment.

Comme l'on voit , nous sommes bien loin de porter sur cet ouvrage un jugement pareil à celui de l'auteur des secondes remarques , qui sans doute le croyoit simplement , comme il le disoit , voici ses propres expressions , page 209 : » Les formules de » cette Pharmacopée nous ont paru très-bel-
 » les & très-élégantes : il seroit à souhaiter
 » que la méthode qu'on y a suivie de simpli-
 » fier les remèdes sans rien diminuer de leurs
 » vertus , fut adoptée de toute l'Europe.
 » On ne peut qu'applaudir aux remarques
 » judicieuses du docteur Anglois , qui a joint
 » ses observations aux formules ; *excepté les*
 » *cas sur lesquels nous avons fait des remar-*
 » *ques , & qui peuvent avoir échappé à son*
 » *attention* ; on peut dire que son ouvrage
 » est autant l'effet de l'érudition que du zèle
 » & de la charité.



OBSERVATIONS

*HISTORICO-Physico-Medico-Morales ,
par M. ****

I. Il n'est point de science où il y ait eu tant de haut & de bas alternativement que dans la médecine. Seroit-ce de sa nature ou du caractère de ceux qui l'exercent, que viendrait une pareille vicissitude ? Ou plutôt de ces deux causes également ?

II. Dans les tems héroïques, ce qu'il y avoit de plus grand se faisoit honneur d'être Médecin. La race des Asclépiades figuroit avec les Rois. Hippocrate avoit encore presque le même relief.

III. La médecine, dès ces premiers tems, fut confondue avec la philosophie. Empédocle d'abord, Démocrite & ceux qui les suivirent, en étudiant la nature sous le nom de Philosophes, n'en étoient que plus grands Médecins.

IV. Peu après l'éloquence, instrument nécessaire chez les Grecs, pour la politique à traiter entre tant d'Etats différens d'une même contrée, s'attira les talens de ceux qui aspiraient à la plus haute considération.

V. Les Sophistes & les Poètes n'eurent que le second rang, & la médecine paroît
alors

alors abandonnée à ceux qui cherchoient le gain plutôt que la gloire.

VI. Dans cette situation la Grèce passa au pouvoir des Romains. Le plaisir de la posséder flatta d'abord uniquement leur ambition, peu sensibles aux avantages qu'ils devoient retirer des arts & des sciences du peuple conquis.

VII. Les premiers médecins Grecs à peine furent-ils admis à Rome. La frugalité des Romains, jusqu'alors soutenue, faisoit mépriser la médecine comme un art frivole & inutile. Une simple routine aveugle leur suffisoit, & la pratique ne leur en parut digne que de leurs esclaves.

VIII. Les Romains bientôt après ouvrirent les yeux. Sans doute que les suites du luxe qui commençoit à les corrompre les fit recourir à la médecine, & elle brilla sous les empereurs avec assez de dignité, jusqu'à l'invasion des Barbares.

IX. Ceux du Nord la replongerent dans l'obscurité; mais les Arabes la firent reparaître sous une forme presque nouvelle, & tirèrent des régions Orientales, qu'ils avoient subjuguées, des remèdes nouveaux bien plus utiles que leurs raisonnemens.

X. Ce fut par leur secours que l'Occident se releva de la profonde ignorance où l'on étoit sur la médecine comme sur les autres

210 OBESRV. HISTORICO-PHYSICO-
sciences ; mais sans atteindre à aucun degré
de perfection.

XI. Enfin la perte de Constantinople fit
repasser chez nous les originaux de ce que
les Arabes avoient altéré en nous les com-
muniquant : nous n'avions pas daigné les
aller chercher dans l'Orient.

XII. Les médecins d'Italie furent les pre-
miers qui profitèrent de ces secours ; mais le
plus grand qu'ils en tirèrent fut de se dépouil-
ler de la barbarie qui régnoit auparavant
dans tous les arts & toutes les sciences.

XIII. Dès les siècles suivans , les décou-
vertes qui se succéderent rapidement en
anatomie , en chymie , en histoire natu-
relle , enrichirent la médecine des connois-
sances les plus importantes.

XIV. Bientôt après on ne s'en tint pas à
ces connoissances , on voulut raisonner sur
les causes ; & la philosophie nouvelle éclosé
dans le dernier siècle , paroissant comme un
soleil qui éclaire tout , fournit les explica-
tions les plus spécieuses des phénomènes
les plus obscurs.

XV. Seroit-ce un paradoxe d'avancer
que les connoissances nouvelles enrichissant
d'un côté la médecine , & de l'autre don-
nant occasion aux explications philosophi-
ques , l'appauvrissent dans ce qu'elle a de
plus essentiel ?

XVI. De-là naquirent tant de différens

syftêmes, qui firent négliger les observations. Des médecins d'une imagination vive, crurent chacun à leur manière, s'affujettir la nature, au lieu de l'étudier & de s'y affujettir eux-mêmes.

XVII. D'une théorie si discordante, la pratique ne sentit que trop le contre-coup. Eh comment le public auroit-il pu se défendre de la défiance qu'inspiroient des variétés poussées même au point d'être pour la plupart entr'elles contradictoires !

XVIII. Le public dès ce moment confondit l'art & l'artiste, avec d'autant moins d'égard, qu'indépendamment de cette bigarrure d'opinions, il avoit adopté de tous les tems, comme un juste reproche à faire à l'art, d'être purement conjectural.

XIX. Sur ce principe, sans examiner le peu de justesse des conséquences que le vulgaire a coutume d'en tirer, la défiance née de la discorde des sentimens, alla jusqu'au mépris, au ridicule même qu'on a jetté indistinctement sur l'art & sur l'artiste.

XX. Daigneroit-on se rappeler ici d'autres principes, dont la vérité est incontestable ; ce sont ceux d'une raison applicable sans restriction à tout ce qui intéresse essentiellement l'homme.

XXI. Qu'est-ce qui le dirige, qui le soutient, en un mot, le fait subsister, si ce n'est

l'art de conjecturer dans la plûpart des choses qui regardent le moral comme le physique ? La démonstration peut-elle avoir des avantages si généralement étendus ?

XXII. Quelle gloire à la partie qui sçait penser, de sçavoir en même tems combiner tout ce que la nature offre de phénomènes dans tous les genres, pour en tirer des résultats utiles au genre humain ?

XXIII. L'utilité de cette combinaison dans l'art de guérir, s'étend bien plus loin qu'on ne pense. Peut-on séparer le moral du physique, quand on sçait qu'il y a des loix de l'union du corps & de l'ame, établies par le Créateur.

XXIV. Les passions, pour s'exercer ont-elles d'autre instrument qu'un principe mécanique ? Et le médecin qui étudie ce principe, ne peut-il pas aider la raison pour les subjuguier ?

XXV. L'énoncé d'une ame saine dans un corps sain, a toujours été regardé comme le tableau de l'homme parfait. Quel autre art peut mieux que la médecine rectifier ces deux parties, & les rendre également saines ?

XXVI. L'homme dans son entier est donc l'unique objet du médecin : & cet objet, pour être parfaitement connu, quelle étendue de connoissances ne demande-t-il point à

Le médecin doit même sçavoir y ramener celles qui paroissent au vulgaire les plus éloignées.

XXVII. Il puise dans le vaste sein de la nature, tous les remedes qu'elle peut fournir à un scrutateur diligent & attentif. S'il s'en découvre, s'il s'en présente de nouveaux, de quelque part qu'ils viennent, il n'en est point qu'il n'adopte; mais il ne les adopte qu'après une expérience raisonnée.

XXVIII. C'est cette juste application qui constitue essentiellement le médecin, éclairé en même tems par la connoissance du corps humain & par celle des remedes; connoissances cependant, qui toutes seules ne sont que subsidiaires, & aucunement décisives par elles-mêmes dans l'art de guérir.

XXIX. Combien d'anatomistes, de naturalistes aujourd'hui, qui, à l'envie les uns des autres, ne cessent de pousser leurs découvertes toujours plus loin, & à qui, malgré les connoissances les plus exquises, il manque l'organe, sans lequel il n'y a point de vrai médecin.

XXX. Cet organe, qui seul dirige dans la juste application de l'agent au patient, étant une judiciaire, purgée du fanatisme des hypothèses: la combinaison des cas les plus communs, ainsi que des plus rares, fait le perpétuel exercice de sa sagesse.

XXXI. C'est à ce point central où s'étoit

fixée l'ancienne médecine ; qu'enfin nous voyons revenir celle d'aujourd'hui , après s'être long-tems égarée dans des raisonnemens vains , occasionnés par les nouvelles découvertes , desquelles pourtant le vrai médecin est le seul qui puisse tirer des secours ignorés de l'antiquité.

XXXII. Le charlatan qui se vante d'un remède , dont souvent il n'est point l'auteur , peut-il avoir cette judiciaire exercée , pour en faire la juste application à un si grand nombre de sujets dont il ignore la diversité ? Tant d'événemens funestes , suites nécessaires de cette ignorance , ne feront-ils jamais plus d'impression , qu'une témérité si rarement heureuse ?

XXXIII. L'illusion , toute honteuse qu'elle est , passe cependant du bas peuple à des gens d'ailleurs très-sensés , à de graves magistrats même , quoique chargés du soin du salut public : excellens juges dans leur tribunal , dépourvus en cela de la raison la plus commune.

XXXIV. Ce travers d'esprit n'a-t-il point son origine dans la foiblesse la plus naturelle à l'homme ; la crédulité , principalement dans ce qui le flatte , sur ce qu'il desire le plus ?

XXXV. L'affirmation audacieuse du charlatan , prête une nouvelle force à cette crédulité , pendant que la modestie du médecin

judicieux, laisse dans une incertitude moins agréable au commun des hommes, qu'une mauvaise décision.

XXXVI. Concluons de-là, qu'on ne sçait si les médecins sages & retenus ne font point à leur art autant de préjudice que les hypothétiques, qui par leurs contrariétés jettent dans la défiance ?

XXXVII. Quant à ces derniers, il est un vice infiniment plus honteux que celui d'une imagination abandonnée à ses idées, c'est le défaut de mœurs : & ce défaut est-il particulier à la médecine ? Il a de tous les tems avili les professions qui passent pour les plus nobles.

XXXVIII. *Si la jalousie, le bas intérêt, source des plus indignes manœuvres, éteignent tout sentiment d'honneur & de probité, n'est-il pas injuste que l'indignité du médecin rejaillisse sur l'art même dans l'esprit d'un certain public ?*

XXXIX. Ce même public porte encore un jugement plus téméraire contre l'art, quand il le croit aussi ravalé que ceux qui l'exercent, si leur naissance ne répond point à la dignité que l'art a par lui-même.

LX. On ne peut du moins faire ce reproche à l'Anglois : ce peuple fier ne croit pas s'abaisser, en donnant en partage aux cadets des plus grandes maisons, l'exercice de

216 OBSERV. HISTORICO-PHYSICO, &c.
la médecine : il se rappelle sans doute les
tems héroïques dont j'ai déjà parlé.

LXI. Mais que fait la naissance ? La plus
illustre ne sauve point les hommes des vices
du cœur , qu'autant qu'une meilleure éduca-
tion qu'elle doit procurer , peut feconder la
nature , ou du moins la rectifier.

LXII. La nature perfectionnée par l'édu-
cation , forme indépendamment de la nais-
sance , les plus grands hommes dans tous les
genres. Un grand ministre heureusement né ,
par son mérite seul honore sa place , & en
fait toute la gloire.

Nota. Nous avons prié les Auteurs
de vouloir bien avoir l'attention de met-
tre leur nom à la tête de leurs ouvrages.
Cette précaution est indispensable en fait
d'observation. Comme cette pièce ne con-
tient que des réflexions , nous avons passé
par-dessus cette formalité en cette occasion ,
quoique ce soit à regret ; car l'Auteur est un
Sçavant du premier ordre , dont le nom ne
peut que décorer & illustrer ce Journal. Nous
ne lui avons conservé l'anonyme , que parce
qu'il l'a exigé de nous d'une manière si pré-
cise , que nous aurions cru l'offenser en y
manquant.

OBSERVATIONS

Sur les embarras des sécrétaires de l'abdomen, dans les maladies accompagnées de malignité ; par M. LE NICOLAIS DUSAUSSAY, docteur en médecine à Fougères.

Je décris ici une maladie qui attaque par préférence les personnes qui participent du tempérament bilieux & mélancholique ; elle m'a paru se rencontrer assez souvent dans la pratique de la médecine. J'en rapporterai seulement deux exemples, pour en déduire un traitement établi sur l'observation.

Un léger dégoût pour les alimens, un estomac plus lent à digérer qu'à l'ordinaire, beaucoup de vents qui reviennent sur-tout par la bouche, des gonflemens passagers dans les hypocondres, des douleurs momentanées, dans l'un ou l'autre côté de l'abdomen, un ventre paresseux, des urines crues & en petite quantité, des lassitudes dans les membres, un sommeil accompagné d'agitations, un mal-aïse universel à son réveil, la tête pesante & chaude, des bourdonnemens aux oreilles, par intervalle de l'agitation dans le pouls, un esprit inquiet & occupé de cette situation ; premier degré.

Tel étoit au mois de Décembre 1756 ; pendant un froid sec & des plus violens. L'état de M. B. * * * doyen rural de Billé, vrai modèle, à tous égards des bons pasteurs, âgé d'environ cinquante ans, d'un tempérament mélancolique, livré à l'étude & aux occupations de son ministère : il consulta sur son indisposition naissante M. Regnault, médecin en cette Ville, & fort versé dans la pratique de son art ; son avis fut de faire saigner le malade deux fois au bras, de lui faire faire usage de tisane rafraîchissante, de lavemens émolliens, & d'être purgé cinq à six jours après avec un purgatif ordinaire.

Le médecin comme le malade, pouvoient espérer par ces secours dissiper des accidens en apparence assez légers ; mais le vice des solides & des fluides étoit trop considérable pour que leur objet fut rempli. En effet, les trois premiers jours qui suivirent le purgatif, le ventre devint plus paresseux qu'auparavant & même douloureux au toucher, à chaque instant il se faisoit des explosions de vents par la bouche ; les envies d'uriner étoient fréquentes, les urines claires & en petite quantité couloient difficilement, le pouls étoit serré, dur & fréquent, la tête douloureuse, vers le soir la fièvre augmentoit sensiblement, le malade ne jouissoit pendant la nuit que d'un court sommeil, en-

core étoit-il accompagné d'agitations. Second degré.

Dans ces circonstances qui arrivoient au huitième jour, je fûs appelé. La constitution mélancolique du malade, la nature des accidens qu'il éprouvoit, me firent estimer que, ramollir & détendre le genre nerveux en éretisme, adoucir, atténuer & rendre plus fluide un sang âcrimonieux & sec, relâcher le ventre, rappeler les sécrétions dans les différens couloirs de l'abdomen, étoient les vraies indications auxquelles j'avois à satisfaire. Pour remplir ces vues, je fis pratiquer les deux premiers jours quatre saignées du bras ; tout le sang, comme je l'ai constamment observé dans tous les autres malades, se trouva extrêmement rouge & sec ; il se dégagea à la longue du coagulum une sérosité bilieuse. Chaque jour on donnoit deux ou trois lavemens émolliens ; la boisson étoit une tisane de racine de chiendent, de feuilles de parietaire & de réglise nîtrée ; quelquefois on y substituoit du petit lait bien clarifié, altéré avec les tamarins, ou les feuilles de bourrache, de cerfeuil & de laitue : quelque tems avant de prendre de ces boissons, on faisoit avaler quelques cuillerées d'un remède composé avec les eaux de camomille, de fleurs d'orange, le camphre, le suc de citron, l'huile d'amande douce, les syrops

de pavot & de chevreuil. Je me proposois par ce remede de réprimer les vents, qui en revenant par la bouche, commençoient à être suivis du vomissement des bouillons & tisannes, sans cependant perdre de vues mes premieres idées; au reste j'avertis le malade que si par ces secours le ventre venoit à se prêter & les autres accidens à diminuer en proportion, on lui feroit passer un minoratif; mais qu'il étoit dans le cas où il convenoit de suivre à la lettre le précepte d'Hippocrate. *Corpora ubi quis purgare voluerit, facile fluentia reddere oportet.* Aph. 9. Sect. 11.

Trois jours après cet avis donné & exécuté, on vint de nouveau me chercher avec mon confrere ci-dessus. Nous observâmes que les accidens décrits lors de ma premiere visite se soutenoient tous, que la fièvre étoit plus violente, que la tête commençoit à s'embarrasser pendant le redoublement, que le malade tomboit dans un délire sourd lorsqu'il étoit remis à lui-même. Le résultat de notre conférence fut de faire saigner le malade au pied, de faire émulsionner la tisanne, d'ajouter sur chaque bouillon prêt à prendre, six grains de sel sédatif de Homberg, de faire des fomentations émollientes sur le ventre, d'appliquer sous la plante des pieds deux pigeons apprêtés suivant l'usage, & de continuer au reste les autres remedes

suivant ce principe. *Omnia secundum rationem facienti & non secundum rationem evenientibus, non transendum ad aliud, manente eo, quod visum est ab initio.* Aph. 52. Sect. 11.

Ces remèdes n'eurent pas un meilleur succès que les précédens, au contraire le malade passa la nuit dans une agitation & un délire plus grand qu'auparavant, les explosions venteuses devenoient plus fréquentes; il étoit même survenu un hocquet importun & très-fatigant, il ne se calmoit pour quelque tems qu'après que l'estomac étoit, par le vomissement, dégagé d'une partie de ce que le malade avoit pris; les lavemens étoient rendus comme ils avoient été reçus, la fièvre continuoit d'être violente & n'eût point le lendemain matin de rémittence, le pouls toujours dur & serré, la peau & la langue sèche, la tête plus embarrassée. Troisième degré.

Cet accroissement dans la violence & le nombre des symptômes, nous engagea à faire pratiquer aussi-tôt une seconde saignée au pied, le cerveau d'ailleurs menaçant d'un prochain engorgement, ou ses membranes d'une inflammation; quelques heures après le ventre devint plus dur, plus tendu qu'à l'ordinaire & prêt à se météoriser; nous tentâmes d'y remédier par un lavement adoucissant & émoillient, qui fut retenu.

cinq à six heures ; mais à peine fut-il reçu que la dureté & la tension du ventre devinrent encore plus considérables , le délire augmenta immédiatement après , & bientôt fut pareil à celui d'un phrénétique ; le malade tomba dans une volubilité prodigieuse de paroles sans suite & sans ordre , elle n'étoit interrompue que par un travail des plus pénible pour se lever ou ramasser les fantômes que son imagination égarée présentoit à l'esprit , les mains tremblantes étoient constamment occupées à rouler avec vivacité les draps du lit , les yeux étoient égarés & dans un mouvement continuel , la langue âpre & noire , les extrémités froides , peu de chaleur au reste de la peau , le pouls misérable & confondu au toucher , avec les soubre-sauts des tendons , le visage à chaque instant défiguré par des convulsions ; enfin il survenoit par moment une syncope qu'on craignoit être le dernier signe de vie. Quatrième degré.

Que faire en pareille extrémité ? *Satiùs est anceps experiri auxilium quam nullum.* Cels. lib. 11. cap. 10. J'avois fait apporter par précaution deux gros de liqueur minérale d'Hoffman. Nous convînmes de tenter ce remède mêlé avec deux cuillerées de la potion marquée ci-dessus ; le malade en avala la moitié & le reste peu de tems après. Cependant nous nous éloignames ;

croyant nous soustraire aux triste spectacle d'un mort prochaine ; mais qu'elle fut notre surprise , d'apprendre le lendemain matin que le malade étoit aussi tranquille que nous l'avions laissé agité le jour précédent ? Nous retournâmes avec empressement le voir , bien persuadé de la vérité de cet aphorisme.

Acutorum morborum non omnino tutæ sunt prædictiones neque mortis , neque sanitatis.

Aphor. 19. On nous rapporta qu'environ une heure après que le malade eût fini de prendre la liqueur minérale , il étoit arrivé des évacuations copieuses par les selles , qu'un profond assoupissement avoit pris la place du délire , que le pouls très-foible à la vérité étoit aussi-tôt revenu réglé dans ses pulsations , que le malade avoit pris du bouillon & de la tisanne sans répugnance , que les vents , le hoquet & le vomissement étoient entièrement disparus , que le jugement étoit revenu solide , quand on agitoit le malade pour le faire sortir de son assoupissement. Pendant une demi-journée que nous restâmes auprès de lui , cet heureux état se confirma , l'assoupissement se tourna en vrai sommeil , & on peut dire que l'instant des évacuations fut le commencement de la convalescence : on cria au miracle.

Le fait pour un médecin paroît aussi simple que naturel. La dose de la liqueur minérale , étoit bien plus grande qu'on ne la

donne ordinairement. *Vehementi malo, nisi æque vehemens auxilium succurere non potest.* Cels. lib. 11. cap. 11. Cette liqueur par la combinaison de l'esprit de vin avec l'huile de vitriol bien concentrée, forme un esprit volatil des plus pénétrants, qui étant parvenu dans l'estomac, en agita puissamment la membrane nerveuse & l'excita à un violent mouvement de vibration; son action se perpétua sur les nerfs du canal intestinal, en conséquence toutes les matières qui croupissoient dans les premières voies, furent comprimées en différens sens; le lavement retenu depuis cinq à six heures commença à se déboucher, l'estomac & les intestins grêles suivirent cette détermination, & se dégagerent des liqueurs dont ils étoient surchargés, la plus grande partie de celles que le malade avoit pris, n'ayant pu se frayer le passage pour arriver à la circulation, les glandes de tous les sécrétoires se dégorgerent de leurs sucs, le genre nerveux tomba dans un relâchement proportionné à l'érétisme où il avoit été auparavant; enfin le sang rendu plus fluide par les lavages, & sa quantité bien diminuée par les saignées, l'équilibre des solides avec les fluides, se trouva heureusement soutenu, & la nature victorieuse recommença ses fonctions comme dans la parfaite santé.

Au commencement de Novembre 1757

M.

M. de la Gautrais, docteur en médecine, à S. Hilaire du Garcouet, âgé d'environ trente-deux ans, d'un tempérament sanguin, forcé de vivre irrégulièrement par les fréquentes courses qu'il fait à la campagne pour répondre à la confiance du public, qu'il mérite à si juste titre, est attaqué de tous les accidens énoncés au premier degré de cette maladie. Pour y remédier, il se fait saigner au bras quatre fois, met en usage les tisannes rafraîchissantes & apéritives, les apozemes altérans, les nîtreux, les adoucissans, les huileux, les lavemens de même nature, & se fait purger le quatrième ou cinquième jour avec une eau de casse mondée, aiguillée de demi-once de sel de la Rochelle. Ce purgatif évacue superficiellement : tous les accidens loin de se relâcher, font des progrès & l'obligent d'en revenir aux saignées du bras, qui avec les précédentes, étoient au nombre de huit ; il ajoute en même-tems aux remèdes ci-dessus les calmans : malgré ces secours bien appropriés à son état, il parvient au neuf ou dixième jour de sa maladie sans recevoir du soulagement, ayant l'esprit très-inquiet & allarmé ; il me fait alors appeller en consultation avec M. Postel, docteur en médecine à Barenton, nom connu depuis plusieurs siècles dans la république des lettres, & dont celui-ci soutient la gloire

par des connoissances aussi étendues qu'e variées.

Le malade étoit alors dans le troisieme degré de la maladie. La fièvre se soutenoit avec un redoublement sensible vers le soir ; le pouls étoit fréquent , serré & dur , la peau & la langue sèche , le ventre plat & très-resserré , les muscles du ventre fort douloureux, une dureté sensible à la région ombilicale ; les urines claires , en très-petite quantité , sortoient très-difficilement , l'estomac dans un spasme convulsif chassoit à chaque instant & avec violence des vents par la bouche , il y succédoit quelquefois le hocquet , ou le vomissement des remedes, ou bouillons simplement , quelquefois aussi avec un goût d'amertume ; la tête n'étoit & n'a jamais été embarrassée jusqu'à donner naissance au délire ; mais jour & nuit le malade étoit dans une agitation violente , ne jouissant d'aucun repos naturel & ne sçachant qu'elle situation garder.

Tous ces accidens murement pesés , notre avis fut d'en revenir successivement à trois saignées au bras , de continuer intérieurement les remedes relâchans , sçavoir les eaux de poulet émulsionnées , la tisane de chiendent nîtrée , l'infusion de fleurs de camomille & de melilot , le petit lait alteré avec les sucS dépurés rafraîchissans , les émul-

ſions avec le ſel ſédatif, les potions huileuſes avec le ſyrop diacode ; quelquefois l'eau de pariétaire, les gouttes anodines & le ſyrop de limon, ou bien l'eau de fleurs d'orange avec le ſyrop de pavot, & beaucoup d'autres variétés dans le mélange des remèdes analogues à ceux-là pour tâcher d'en découvrir qui révoltaſſent moins l'eſtomac du malade ; chaque jour on donnoit quatre ou cinq lavemens émolliens & adouciſſans, extérieurement on faiſoit des fomentations ſur l'abdomen avec le beaume tranquille & l'onguent d'althea, on y appliquoit la pulpe tamifée des plantes émollientes avec l'huile de lys : on y aſſujettiſſoit une veſſie de porc remplie de lait tiède, on faiſoit recevoir ſur le ventre la vapeur d'eau chaude & dans laquelle on avoit fait bouillir des plantes émollientes.

Après avoir continué ces remèdes pendant quatre à cinq jours, les lavemens commencerent à être chargés d'un peu de matière deſſéchée & jaune, le ventre devint moins douloureux, la dureté de la région ombilicale moins ſenſible, les urines coulerent par diſtances plus éloignées, en plus grande quantité, plus aiſément & étoient d'une couleur citrine, le pouls ſe développa & fut moins dur, les mêmes calmans & à pareille doſe, procurerent un repos plus long & moins agité. Nous profitames de ce

commencement de relâchement pour donner demi-once de casse mondée, un gros de nître & un scrupule de rubarbe en plusieurs bols, que l'on fit suivre d'une pinte d'apozeme altérant, dans lequel on avoit fait fondre un paquet de sel de la Rochelle : ce remede procura à la longue deux ou trois légères évacuations de matieres desséchées ; l'après-midi deux lavemens en évacuèrent un peu plus que le purgatif. Dès ce moment le malade sortit de danger ; le hockuet & le vomissement cessèrent, les vents devinrent moins fréquens, & prirent le plus souvent leur route par bas ; le lendemain les forces du malade permirent de commencer les bains domestiques, qui soutenus par les remedes ci-dessus, le conduisirent à être purgé avec une tisane & à une prompte guérison.

De ces deux observations & de plusieurs sur le même sujet, que je ne puis rapporter sans me répéter & être trop long : on peut déduire les réflexions suivantes & établir un traitement de cette maladie, fondé sur les bons ou mauvais effets des remedes, & sur l'expérience.

1^o Tout purgatif de quelque espece qu'il soit, doit être interdit dans les premiers jours de cette maladie ; les évacuations qu'il procure sont forcées ; bien loin de diminuer le mal, il augmente au contraire l'érétisme

du genre nerveux, & le resserrement des secrétoires de l'abdomen, l'état de phlogose où sont ces parties, devient plus disposé à passer en vraie inflammation, & tous les accidens tributaires de cette cause restent plus violens & plus opiniâtres.

2^o Lorsque la tête s'embarasse, la saignée au pied est contraire. Le délire alors n'est que sympathique, & dépend idiopatiqument du vice des secrétoires de l'abdomen; pour ces parties la saignée au pied est dérivative, & en y attirant un plus grand abord de sang, l'engorgement des vaisseaux sanguins augmente en proportion, les nerfs deviennent plus tendues & plus susceptibles d'irritation. Les saignées au bras au contraire multipliées suivant les forces, sont révulsives, & remplissent l'objet qu'on doit se proposer.

3^o Une attention essentielle consiste en ce que les bouillons & les remèdes soient légers, simples & donnés chaque fois en très-petite quantité. Si l'on tombe dans le contraire, le vomissement augmente, le hocquet & les vents sont plus fréquens, le ventre devient plus dur & plus douloureux, l'évétisme du genre nerveux & membraneux plus considérable, le délire y succede; ces boissons ne peuvent parvenir à la circulation du sang, & ne remédient pas à son vice, ni à celui des solides.

4° En conséquence les relâchans extérieurs doivent être prodigués dès le commencement de cette maladie ; mais sur-tout les bains de vapeurs & les bains domestiques à l'eau constamment entretenue tiède ; ils fournissent le moyen le plus certain de remplir les vues de l'art , & de prévenir le progrès & la durée de cette maladie ; une grande quantité de parties aqueuses parviendront au lit de la circulation par les vaisseaux absorbans , rétablissant sa fluidité , corrigeront son acrimonie , détendront le genre nerveux , & par-là procureront un calme qu'on ne peut se promettre aussi sûrement par d'autres secours. Malgré l'heureux & inespéré succès tiré de la liqueur minérale : on peut dire à ce sujet , *multa in præcipiti periculo rectè fiunt , aliàs omittenda.* Cels. lib. III. cap. 18.



OBSERVATION

*Sur des Vers d'une nouvelle espece , sortis
du fondement d'un homme ; par M.
GOUT , chirurgien à Gaillefontaine en
Brai.*

Le corps humain est sujet , ainsi que tous les animaux , à devenir après la mort , la pâture des vers ; mais il arrive quelquefois qu'on en est tourmenté pendant la vie ; comme il est aisé de s'en assurer par la présence de ceux que l'on rend tous les jours par les différentes parties du corps ; mais parmi les différentes especes de vers qui s'engendrent dans le corps de l'homme pendant sa vie , je ne crois pas qu'on en ait jamais observé d'aussi singuliers que ceux dont je vais donner la description.

Le nommé Guilmart , âgé de trente ans , de la Paroisse de Pommereux , près Forges-les-Eaux , fut pris d'une fièvre double-tierce , pour laquelle je lui administrai un vomitif , il y a quelques années , qui opéra beaucoup par le bas. J'examinai les déjections ; mais quel fut mon étonnement , lorsque je les vis fourmiller d'un millier de petits insectes , qui alloient & venoient , montoient & descendoient le long des parois du vase , avec une vitesse incroyable. Toute la surface interne

332 OBSERVATION SUR DES VERS.

du vaisseau étoit couverte de ces animaux, tant le nombre en étoit prodigieux.

Le malade en rendit à chaque fois qu'il fut à la garderobe ; mais il n'en a jamais rendu davantage , quoiqu'il ait été malade & purgé depuis. Cette nouvelle espece de vers me parut singuliere : je les examinai de près ; ils avoient à-peu-près la figure des clôportes ; ils avoient deux lignes de longueur sur une de largeur , le dos étoit plus plat que celui des clôportes , le ventre étoit garni de pattes très-courtes , & qui ne me paroissoient avoir qu'une seule articulation ; il me fut impossible de découvrir où étoient la tête & la queue ; car ces insectes ressembloient parfaitement à un quarré long ; ils étoient d'une couleur grise & blanche ; faute de microscope , je ne pus pousser plus loin mes recherches.

PROJET d'une nouvelle méthode pour rétablir le cours des règles des femmes , lorsqu'elles sont supprimées ; par M. HAMILTON , médecin à Edinbourg.

M. Hunter , maintenant médecin de *Beverley* , m'ayant dit dans une conversation , qu'il s'imaginait qu'on pouvoit rétablir le cours des règles des femmes , lorsqu'elles sont supprimées , en faisant une compression

sur les arteres iliaques ; je résolus de l'essayer à la premiere occasion qui s'en présenteroit.

Il y a environ six mois qu'on m'envoya chercher pour une fille qui n'avoit point eu ses régles depuis sept mois ; elles avoient été supprimées par une frayeur qu'elle eut dans le tems qu'elles couloient. Avant cette époque, elle avoit joui de la meilleure santé ; elle n'avoit encore fait que des remèdes de bonne femme , quoiqu'elle éprouvât tous les symptomes qui accompagnent cet état. Lui ayant trouvé la poitrine bien constituée , & ses parties naturelles n'étant point tuméfiées , je la crus très-propre pour l'essai que je voulois faire. Elle étoit à douze jours du terme où elle avoit coutume d'avoir ses régles : je lui prescrivis tous les soirs en se mettant au lit , de recevoir la vapeur de l'eau chaude sur la région de la matrice , afin de relâcher ces parties , & de déterminer le sang à y couler avec plus de facilité : je la purgai le dixieme jour avec de l'aloës , pour nettoyer les premieres voies , & enlever toutes les résistances que le sang pourroit trouver à son cours. Le soir de la médecine , j'appliquai sur les arteres crurales des compresses & un bandage , que je plaçai à l'endroit où l'on met ordinairement le tourniquet , lorsqu'on veut faire l'amputation de la cuisse ; mais je la ferrai moins , de crainte qu'il ne produisit quelque mortification dans

les parties inférieures : je fis affeoir la malade au-dessus d'un vaisseau où il y avoit de l'eau chaude , afin de lui en faire recevoir les vapeurs. Ayant été obligé de sortir pour un autre malade qui pressoit , je laissai auprès d'elle une femme pour lâcher le bandage , en cas qu'elle éprouvât quelque difficulté de respirer. Je revins au bout d'une demi-heure , & je la trouvai dans le même état où je l'avois laissée ; son pouls battoit six fois par minute de plus qu'avant l'application du bandage. Au bout de demi-heure elle commença à sentir une espece de plénitude & de pesanteur autour de la matrice , & se trouva un peu mal ; mais comme la tête & la respiration alloient bien , je la priai de garder le bandage encore quelque tems , & je lui fis prendre une cuillerée d'un julep cordial. Une heure & demie après l'application du bandage , un linge blanc avec lequel je lui fis essuyer les parties naturelles , parut taché de sang en plusieurs endroits : je lâchai un peu le bandage , parce qu'elle commençoit à sentir ses jambes engourdies : je la fis mettre au lit le lendemain au matin ; ses règles couloient aussi abondamment qu'elles avoient jamais fait : j'ôtai le bandage tout-à-fait , l'écoulement continua pendant trois jours , & revint le periode suivant. Depuis ce tems elle se porte bien , & est bien réglée.

OBSERVATION.

Sur un Religieux Hermite qui s'est fait la castration ; par M. LAUGIER, docteur en médecine , résident à Paris.

Une observation que j'ai vue dans le Journal de Médecine du mois de Juin passé de cette année , au sujet de la Castration , m'a rappelé le souvenir d'une semblable opération faite dans des vues très-rares & tout-à-fait singulieres. La foiblesse d'esprit , l'ignorance , le défaut d'éducation , une fausse doctrine , & un lâche expédient y ont donné lieu.

Il y a environ sept à huit ans , un jeune homme âgé de 25 ans , Genois de nation , résidant à Fayance , petite ville de la basse Provence , en qualité d'homme d'affaire de M. l'abbé de Monteils , chapelain de Notre-Dame du Ciprès , se voyant trop assiégé & fatigué par les idées que la solitude , où il étoit , fait souvent naître à cet âge encore tout fougeux & bouillant , principalement aux gens de cet état , qui n'ont pour l'ordinaire d'autre souci que celui-là , sur-tout les tempéramens qui y sont naturellement disposés , & que le libertinage n'inspire que trop à la honte des hommes , qui ne semblent s'étudier qu'à se détruire par l'art le

plus infâme & le plus brutal que la lubrique volupté ait jamais inventé de plus bas ; le jeune & foible solitaire ne pouvant donc plus résister à la tentation , & s'imaginant que ces parties qui ne sont que les ministres & les instrumens , tant de l'imagination que de la volonté , étoient la cause première de ces mouvemens lascifs , importuns & fatigans , à l'exemple de cet Espagnol , dont il est dit : *Ne se pollueret , maluit ille mori* , se persuada que moyennant la séparation de ces parties il ne seroit plus sujet à l'avenir à ses atteintes charnelles , & qu'il en seroit délivré pour toujours. C'est dans cette intention qu'il disposa tout pour faire lui-même cette belle & héroïque action. Comme il avoit le fer en main pour faire sur lui ce qu'on fit au docteur Abélard , le chirurgien qui alloit raser son maître entra dans l'instant , & à l'aspect de ce terrible appareil , il recula tout effrayé. L'opérateur au lieu de se déconcerter n'en fut que plus charmé en lui disant ; M. vous arrivez tout-à-propos , faites-moi la grace & la charité de le faire pour moi , outre que vous me rendrez un grand service , c'est que je crains d'avoir plus de courage que de force ; à ces mots , le chirurgien , tout jeune encore , surpris d'un pareil langage & rebuté d'une si étrange proposition , s'enfuit & courut chez lui à perte d'haleine. Dans cet intervalle , le patient se met en

devoir de le faire lui-même. Il donne le premier coup, il acheve au second; le sang coule, il s'allarme à ce triste spectacle : il applique de la cendre sur la partie, l'hémorragie continue; il y met du plâtre, cela ne suffit pas : comme il sentoit déjà ses forces se dissiper avec son sang, il lui en reste encore assez pour se traîner au clocher de la Chapelle, qui est attenant à cet Hermitage. Il sonne le tocsin avec tant de précipitation, que tous les laboureurs des environs en furent alarmés, & accoururent en foule pour voir de quoi il étoit question. On entre, & on trouve ce pauvre martyr de la continence, nageant dans le sang : on court chez un Chirurgien de la Ville, feu M. Christine, grand-pere du jeune homme, dont il est parlé-cidessus, chirurgien de Fayance, dont le mérite & les talens pour son art, sont connus de tout le monde; il arrive enfin à l'Hermitage. Il arrête l'hémorragie, il met le premier appareil, panse la plaie avec les moyens ordinaires & indiqués à ce genre de plaie. Il fait prendre quelque cordial au malade pour remettre ses forces. On le transporte à l'Hôtel-Dieu de la Ville : le chirurgien continue ce traitement pendant environ deux mois, suivant ce que je puis me rappeler. La plaie se cicatrifa, se ferma bientôt après, & le malade guérit sans retour.

Depuis ce tems & cette époque, il a en-

doffé le froc d'Hermite , & passe le reste de ses jours fort tranquillement (pour ce qui est des impressions de ces parties sur son esprit) dans une Hermitage aux environs de Bagnole , à deux lieues de Fréjus , qui est sur les bords de la Méditerranée.

Je crois qu'il est nécessaire de rapporter un trait aussi plaisant que curieux à ce sujet , & qui est d'autant plus intéressant , qu'il est attaché à cette histoire , & qu'il présente quelques circonstances dignes de remarque. Comme quelque tems après la guérison de cette plaie , l'Hermite vint à Fayance , un M. de cette Ville , autant pour plaisanter que pour s'instruire des différens changemens auxquels un si étrange état assujettit le corps & l'esprit tout ensemble , demanda à ce pauvre Hermite , s'il ne sentoit plus depuis son nouvel état , les aiguillons de la chair ; ce dernier répondit d'assez bonne foi , *la même chose , quant aux desirs* : la charité sembleroit , pour ainsi dire demander , qu'à cette opération il eût fallu joindre celle de tout le membre , pour tranquilliser & satisfaire tout-à-fait ce pauvre solitaire ; & je pense que ce bon homme y consentiroit , si on ne couroit pas risque de la vie , tant il est éloigné de croire que tout gît dans l'idée , & que ce soit-là qu'il faut porter le remède , ce qui n'est pas surprenant aux gens de cet état. Il auroit eu la tranquillité qu'il souhai-

toit si, dans ces occasions, car il ne restoit pas toujours à l'Hermitage, il avoit fermé les yeux de l'esprit & du corps à tous les objets qui pouvoient faire naître ces mouvemens charnels, & réveiller ces sortes de sentimens, sans attaquer des parties qui ordinairement en sont innocentes, & qui la plupart du tems ne sont que les organes des causes premières.

Il a bien le tems de comprendre à présent qu'il étoit dans l'erreur, puisqu'il a les mêmes impressions & les mêmes sentimens aujourd'hui qu'il avoit autrefois, & qu'il pèche aussi-bien en intention, que s'il y joignoit l'action.

La sagesse, la pénétration & la prudence de la morale chrétienne ont été très-bien fondées & ont bien prévu celle-là, quand elles ont porté leurs défenses jusqu'à l'idée même, qui est l'origine & la source de toutes nos actions.

On peut faire là-dessus bien des réflexions, & tirer les conséquences dont un pareil cas est susceptible.



O U V E R T U R E D E C A D A V R E ,

*Par M. MARTEAU DE GRANDVILLE,
LIERS, médecin de l'hôpital, à Aumale.*

C'est par l'inspection des cadavres qu'on peut espérer de remonter jusqu'aux causes des maladies. Elles y laissent toujours des traces plus ou moins sensibles des effets qu'elles y ont produits. Nous avons à regretter dans les Provinces , qu'il ne nous soit pas possible de nous livrer autant que nous le désirerions , à ces recherches anatomiques. Elles ne peuvent que tendre à la perfection de l'art , & jetter des lumières dans la pratique. Les signes peuvent nous en imposer pendant la vie ; la mort ne nous trompe jamais. C'est peut-être un malheur pour l'humanité, qu'une fausse compassion souleve contre nous le cri public , dès qu'il est question de faire l'ouverture d'un cadavre. Ce n'est guères que sur des étrangers qui meurent dans nos Hôpitaux , que nous pouvons exercer notre scalpel. L'observation que m'a fourni une de ces ouvertures , me paroît assez singulière pour voir le jour. J'avoue que je n'oserois la publier, si je n'avois de bons témoins des dérangemens que je vais détailler.

Un jeune homme de vingt-deux ans , soldat
au

au régiment de Normandie, touffoit depuis huit mois. Renvoyé de l'Hôpital de Neufchâtel, il arriva à Aumale le 17 Octobre 1756. Il étoit au dernier degré de la phthisie pulmonaire. La toux férine, l'oppression, le crachement de pus, la fièvre hectique, l'amaigrissement universel, les yeux creux & éteints, la chute des cheveux, les ongles crochus & plombés, le flux de ventre, les sueurs nocturnes, la fétidité des urines ne laissoient aucune espérance. Je n'osai tenter le moindre remede. Il mourut subitement le 22 sur sa chaise. Le 23 j'en fis l'ouverture en présence de Messieurs les curé & vicaires de cette Ville, assisté du sieur Leblanc, élève en Chirurgie.

La région épigastrique pendant la vie, m'avoit paru dure au toucher, & plus élevée que le cartilage xiphoïde, au bas duquel elle formoit un bourrelet d'un pouce de saillie. A l'ouverture du bas-ventre, je trouvai que le foye qui étoit d'un volume prodigieux & double de l'état naturel, occupoit non seulement l'hypocondre droit & toute la région épigastrique, mais encore tout l'hypocondre gauche, se réfléchissant sur les côtes de cette partie. La rate ronde, dure & racornie, étoit logée sous le petit lobe du foye, & placée sur une partie du pancréas qu'elle débordoit de moitié, se portant vers les côtes. Cette conformation avoit poussé l'estomac dans

la région ombilicale. Il étoit situé obliquement , ayant l'orifice supérieur de deux doigts plus élevé que le pilore. L'œsophage se prolongeoit de huit à neuf lignes au-dessous du diaphragme. Le grand épiploon descendoit jusqu'aux anneaux des muscles du bas-ventre. Il étoit totalement adhérent à l'anneau gauche , & en partie au droit sans aucun vestige d'hernie. Le foye étoit adhérent dans toute sa surface convexe , tant au péritoine qu'à la partie du grand épiploon qui l'avoisine , de sorte qu'il fut impossible de le voir sans dilacerer sa membrane externe. La concavité du diaphragme étoit proportionnée au volume du foye. Du reste celui-ci étoit sain , & point obstrué. La vésicule du fiel contenoit peu de bile , d'une couleur noire , & peu fluide.

Je procédai ensuite à l'ouverture de la poitrine. Le premier coup de scalpel qui pénétra dans la cavité gauche pour la séparation du sternum , fournit issue à une exhalaison très putride qui sortit avec une sorte d'explosion & de sifflement. Après avoir séparé le sternum de ce côté-là , je cassai les côtes gauches. Cette cavité me parut beaucoup plus grande qu'à l'ordinaire. Je perçai le sternum au milieu exactement de sa partie inférieure. Le stilet que j'introduisis étoit à un bon pouce de distance du mediastin , & tomboit dans la cavité gauche. Cette singu-

larité me surprit d'autant plus que le mediaſtin ſe porte plus ſouvent à gauche qu'à droite, & que les plus grandes irrégularités qu'on ait juſqu'ici rencontrées dans ſa marche, ſe bornent à la voir tomber au milieu du ſternum. Mon étonnement ne fut pas moins grand de voir cette cavité preſque vuide. Je n'y trouvai qu'un lobule long d'environ cinq pouces, & de trois poucès dans ſa plus grande largeur, plat, mollaſſe à ſa partie inférieure, couvert d'une pellicule brunâtre; ou pour mieux dire, je trouvai la membrane propre des poumons qui recouvroit quelques gros troncs de vaiſſeaux. Le peu qui reſtoit de ſubſtance pulmonaire à la partie ſupérieure, étoit ſchirreux, rempli de grumeaux blancs, & réſiſtant à la preſſion des doigts, comme une ſubſtance plâtreuſe. Je remarquai que la duplicature de la plèvre ne formoit le médiaſtin qu'au bord latéral droit du ſternum, & je rencontraï le pericarde totalement placé ſur la partie droite du diaphragme. Il contenoit environ quatre ou cinq onces d'eau citrine. Le cœur me parut un peu plus petit que dans les ſujets de cet âge. Le lobe des poumons qui rempliſſoit la cavité droite de la poitrine, étoit fort petit, adhérent tenacement à toute la plèvre & au mediaſtin. Il me fut impoſſible de l'en ſéparer ſans dilacération de ſa ſubſtance. Cette membrane étoit ſchirreuſe, & comme marbrée

de différentes couleurs , brune , grise & blanche. Les coups de scalpel que je portai dans toutes ces parties , me firent remarquer qu'elles n'étoient, pour ainsi dire, qu'une masse de concrétions blanches, de duretés presque calculeuses, & aigres sous le tranchant , comme un plâtre à demi durci. Dès que j'eus atteint les grosses divisions des bronches , il en coula du pus abondamment. J'en suivis quelques-unes jusqu'à leurs extrémités sensibles. Je n'observai que l'érosion de leur membrane interne , mais point de kiste. Le pus paroissoit suinter des vaisseaux qui s'abouchent dans les vésicules bronchiales.

M E M O I R E

Sur des vers sortis des reins & de l'urethre d'un enfant , avec des réflexions sur la néphrotomie , par M. MOUBLET , lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi , & chirurgien-major de l'hôpital de Tarascon en Provence.

Je fis l'opération de la taille par le grand appareil, le 19 Avril 1748 , à l'enfant d'un nommé Bouturin , âgé de cinq ans , avec le plus heureux succès. Cet enfant depuis sa naissance , se plaignoit d'une difficulté d'uri-

ner , & souffroit de fréquentes douleurs de vessie , ce qui me fit penser qu'il étoit atteint de la pierre dès le ventre de sa mere , attendu qu'elle étoit d'un volume considérable , aussi grosse qu'un petit œuf de poule ; après m'être assuré de son existence , je l'opérai en présence de deux chirurgiens de cette Ville , & il fut parfaitement guéri dans l'espace de quinze jours.

Je fus appelé le 8 Février 1752 , pour ce même enfant que je trouvai avec beaucoup de fièvre , un pouls plein , fort & fréquent. Il n'avoit point uriné depuis 24 heures , avoit eu le hoquet , des vomissemens le jour précédent , qui avoient duré toute la nuit , pendant laquelle il avoit été cruellement tourmenté. Il se plaignoit d'une douleur vive à la région lombaire du côté droit , d'une inflexibilité des reins , & d'un engourdissement dans la cuisse.

La constitution du malade , le siège de la maladie , les accidens dont il étoit affligé , & les coliques néphrétiques qu'il avoit autrefois essuyées , déclaroient assez combien l'action des reins étoit lezée , d'autant mieux qu'il n'y avoit presque point de tension dans la région de la vessie. La douleur fixe & persévérante , les élancemens qu'il souffroit , me firent recourir tout de suite aux remèdes les plus capables de relâcher & de calmer l'état phlogistique de la partie. Je le saignai ,

je lui fis prendre un lavement anodin, je lui ordonnai des fomentations émollientes sur le bas-ventre : je le sondai, & il sortit de la vessie environ un verre d'une urine ardente, trouble, avec un sédiment épais.

La région lombaire n'étoit pas fort tendue ; la couleur de la peau paroissoit un peu rouge, & il lui restoit seulement un sentiment vif de pulsation, & une douleur profonde, lorsque j'y appuyois mes doigts, ce qui m'obligea de lui appliquer un cataplasme anodin. Je le saignai une seconde fois, trois heures après ; & comme les mêmes symptômes subsistoient le soir avec violence, je proposai, pour procurer une plus grande détente, & une nuit moins tumultueuse, une troisième saignée, à laquelle le pere s'opposa.

Le lendemain matin l'inflammation avoit augmenté ; le malade étoit inquiet, brûlant, altéré, les coliques avoient redoublé, & ne lui avoient donné aucun calme : il rendit des urines extrêmement rouges, briquetées, & en très-petite quantité ; l'insomnie qu'il avoit eu la nuit, l'avoit beaucoup agité : le pouls étoit concentré ; il sentoit une pesanteur & une pression véhémente dans la région lombaire, ce qui me persuada que l'inflammation attaquoit les couloirs même du rein : extérieurement, la rougeur étoit plus vive, la chaleur forte, la peau plus élevée

& plus rénitente : je sentis même au milieu de la tumeur une petite dureté.

Il fut saigné , prit un lavement ; je continuai afin d'affoupir les solides & d'appaîser les douleurs par l'usage des relâchans , des anodins & des émolliens. Je ne négligeai point , selon les indications , les potions huileuses , acidules & narcotiques ; & je fis voir si fort aux parens les mauvais effets de leur négligence , qu'ils appliquèrent sur la région lombaire le cataplasme que j'avois prescrit la veille. Je le sondai de nouveau pour faire couler le peu d'urine qui se trouvoit dans la vessie qui étoit extrêmement rouge & enflammée.

Cependant les parens ennuyés de voir que ces remèdes n'opéroient pas un soulagement prompt , se lassèrent de les continuer ; ils abandonnerent cet enfant à sa triste situation , & je perdis cette maladie de vue.

Dix jours s'écoulèrent dans cette inaction ; mais voyant que le mal empirait , ils vinrent me prier de le revoir , m'assurèrent qu'ils le confioient entièrement à mes soins , & m'avouèrent qu'ils en avoient été détournés par les discours enchanteurs d'une femme qui les avoit flattés de le guérir radicalement.

L'enfant étoit assez tranquille , la fièvre s'étoit calmée , il urinoit sans peine , l'urine étoit pâle , claire & naturelle ; la douleur de la région lombaire étoit moindre , le ven-

tre s'étoit amolli , la tumeur n'étoit plus si faillante , mais applatie & circonscrite , sans rénitence & sans tension. Je reconnus par la rémission de la douleur , par les frissons vagues & irréguliers qu'il me dit avoir ressentis par le relâchement & la mollesse de la peau , & plus encore par la dépression qui restoit au centre de la tumeur , après l'impulsion des doigts , par le flot & l'ondosité du pus qu'elle renfermoit , qui se faisoit sentir à la circonférence , je compris que la suppuration étoit formée , & que l'abcès pénétoit fort avant , parce que la fluctuation qui étoit lente , paroissoit profonde.

Je communiquai au pere le jugement que j'en portai. Je lui dis , selon ce que me laissoient présumer les accidens qui avoient précédé , que l'abcès occupoit peut-être jusqu'au rein même ; que le pus seroit abondant , parce qu'il y a beaucoup de graisse dans cette partie ; & qu'il falloit au plutôt lui donner issue pour éviter les ravages qu'il pourroit faire : je fis appliquer sur la tumeur un cataplasme maturatif.

La suppuration est toujours prompte dans des parties si délicates , & d'un sentiment si exquis ; & la saine pratique demande de ne pas trop temporiser. L'après-dîné , la fluctuation m'ayant paru encore plus sensible , je préparai mon appareil , & j'en fis l'ouverture , comme je l'avois proposé.

Le malade étant situé sur le bord du lit , le côté panché en dehors , je plongeai mon bistouri dans la partie la plus déclive de la tumeur , environ de la profondeur de deux travers de doigt. Je fus fort étonné, l'incision faite , de ne point voir sortir du pus ; & cela me fit d'autant plus de peine , que les parens étoient présens. Je ne me déconcertai point , j'introduisis mon doigt tout de suite dans l'incision que j'avois pratiquée , je sentis l'ondulation du pus à ne pouvoir en douter ; en étant assuré , j'enfonçai mon bistouri plus profondément dans la même incision , il sortit un jet d'un pus mêlé de filamens sanguins , de la grandeur de l'ouverture , que je ne balançai point d'étendre de trois pouces , le long des apophyses transverses des vertèbres des lombes.

Cette grande évacuation purulente soula-gea le malade , parce que laissant un grand vuide , les viscères du bas-ventre n'étant pas si à l'étroit , les sécrétions se rétablirent avec facilité. Je prescrivis au malade un régime sévère ; le soir je le saignai , & je levai le premier appareil à cause de la grande quantité de pus dont le lit étoit inondé. Je remplis l'ouverture de gros bourdonnets de charpie , enduits d'un digestif ordinaire , attachée avec un gros fil double , dont je laissai pendre le bout en dehors : j'appliquai le plumaceau chargé du même digestif , &

je le couvris d'un bandage double d'une longueur & d'une largeur convenables pour contenir l'appareil en état.

La suppuration ne pouvoit être qu'abondante, attendu que l'engorgement étoit considérable; que la substance des reins est ferme & charnue, qu'ils suppurent beaucoup. Aussi j'eus une attention extrême de faciliter l'écoulement du pus: je lui recomandai de se coucher de ce côté.

Le pansement fut toujours fort simple, & d'une grande propreté. Le pus devint blanc, épais & visqueux, d'une assez bonne qualité, quelques jours après; ce qui leva tout doute, & vérifia mes conjectures, & le pronostic que j'avois porté sur le siège, & la profondeur de l'abcès. Je remarquai, malgré la grande quantité des matieres qui sortoient par la voie de l'incision, que les urines étoient blanches, & qu'après avoir reposé, elles s'éclaircissoient, & laissoient au fond du pot un sédiment purulent. Je le pansai au commencement deux fois par jour pendant douze jours; & comme cette abondance se rallentit peu-à-peu, je le continuai une seule fois pendant environ un mois & demi.

Il ne survint durant tout cet intervalle aucun fâcheux accident, à quelques rétentions d'urine près, dont il fut attaqué. J'attendois que la régénération des chairs se feroit sans

peine. L'abcès sembloit se mondifier, il paroïssoit même dans le fond quelques grains charnus qui bourgeoïnoient lentement ; mais les lèvres de la plaie devinrent pâles, & se flétrirent : elles restèrent long-tems d'une couleur livide & plombée ; la suppuration prit une mauvaise tournure, le pus fut mal conditionné, l'abcès dégénéra peu-à-peu en un ulcere sanieux ; il en suintoit une liqueur fétide de diverse couleur, tantôt jaunâtre, tantôt verdâtre, & la chair qui s'engendroit sur les bords, étoit molle & spongieuse, présage d'une suppuration d'un mauvais caractère.

Je me servis avec choix & avec précaution de différentes injections les plus propres à déterger l'ulcere, & à en ranimer les chairs décolorées & spongieuses. Toutes mes tentatives furent infructueuses ; & comme mes soins, & les remèdes que j'employai, étoient sans succès, j'en laissai la conduite à la mere qui le pansa.

Quelques mois après, l'enfant vint me trouver, & je fus étonné de voir que cet ulcere si rebelle & si opiniâtre, qui avoit résisté à tant de remèdes, fût entièrement fermé, & que la cicatrice étoit faite. Le malade ne sentoît point de douleur ; je remarquai seulement une petite tension dans la région lombaire : l'endroit de la cicatrice étoit un peu boursoufflé, la consolidation

n'avoit point acquis cette fermeté, qu'elle a naturellement dans son état parfait ; la couleur de son visage étoit pâle, son ventre paresseux, ses urines troubles couloient avec quelque difficulté, l'appétit lui manquoit, son sommeil étoit interrompu par des insomnies fréquentes ; il éprouvoit un malaise dans tout le corps, & il ne reprenoit point ses forces épuisées.

Ce changement en mieux pouvoit être regardé comme un acheminement à sa guérison ; mais sa durée fut courte : sa mere, trois jours après, vint me chercher à la hâte ; l'enfant pouffoit les hauts cris, il s'agitoit dans son lit, faisoit des efforts violens & extraordinaires, il souffroit depuis la nuit des douleurs excessives qui lui causoient des convulsions considérables ; il n'avoit point uriné depuis la veille ; ses extrémités étoient froides, le pouls foible, petit & déprimé ; il se plaignoit d'une pesanteur aux lombes insupportable, & comme de tiraillemens, & de déchiremens dans le bas-ventre.

J'examinai l'ulcère, il étoit fermé ; j'attribuai tous ces funestes effets à sa clôture ; sa circonférence étoit extrêmement gonflée ; je sentis en le pressant, un mouvement de fluctuation ; je fis tout de suite une ouverture avec une lancette, le pus s'écoula, & ces fâcheux accidens cessèrent.

Quelque tems après l'ulcère se referma,

& les douleurs qui en étoient ou les suites , ou les causes , recommencerent , sévirent avec autant de véhémence , & s'appaîserent par les mêmes moyens.

Cet ulcere à eu long-tems le même revers & la même issue : il se refermoit après des intervalles périodiques. Quand l'écoulement de ces filamens purulens étoit fini , les bords se recolloient , & lorsque leur collection étoit considérable , je l'ouvrois avec la lancette. Il n'y avoit que cette voie pour appaîser les douleurs qui tourmentoient l'enfant. J'aurois même souhaité qu'on m'eût averti toutes les fois qu'il étoit dans cette situation déplorable. On en laissoit souvent la conduite à la nature , & on attendoit que le pus ramassé , distendant par sa quantité , dilacéra la dernière cicatrice , & se fit jour lui-même ; ce qui ne devoit pas arriver sans inconvénient , & sans causer de grands maux au malade.

Tout ulcere cicatrisé , qui se renouvelle , est en danger de tomber en une fistule incurable. En effet les bords durcirent & devinrent calleux ; il en couloit de tems en tems une humidité fétide d'une odeur insupportable ; les urines dont le cours étoit souvent interrompu , quelquefois purulentes étoient toujours filandreuses. Afin de pouvoir réunir tous les secours ensemble , je lui fis prendre des délayans , des légers

diurétiques. Les injections balsamiques & vulnéraires, tous les remèdes indiqués prescrits avec soin & employés à propos ayant été épuisés, le malade en proie à des douleurs extrêmes, auxquelles il ne pouvoit plus résister, menoit une vie languissante, dans un abattement affreux & déperissoit chaque jour. La fistule d'un émunctoire aussi profond est de difficile guérison. Pénétré de compassion & rempli du désir de délivrer cet enfant de cette situation malheureuse, je me décidai pour l'opération; & malgré toutes les difficultés que je comprenois qu'il y avoit de réussir, je pensai que le plus sûr parti étoit d'ouvrir entièrement cet ulcère fistuleux, qui duroit depuis trois ans, j'insistai sur sa nécessité devant les parens, qui irrésolus me demanderent du tems pour s'y déterminer.

On voyoit toujours continuer le même assemblage de phénomènes; l'enfant se plaignoit encore par intervalles de piqueures vives & d'une douleur lancinante. Ces symptômes réunis me portèrent à soupçonner la présence d'une pierre d'une certaine grosseur, inégale, dure & raboteuse, qui par son poids & sa masse, produisoit ce sentiment de pesanteur, bouchoit les ureteres, & empêchoit l'excrétion des urines, & qui, par ses aspérités & ses pointes tranchantes pouvoit froisser, blesser, meurtrir

des chairs infirmes , & affoiblies , déchirer des petits tuyaux d'un tissu tendre , & d'une sensibilité extrême & occasionner ces irritations , ces compressions , ces douleurs suivant les divers mouvemens & les différentes situations du corps ; ce qui auroit suffi pour procurer un suintement continu & pour s'opposer à la parfaite réunion de l'ulcère. Je le sondai plusieurs fois avec précaution , je ne trouvai aucune résistance & je me convainquis qu'il n'y en avoit point.

La nature ménage quelquefois aux maladies extraordinaires , des issues surprenantes. Celle-ci étoit d'une trop grande conséquence pour ne pas m'intéresser au point d'en suivre les progrès & la marche. La mere de cet enfant vint me dire le onze Mars 1755 , que dans la nuit elle avoit vû remuer dans la fistule un ver vivant , qu'elle avoit tiré avec les doigts. Elle avoit eu la précaution de le conserver , il étoit de la longueur de cinq pouces , de la grosseur d'une plume ordinaire , & d'une couleur grisâtre.

L'après diné du même jour , je me rendis chez le malade , je tirai moi-même de la fistule un second ver en vie avec mes pinces , à la vérité plus petit que le premier. Il avoit quatre pouces de long & étoit d'une grosseur approchante. Comme je

compris de quelle importance & de quelle nécessité il étoit de tenir la fistule ouverte pour faciliter la sortie des vers ; je voulus la dilater , les parens ne voulant pas le permettre j'introduisis une grosse tente qui en empêcha la réunion. Je l'examinai avec attention , il ne découla pas beaucoup de pus & je ne vis plus paroître de vers. Mais comme j'avois toujours droit de soupçonner qu'il y en avoit d'autres, afin de les chasser & de les faire périr plus sûrement ; j'injectai par le trou extérieur de la fistule des décoctions ameres , & une dissolution mercurielle.

Deux jours après , cet enfant fut atteint d'une suppression total d'urine ; j'observai cette fois ce que je n'avois point encore remarqué dans les retentions qu'il avoit déjà essuyées , que la région de la vessie étoit tendue , & gonflée & qu'elle devoit par conséquent contenir de l'urine. Je voulus le sonder, mais l'algali parvenu au sphincter de la vessie , trouva une difficulté insurmontable à ne pouvoir être introduite dans sa cavité. J'injectai dans le canal de l'uretre à différentes reprises de l'huile tiède pour le relâcher & faciliter la sortie du gravier qui pouvoit intercepter le passage. Les douleurs alors redoublèrent , je fis une seconde tentative avec la sonde qui ne fut pas plus heureuse que la première. Ne pou-
vant

vant absolument en venir à bout , je fis mettre l'enfant dans le bain.

A peine y fut-il qu'il entra dans des mouvemens convulsifs étonnans ; il tordeoit ses bras avec des contorsions affreuses. Les douleurs étoient si aiguës , qu'il fallut le retirer du bain. L'ayant mis en situation pour tâcher encore de le sonder , j'aperçus au bout du canal de l'uretre un corps étranger , que je pris avec mes pinces , je tirai un troisieme ver en vie de la même figure & de la même longueur du premier , qui étoit sorti de la fistule , qui la nuit d'après fut suivi d'un autre par le canal de l'uretre à peu près semblable.

Ces quatre vers sortis , il n'en parut plus ni par le canal de l'uretre , ni à l'entrée de la fistule , que je continuai de penser pendant un mois. Il en coula une petite quantité d'un pus louable , dont la source se tarit peu à peu , la cicatrisation fut parfaite , tous les symptômes ont disparu. Il rendit avec des urines naturelles , qui ont ensuite coulé sans douleur & sans peine , des filamens , des lambeaux membraneux , qui pouvoient être le kiste qui renfermoit la tumeur. Les insomnies cessèrent , l'appétit revint insensiblement. Il a repris toutes ses forces , recouvré son embonpoint & il jouit depuis cinq années d'une santé parfaite , sans aucune altération.

Quelque grande que soit la foule des symptômes qui ont paru dans cette maladie, on peut les rapporter tous à l'ulcère des reins, & au corps étranger qui y étoit renfermé.

L'inflammation des viscères doit être distinguée de celle des parries externes par rapport à ses suites, & aux accidens qui l'accompagnent. Elle offre des considérations particulières, parce qu'elle affecte & leur propre substance & leur tissu organique, ou les vaisseaux destinés à la sécrétion d'un fluide.

Quand une inflammation vive par quelque cause qu'elle soit produire attaque les reins, l'urine ne peut s'y filtrer à raison de l'irritation qui y est excitée & de la gêne que le sang y éprouve. Car la sécrétion d'un fluide est un travail pour chaque viscère, & la quantité du fluide séparé répond toujours à la liberté du couloir.

Si l'inflammation augmente au point d'intercepter les fonctions des reins, l'urine se supprime, elle s'accumule dans les vaisseaux qui serpentent dans sa substance, force leur ton, opprime leur force & leur jeu, avec des distensions considérables, des douleurs véhémentes, l'inflexibilité de la région lombaire, l'engourdissement de la cuisse par la compression extrême des nerfs & des vaisseaux sanguins. Bientôt ces

Embarras se propagent, l'urine reflue dans la masse du sang, elle engorge les viscères voisins, qui se dérangent par un enchaînement & une continuité d'action, qui les rend dépendans les uns des autres, le mouvement de la circulation s'accélère relativement à l'obstacle qui lui est opposé, la fièvre s'allume, tous les viscères se dérangent & s'enflamment, il survient le hoquet, un vomissement qui a le goût & l'odeur des urines, & la tension s'étend sur les muscles du bas-ventre.

Si ces cruels symptômes persistent avec la même violence, & que ces arrêts phlogistiques ne puissent se dissiper par la voie de la résolution; l'érétisme & les contractions fortes & inégales des solides, jointes au mouvement précipité des humeurs & à leur accumulation, brisent, rompent les dernières filières des tuyaux capillaires engorgés & distendus, le fluide s'extravase, s'infiltré, se répand dans toute la substance du rein, & il se forme des épanchemens & des dépôts qui ne se terminent que par la suppuration.

Ces suppurations internes sont d'autant plus à craindre que la cause qui les a occasionnées, est toujours présente qu'elle est plus ou moins funeste, que le siège qu'elles occupent est plus profond que les parties intéressées sont plus sensibles, plus délica-

tes , plus nécessaires , & que les issues qu'elles peuvent se pratiquer sont plus dangereuses.

Dès que j'eus remarqué que la tumeur s'élevoit en pointe à l'extérieur , & que le pus étoit formé , je me hâtai d'en faire l'ouverture ; l'incision faite , il en sortit une quantité extraordinaire de ligamens purulens , fillonnés de sang , comme il arrive toujours dans les suppurations internes , qui s'écouloit des vaisseaux sanguins déchirés. Il se fit alors un relâchement dans les sécrétaires , & la compression & la gêne de tous les viscères du bas-ventre cessèrent. L'altération de l'action des viscères est le symptôme le plus pressant , & celui qu'il importe le plus de rétablir.

Nota. Nous avons été obligés , malgré nous , de diviser ce mémoire en deux , à cause de sa longueur. Les réflexions qui suivent , qui sont très-judicieuses , paroîtront au Journal prochain.



OBSERVATION

Sur une suppression d'urine , avec une pierre du poids de demi-livre , sortie de l'anüs d'un vieillard âgé de quatre-vingt-deux ans ; par M. LEAUTAUD , chirurgien-juré de la ville d'Arles , ancien-chirurgien-major de l'hôpital général du Saint-Esprit de la même Ville.

Le 15 Août de l'année 1747 , Antoine Berard , travailleur , habitant de Fontvieille , diocèse d'Arles , d'un tempérament robuste , âgé d'environ quatre-vingt-deux ans , pressé depuis cinq jours d'une rétention d'urine , sans en avoir rendu une seule goutte , fut conduit à l'hôpital : il avoit les yeux rouges , étincelans & presque hors de leur orbite , le visage ardent , la respiration gênée , un poulx dur & concentré , le ventre tendu & météorisé , & principalement vers la région du pubis.

Je le fis saigner , dans la vue d'appaiser l'inflammation , & relâcher les parties. En conséquence , je me disposai , demi-heure après , à le sonder. J'introduisis ma sonde assez avant dans l'uretre , mais inutilement , & plusieurs essais , en différentes manieres , ne produisirent aucun effet. Je compris alors que l'empêchement ou l'obstacle qui arrêtoit ma sonde , ne provenoit que d'une inflamma-

tion dans le cou de la vessie & aux prostates. Je me déterminai à le faire mettre dans un bain d'eau tiède , dans le dessein de lui faire au plutôt la ponction au perinée , pour percer la vessie , afin d'évacuer les urines , comme le moyen le plus sûr pour lui sauver la vie , si les boissons adoucissantes , les lavemens & les cataplasmes anodins que je m'étois proposé comme premiers remèdes , n'avoient pas leurs effets. Ma tentative ne fut point vaine , demi-heure après qu'il fut dans l'eau , le canal de l'uretre se déboucha , & les urines coulerent avec tant de profusion , qu'il n'en resta plus dans la vessie. Le malade fut bientôt foulagé & désenflé ; mais ce ne fut que pour bien peu de tems ; car un instant après , cet homme se mit à crier de toutes ses forces , & à se tourmenter avec des efforts terribles : son visage étoit extrêmement rouge & enflammé : il se plaignoit de douleurs insupportables , & il sentoît quelque chose dans l'anus qui le piquoit très-fortement. Je le fis sortir du bain pour le visiter , & m'assurer d'un mal que je ne voyois pas. J'apperçus dans le moment l'eau teinte de sang , & le rectum hors de l'anus tout ensanglanté. Le malade fut mis d'abord dans son lit , sans force & presque sans aucun mouvement. Je lui fis donner quelques bons bouillons , ou restaurans pour réparer ses forces. Je voulus enfin me convaincre par

mes propres yeux , s'il avoit perdu beaucoup de sang. Mais quelle fut ma surprise , lorsque je fis répandre l'eau ! Je trouvai dans le bain une pierre graveleuse très-grosse , pesant demi-livre , qui étoit sortie de l'anus. Cette pierre étoit empreinte de sang , & sentoit encore l'odeur des excréments. Elle étoit de couleur cendrée , tirant tant soit peu sur le jaune. Le malade a été entièrement guéri , & a joui depuis , malgré son grand âge , d'une santé parfaite , & a vécu six ans sans aucune incommodité.

OBSERVATION.

Sur une rétention d'urine , & sur un ulcère qui communiquoit du rectum dans la vessie ; par M. I C A R T , chirurgien à Moissac.

Le nommé Pharit de S. Nicolas de la Grace , âgé d'environ quarante-cinq ans , a été attaqué d'une rétention d'urine , à l'occasion d'un abcès qui s'étoit formé au col de la vessie , & a resté dix jours sans uriner. Après avoir employé plusieurs remèdes convenables à cette maladie , sans succès , je le sondai , & lui fis fortir dix pintes d'urine , d'une couleur noirâtre & puante. Le lendemain , je réitérai la même opération , et

Y introduisant la sonde, je fus surpris d'avoir ouvert en même tems un abcès au col de la vessie, d'où il sortit une quantité prodigieuse de pus, de couleur noirâtre; cela soulagea ce pendant le malade; la fièvre & la tension du bas-ventre diminuerent, & par le moyen des injections convenables & des remèdes appropriés, tous les symptômes disparurent, & la guérison paroissoit bien établie.

Quelques jours après, le malade me dit qu'il sentoît une douleur au fondement; il s'y forma de nouveau une petite tumeur entre la vessie & le rectum. Cette tumeur augmenta insensiblement, & vint de la grosseur d'une forme de chapeau; de sorte que le bas-ventre, le perinée, les bourses, tout étoit affecté. Ce misérable a resté quinze jours dans cet état, sans augmentation ni diminution, toujours avec une grosse fièvre, des douleurs insupportables, enfin dans un état des plus pitoyables, sans qu'il parût aucun point de maturité, excepté une fluctuation sourde. Voyant qu'il alloit rendre la vie, je me déterminai à ouvrir cet abcès par le fondement, il en sortit un plein pot de chambre de pus, qui, le lendemain couloit par le fondement, & par le canal de l'uretre; & avec la sonde, les injections & les lavemens, je découvris que la vessie & le rectum étoient percés, & qu'il y avoit une communication établie par où passaient

DESCRIPTION DES EAUX MINER. 265
les matieres d'une partie dans l'autre. Malgré
tous ces accidens, au bout d'un mois, le
malade fut parfaitement guéri par les reme-
des convenables.

DESCRIPTION

*D'une fontaine d'eau minérale, découverte
à Polzini en Poméranie ; par M. GOTT-
LOB, docteur en médecine.*

Si les pays du Nord ne sont pas aussi abondans en fontaines salutaires, que le sont les autres contrées ; il n'en est pas moins vrai qu'on y en découvre qui sont en assez grande réputation parmi les étrangers. C'est donc avec raison que M. Zehelhammer, en rendant compte de son voyage aux isles de la mer Baltique, dans les 9^e & 10^e années de la troisième décurie des éphémérides d'Allemagne, se plaint du peu de soin qu'on a eu de l'histoire naturelle de ces isles.

La Poméranie ultérieure peut servir de preuve à ce que j'avance. Sans compter les nombreuses & excellentes salines qui abondent dans les lieux les plus reculés de cette province, on y trouve des eaux ferrugineuses, où le principe de ce métal abonde plus que dans aucune autre eau martiale connue. La première de ces fontaines qu'on ait reconnue en Poméranie, est celle du bourg

de Gultzow, que l'évêque qui résidoit alors aux environs, prit le soin de faire fermer à cause des grandes vertus qu'on avoit recon- nues chez eux. Peu de tems après, on découvrit celle de Polzini dans la même province, sur les confins de la Pologne & de la nouvelle Marche. Celle-ci s'acquit bientôt une grande réputation qui s'est conservée jusqu'à ce jour, & qui est tellement confirmée, qu'en 1712, Ferdinand, duc de Curlande, avoit fait usage de cette eau, dont Lutellius, ecclésiastique de cette Ville, avoit dès 1693, décrit la source & les parties constituantes, ainsi que les grandes vertus : mais comme sa description se fent & de sa profession & du goût de la physique qui regnoit alors, je me suis proposé d'en donner une nouvelle description, d'autant plus volontiers que j'en suis les effets depuis plus de vingt-quatre ans, & que j'ai déjà publié dans le 10^e volume des actes d'Allemagne, les grands effets de ces bains.

Le territoire de Polzini est montagneux & très-fertile. Il s'y trouve aussi abondamment des mines de fer, d'où naissent aux pieds des montagnes & même dans la ville, une infinité de sources d'eaux ferrugineuses qui ont déposé leur ocre. Les plus fréquentées de ces sources, sont les deux qui se trouvent dans le bois de Polzini, vers le ruisseau qu'on nomme Wuelry, ce ruisseau les sépare ; &

depuis peu on a découvert deux nouvelles sources, qui toutes ensemble ne sont éloignées entr'elles que de quelques pas : on y a construit quatre étuves. Enfin on a découvert une autre eau dans le jardin du ministre de cette Ville, source qui sert pour ceux qui demeurent dans la Ville.

L'expérience a confirmé que les principes de ces eaux, étoient un principe martial uni à une ocre très-légère, & un principe sulphureux volatil, suspendu dans une eau très-lympide. On tire de l'ocre un saffran martial des plus fins, tel que la nature les forme ; la noix de galle découvre ce saffran dans l'eau qu'elle rend pourprée d'abord, puis plus foncée, & aussi d'un noir parfait.

L'odeur & la saveur suffisent pour découvrir le principe sulphureux volatil. Cette eau gardée quelque tems, a perdu beaucoup de cette odeur, ne s'est plus teint avec la noix de galle, phénomènes qui lui sont communs avec les eaux de Pyrmont.

Si l'on verse sur nos eaux un peu de syrop de violette ; la couleur verte qu'il prend, indique, qu'outre ces principes, nos eaux contiennent un alkali fixe, au moins une terre alkaliné. Je dis cela, parce que les douze grains de matière que m'ont fourni deux livres de douze onces de nos eaux, n'avoient pas de cette eau saline, & ne verdissoient pas davantage le syrop de violette ;

au lieu que l'huile de tartre par défaillance blanchit nos eaux sans y faire d'effervescence ; & le sédiment qui en résulte , en fait une considérable avec l'huile de vitriol , ce qui semble démontrer que c'est une terre alkaline.

Tout ceci a pour véhicule une eau très-lympide , d'un bel œil , qui semble très-pure , qui est très-fraîche en été , & qui en hiver , loin de se geler , est tiède. On a remarqué que ces eaux surchargeoient l'estomac de ceux qui en buvoient ; on en fait par conséquent un plus grand usage en forme de bains , qu'on prépare avec des eaux chaudes , mêlées aux mêmes eaux froides , comme on fait à Fregenvald & Feuchestad : mais les bains de Polzini sont plus efficaces , en ce qu'ils contiennent une plus grande quantité de principes.

J'eus occasion en 1753 , d'examiner les bains de Frégenvald , qui m'ont paru contenir un tiers moins de principe. Enfin en 1751 , j'examinai avec mon frere les eaux de Feuchestad , qui sont encore bien moins minérales , & qui ne donnent qu'une couleur pourprée avec la noix de galle : je les compare aux bains de Gultzow , proche Péthini.

Il est inutile de dire ici dans quels cas les bains d'eaux minérales sont salutaires , ni la manière dont ils agissent. Rien ne prouve mieux leur grande activité , que ce qu'éprou-

vent ceux qui en font usage seulement par délassement. Quelques vigoureux qu'ils soient, ils deviennent, lourds, foibles & engourdis; c'est pourquoi il est prudent de ne se baigner dans ces eaux que par le conseil d'un prudent médecin qui connoisse le genre de maladie qu'il veut guérir, & qui y prépare par les remèdes convenables.

D E T A I L

D'une maladie épidémique qui a regné à Lambesc & aux environs, aux mois de Janvier & de Février 1758; par M. ROUSTAN, médecin à Lambesc en Provence.

Le froid que nous avons effuyé au mois de Janvier dernier a été des plus vifs; la neige qui l'a accompagné a resté dix à douze jours dans nos campagnes & sur nos toits, & elle auroit duré plus long-tems sans un vent du Nord-Ouest, qui contre l'ordinaire nous en a procuré subitement & sans gradation la fonte, en repandant dans notre atmosphere un air assez chaud, qui après douze jours a été suivi d'un froid aussi violent que le premier. Cette prompte variation de saison jointe à une nourriture de mauvaise digestion, à qui le défaut de récolte a donné lieu, nous a procuré dans Lambesc & dans quelques villages circon-

voisins une épidémie d'une espèce putride, attaquant principalement les gens de la campagne & les pauvres.

Il n'est point douteux qu'un changement subit dans l'air, qui agitant directement sur nos corps, ne soit capable d'en troubler l'économie & de contrebalancer cet équilibre si nécessaire contre les solides & les fluides pour l'entretien de la santé. *Mutationes aëris diversos pariunt morbos*, ainsi que nous l'apprend le Prince de la médecine.

Les principaux symptômes dont cette maladie épidémique étoit accompagnée, étoient d'abord un mal-aise universel, & un grand accablement, un froid par tout le corps assez considérable, suivi de beaucoup de chaleur à quoi succédoit une douleur au côté. Cette douleur occupoit quelquefois le creux de l'estomac, sous le cartilage xiphoïde, avec des nausées jointes souvent à des vomissemens; la langue étoit fort épaisse & pâteuse, le pouls fiévreux, petit, fort accéléré; mais assez souple aux uns; aux autres il étoit un peu plein, dur & ferratile, à ceux-ci la douleur de côté étoit plus aigue, ils étoient oppressés & rendoient quelques crachats un peu sanglans avec une toux violente, presque tous ont eu la tête assez libre & par conséquent sans délire. Le bas-ventre étoit météorisé à quelques-

ains ; ceux-ci avoient de diarrhées dont les déjections étoient verdâtres , accompagnées de vers , qui quelquefois sortoient par les voies supérieures , sans le secours des remèdes ; ceux qui avoient des ces évacuations spontanées , guérissoient plutôt & avec moins de remèdes.

La méthode de traiter cette maladie a été des plus simples : du moment que j'étois appelé , je faisois saigner le malade une ou deux fois , selon la plénitude des vaisseaux , le sang étoit extrêmement coënnieux & blanchâtre , n'y ayant rien de rouge ; mais comme je ne regardois dans cette maladie les saignées que comme préservatives , je me hâtois le lendemain de purger le malade avec trois onces de manne à trois heures de distance , avalant un bouillon entre deux ; dans le dernier gobelet , je faisois ajouter une dose de tartre stibié. Ce purgatif qui ne portoit aucune irritation à la poitrine , agissoit au gré de mes desirs , la fièvre , l'oppression & la douleur du côté diminuoient considérablement , & je voyois avec surprise que les crachats n'étoient plus sanguinolens ; j'avois fait précéder la veille un remède émollient , laxatif & vermifuge. Si le jour du purgatif il y avoit sur le soir quelque augmentation des symptômes mentionnés ci-dessus , je procédois à une troisième saignée & toujours au bras , rarement j'ai

été obligé d'en venir à une quatrième, soit par la foiblesse où tomboient les malades après une ou deux saignées, soit parce que j'étois persuadé que la maladie étant produite par des transpirations subitement arrêtées, par des humeurs vitiées & par la mauvaise nourriture, les diaphoretiques, les purgatifs & les évacuans de toute espece réussiroient mieux que les saignées. Je faisois prendre aux malades les délayans en quantité, je faisois usage quelquefois des pectoraux, des bechiques auxquels j'ajoutois l'huile d'amande douce. Lorsque la douleur de côté n'avoit pas cédé aux saignées, qu'elle étoit assez vive & que je remarquois qu'elle n'occupoit que les muscles intercostaux ou pectoraux, je faisois usage des topiques, sur-tout de l'emplâtre faite avec du poivre & du gingembre, avec les blancs d'œufs, qui à coup sûr appaisoit cette douleur & excitoit une sueur assez considérable pour soulager le malade, à la cessation de laquelle sueur je faisois donner un remède émollient, laxatif & vermifuge. Les anthelmentiques pris par la bouche ou en lavemens ont été d'un grand secours dans cette maladie, je les joignois quelquefois aux cordiaux, selon le besoin. Je laissois le malade tranquille le troisieme jour, à moins qu'il ne survînt quelque augmentation de mal, je le purgeois le quatrième avec un

minoratif

minoratif, je pratiquois cette méthode dix à douze jours, purgeant de deux jours l'un usant des vermifuges & de beaucoup de boiffons, moyennant quoi la fièvre tomboit au treizieme ou au quatorzieme jour, & j'ai tiré d'affaire presque tous les malades pour lesquels j'ai été appelé au commencement de la maladie; sur un nombre de soixante que j'ai traités dans Lambesc ou aux environs, je n'en ai perdu que deux. De cette maladie épidémique il en est mort beaucoup à deux villages circonvoisins ou j'ai été appelé quelquefois; mais un peu tard, les malades avoient déjà été saignés beaucoup selon cette mauvaise routine de quelques chirurgiens de village qui ne connoissent pas d'autre remede pour les maladies de poitrine, sans faire attention à leur cause primitive & essentielle.

Ceux qui avoient été saignés cinq ou six fois mouroient du cinquieme au fixieme jour, rarement ils voyoient le septieme; & quand ils avoient été saignés quatre ou cinq fois les deux premiers jours, ils périssoient sur la fin du troisieme.

Pareille épidémie regna en 1741, dans un village appelé S. Cautra, distant d'une petite lieue de Lambesc, le froid avoit été à quelque chose près aussi vif que cette année-ci, ainsi que je l'ai remarqué sur mon thermometre; nous essuyâmes ces mêmes

variations dans l'air & nous eûmes une maladie conforme à celle-ci, avec cette petite différence qu'il falloit encore moins saigner. Comme j'étois engagé à cette communauté pour y aller visiter les malades, j'en traitai environ quatre-vingt, dont il ne mourut qu'un; je me servis de la même méthode curative que ci-dessus, aux saignées près, souvent je ne pouvois faire saigner les malades qu'une seule fois; le pouls devenant misérable & tombant d'abord dans une foiblesse extrême, j'étois obligé alors de mêler les cordiaux dans les purgatifs, ainsi que je l'ai pratiqué encore cette année à quelques-uns de mes malades.

Depuis vingt-trois ans que je suis dans Lambesc où j'ai été seul medecin, j'ai eu bien des occasions à mettre en pratique cette méthode curative pour de pareilles maladies, que j'ai traitées souvent dans cette ville & dans quelques uns des villages voisins. Ainsi je n'avance rien que sur des faits de pratique réitérés plus d'une fois & appuyés sur une longue expérience. En 1746, nous eûmes dans Lambesc une division de troupes Espagnoles d'environ 4000 hommes, dont une partie fut attaquée d'une fièvre putride qui portoit à la poitrine avec un point au côté & quelquefois avec crachement de sang; ayant examiné ce qui pouvoit avoir donné lieu à cette maladie, je

Conclus par l'aveu des soldats , qui n'avoient vécu pendant quelque tems que de châtaignes crues , que l'on ne devoit en accuser que des alimens de mauvaise digestion. Je saignois fort peu contre le sentiment de tous leur chirurgiens majors ; je mis en usage les vomitifs en lavage , mêlés avec l'eau de casse , beaucoup de délayans , de béchiques , les minoratifs réitérés souvent. Cette pratique me réussit au mieux & il ne mourut que très-peu de ceux qui furent attaqués de cette maladie.

OBSERVATION

Sur une femme qui a accouché de onze enfans en trois grossesses ; par M. GOTTLÖB , docteur en médecine à Treptow , en Poméranie.

Il est ordinaire à la femme d'accoucher d'un enfant ; il arrive cependant par hazard qu'elle en fait deux à la fois , & même quelquefois trois ; mais on n'a pas encore vu d'exemple d'une femme aussi féconde que celle dont il s'agit dans cette observation. C'est un phénomène d'autant plus singulier qu'il est presque unique , & qu'il s'est présenté plusieurs fois dans le même sujet. Il ne seroit point à souhaiter que toutes les femmes fussent aussi fertiles , car la terre seroit

trop peuplée, & les familles trop malheureuses.

Une paysanne nommée Sophie Bunnan ; femme de Martin Loheki , demeurant au village de Kruckenbeck en Poméranie , au bout de deux ans & demi de mariage , a été mere d'onze enfans en trois couches. La premiere fut le 4 Septembre 1728 ; il en vint quatre enfans , dont deux périrent avant l'accouchement. Le 20 Mars de l'année suivante , elle accoucha de trois filles , toutes trois vivantes , & qui furent baptisées. Enfin , quelque tems après elle eut une fausse couche , dans laquelle elle mit au monde quatre enfans , comme ci-dessus. De tous ces enfans , aucun n'a joui long-tems de la vie ; mais ceux que cette femme a eu depuis , l'un après l'autre , vivent & jouissent d'une bonne santé. Les quatre premiers enfans qu'elle a eu dans sa premiere couche , étoient de même grandeur , de même grosseur , & tous quatre parfaitement semblables. Ils sont conservés dans l'esprit-de-vin.

OBSERVATION.

*Sur un spécifique antiépileptique ; par
M. WEISMANN l'aîné , docteur en
médecine à Erlang.*

J'ai trouvé par hazard dans un livre intitulé :
Specimen laboratorii chemici Andreae Stif-

ceri, la description d'un médicament qu'il prépare avec le cuivre, & dont il vante les grandes propriétés dans l'épilepsie. Comme le procédé de *Stiscere* ne laisse pas que d'être obscure, parce qu'il ne dit point de quelle manière il précipite le cuivre qu'il emploie, je vais, avant de rapporter ce que j'ai découvert en traitant un mélange de sel ammoniac & d'esprit-de-vin rectifié, je vais, dis-je, rapporter les paroles mêmes de *Sticere* qui se trouvent à la page cinq du livre que je viens d'indiquer.

J'étois incertain, dit cet auteur, si une liqueur bleue pouvoit me fournir des cristaux de la même couleur, & j'avois même renoncé au dessein de préparer un pareil vitriol, lorsqu'au bout de plusieurs jours, je m'avisai, je ne sçais pourquoi, de verser dans cette teinture, une liqueur qui n'étoit ni acide corrosive, ni alkaline lixivielle. Le mélange devint trouble; mais en s'éclaircissant, il parut plus bleu, & je ne fus pas peu surpris d'appercevoir en le filtrant, une infinité de petits cristaux d'une couleur bleue, telle que le vitriol de cuivre n'en donne point. Comme je me suis apperçu que l'air en endommageoit la beauté, je les ai gardé dans un flacon bien bouché. J'en ai fait usage avec un succès merveilleux dans l'épilepsie, les vertiges, la migraine, la jaunisse, les gonorrhées, les fleurs blanches, & les suppressions des regles.

278 OBS. SUR UN SPECIF. ANTIÉPILEP.

Après cette description , je vais vous donner le procédé , par lequel j'ai obtenu ces crysiaux.

Prenez du vitriol de cuivre que vous dissoudrez dans l'eau.

Filtrez la dissolution, & versez-y jusqu'à parfaite saturation de l'esprit volatil de sel ammoniac , préparé avec le sel de tartre & l'eau. Il se fait un mouvement d'effervescence , & la liqueur prend une couleur bleue. Laissez-la reposer quelque tems , & versez-y suffisante quantité d'esprit-de-vin. La liqueur se trouble aussi-tôt , & il se précipite une infinité de petits crysiaux d'une belle couleur de saphir qu'il en faut séparer par le filtre , & qu'il faut conserver dans un flacon , autrement ils prennent une petite couleur verte. Ce qui constate sa vertu antiépileptique , c'est l'observation qu'en a fait M. Winter, médecin de Stutgard. Il en a donné jusqu'à 4 grains (a) à un enfant violemment attaqué de convulsions épileptiques : l'enfant a beaucoup vomi , & depuis n'a plus eu de retour d'épilepsie. Il en a donné jusqu'à 9 grains à un homme de 35 ans , attaqué de la même maladie , qui après avoir rendu beaucoup de matières par les selles , s'est trouvé guéri. La même chose est

(a). Ce n'est qu'aux seuls médecins qu'il est permis de tenter l'effet de pareils remèdes. Nous publions celui-ci , parce que nous connoissons leur prudence , & que nous savons que l'épilepsie résiste souvent à toutes les ressources de l'art.

arrivée à un soldat qui étoit épileptique depuis nombre d'années , & qu'une seule dose de 5 grains a guéri.

LIVRES NOUVEAUX.

Observations rares de médecine , d'anatomie & de chirurgie , traduite du latin de Vander-Wiel , par M. Planque , docteur en médecine , auxquelles on a joint deux dissertations du même auteur : la première sur la licorne , & la seconde sur la nourriture du fœtus ; deux volumes *in-12* d'environ 530 pages , chacun avec figures. A Paris , chez L. Ch. D'houry , seul Imprimeur-Libraire de Mr le duc d'Orléans , rue de la vieille Bouclerie. Prix relié , 5 liv.

Chymie métallurgique dans laquelle on trouvera la théorie & la pratique de cet art , avec des expériences sur la densité des alliages des métaux & des demi-métaux , & un abrégé docimastique , avec figures , par M. C. E. Gellert , conseiller des mines de Saxe , &c. ouvrage traduit de l'Allemand ; deux volumes *in-12*. A Paris , chez Briasson , libraire , rue S. Jacques. Prix relié , 5 livres 4 sols.





OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

JUILLET. 1758.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10. h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	11 $\frac{1}{2}$	20	12	27 28	11 0	$\frac{1}{2}$	N. mé- diocre.	Beauc. de nua. orag. à 8. h. f. tonn. écl. & pluie forte.
2	11	16	11		1		O. id.	Couv. pet. pl. par inter. tout le jour.
3	11	16	11		2		N-O. id.	Beauc. nua- geux. pluie forte le mat.
4	10	11	11	27	11	$\frac{1}{2}$	O. id.	Couv. pet. pl. par inter. tout le jour.
5	11	16	12		10	0	Idem.	Beauc. nua. pluie fine le mat.
6	12	18	13		9		S-O. id.	Id. pl. par interv. tout le jour.
7	11	16	12 $\frac{1}{2}$	28	0	0	O. id.	Couvert. pl. idem.
8	11		12				Idem.	Idem.

MÉTÉOROLOGIQUES. 281

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	li- nes.	par- ties.		
9	11	13	11	28	1	0	Idem.	Idem.
10	12	18	14		2		Idem.	Id. pl. méd. le mat.
11	13	18	15		0	0	S. id	Id. pl. par interv. tout le jour.
12	15		16		$\frac{1}{2}$		Idem.	Id. pl. méd. le matin.
13	15	20	15 $\frac{1}{2}$		0	0	S.S.O. fort à midi.	Id. Pl. pet. par int. tout le jour.
14	14	18	14 $\frac{1}{2}$		1	$\frac{1}{2}$	S.O. méd.	Beauc. nua. pluie. idem.
15	13	16	12	27	9	0	S. au S.O. impét.	Couv. pl. id.
16	11	16	11	28	1		Idem.	Peu nuag. pluie. id.
17	10 $\frac{1}{2}$	15	12				Idem.	Idem.
18	9	16	13	27	10		O. au N. O. méd.	Beauc. de nuages.
19	10		13				O. id.	Id. l. l. pet. par int. tout le jour. 1. coup de ton. le matin.
20	13	16 $\frac{1}{2}$	14		9	$\frac{1}{2}$	Idem.	Couvert. pluie par in- terv. tout le jour. tonn. le soir & écl.
21	13	16	12		8	$\frac{1}{2}$	S.E. au S. fort.	Idem.
22	11	17	13				S. foible.	Idem.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- tes.		
23	13	18	12 $\frac{1}{2}$	27	11	$\frac{1}{2}$	O. méd.	Couv. pl. forte le mat. & petite par inter. le soir.
24	13	18 $\frac{1}{2}$	14		10	$\frac{1}{2}$	S-O. id.	Id. Orage fort à 3. h. & à 8. h. f. avec tonn. & écl.
25	13	17 $\frac{1}{2}$	14 $\frac{1}{2}$	28	2	$\frac{1}{2}$	O. id.	Couvert. pl. par inter. tout le jour.
26	11 $\frac{1}{2}$		15		3	0	O-N-O. idem.	Peu de nua- ges.
27	14	20	15		2	$\frac{1}{2}$	S. au O. idem.	Couvert. pet. pluie à 10 h. mat.
28	13	19	15		3	$\frac{1}{2}$	O. au N- O. id.	Peu nuag. quelq. gout. de pl. à 8 h. du soir.
29	13	20	14 $\frac{1}{2}$		4	0	N-O au N-E. id.	Peu de nua.
30	12 $\frac{1}{2}$	22	16	27	11	$\frac{1}{2}$	N-E. id.	Serein le mat. couv. à 5 h. soir. orag. éclair. pet. pluie à 8 h. du soir.
31	16	17	14			0	O. méd.	Couv. pet. pluie à 10 h. du mat. jusq. 10 h. du s.

MÉTÉOROLOGIQUES. 283.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois , a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 9 degrés : la différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre , a été de 28 pouces 4 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de 7 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé

1 fois du N.
3 fois du N-E.
1 fois S-E.
8 fois du S.
7 fois du S-O.
14 fois de l'O.
5 fois du N-O.

Il y a eu 13 jours de tems nuageux,
 18 jours de couvert,
 28 jours de pluie.
 7 jours d'éclairs,
 7 jours de tonnerre.

Les hygromètres ont marqué un peu d'humidité pendant tout ce mois.

*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet de cette année ,
 par M. VANDERMONDE.*

Les chaleurs assez grandes que l'on a ressenties sur la fin du mois précédent , ont été suivies de vents froids & humides, qui n'ont pas manqué d'attirer toutes les maladies qui viennent de la suppression de transpiration , comme de rhumes , de catarrhes , de péripneumonies , de toux , & de picotemens à la poitrine. Comme l'atmosphère n'a pas

substîté long-tems dans le même état, ces maux se font presque dissipés eux-mêmes, moyennant les remedes convenables. Il n'en est pas de même d'une espece d'éruption qui s'est portée sur la peau, accompagnée de douleurs, de chaleur, d'ardeur, de démangeaison, & de vessies remplies d'une sérosité si âcre & si caustique, qu'elle excitoit par son séjour des douleurs inouïes. Cette éruption étoit accompagnée d'érysipele, & se déclaroit sur le col, le haut de la poitrine, les épaules & le cuir chevelu. Les femmes ont paru moins souffrir que les hommes, sans doute à cause de leur peau qui est plus tendre, & de leurs suc qui sont moins âcres. Il y avoit peu ou point de fièvre, mais des insomnies continuelles. L'éruption étoit précédée d'une légère démangeaison qui augmentoit par degré, qui se changeoit en ardeur, & qui dans l'état de la maladie, excitoit des cuiffons insoutenables. La saignée ne produisoit aucun effet sensible : le petit lait, les lavemens en abondance, & les fomentations émollientes & résolatives, ne paroissoient pas d'un grand secours. Les narcotiques cependant donnoient un peu de calme. Vers le huitieme ou neuvieme jour, les vessies s'ouvroient, & répandoient une espece de sérosité purulente. Des sueurs très-abondantes terminoient la maladie; après quoi on purgeoit plusieurs fois le malade. Il restoit sur la peau des taches rouges, & des croûtes écailleuses qui ne tomboient qu'au bout de quinze jours.



*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Juin 1758, par
M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu ce mois des alternatives de chaleur & des rafraîchissemens de l'air, qui ont paru préjudicier à la santé des hommes. Le tems a été, les premiers jours du mois, dans un point de température agréable, le vent s'étant maintenu au Nord : ayant passé ensuite au Sud-Ouest, on eut du 6 au 10 de vives chaleurs qui furent amorties par deux orages consécutifs : le 7 & le 9, le thermomètre s'est élevé à 25 degrés : le chaud ne s'est guères fait ressentir de nouveau que le 25, jour auquel le thermomètre a marqué 22 degrés : du 10 au 25, il y a eu quelques jours où le thermomètre n'a guères monté au-dessus du terme de la température.

Le baromètre a toujours été jusqu'au 17 du mois, au voisinage de 28 pouces, excepté le 12 qu'il a été observé à 27 pouces 7 lignes ; (ce jour il y a eu une tempête :) le 17 il a été observé au même point : les quatre jours suivans il s'est élevé au-dessus de 28 pouces, & le reste du mois, il a été constamment au-dessous de ce terme.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois, a été de 25 degrés au-dessus du terme de la congélation ;

286 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

& la moindre a été de $7\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du même terme : la différence entre ces deux termes est de $17\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 3 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 7 lignes ; la différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 9 fois du Nord.
3 fois du Nord-Est.
3 fois de l'Est.
4 fois du Sud.
7 fois du Sud vers l'Ouest.
10 fois de l'Ouest.
4 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuag.
21 jours de pluie.
2 jours de brouillards.
4 jours d'éclairs & de tonnerre.
1 jour de tempête.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois ; à l'exception de deux ou trois jours.

Maladies qui ont régné à Lille en Juin.

Les fièvres péripneumoniques bilieuses, dont il a été fait mention dans le Journal précédent, ont persisté : nous n'y avons pas observé ce mois de différence considérable. Les malades, & sur-tout ceux qui restoient constipés dans le progrès de la maladie, étoient molestés d'une soif importune, qui

ne pouvoit pas même être éteinte par l'usage abondant du petit lait, de l'eau nîtrée, des jus d'orange & des fruits rouges; elle ne s'appaisoit que lorsque les déjections bilieuses avoient lieu. Traitées méthodiquement & sans trop prodiguer les saignées, ces fièvres n'ont pas été meurtrières : les émétiques, quoiqu'indiqués quelquefois, ont pu rarement être placés à propos.

J'ai vu dans les environs de la Ville, des fièvres putrides-malignes, très-analogues à celle qui a été observée en ville au mois d'Avril dernier. Il y a eu dans celles de ce mois de l'éruption miliaire, tantôt rouge & tantôt blanche, qui a paru critique en quelques sujets. Une Demoiselle ayant la poitrine délicate, le tissu des solides foible, & le sang tendant à l'âcreté alkaline, eut vers le neuvième de la maladie, une éruption miliaire blanche, très-abondante, & qui s'est soutenue jusqu'à la cessation des symptômes graves : des aphtes fâcheux autour de la langue, ont cédé au topique de M. Aulin, * aidé de gargarismes adoucissans & détersifs; le tout secondé de l'usage intérieur des absorbans nîtreux, & des boissons anodines & acéscantes.

En général le délire avoit toujours lieu dans l'état ou le fort de la maladie. Les

* Le sel de Saturne fondu dans l'eau de plantain. Voyez le Journal de cette année ; pag. 559.

émétiques employés dans le commencement, & après quelques saignées modérées ; les boissons nitrées , aigreletes & antiseptiques ; les sinapismes appliqués aux extrémités ; les absorbans dans le cas de selles séreuses ; les potions avec la liqueur minérale de Hoffmann : voilà les moyens dont l'on a retiré des avantages sensibles.

Les fièvres tierces & les doubles-tierces ont continué à regner assez généralement : les unes & les autres ont été plus fâcheuses & plus rebelles qu'elles ne le sont ordinairement dans cette saison : elles étoient de plus sujettes à récidive , lorsqu'un usage prématuré du quinquina n'avoit pas laissé le tems à la nature de préparer quelque évacuation critique.

La petite vérole qui n'avoit pas discontinué à la campagne pendant le printems , a reparu en ville le mois dernier ; & plusieurs familles en ont encore été molestées pendant celui-ci : elle n'a été confluyente qu'en très-peu de sujets : nous avons eu aussi des apoplexies.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Septembre, A Paris, ce 23 Août, 1758.

BARON,

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.*

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

OCTOBRE 1758.

TOME IX.



A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue
S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1758.

CHYMIE métallurgique dans laquelle on trouvera la théorie & la pratique de cet art, avec des expériences sur la densité des alliages des métaux & des demi-métaux, & un abrégé de docimastique ; par M. GELLER, ouvrage traduit de l'Allemand, 2 volumes in-12. A Paris, chez Briasson. Prix relié, 5 livres.

LES obligations que les chymistes françois ont à ce zélé citoyen, à cet ami des arts & des sciences qui leur a déjà procuré la minéralogie de Walerius, l'Art de la verrerie de Kunckel, &c. ne sont pas prêtes à finir ; elles n'iront même qu'en augmen-

tant , si la fanté de ce sçavant répond toujours à son zele.

Nous nous proposons d'annoncer aujourd'hui une de ses productions, c'est la chymie métallurgique de M. Gellert , ouvrage très-estimable.

Parmi les différens aspects sous lesquels la chymie se présente à ses cultivateurs , l'application qu'on en peut faire pour la connoissance , l'analyse & la purification des minéraux & des métaux , doit tenir & tient en effet le premier rang dans l'Allemagne , où les mines sont si abondantes & si diversifiées , & sont les principales richesses de la plûpart des seigneurs qui possèdent cette vaste portion de l'Europe ; & cette chymie fera la *chymie métallurgique*.

Sous ce point de vue , M. Gellert qui se proposoit d'instruire des jeunes étrangers qu'on lui avoit adressés , leur a fait envisager les substances minérales qu'il devoit leur enseigner à décomposer ou à exploiter. Dans cette connoissance préliminaire , il ne s'agit que des caractères que la seule inspection peut présenter ; on les appellera , si l'on veut , caractères extérieurs. Ce sont ceux qui constituent toute la science du plus grand nombre des naturalistes , ou plutôt des amateurs.

Toute la division de cette premiere partie consiste à examiner d'abord les terres , les

pierres , les fels , les soufres , les métaux & les demi-métaux , en donnant les caractères distinctifs de ces substances considérées dans leur dernier degré de pureté. On les examine ensuite lorsqu'elles sont différemment combinées avec des corps hétérogènes , & qu'elles constituent les mines ou les minéraux.

La diversité singulière que ces sortes de mélanges apportent nécessairement dans ces mines , empêchent qu'on ne puisse dans des leçons préliminaires les faire connoître toutes. Aussi M. Gellert s'est-il contenté de présenter à ses élèves les principales variétés qu'on y remarque. C'est ainsi qu'il passe en revue non seulement les mines des métaux & des demi-métaux , mais encore celles du soufre , de l'alun , du vitriol & même du nitre. Comme l'eau en tant que véhicule des différentes substances minérales qui peuvent s'y dissoudre ou y être chariées , peut passer pour mine ; M. Gellert a indiqué à ses élèves quelles étoient les principales divisions des eaux minérales. Malgré la concision à laquelle il s'est astreint , on trouve encore outre ses descriptions , des remarques chimiques qui font voir sa grande expérience. Il observe , par exemple , au sujet des eaux minérales , que c'est une singularité dans quelques-unes d'y découvrir en même

tems du vitriol & un alkali qui ne font point d'effervescence ensemble.

Après cette connoissance des corps , pour procéder à développer leurs caractères intérieurs , leur analyse , leurs rapports , l'artiste emploie des instrumens qu'il falloit faire connoître à ses élèves. M. Gellert sous des paragraphes très-concis , très-rapprochés , leur enseigne les principales propriétés du feu , de l'air , de l'eau , de la terre , des dissolvans. Ici il ne s'agit pas de leur montrer comment on prépare ces menstrues , on les suppose préparées.

Il s'agit encore moins de leurs parties constituantes ; le degré de leur activité , la manière dont ils agissent , l'énumération des corps sujets à leur action , occupent notre auteur. Ainsi lorsqu'il examine l'action de l'eau sur les sels , il en donne une table proportionnée que l'on trouve page 128 de son premier volume. Peut-être cette table pourroit-elle être plus utile , si M. Gellert eût pris constamment ou la même quantité d'eau , ou la même quantité de sel pour ne marquer les différences que sur une des deux matières. Supposons , par exemple , qu'on eût pris constamment une once de chacun des sels énoncés dans la table , & qu'on eût donné les différentes quantités d'eau que chaque once de ces sels eût exigé pour être complètement dissous ; on eût évité , à ce qu'il

semble, l'espece de bigarure qui s'apperçoit dans cette table, & on eût mis le lecteur à portée de comparer plus aisément.

Les instrumens de chymie sont ensuite exposés avec la même concision. Parmi les fourneaux on trouve la description & la figure de ceux qu'a imaginé un chymiste moderne, M. Ludolf, dont les ouvrages assez nombreux ne sont presque pas connus en France; la *Chymie triomphante en médecine*, est le seul qui puisse intéresser les chymistes; & M. Gellert en a copié fidèlement tout ce qui concerne l'athanor.

Les opérations chymiques occupent la plus grande partie de l'ouvrage de M. Gellert, & nous ne pouvons qu'applaudir à l'air géométrique dont il les a revêtus. Il propose le résultat de son opération, comme un problème à résoudre; & la solution dont souvent il donne plusieurs manières, est l'extrait des moyens toujours ingénieux & quelquefois neufs, qu'il emploie pour exécuter son opération.

Un exemple rendra la chose plus sensible à nos lecteurs.

XXIX^e PROBLÈME (p. 73.)

*Dissoudre le cuivre par un sel alkali fixe
par la voie humide.*

PREMIERE SOLUTION.

» Humectez de la limaille de cuivre bien

» fine , avec trois parties d'huile de tartre ;
» laissez ce mélange pendant quelque tems
» dans un endroit chaud , pour qu'il seche ;
» faites le dissoudre de nouveau , réitérez plu-
» sieurs fois la même opération , faites bouil-
» lir le mélange dans un peu d'eau que vous
» filtrerez ; ensuite faites-en évaporer une
» partie , la dissolution prendra une couleur
» d'un fort beau bleu.

I I. S O L U T I O N.

» Sur une once d'huile de tartre , versez
» quelques gouttes d'une dissolution de cui-
» vre faite dans l'eau-forte , elle se troublera
» d'abord , & se mettra par petits flocons
» ou grumeaux verts , ensuite de quoi peu-
» à-peu la couleur deviendra bleuâtre , &
» enfin elle deviendra d'un bleu semblable à
» celui des bleuets ou barbeaux.

O B S E R V A T I O N.

» I. On peut de la même maniere dissou-
» dre du fer dans l'alkali fixe , & même ces
» deux métaux sont solubles par tous les sels
» neutres , aussi-bien que par l'eau & par
» l'air , ou plutôt par l'acide qui s'y trouve ;
» c'est-là la raison pourquoi ces métaux se
» rouillent si aisément.

» II. En faisant bouillir du plomb , de

» l'étain en limaille, dans une dissolution
 » d'alkali fixe, ces métaux se mettent aussi
 » en dissolution.

Si l'on n'avoit eu soin d'avertir que l'auteur a quelquefois appliqué à des mots une idée différente de celle qu'on y attache ordinairement, on seroit surpris de le voir parler d'une pierre qui en dissout une autre, du verre qui dissout les chaux métalliques, &c. Peut-être, après avoir averti de ce léger défaut, auroit-on pu substituer à ces mots, celui qu'on emploie dans les traités françois de chymie, & dire que les chaux métalliques colorent le verre, qu'une pierre fusible rend fusible une autre pierre qui ne l'étoit pas.

L'essai des mines ou la docimasie faisoit dans l'original de M. Gellert un très-gros volume, parce que cet auteur qui ne travailloit que pour ses élèves, ne supposoit pas qu'ils eussent connoissance du traité de docimasie de M. Cramer; & c'est aussi pourquoi dans le cours de ses problèmes il ne cite jamais les auteurs des procédés qu'il décrit. On a donc supprimé ici tout ce qui se trouve dans ce dernier ouvrage, & on a eu soin d'indiquer les pages de la traduction françoise de Cramer, où sont les procédés qu'on a omis.

Il y a dans la portion de docimasie qui appartient à M. Gellert, plusieurs manipulations,

plusieurs essais mêmes qui sont entièrement neufs , & dont l'avantage est démontré. Celui d'essayer les mines de fer , en enduisant le fond du creuset d'une terre argileuse , saupoudrée & recouverte de charbons , essai qui ne laisse perdre aucun grain du métal , est sans contredit , nouveau , curieux & utile.

On remarque encore , à la fin du premier volume , une table qui est l'inverse de la fameuse table des rapports de M. Geofroy. Celle dont il s'agit , beaucoup plus étendue , est accompagnée d'une explication qu'il faut absolument lire , & dont nous ne pouvons rendre compte ici , de crainte de prolixité.

Enfin un mémoire lu à l'académie de Petersbourg , sur la densité des alliages , comparée dans les différentes proportions du mélange , & avec la densité naturelle des métaux ou minéraux avant leur mélange , termine ou plutôt partage en deux cet ouvrage , & se trouve à la fin du premier volume , quoiqu'il ne tienne ni à ce qui précède , ni à ce qui suit. Le genie géométrique de M. Gellert se manifeste dans ce mémoire que l'on connoissoit déjà pour l'avoir vu dans le treizieme volume des mémoires de l'académie de Petersbourg ; mais qu'on devoit réunir aux autres ouvrages de l'auteur.

Il est aisé de s'appercevoir qu'en bien des

circonstances , M. Gellert n'a pu rien donner de nouveau ; & si c'est un reproche , il le faut faire à tous les auteurs d'éléments théoriques ou pratiques de chymie. Comme nous devons profiter des erreurs de ceux qui nous ont précédés , pour les éviter ; il nous est également impossible de ne pas faire usage des vérités qu'ils ont découvertes ; elles sont de tout tems & de tout pays , dès qu'elles sont une fois au grand jour.

M. Gellert , auteur du livre que nous venons d'analyser , est frere du fameux poëte Allemand , dont les poësies sont un des premiers morceaux de littérature qui ait pénétré jusqu'en France , avec les Satyres de M. Rabner , & les Fables de plusieurs autres Allemands. Le chymiste concourt à relever dans notre pays la culture de la langue Allemande pour l'utilité qu'on en retirera , & le poëte encourage nos littérateurs à cause de l'agrément , de l'harmonie de ses vers , de la justesse de ses pensées , enfin du génie vraiment poétique dont il est rempli.



OBSERVATIONS rares de médecine ; d'anatomie & de chirurgie , traduites du latin de Vander-Wiel , par M. PLANQUE , docteur en médecine , avec deux dissertations du même auteur ; la première sur la licorne , & la seconde sur la nourriture du fœtus. A Paris , chez d'Houry , imprimeur-libraire , rue de la vieille Bouclerie , 2 volumes in-12. Prix relié , 6 liv.

L'auteur latin dont on donne ici la traduction , s'étoit acquis depuis long-tems la considération des médecins , par le choix des observations qu'il a recueillies , par le soin & l'exactitude avec lesquelles il les a décrites , & par le caractère merveilleux avec lequel la plupart sont annoncées. M. Planque , qui est déjà connu par quelques ouvrages utiles qu'il a publiés , a cru devoir donner au public cette traduction , tant parce que l'ouvrage lui-même étoit devenu rare , & manquoit aux personnes qui ignoroient la langue latine , que parce qu'on ne sçauroit trop étendre & publier , les observations importantes que contient ce recueil.

Parmi les observations qui concernent la tête , on trouve celle d'un homme qui a été trépané vingt-sept fois ; & comme l'opéra-

tion faite à l'os du front avoit été sans fruit ; on résolut d'appliquer le trépan à l'occipital , dans la persuasion qu'il pouvoit y avoir du sang épanché par le contrecoup ; on ne fut point trompé , & ce ne fut qu'à la vingt-septieme application de l'instrument , qu'on trouva le sang épanché. Le malade fut bien guéri , conserva long-tems après un esprit sain & une bonne santé. L'observation suivante n'est pas moins singuliere ; un homme qui avoit reçu un coup du pòmeau d'une épée sur la tête , en eut l'os du front fracturé. On mettoit tous les jours des tentes garnies d'un fil dans la tête , de peur qu'elles ne se perdissent dans le fond. Une de ces tentes se glissa pendant l'inspiration , & se perdit. Peu de tems après le blessé la rendit par le nez. Ce fait , quoique difficile à croire , est appuyé par toutes les circonstances qui peuvent y faire ajoûter foi , & par une multitude d'autorités propres à le rendre vraisemblable.

A la page 78 , on trouve une observation au sujet d'une femme qui avoit une tumeur considérable à la gencive d'une des dents molaires , elle attiroit toute la bouche de l'autre côté de la face , comme il arrive dans le spasme cynique. Comme cette excroissance augmentoit si fort qu'elle empêchoit la malade de prendre des alimens , on la lia avec un fil de laiton qu'on resserra tous les jours ;

elle tomba enfin, & on vit qu'elle étoit tout-à-fait cartilagineuse. L'auteur dit à la page 83, qu'il a connu la fille d'un matelot à qui le sang couloit goutte à goutte de ses paupieres en guise de larmes, lorsque ses regles cessoient, ou qu'elle se mettoit en colere.

A la page 294, on trouve l'observation suivante. « Elizabeth Tombay sage-femme, accoucha le 21 Septembre 1677, une femme qui engendra une chienne envelopée de ses membranes, & qui étoit vivante; elle n'avoit point de poil, avoit les membres bien formés, étoit de la longueur d'un petit doigt. La sage-femme apporta chez l'auteur, dit mon frere, ce monstre encore chaud. Ce qui est surprennant, c'est que cette femme resta encore enceinte, & accoucha quatorze semaines après d'un garçon bien conformed & se portant bien. Le mari, continuetoit toujours Vander-Wiel, étoit un homme du bas peuple, grossier & yvrogne. Un jour qu'il vouloit approcher sa femme d'une façon qui la répugnoit, ce mechant homme exécuta son dessein, lui laissant l'idée de l'animal dont il imitoit la maniere. L'impression lui resta gravée profondément dans l'esprit, & la vivacité de son imagination lui fit engendrer un chien.

Quoique cette observation se soit passée presque sous les yeux de Vander-Wiel, & que l'on trouve une infinité de citations

d'auteurs qui semblent venir à l'appui de ce fait, il est honteux pour un homme instruit d'y ajoûter foi ; & quand on a voulu se donner la peine de faire des recherches nécessaires pour éclaircir des faits aussi singuliers , on a toujours trouvé qu'ils avoient été rapportés par des personnes peu véridiques , qui vouloient en imposer & abuser de la crédulité des auteurs.

A la page 321 , on lit une observation au sujet d'une petite fille d'un an qui jouissoit d'une bonne santé, & qui avoit déjà eu ses regles , comme une grande fille. A la page 327 , l'auteur dit avoir vu & connu deux hommes qui avoient été réglés par la verge , qu'ils étoient d'un tempérament froid , sans barbe , & adonnés au vin.

Le fait qui suit , paroît encore plus surprennant & plus merveilleux que les autres. Je fus appelé , dit l'auteur en 1654 , pour voir la veuve d'André Sechvoet , lequel étoit mort de la peste avec quatre enfans , la femme étoit restée avec un enfant à la mamelle ; elle étoit attaquée de la même contagion qui se manifestoit en quatre endroits différens , aux deux mamelles , à la cuisse , sous l'aisselle & au dos ; elle fut obligée de garder le lit pendant vingt semaines , sans cependant cesser de nourrir son enfant du lait qu'elle exprimoit de ses mamelles pendant six semaines , à compter du tems

qu'elle avoit été attaquée de cette maladie; mais comme elle étoit trop foible, & que son sein ne pouvoit plus fournir de lait, on sévra l'enfant qui, quoiqu'il fût dans un air infecté, & nourri d'une mere pestiférée, vécut néanmoins long-tems sans être attaqué de la peste.

A la page 33 du second volume, il est fait mention d'un payfan qui perdit l'usage de l'ouïe pendant deux ans, & de la parole pendant quatorze, & qui recouvra l'un & l'autre subitement, & sans aucun changement sensible dans son corps. A la page 42 il s'agit d'une observation au sujet d'un homme, qui toutes les fois qu'il vouloit caresser sa femme, éternuoit trois ou quatre fois. Cet homme étoit robuste & d'une bonne santé; mais il éternuoit trop souvent.

A la page 193, Vander-Wiel rapporte avec son ingénuité ordinaire, qu'une femme tourmentée d'une colique, suivit le conseil que lui donna quelque personne, d'avalier une balle de plomb: elle en souffrit des douleurs les plus cruelles; mais enfin elle la rendit par les urines: ceci paroît bien tenir du conte. Par quelle route cette balle est-elle passée pour aller à la vessie? par les routes de la circulation: cela est incroyable. L'auteur prétend qu'il n'est pas ridicule de dire que cette balle de plomb étant parvenue dans l'intestin ileum, a écarté ses fibres & celles

celles de la vessie, à force de les froter, & qu'elle est sortie de-là avec les urines; cela n'est pas plus vraisemblable. Il n'y a que la suppuration qui ait pu produire ce phénomène.

Quoiqu'on fasse passer pour stériles les femmes qui sont privées de leurs regles, il y en a qui ne laissent pas de concevoir : aussi ce n'est qu'une preuve équivoque de leur fécondité. C'est ce que Vander-Wiel a observé dans la femme d'un savetier, qui n'eut jamais ses regles ni étant fille, ni étant femme, & qui néanmoins a eu des enfans tous les ans, & s'est toujours bien portée.

L'histoire qui suit est fort singulière. On voyoit à la Haye en 1683, un enfant de dix ans Napolitain, dont les mains, les pieds étoient chargés d'écailles : les bras, les cuisses, & enfin tout le corps, excepté la tête, étoient couverts d'une peau comme celle d'un veau marin; elle étoit dure & inégale; il n'étoit pas si sensible au froid que les autres, quand il étoit nud. Il avoit l'esprit subtil & pénétrant, autant qu'on peut l'avoir à son âge : *il aimoit le poisson extraordinairement*, au point qu'il étoit souvent malade à force d'en manger. Je me suis apperçu, ainsi que plusieurs autres médecins, *dit Vander-Wiel*, qu'il s'exhaloit de son corps une odeur qui *sentoit le poisson*. Quand les écailles tomboient, il en renaissoit de nouvelles :

si on les arrachoit, il en sortoit du sang.

On met avec raison l'insensibilité au nombre des vices de la peau, & l'on trouve peu d'auteurs qui en ayent parlée, parce que sans doute cette maladie est fort rare. Vander-Wiel en rapporte un exemple qu'il dit tenir de M. Helvetius, médecin à Amsterdam. Une pauvre femme veuve, âgée de trente-six ans, demeurante à Amsterdam, avoit la peau froide comme le marbre, sans que ses membres fussent privés de mouvement : elle étoit rude par-tout, & comme celle d'un tambour, sans avoir de sentiment.

Affurément voilà des faits bien singuliers & bien propres à piquer la curiosité du public. Les remarques que M. Planque a faites au sujet de la plupart de ces observations, servent à les éclaircir & à les rendre plus vraisemblables. Ce recueil est plein de choses curieuses & rares, & seroit encore plus estimable si l'auteur eût été moins crédule, & s'il ne s'en fût rapporté qu'à ses yeux dans les observations qui tiennent un peu du prodige, & s'il eût été plus concis dans l'explication des observations extraordinaires qu'il rapporte. Ce qui est extraordinaire, est hors des loix de la nature, & par conséquent inexplicable.





GANGRENE survenue à la suite de la Goutte , & guérie par l'usage du quinquina ; par M. ROSSIGNOLLY , docteur en médecine , à Grasse en Provence.

Je fus appelé au commencement de Janvier auprès de M. Mougins , receveur des domaines de cette Ville. Je reconnus en lui les signes d'une goutte prochaine. Je prescrivis une saignée ; je lui traçai un régime convenable , & lui conseillai de substituer la patience aux autres remèdes : mais ces deux points , quoiqu'essentiels , furent mal observés. Mon malade oublioit sa raison pendant les accès de goutte qui se présentoient régulièrement chaque nuit , & satisfaisoit indistinctement son appétit pendant leur intermission. Il arriva par-là que les douleurs devinrent plus cruelles , & les plaintes plus amères. J'accordai à la violence du mal , quelques juleps calmans , & l'usage de quelques topiques anodins , faits avec le lait & la jusquiame : mais on ne s'en tint pas à des remèdes , qui ne faisoient qu'adoucir un mal incurable dans ses paroxismes. Mon malade vouloit guérir , & cette envie que je combattois vainement , lui fit prêter l'oreille à des avis pernicieux , que des amis imprudens lui donnoient , & lui fit employer les

remedes qui lui vinrent de tous côtés. Il fit usage à mon insçu, de la tisane sudorifique, des évacuans, des résolutifs, des répercussifs, & de tout l'attirail de la crédulité & de la charlatanerie. Cette manœuvre pitoyable fut pratiquée sourdement pendant un mois & demi, après lequel il parut sur le ponce du pied gauche une légère phlogose, qui annonçoit l'éruption de la goutte, & le terme des douleurs; mais elle n'en fut que le prélude.

Deux jours après ayant visité le pied du malade, je trouvai la gangrene déjà établie sur les phalanges. L'extinction de la chaleur naturelle, l'insensibilité, la noirceur, & cette odeur qui est inséparable de la mortification, ne me convinrent que trop de son existence. Je demandai la cause d'un changement si soudain & si inespéré, & l'on m'avoua de bonne foi que le malade, toujours la dupe de sa crédulité, avoit tenu la veille, en conséquence d'un avis nouvellement donné, le pied souffrant, trempé dans l'urine pendant un long intervalle. Après avoir conféré de son état avec son chirurgien, qui jouit dans ces cantons d'une réputation bien acquise, & de qui l'avis est assurément d'un grand poids dans les matieres de son ressort, nous nous décidâmes pour les scarifications; nous fîmes quelques mouchetures sur les phalanges; mais notre

étonnement fut bien grand quand , le premier appareil ôté , nous découvrîmes que la gangrene avoit fait des progrès & s'étoit étendue sur le metatarse : nous fîmes de nouvelles mouchetures avec aussi peu de succès ; la gangrene sembloit s'étendre à la faveur de nos opérations ; de sorte que le surlendemain la masse même fut assaillie , & la lividité parvint jusqu'aux malléoles. Je m'apperçus alors de l'inutilité des scarifications : c'est pourquoi nous bornâmes nos vues & nos soins à fixer la gangrene par l'usage du quinquina. Sa vertu antigangréneuse n'avoit point échappé à mes observations , & j'en avois déjà fait l'heureuse épreuve à deux différentes fois. Je l'employai dans cette nouvelle occasion à plus forte dose , que je n'avois fait dans les précédentes : le malade en prenoit jusqu'à six gros par jour. L'unique topique que nous employions , étoit une fomentation faite avec quelques toniques & vulnéraires , & aiguillée de quinquina & de cascarille. Notre espoir ne fut point trahi : la gangrene fut fixée pendant trois jours , que nous nous en tîmes scrupuleusement à cette manœuvre. Notre pronostic n'étoit pas , comme on peut aisément se le persuader , du goût du malade , qui connoissoit tout le prix de son être & les douceurs de la vie. Il demanda une consultation qui fut faite par des chirur-

giens, qui ne firent qu'approuver notre conduite passée, & applaudir à nos vues présentes : mais bientôt après on amena à notre malade un de ces miraculeux guérisseurs qui ont des spécifiques pour tous les maux, dont la science est toute mystique, & que l'amour de la vie & la crédulité mettent en crédit dans le monde. Il nous montra à son premier abord, l'insuffisance & l'ignorance la plus marquée. J'avoue que le dépit de me voir en parallele avec un automate, me fit refuser à mon malade des avis que j'aurois dû lui donner par humanité. Je m'étonne que l'Etat n'ait jamais décerné des peines afflictives contre cette espece d'empiriques, qui surprennent aussi grossièrement la bonne foi des malades, & qui faisant la honte de l'art, sont la peste de l'espece humaine. *Artium nobilissima medicina, verum propter eorum qui eam exercent ignorantiam, inferior omnibus habetur, erroris causâ quâdâ soli arti medicæ in urbibus nulla pœna præfixita est.* Celui-ci joua son rôle de son mieux ; il flattoit, puisqu'on vouloit l'être : mais le progrès du mal décéla son ignorance. Le sphacele, malgré ses prétendus spécifiques, s'étendoit jusqu'au corps des muscles de la jambe. On se ravisa alors ; l'on nous rappella ; nous nous rapprochâmes du malade ; son état nous paroissoit désespéré ; la fièvre continue avec redoublement,

s'étoit mise de la partie : des syncopes fréquentes, & bien souvent une léthargie profonde, nous faisoient craindre à tout moment pour ses jours ; le mal nous paroissoit consommé : mais ce que nous n'osions espérer, arriva ; la fièvre disparut à la faveur des remèdes appropriés que j'employai, & la gangrene céda encore au quinquina, & se fixa conformément à nos desirs. Nous visâmes en même tems aux moyens d'amener une louable suppuration, & à faciliter par-là une amputation naturelle, ce qui étoit l'unique parti qu'il nous étoit permis de prendre, & le résultat d'une nouvelle consultation. A ce dessein nous fîmes quelques taillades profondes sur l'endroit de la partie sphacelée qui approchoit de la saine, que nous pansâmes avec les antiseptiques. Quelques jours se passèrent sans qu'il se présentât le moindre signe de suppuration, mais ensuite nous vîmes quelques suintemens. Nous fîmes encore des scarifications, & mordîmes un peu sur le vif, afin que les remèdes portassent de plus près. Le succès couronna nos travaux ; la suppuration s'établit ; les chairs sphacelées & gangrenées se détachèrent peu-à-peu des saines. La main du chirurgien aidait chaque jour la nature dans ce pénible ouvrage, & préparait la place pour l'amputation des os de la jambe. Elle fut faite bientôt après, sans que le malade

formât aucune plainte, ni ressentit aucune douleur. Nos remèdes furent ensuite assortis à l'état de la plaie ; la cicatrice se forma peu-à-peu, & le malade vit, au grand étonnement d'une Ville des plus incrédules sur les merveilles de la médecine.

PREMIERE QUESTION.

S'il est permis d'employer les évacuans pendant les signes d'une goutte imminente ?

Quelle que soit l'opinion vulgaire & l'idée avantageuse que l'on se forme des évacuans, je ne crois pas que la bonne pratique nous en permette l'usage pendant que les premiers signes de la goutte commencent à se manifester. C'est ici véritablement le cas où il faut commettre à la nature le soin de sa délivrance, & lui laisser tout l'honneur de la victoire. En effet quel pourroit être le but d'un médecin en administrant ces remèdes ? Seroit-ce de dissiper la matière morbifique ? On en verra l'impossibilité ; si un sang grossier & coenneux est à l'abri de leurs efforts. Les humeurs étant alors pêle-mêle, les évacuans ne feroient qu'y porter un plus grand désordre, ou pour mieux dire, achèveroit de tout confondre.

D'ailleurs, à quels dangers n'exposeroit-on pas un malade, si en voulant dissiper cette humeur, on l'amenoit sur une partie noble ;

On ne connoît que trop les funestes effets d'une goutte remontée , & nous n'avons été que trop souvent les inutiles spectateurs des cruelles métastases. *Piaculum igitur erit*, dit Baglivi, *in hisce casibus naturæ cursum perturbare , quæ veluti per crissim , noxiam materiam ad pedes secernit.* Les premières attaques de la goutte doivent être les premiers signaux qui doivent nous tenir en garde contre les évacuans. Les douleurs qui se font sentir au pied du malade , nous annoncent le dessein de la nature : c'est-là la place qu'elle s'est désignée pour y déposer la matiere goutteuse , avec laquelle elle est aux prises : vouloir la détourner par une autre voie , c'est aller directement contre ses vues.

Appliquons ces principes à la conduite du sieur Mougins , & nous découvrirons sans peine la raison pour laquelle la nature tarda à faire l'éruption qu'elle méditoit. Les remèdes qu'il prit à mon insçu , furent autant d'obstacles qui s'opposoient journellement au dessein de la nature. Elle faisoit en vain dans le paroxisme nocturne , un effort pour se débarrasser de l'humeur goutteuse ; la nourriture qu'il prenoit , empâtoit de nouveau cette humeur , & la concentroit dans le sang. Les évacuans ouvroient des glandes qui étoient faites pour donner passage à toute autre humeur fluide : les sudorifiques à leur tour , donnoient au sang un mouvement

314 GANGRENE A LA SUITE

étranger qui détournoit sans cesse l'humeur de l'endroit où la nature vouloit la déposer,

C O R O L L A I R E.

Soyons les interpretes de la nature , & non les correcteurs. Pour donc l'aider dans ce pénible travail , c'est à d'autres remedes qu'il faut recourir. Je les réduits à la saignée & aux délayans. Il ne s'agit en pareil cas , que de ménager les efforts de la vertu syftaltique , pour faciliter l'expulsion d'un suc , dont le sang cherche à se débarrasser. La saignée remplit parfaitement cet objet , en donnant aux vaisseaux plus de capacité , à proportion qu'elle leur dérobe plus de fluide : elle met la nature à portée de faire ses arrangemens , & contribue à rétablir cet ordre si vanté , & cet équilibre entre les solides & les fluides , si nécessaire pour perfectionner les crises.

Mais en pratiquant la saignée avec prudence , on doit mettre en usage les délayans , qui seuls sont capables de fournir au sang le véhicule nécessaire , & donner à ses globules la facilité de rouler librement ; ainsi le dépôt se fera sans trouble & sans danger.

I I. Q U E S T I O N.

Si l'urine étoit capable d'avoir produit la gangrene ?

Je sçais que ce n'est pas ici la seule occasion

où l'éruption de la goutte se soit annoncée par la gangrene, ni la seule expérience en ce genre, que nous avons à présenter aux yeux du public, puisque bien des causes peuvent concourir en pareil cas, à produire ce funeste accident ; mais je me persuade que l'urine peut en être la première cause. L'analyse chymique nous démontre que l'urine est surchargée d'un sel ammoniacal, & par conséquent qu'elle est froide & repercussive de sa nature. Le degré de froideur que le sel ammoniac communique à l'eau, est tel ; selon les expériences de M. Boerrhaave, qu'il surpasse même celui de la glace. Or, personne n'ignore que la gangrene ne soit souvent le funeste effet des repercussifs employés à contretems : faut-il donc s'étonner que le pied du sieur Mougins ait été la triste victime de cette cruelle pratique ? Il est à observer que quand ce remède fût employé, la goutte avoit déjà fait en partie l'éruption qu'elle méditoit ; qu'il paroïssoit depuis quelques jours une légère phlogose à la racine du gros doigt du pied, & qu'à l'aide des anodins & des émolliens, les pores de la peau étoient ouverts pour donner une issue à la matière morbifique. Il arriva donc par l'application de ce remède astringent, ce qui n'arrive que trop fréquemment quand on emploie imprudemment ou par ignorance des topiques aussi dangereux. Le mouvement progressif

des liquides fut interrompu , les humeurs repercutées se coagulerent , les canaux se bouchèrent , & les esprits vitaux cessèrent de circuler : d'où il est à conclure que l'urine peut avoir agi sur cette partie , comme nous voyons quelquefois l'air extérieur porté à un haut degré de froideur , agir sur un membre exposé à ses impressions.

COROLLAIRE.

On ne sçauroit trop user de prudence dans l'usage des repercutifs ; mais on n'en doit jamais faire usage dans toutes les maladies à éruption , puisque ces remèdes sont contraires aux vues de la nature. Tandis que celle-ci ne s'occupe uniquement qu'à dissiper des sucs dont elle est surchargée , les repercutifs se bornent le plus souvent à fixer ces sucs , non seulement en les coagulant , mais encore en resserrant les fibres nerveuses des vaisseaux qui les contiennent.

III. QUESTION.

S'il convenoit d'employer les scarifications ; dès-lors que la gangrene fut établie ?

Il semble d'abord que la gangrene devant se combattre par les scarifications , rien n'étoit plus convenable que de les employer , du moment qu'elle se manifesta. C'est-là la pratique qui nous a été tracée par les maîtres

de l'Art. C'est-là le cercle étroit dont on n'a encore osé s'écarter. J'avoue cependant que dans le cas présent, les scarifications furent nuisibles au malade, & même en pure perte. La raison en est bien évidente; c'est que le dépôt se faisant par congestion, & non pas par fluxion; on ne remédioit qu'à une partie du mal, en faisant des scarifications, puisqu'à peine étoient-elles faites, qu'une nouvelle congestion se formoit sur la partie supérieure, & nous fournissoit bientôt une nouvelle gangrene. J'ose même dire que les scarifications & les fomentations spiritueuses étoient une digue que nous opposions à la matiere goutteuse, qui sans ces obstacles qu'elle trouvoit sur son chemin, se fût précipitée vers le pied, où elle se fût amoncélée, ou que trouvant le passage fermé par la crispation des fibres, elle étoit forcée de s'arrêter où elle trouvoit une résistance insurmontable.

De-là on peut également conclure que l'amputation ne pouvoit avoir lieu; car sans nous arrêter à l'âge avancé du malade, à son tempérament cacochyme, ni à un levain dartreux qui rouloit dans ses humeurs, la nature du mal devoit suffire pour nous détourner d'un dessein aussi périlleux. Il est hors de doute que la gangrene n'eût pas tardé de se loger au lieu où l'amputation eût été faite. D'ailleurs, comme il a été

318 . GANGRENE A LA SUITE

fort ſçavamment obſervé dans plufieurs mémoires inférés dans ce Journal, auxquels je n'ai point à ajoûter, on doit diſtinguer en bonne pratique les gangrenes qui reconnoiſſent une cauſe externe d'avec celles qui ſont produites par une cauſe externe. Dans les unes il faut de la hardieſſe & de la témérité; dans les autres, de la méfiance & de la circonſpection. Dans les premières il faut laiſſer agir la chirurgie inſtrumentale, & dans les ſecondes, la réprimer ſagement : retrancher en ce dernier cas un membre gangrené, ce n'eſt point remédier à la cauſe du mal, c'eſt ôter une partie de ſes effets, pour en voir bientôt reproduire de plus terribles.

COROLLAIRE.

On doit ſe propoſer un plan d'opérations, plus juſte & plus régulier : puisſque la cauſe du mal eſt interne, c'eſt par des remèdes internes qu'il faut l'attaquer & la détruire : le ſang eſt le ſiège de la maladie, & la gangrene, ſon funeſte effet : il faut donc travailler à la dépravation de l'un, & à la fixation de l'autre : ce double avantage ſe rencontre heureuſement dans l'uſage du quinquina. Cette écorce ſi vantée par ſa vertu fébrifuge, doit être encore plus précieufe à nos yeux par ſa qualité antifeptique. Il eſt à préſumer qu'elle agit ſur le ſang & qu'elle

empêche la corruption, ainsi que les amers agissent sur la biere, & empêchent qu'elle ne se décompose & ne dégénere en liqueur vappide. Son principe amer joint au principe balzamique si ami de la nature, doit nous le faire regarder comme un confortant spécifique, propre à donner du mouvement aux liquides, & à relever le ton des solides. Un effet bien marqué de cette même vertu tonique, est le bôurlet rouge qui se forme entre la partie saine, & la partie gangrenée : c'est le mur de séparation que la nature met entr'elles : mais c'est alors le tems de procéder à de nouvelles opérations ; il faut, sans perdre de tems, faire des profondes scarifications sur la partie gangrenée la plus voisine de la saine, pour préparer par cet endroit un égoût à la nature. Sans cette précaution, on comprend que la matiere morbifique destinée à former la suppuration, ne trouvant point d'issue préparée, pourroit être repompée, & rentrant dans la circulation, y produire des ravages auxquels on ne pourroit pas remédier.



OBSERVATION

*Sur une espece de fièvre gangreneuse ; par
M. SUMEIRE, docteur en médecine,
à Marignane.*

Le 9 de Mars je fus mandé à une ménagerie peu éloignée de Marignane , pour voir un homme âgé d'environ quarante ans , d'un tempérament robuste , mais fort affoibli par des fièvres intermittentes qu'il avoit gardées pendant plusieurs mois , pour avoir refusé les remedes propres à les combattre. Cet homme après avoir eu une querelle très-piquante avec quelqu'un qui le chargea des plus rudes injures, se trouva languissant durant quelques jours : il se plaignoit d'une lassitude accablante ; enfin il fut saisi sur le soir d'un frisson violent , auquel succéda la fièvre la plus vive. Le chirurgien qui fut appelé & qui passa toute la nuit auprès du malade , fut obligé de le saigner trois fois dans l'espace de quelques heures , pour calmer le feu & abbatre la vivacité de la fièvre. Ce fut le matin que je vis le malade : sa fièvre étoit tombée, son pouls étoit petit, quoique fréquent ; la chaleur de la peau étoit à-peu-près naturelle ; mais il avoit paru sur le visage,

&c

& principalement à la lèvre supérieure, aux joues, sur les os de la pommette, au nez & aux sourcils, une éruption gangréneuse qui tumésoit beaucoup les parties, & qui rendoit affreux l'aspect du malade : l'intérieur de la bouche étoit parsemé d'aphtes noires ; on en voyoit une rangée le long des dents molaires de la mâchoire supérieure du côté droit ; il suintoit un ichor sereux, jaunâtre & extrêmement fétide des boutons gangréneux qui étoient répandus sur la face ; il étoit difficile de soutenir l'odeur cadavéreuse qui s'exhaloit de ce malade, & surtout celle que répandoit la fumée épaisse qui accompagnoit le souffle qui sortoit de sa bouche, lorsqu'il l'ouvroit : sa voix s'étoit déjà fort affoiblie ; il se plaignoit d'une douleur & d'un embarras sur le devant de la poitrine. On me montra le sang qu'on avoit tiré de la dernière saignée ; il s'en étoit séparé peu de sérosité jaunâtre, & la partie solide ou coaguleuse avoit la superficie coenneuse, & marbrée d'une molle consistance. Je lui fis donner sur le champ l'ipécacuanha, qui excita quelques vomissemens ; j'ordonnai pour le soir, un lavement simplement émollient : je prescrivis des mouchetures & des scarifications, selon l'état des parties gangrénées, qu'on fomenta avec l'esprit de vin camphré, & qu'on couvrit d'onguent de styrax.

Le lendemain le 10, il fut purgé avec une potion composée de tamarins, de rubarbe & de manne ; ce remede l'évacua beaucoup, & les déjections qu'il rendit, étoient d'une fétidité extraordinaire ; mais son pouls devint plus foible, & sa voix s'éteignit : les aphtes gangréneuses avoient gagné toutes les gencives du côté droit, & la gangrene s'étoit répandue dans toute la bouche, & s'étoit étendue vraisemblablement jusques dans l'œsophage, & peut-être dans la trachée-artère : il avoit paru au coude du bras droit, quelques boutons, qui comme ceux du visage, furent d'abord rougeâtres & un peu douloureux, mais qui devinrent bientôt noirs. Quand on touchoit les boutons dans cet état, on trouvoit que la chair étoit dissoute, & tout-à-fait dépourvue de sensibilité : il parut aussi des boutons de la même nature, au doigt index de la main gauche. J'ordonnai un gargarisme avec l'eau de rose camphrée, & je conseillai l'usage d'une tisanne antiseptique, composée d'une décoction de quinquina, à laquelle je fis ajouter le syrop de limon, & le camphre dissous dans du vinaigre : le malade prit assez de cette tisanne ; cependant le 11 il avoit perdu entièrement la voix ; son pouls étoit presque éclipse ; il étoit dans un léger délire, & il fut sur le point de mourir. Le chirurgien qui le vit dans cet état, scarifia

le dedans de la bouche , qu'il toucha ensuite avec une plume trempée dans du miel rosat , auquel on avoit ajoûté de l'esprit de vitriol ; par cette manœuvre il soulagea un peu le malade qui parut se ranimer : il eut la force de jeter les membranes pourries qui se détachotent du fond de la bouche ; il prit des cuillerées de gelée de corne de cerf , que je lui avois fait préparer : le 13 , il étoit mieux , il avalloit ses bouillons ; il usoit de la gelée de corne de cerf , qui étoit fort de son goût , & de la teinture de quinquina , que je lui prescrivois. Comme on lui passoit de tems en tems dans la bouche des plumes trempées dans le miel rosat , mêlé avec quelques gouttes d'esprit de vitriol , il continuoit de jeter des membranes pourries , qui se séparotent de l'intérieur de la bouche , & même du fond du gosier. Le 14 , que je le vis , il avoit un visage serein , sa respiration étoit libre , il prenoit facilement tout ce qu'on lui présentoit , son pouls étoit réglé & presque naturel , toute la gangrene s'étoit détachée du visage où la suppuration manifestoit des chairs vives & naturelles ; tout l'intérieur de la bouche présentoit aussi une couleur animée ; la gangrene du doigt index de la main gauche s'étant séparée , on y voyoit une plaie fort belle : les boutons qui avoient paru au coude

324 OBS. SUR UNE FIEVRE GANGRÈ

du bras droit, s'étoient étendus & avoient formé une plaie sèche, couverte d'une croûte gangréneuse qu'on scarifia, & où on établit la suppuration, de la même manière qu'on avoit fait ailleurs : le malade connoissoit son mal, il se décourageoit ; mais quand on lui faisoit envisager que le danger étoit passé, il se livroit à l'espérance : nous crûmes qu'il se tireroit d'affaire ; cependant il avoit toujours la voix éteinte, & il signifioit qu'il y avoit encore beaucoup d'embarras dans son gosier & dans sa poitrine. Il continua l'usage de la teinture de quinquina, & de la gelée de corne de cerf, pendant trois ou quatre jours ; mais malheureusement la gangrene ayant fait vraisemblablement des progrès dans l'œsophage, & peut-être dans la trachée-artère & les poulmons, il perdit de plus en plus ses forces, & il mourut.



OBSERVATION

*Sur une Paralysie de la moitié de la tête ;
du visage & de tout le côté gauche , guérie
par les antivénériens ; par M. BALLAY
le jeune , chirurgien à Orléans.*

M. * * * en 1756, fut attaqué d'une grande douleur de tête du côté gauche, qui fut suivie d'une fièvre continue, gonflement considérable à la gorge & à toute la moitié de la tête, du visage & du col (du côté gauche), & peu de tems après, d'un engourdissement dans toutes les parties affectées.

Le malade eut un prompt secours de plusieurs médecins expérimentés qui lui prescrivirent une diette sévère. Ils le firent saigner promptement plusieurs fois du bras & du pied ; on lui donna l'émétique plusieurs fois réitéré, dans le commencement & dans la suite de la maladie, avec les potions laxatives convenables, & les remèdes intérieurs & topiques propres à cet effet, avec les différentes tisannes & lavemens, qu'il est inutile de rapporter. Malgré ce traitement suivi, la maladie résista, au lieu de diminuer ; l'engorgement & l'engourdissement des parties affectées augmentèrent jusqu'au point de faire tomber la moitié de la tête,

du visage & du col, dans une paralysie parfaite.

Le malade devint extrêmement défiguré par l'altération du visage, des tégumens & parties musculaires saines, puisque l'œil gauche étoit à moitié ouvert, la paupière inférieure du côté du grand angle, ou interne en partie renversée; les muscles, le frontal, le sourcilier, l'orbiculaire, & ceux du nez du même côté gauche, étoient changés de leur situation naturelle, sans sentiment ni mouvement, ainsi que les muscles du visage, des lèvres & autres des environs; la bouche étoit tournée jusqu'à l'oreille droite, & le muscle orbiculaire des lèvres à moitié paralysé; la luette & la glande amygdale gauche s'étendoient du côté droit sain: toutes ces parties paralysées occasionnoient non seulement la difformité du malade, mais il articuloit très-mal, à peine pouvoit-on l'entendre; il respiroit avec peine, & avaloit de même.

La maladie résistoit aux remèdes ordinaires, malgré l'exactitude du traitement, & le malade étoit dans une triste situation. On lui ordonna d'aller à Bourbon-les-Bains; ce que le malade exécuta peu de tems après dans une saison favorable: il prit les eaux & les douches; enfin il fit tout ce qu'on lui prescrivit. Le malade revint des eaux un peu soulagé, & moins défiguré: mais en

passant par Orléans, pour s'en aller chez lui, il y resta quelque tems où il retomba presque dans son premier état ; pour lors il envoya chercher les premiers médecins qui l'avoient traité, & même consulta plusieurs autres de mes confreres, qui lui ordonnerent plusieurs remedes très-propres à sa maladie, qui n'eurent pas plus de succès. Il m'envoya chercher par un ami commun, pour me consulter aussi, pensant bien que ces Messieurs avoient ordonné & employé tous les bons remedes que l'art peut enseigner pour la guérison d'une semblable maladie, néanmoins sans aucune réussite ; que d'ailleurs le malade étoit dans la force de sa jeunesse, & d'un très-bon tempérament ; après avoir examiné, toutes ces choses, je jugeai qu'il y avoit quelque vice dans les liqueurs du malade, qui avoit donné origine primitivement à cette maladie permanente & rebelle, & même l'entretenoit. Je demandai au malade s'il n'avoit point eu quelques galanteries, ce qu'il me nia formellement ; dans le même préjugé, j'insistai encore, & lui dis que s'il avoit ce vice, ce seroit un grand avantage pour sa guérison, & que j'espérois le guérir si la chose étoit : il me dit toujours que non. Je demandai à le visiter ; je ne trouvai aucune induction aux parties génitales, ni dans aucun endroit du corps ; mais voici ce

que j'observai : l'amygdale gauche , non seulement étoit attirée du côté droit sain , mais encore une fois plus grosse que la glande amygdale droite , & qui étoit presque toute schirreuse , sans sentiment ni mouvement , ce que je connus par les différens instrumens avec lesquels je la touchai à différentes fois , & quand je la pressois , il en sortoit par plusieurs petites ouvertures , une matiere ichoreuse & purulente qui s'y formoit , ce qui me fit connoître qu'elle étoit en partie abcedée : je pouffai mon examen plus loin ; j'apperçus plusieurs petits ulceres au gosier , très-superficiels & presque imperceptibles , qui laissoient échapper une matiere visqueuse & purulente , qui par son acrimonie occasionnoit un crachement continuel au malade , qui l'incommodoit beaucoup ; ce fut alors que je fus plus fortifié dans mon pronostic. Je proposai les grands remedes au malade , auxquels il ne voulut point consentir. Je lui fis prendre néanmoins pendant quelques jours de suite la panacée mercurielle , déguisée avec d'autres drogues convenables ; j'eus la satisfaction de voir les parties qui étoient paralysées , devenir douloureuses. Ce fut alors que je dis au malade , que s'il vouloit que je le passasse par les grands remedes , que je le guérissois sûrement ; enfin il y consentit , après bien des sollicitations. Je commençai à lui prescrire un

Régime de vie doux, humectant & rafraîchissant, avec les tisannes & les apôtèmes délayans & apéritifs, & les lavemens pour lui entretenir le ventre libre, & les différentes purgations douces; après quoi, sans lui donner les bains, je lui fis faire les frictions mercurielles, par un de mes élèves en ma présence, en commençant par les pieds, jambes, cuisses, continuant par le périnée, les fesses, le dos, les épaules, & finissant par les bras, avant-bras & poignets, suivant la méthode ordinaire. Je donnai d'abord le mercure en petite dose, en l'augmentant par degrés, & je laissai plus d'intervalle entre chaque friction, qu'à l'ordinaire, pour faire séjourner le mercure plus long-tems dans les liqueurs, afin que la cause fut plus efficacement détruite. Je faisois aussi prendre de la panacée mercurielle entre chaque friction. Le mercure s'est porté très-peu à la bouche, mais toutes les parties affectées sont devenues douloureuses, & ont pris leurs fonctions & situations naturelles, après trois mois & demi de traitement.

La convalescence du malade, & son rétablissement ont été achevés par la diette blanche, le laitage & les bons alimens. Le malade jouit depuis onze mois d'une santé des plus parfaites, & d'une guérison radicale.

OBSERVATION

Sur la guérison d'une hydropisie de poitrine jointe à l'ascite ; par M. BAUDOT, docteur en médecine en la ville de la Charité sur Loir.

L'hydropisie de poitrine a été considérée dans la médecine ancienne & moderne, comme une maladie de très-difficile guérison : l'ascite n'admet souvent pas moins de difficulté, quoique ma pratique & celle des autres Médecins fournissent quelques exemples d'un heureux succès ; mais la cure de ces deux hydropisies réunies dans un même sujet au degré le plus éminent, & en partie par une voie inusitée, forme à mon sens un espèce de phénomène en médecine, que j'ai cru devoir être présenté aux observateurs de l'art.

En l'année 1751, Madame Picart, femme du sieur Picart, entrepreneur des Ouvrages du Roi, demeurant en la ville de la charité sur Loir, pour lors âgée d'environ quarante-cinq ans, d'une taille grande proportionnée en grosseur, d'un tempérament robuste, bien constituée à tous égards, qui avoit essuyé néanmoins depuis dix ans plusieurs attaques de rhumatisme inflammatoire, dont le siège principal étoit aux jointures des ex-

trémities supérieures & inférieures, fut saisie le 27 Mars de ladite année de douleurs de rhumatisme très-aigues dans les jointures des extrémities supérieures seulement, avec fièvre, insomnie & très-grande difficulté de respirer. L'apparition de ce dernier symptome me fit juger que l'humeur de rhumatisme s'étoit fixée, dans cette attaque, principalement dans les vaisseaux du poulmon. Quelques saignées au bras & au pied, une diète humectante, des boissons délayantes antiphlogistiques, calmerent dans les premiers jours la férocité des symptomes, & la malade se trouva en état d'être purgée le premier Avril, fixieme jour de la maladie avec la casse, les tamarins, la manne & le syrop de roses solutif.

Le 3 Avril la malade fut de nouveau attaquée d'insomnie & d'oppression, sans fièvre, ni douleurs, du moins fortes; je m'apperçus en même tems de bouffissure au visage, dès le lendemain tout le corps devint édémateux, la soif augmenta, les urines diminuerent considérablement & déposèrent un sédiment briqueté, le dégoût fut extrême, le ventre se rendit paresseux, & se tuméfia en peu de jours extraordinairement, la fluctuation des eaux devint bientôt manifeste, l'enflure édémateuse des cuisses, des jambes & des pieds répondoit à la grosseur

du ventre. A ces signes qui caractérisoient l'ascite, se joignirent ceux de l'hydropisie de poitrine; la toux sèche & fréquente, la respiration de plus en plus laborieuse & entrecoupée, la difficulté de se tenir couchée, & ensuite l'impossibilité de rester le corps droit dans son fauteuil sans courir le risque d'être suffoquée, obligèrent d'avoir recours à différentes machines, pour soutenir la tête & le corps de la malade courbés en devant, la déglutition se faisoit avec peine. Dans le commencement de la maladie le pouls étoit petit & fréquent, dans l'augmentation inégal, & dans l'état inégal & languissant; les progrès en furent si rapides, que le 12 Avril la malade étoit réduite aux dernières extrémités.

Les médicamens hydragogues & diurétiques variés & en forme liquide, furent mis en usage dès les premiers jours; ils ne produisirent aucun bon effet sensible, les urines diminuoient encore davantage, ce qui me déterminà à les donner sous une forme sèche, en interdisant à la malade l'usage de toute boisson excepté les bouillons, après cependant en avoir conféré avec M. l'Hermite, Docteur en Médecine de la ville de Nevers, que le mari de la malade fit appeler le 11 Avril & qui m'aida de ses conseils pendant trois jours; & quoique raisonnablement nous ne pouvions nous flatter de

quelque espoir, nous nous déterminâmes à prescrire à la malade de quatre en quatre heures le bol suivant.

R. Arcani dupl. ʒ f. croci mart. aper gr. vj. kermes min. gr. f. extr. brion. in vino albo facti ʒ f. bolus.

Le nître purifié & la racine de bardane entroient dans les bouillons. Ces remèdes furent administrés par un chirurgien expérimenté, beau-frère de la malade, qui ne la quitta ni le jour ni la nuit.

Le 18 Avril à une heure après minuit, je fus appelé de la part du chirurgien pour voir la malade, dont la situation l'inquiétoit fort; je la trouvai effectivement dans un état de suffocation des plus violents, qui fut suivi d'une laborieuse expectoration d'eaux claires un peu visqueuses, ce qui dura une heure. Le reste de la nuit & la journée suivante se passerent à l'ordinaire; le 19 à la même heure, même paroxisme de toux suffocante, expectoration de plusieurs pintes d'eaux de même qualité; j'y fus encore appelé, la malade passa mieux le reste de la nuit & la journée, le pouls un peu plus développé, moins inégal, les urines commencèrent aussi à couler. Le 20 à la même heure, semblable paroxisme dont je fus encore témoin; mais j'observai que les oscillations du poulmon étoient plus vives, moins de contraction, moins de suffocation, & les eaux sortoient

avec une sorte d'aisance : après le paroxisme , la malade resta un peu couchée dans son lit , & le sommeil survint. Pendant le jour, les urines coulerent en grande abondance , la tumeur du ventre , l'enflure des extrémités diminuerent , l'eau suintoit de toutes parts , des jambes & des pieds , & dès ce jour la malade commença , à l'aide de sa garde , de faire quelques pas. Les accès reprirent & continuerent toutes les nuits tant qu'il y eut de l'engorgement aux poulmons , & les urines ne cessèrent de couler dans la plus grande abondance jusqu'à l'évacuation entière de l'abdomen , ce qui se fit dans l'espace de quinze jours. J'ai soutenu cette opération de la nature par des gelées & de légers cordiaux , insensiblement la malade reprit ses forces , son appetit & son sommeil. J'ai terminé la cure par une tisane pectorale & légèrement apéritive , & par des purgatifs hydragogues continués plusieurs mois. La malade depuis ce temps a joui de la meilleure santé , & n'a eu jusqu'à présent aucune attaque de ses douleurs de rhumatisme.

Qui ne conviendra que cette maladie ne soit surprenante ? Un déluge universel avoit inondé toutes les parties du corps , avec une précipitation qui a peu d'exemples. La force & la sagacité de la nature , qui par un seul canal auroit à peine suffi à la décharge de

te torrent , s'en sont ménagées deux également puissans ; la trachée artere pour épuiser le liquide qui inondoit les poulmons & les parties qui y ont rapport ; les reins , pour transmettre à la vessie & rejeter , par le canal de l'uretre , l'excédent de celui qui remplissoit l'abdomen & les extrémités inférieures , qui de leur côté se sont ouvert une issue à travers les pores cutanés.

HISTOIRE d'un enfant tombé dans le ventre de sa mere , par une ouverture faite à la matrice dans les douleurs de l'enfantement ; par M. MONRO le pere , professeur d'anatomie , à Edinbourg.

Au mois de Mars 1754 , M. Ramsay , chirurgien de cette Ville , me pria d'assister à l'ouverture du cadavre d'une femme morte dans les douleurs de l'enfantement , sans avoir pu être délivrée. Il m'apprit qu'elle avoit déjà mis au monde deux enfans morts & un vivant ; qu'étant à terme , elle avoit senti les premières douleurs de l'enfantement le mardi au matin ; qu'elles avoient continué tout ce jour & le lendemain ; que le soir elle avoit fait un très-grand effort , qui avoit été accompagné d'une douleur extrêmement vive dans le ventre ; que depuis

ce tems-là on n'avoit plus senti l'enfant & elle mourut le vendredi au matin.

Après qu'on eût emporté avec des éponges tout le sang qui baignoit le bas-ventre, on apperçut un enfant à terme avec ses membranes, placé dans la partie inférieure de l'abdomen, un peu du côté droit : le placenta & le cordon ombilical étoient entiers ; la matrice de la mere s'élevoit jusqu'au nombril, sa substance étoit molle & spongieuse, comme elle l'est ordinairement dans les femmes enceintes : il ne parut rien d'extraordinaire au-dehors ; mais lorsqu'on en eût renversé le fond sur les os pubis, on apperçut une ouverture large de quatre doigts, près de son col ; l'ayant remise dans sa place, on l'ouvrit longitudinalement par sa partie antérieure, on vit plus distinctement l'ouverture, qui s'étendoit depuis l'orifice interne de la matrice en en haut un peu obliquement vers le côté droit : l'orifice de la matrice n'étoit presque pas ouvert ; la surface de ce viscere étoit unie & paroissoit tapissée d'un velouté très-fin. Je jugeai, à la grandeur des sinus, de la partie postérieure du fond, que c'étoit-là que le placenta avoit été attaché.



SUITE du Mémoire sur des vers sortis des reins & de l'urètre d'un enfant, avec des réflexions sur la néphrotomie, par M. MOUBLET, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, & chirurgien de l'hôpital de Tarascon, en Provence.

Dans ces fontes considérables d'humeurs, il ne faut point attendre que les abcès aient acquis une parfaite maturité ; j'évitai en l'ouvrant de bonne heure, que le pus en croupissant & en s'insinuant dans les interstices des fibres, ne se ménageât des sinuosités, que venant même à crever intérieurement, le pus ne se répandit dans la capacité, & ne causât des accidens mortels.

Mais pourquoi, de l'intérieur même du rein, le pus de cet abcès qui étoit si avant que ma première incision ne pût l'atteindre, prit-il sa pente vers l'extérieur & pourquoi ne s'épancha-t-il pas également à l'issue du rein dans la cavité du bas-ventre ?

La partie externe du parenchyme du rein avoit contracté dans toute l'étendue de l'endroit enflammé une forte & intime adhérence avec le péritoine, & en y faisant une ouverture, les matières purulentes n'avoient aucune communication avec

la capacité, & ne pouvoient que s'écouler par cette voie, qui étoit continue du fond jusqu'au dehors.

C'est à la faveur de cette adhérence naturelle, qui colle & qui unit les parois externes des viscères enflammés avec la surface des parties qu'ils touchent, qu'on fait sans beaucoup de risque l'ouverture des abscesses internes, & qu'on évite deux inconvéniens à redouter l'épanchement & la hernie.

Le pus au commencement étoit louable, les reins réprirent leurs fonctions, un organe peut être blessé sans que son action soit lésée, pourvu que les sécrétoires ne soient point offensés. Le pus des reins doit être visqueux, parce que les reins ont une substance charnue, & que la coction du pus dans les parties charnues se fait plus aisément. La chaleur égale de ce viscère, son mouvement régulier atténue, convertit, assimile mieux les molécules hétérogènes des liqueurs extravasées qui se décomposent, & les rend d'une consistance & d'une qualité meilleure.

L'ulcère se détergeoit par deux endroits : les urines blanchissoient, parce qu'elles charrioient du pus, leur sérosité, douée d'une qualité détersive, lui fournissoit un véhicule qui adoucissoit son acrimonie ; ce qui me porteroit à croire que des ulcères internes, qui viendroient après une inflammation suppu-

tée, celui des reins seroit le moins difficile à guérir.

Dès que j'eus reconnu que le pus étoit dépravé & mal conditionné, que les lèvres de la plaie étoient béantes, livides, spongieuses; ma principale attention fut d'enlever les obstacles qui s'opposoient à la régénération des chairs. Ce que je faisois en détergeant & en fondant les ligamens purulens qui restoient au fond de l'uretre, en tâchant de dissiper ces humeurs fétides qui y crouissoient, & de tarir la source de celles qui s'y déchargeoient. Je croyois pouvoir appaiser par les mêmes moyens les rétentions d'urine que le malade essuyoit de tems en tems, que j'attribuois à ces caroncules & à ces flocons qui se détachent de la substance même du rein suppuré, qui, entraînés par le flux des urines, s'engagent dans les ureteres, en bouchent le passage, & causent des paroxismes de colique néphrétique, & de dysurie.

Les injections balsamiques ne me furent d'aucun secours. Quand un viscere suppure, il devient l'égoût de tout le corps. Toutes les impuretés s'y rendent, s'y épaississent, & forment des embarras: & il suffit que la partie ne puisse se dégager de tout le pus qui y croupit, pour qu'il s'y corrompe davantage, il regorge dans la masse, & bien-

tôt tous les fucs acquierent la même âcreté,
& le même vice.

Convaincus de ces justes raisons, les anciens ont regardé les ulceres des reins comme incurables, ou de très-difficile guérison, à cause que ces organes sont très-douloureux, & que leurs fonctions sont essentielles à la vie. L'abondance du pus qu'ils rendent, prouve encore la difficulté de les déterger. Son croupissement peut entraîner une colliquation de chairs. Ces matieres âcres & sanieuses peuvent déchirer, ronger, corroder des parties nerveuses d'une sensibilité extrême. Il est à appréhender qu'en tombant dans la vessie, elles ne l'irritent, ne l'enflamment, ne l'ulcerent; des vaisseaux considérables peuvent enfin s'ouvrir, & produire des hémorragies funestes.

Parmi tant de désordres à craindre, je jugeois le malade fort heureux, quand je vis l'écoulement cessé, & l'ulcere cicatrisé. Je croyois la maladie terminée, & ce fut par la clôture même du trou fistuleux, que ces ligamens putrides retenus & croupissans plus long-tems, devinrent plus fétides, & exhalerent une mauvaise odeur. Les engorgemens du bas-ventre recommencerent, les urines qui se ramassoient, causoient par leur quantité des distensions excessives; les sécrétaires embarrassés, les excrétoires rétrécis ne

pouvoient la laisser passer, & l'ulcere se renouvelloit toutes les fois que les excréments purulens étoient accumulés dans une certaine quantité.

Je ne pouvois porter qu'un prognostic très-fâcheux d'une maladie si invétérée & si compliquée. La partie affectée, ses fonctions si essentielles, interrompues depuis si long-tems, les dérangemens qu'elles entraînoient dans les viscères voisins, les divers changemens auxquels cet ulcere étoit exposé, la mauvaise qualité de l'humeur qui en couloit, les tristes accidens qui l'accompagnoient, ceux encore plus funestes qu'on avoit à redouter, m'effrayoient pour la vie du malade : car les ulcères, par le séjour du pus, se cavent toujours plus, s'enveniment pour ainsi dire, & dégénèrent en des fistules incurables. On doit craindre que la partie ne tombe en fonte, & le malade dans l'atrophie & le marasme.

Une si prompte détérioration ne pouvoit être attribuée à la faute du pansement qui avoit toujours été simple & méthodique. J'avois eu soin de ne jamais tamponer l'ulcere, ni de le trop remplir de bourdonnets, de crainte de comprimer & de meurtrir les chairs, & d'entretenir une inflammation & une suppuration sourde : je m'étois servi des détersifs & des dessicatifs les mieux indiqués,

selon les différentes mutations de l'ulcère. L'incision avoit été faite à propos, & le pus, dont j'avois favorisé l'écoulement, n'avoit pas eu le tems de se répandre, ni de se pratiquer des sinuosités.

Je n'avois aucun indice de cacochimie, qui me portât à soupçonner un vice dans les liqueurs, une discrasie, une acrimonie prédominante : l'enfant étoit sain, fort & robuste ; il n'avoit point été malade depuis qu'il avoit été taillé ; il jouissoit auparavant d'une santé ferme & constante, & il étoit d'un tempérament vif & sanguin.

Ces accidens ne dépendoient pas non plus du siège de la maladie, de l'organe affecté, ni de son mécanisme interrompu : une tumeur inflammatoire interne subit les mêmes états que celle qui attaque les parties externes. L'abondance du pus est dûe à la substance charnue des parties qui suppurent : non seulement le mécanisme de ce viscere n'entretenoit point par son action cet ulcère, il semble même qu'il facilitoit sa guérison par la détension du pus que procuroit l'urine.

Aussi je n'en accusois que le mauvais caractère de l'ulcère qui l'avoit fait dégénérer en fistule. La matiere ichoreuse la plus tenue s'évacuoit, la plus crasse abbreuvoit le fond, acquéroit par son séjour une intensité de pour-

ture & d'acrimonie, & devenoit comme le germe & le levain de celle qui s'y amassoit insensiblement.

Cette sanie corrosive, en se glissant entre les trames des fibres solides, produit la colliquation de la partie, corrompt les bons suc qui y abordent. En se mêlant avec nos liqueurs, elle déprave la lymphe générale du corps, à qui elle communique la même malignité dont elle est empreinte. La masse des humeurs vitiée, sans baume & sans vertu, altere la chilification, & l'hématose, détruit les principes du sang, déränge les fonctions des organes, & cause bientôt la fièvre lente & la mort.

L'impossibilité de modifier cet ulcère, & le dépérissement du malade me firent concevoir le dessein de tenter l'opération. Quel autre moyen s'offroit-il pour guérir un ulcère si rébelle & si fétide, puisque je pensois que tout le mal procédoit du croupissement de ces matieres, & que je n'envisageois que cette seule voie, pour lui donner une entière issue ?

Cette opération me paroissoit dangereuse, soit par rapport au siège de l'ulcère, soit par rapport à la difficulté d'y porter les remèdes appropriés. Il falloit nécessairement ouvrir jusqu'au foud, & je devois m'attendre à des sinuosités profondes & tortueuses ; il

falloit faire des incisions très-considérables ; causer des grandes pertes de substance , dans des parties très-déliçates , sans pouvoir se promettre le moindre succès.

Quelque grande que fut cette opération , j'étois décidé à la faire pour sauver la vie au malade ; & je pense que mon raisonnement étoit fondé dans un péril si éminent sur les regles d'une saine pratique : cependant elle eût été inutile , quoique très-indiquée ; & les principes les plus lumineux de la chirurgie ne pouvoient apprendre d'où provenoient tous ces funestes effets. Ce n'étoit pas , comme on auroit pu vraisemblablement le penser , ni des fables , & des graviers engagés dans les reins , qu'il en falloit tirer , ni des matieres purulentes qui y séjournoient , faute de débouché , à qui il falloit donner une pente & une libre issue : mais tous ces symptomes étoient procurés par des vers. Dès que les deux premiers se furent fait reconnoître , en injectant des décoctions ameres dans l'ulcere ; les deux qui restoit , prirent une autre route , enfilèrent l'uretere , sortirent heureusement par ce canal , & l'enfant fut guéri.

Ces vers cachés , & enfouis dans la substance du rein , se nourrissoient de ces matieres corrompues , & entretenoient par leurs piqueures , & les irritations qu'ils produi-

soient, une inflammation & une suppuration continuelle qui menaçoient les reins d'une consommation totale.

On trouve dans les auteurs un grand nombre d'observations (a) des reins ulcérés, & des viscères du bas-ventre rongés & percés par les vers. Les Journaux de France & d'Allemagne nous fournissent beaucoup d'exemples de toutes sortes d'abcès, desquels il est sorti des vers. Bartholin, Plater, Amat Lufitan, Fabrice Hilden, Dodonæus dans les centuries de Bonet, Fernel, Columbus, Schenchi, Stalpart, & plusieurs autres parlent des vers rendus par les urines, après des retentions. Sennert (b) fait l'histoire d'une personne qui rendit un ver prodigieusement long, en pissant du sang. Duret (c) rapporte avoir jetté lui-même un ver vivant de la verge, de couleur rouge. Pierre Barque (d), chirurgien des gardes Françaises, assure avoir tiré d'un abcès du ventre d'une femme, un nombre considérable de vers gros comme les doigts, qui furent entraînés avec le pus. Guillemau (e) en décrit un de six pouces de long, écailleux, tiré d'un abcès qu'il conserva pendant un mois vivant.

Les anciens avoient tellement reconnu ces ulcères vermineux (f) qu'ils en avoient fait

(a) Ambr. Paré, liv. XX, pag. 471. Cæf. Claudin-
responf. med. 40. Chirurg. de Manget. Rivier. obf. xiiij.
pag. 783. (b) Senn. p. 386. (c) Amb. Paré, liv. pag. 472.
(d) Ambr. Paré, p. 472. (e) *Id.* (f) Chalm. ch. XV. p. 315.

une classe à part. Ils les attribuoient à un excrément phlegmatique & pituiteux, produit par l'intempérie de la partie, sa chaleur immodérée & contre nature. Ils ne se trompoient qu'en prenant la pourriture pour la cause, qui n'en est que l'effet.

Ils avoient même remarqué l'espece de vers qui est propre à ces ulcères, & qu'ils y retrouvoient toujours. Ils les dépeignent ronds, petits, de couleur blanche, & les appellent *Scolec*es (a). Cardan rapporte (b) avoir pissé lui-même plusieurs vers de cette sorte, courts, menus, qui avoient vécu long-tems. Riviere (c) cite un jeune homme tourmenté d'une douleur insupportable aux reins, qui rendit avec ses urines, plusieurs vers de la grosseur & de la longueur d'une aiguille, cornus & friables. M. Panthiot, médecin de Lyon, a donné une description très-exacte & très-circonstanciée d'un ver d'une longueur extraordinaire, que rendit un Capucin par le canal de l'uretre, après avoir ressenti des douleurs de néphrétique, qui a donné matiere à une sçavante dissertation de M. Chycoineau.

Je me rappelle qu'en 1726 ou 27, je diséquois au jardin du Roi, avec le neveu

Ambr. Par. chap. IX. p. 318. Schench. lib. 3. obs. 75. & seq. Cæf. Forest. in Schol. ad obs. 26. lib. 18. Marc Aur. Sever. ch. 38. Tulp. liv. 2. ch. 46. Wierus, lib. 4. c. 16. Langin. lib. 1. epist. 38. (a) Avicenn. p. 24. Paul. lib. IX. cap. 17. Pigras. ch. XXXV. p. 150. (b) Card. comment. aphor. 76. sect. 7. (c) Rivier. obs. XL. p. 601.

de l'illustre M. Duverney : nous prîmes un chien gros & vigoureux pour démontrer la chilification. Après avoir fait l'ouverture du bas-ventre, nous apperçûmes que le rein droit étoit difforme, & d'une grosseur extraordinaire. Nous le détachâmes, nous en fîmes la coupe dans sa longueur. A peine eumes-nous ouvert la membrane propre du rein, que nous découvrîmes un ver d'une couleur jaune marbré, de la longueur environ de douze pouces, qui avoit dévoré toute la substance du rein, sans que sa santé & sa vigueur parussent en ressentir la moindre altération. M. Duverney trouva cette observation si surprenante, qu'il nous dit qu'il en feroit part à l'académie royale des sciences.

Il suit de tous ces faits rassemblés, qu'entraînés par le torrent de la circulation, il peut s'engager des corps étrangers dans toutes les parties indifféremment ; mais qu'en parcourant le cercle du corps, les vers s'arrêtent plus volontiers & plus souvent dans les reins. Seroit-ce parce que le bassin du rein leur est un espace plus commode & plus large pour les retenir & les loger ? Seroit-ce que sa chaleur plus égale, plus modérée leur offre un foyer plus approprié pour éclore & s'y conserver ? Seroit-ce enfin parce que ce viscere est arrosé d'un plus grand nombre de vaisseaux, & sert à une sécrétion plus

abondante, ou parce que l'urine leur fournit des fucs qui leur sont propres, & une nourriture plus analogue.

On ne doit pas ainsi rapporter toujours les rétentions d'urine à des sables & à des graviers, qui en sont cependant les causes les plus fréquentes. Ces maladies peuvent se distinguer en étudiant, & en combinant les signes qui leur sont propres, & que j'ai remarqués dans cette observation. On reconnoîtra les vers par les piqueures, les morsures dont le malade se plaint, les élancemens, les douleurs lancinantes & vives qu'il ressent par intervalle, par le remuement, l'ondoyement qui est au fond de l'ulcère, un mouvement vermiculaire, enfin par la fonte, & l'insigne puanteur de la sanie.

En effet combien de preuves ne pourrois-je pas rapporter de colique néphrétique qui ont cessé après la sortie des vers. Riviere fait mention dans ses observations (a) d'un empirique qui avoit guéri des ulcères aux reins invétés, & qu'il regardoit comme incurables par le seul usage du mercure, ce ne pouvoit être que des vers retenus qui les entretenoient. On voit par-là combien il est avantageux de connoître la cause des maladies, & de les combattre dans leur source.

On n'est pas toujours assez heureux pour que ces corps étrangers sortent d'eux-mêmes.

(a) Riv. observ. pag. 750.

mes. Il n'arrive pas souvent que la nature fuscite ou prolonge des grandes maladies pour faciliter la guérison des maux qui paroissent incurables. L'art tâche d'imiter en cela ses procédés, & tente de leur pratiquer des issues pour rétablir des dérangemens qui menacent la vie.

Cette observation ne se borne pas à elle-même. Elle nous présente des vues plus étendues, & nous prouve qu'on peut inciser les reins par la région lombaire, pour procurer l'extraction des calculs qui sont dans sa substance.

* La néphrotomie, à laquelle le plus grand nombre se refuse, ne paroît pas l'opération la plus difficile, ni la plus dangereuse de la chirurgie. Plusieurs auteurs véridiques attestent qu'elle a été pratiquée avec succès. Il suffit qu'elle ait été faite une seule fois, pour prouver incontestablement qu'elle peut réussir : je dis plus, qu'on est coupable de ne la pas tenter, lorsqu'il n'y a aucune ressource. On ne doit compter pour rien les douleurs de l'opération, quand c'est le seul moyen de sauver la vie au malade. Je pense que le premier qui, livré à la force de son imagination, a ouvert la vessie urinaire pour en ôter la pierre, a été plus hardi, & plus entreprenant que celui qui l'a tirée du rein, parce qu'il a agi sans modele & sans guide,

& que le second s'est conduit par analogie ,
& par comparaison.

Je ne décrirai point les moyens que les anciens ont employés pour la faire. Peu soigneux de nous apprendre de quelle maniere ils se sont comportés dans leur opération ; ils ne nous annoncent que leurs succès. D'ailleurs mon dessein n'est point de traiter à fond cette matiere ; je ne fais en passant qu'expliquer ma pensée.

Quels sont les obstacles qui se présentent dans cette opération , pour nous empêcher de l'entreprendre dans le rein considéré dans son intégrité ! La nature des parties intéressées qu'il faut couper pour parvenir jusqu'à eux , est musculeuse , & n'offre rien de particulier. L'incision du parenchime des reins peut être regardée comme peu périlleuse par elle-même , puisqu'on ouvre la substance même du cerveau : les reins ont encore une défense qui les met à couvert de beaucoup de dangers , & qui facilite cette opération. Ils sont revêtus de la duplicature du péritoine ; par cette double enveloppe , on peut pénétrer jusques dans l'intérieur des reins , sans entrer , pour ainsi dire , dans la capacité du bas-ventre.

Si les signes univoques du calcul des reins , les fréquens paroxismes de néphrétique , la suppression des urines , un senti-

ment de pesanteur & de compression, la rétraction du testicule du côté du rein affecté, la stupeur de la cuisse, &c. suffisent pour constater la pierre, toutes les difficultés sont bientôt levées. La seule peine qui s'offre dans la néphrétomie, est de ne pouvoir s'assurer de la pierre par la sonde, avant de commencer l'opération. Persuadé que la pierre existe, voici comme je pense qu'on peut tailler le rein.

Le malade situé commodément, panché sur le côté, il faut faire une incision au-dessous de la dernière fausse côte, près des vertèbres des lombes, telle qu'on jugera à propos, pour agir avec liberté. Quand on aura pénétré dans la cavité du bas-ventre, & qu'on aura mis la convexité du rein à découvert, on prendra un trois-quart canelé, qu'on introduira dans l'épaisseur du rein, au milieu de sa longueur, environ un demi-pouce, tendant vers le bassin. On ôte le trois-quart, on laisse couler la sérosité & le sang qui se présentent, & on y passe une sonde canelée à bouton; en levant la canule, on l'enfonce doucement dans le rein, on cherche par différentes inflexions & différens mouvemens & on sonde si on trouve une pierre; si on la rencontre, on conduit sur le fillet un bistouri, avec lequel on fait une incision convenable, on passe le doigt pour diriger les instrumens, on retire la son-

352 SUR DES VERS SORTIS DES REINS.

de , on introduit , à la faveur du doigt qui touche la pierre , une tenette appropriée , on la charge , & on la tire ; on renouvelle cette opération , selon le nombre des pierres qui s'y trouvent.

Cette opération est très-praticable, confiée à un chirurgien habile , lorsque la nécessité l'autorise. L'inconvénient , qu'il est impossible d'éviter , est que l'examen de la sonde , quelquefois fautive , & insuffisante pour s'assurer de la présence de la pierre dans la vessie , ne peut précéder la taille du rein , & faire partie de l'opération.

Cette manœuvre est celle qui remplit le mieux nos vues. Je l'ai essayée , telle que je viens de la décrire sur le cadavre. Elle m'a suffi pour pénétrer dans le rein , & pour me permettre les suites de l'opération. Quelque différence qui se trouve à la faire sur le vivant , elle me paroît pouvoir être exécutée avec succès. Cette matiere est très-délicate , & mérite d'exercer les plus habiles maîtres. Ce ne sont que des idées que je propose , auxquels chacun peut ajoûter les siennes , & que je suis même prêt d'abandonner , pour prendre un sentiment plus plausible.



O B S E R V A T I O N

*Sur une amputation extraordinaire, par
M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS,
médecin à Aumale.*

La matrice est-elle un viscere si peu essentiel à la vie, qu'on puisse l'amputer sans inconvénient ? Tulpius fait bien mention de l'extirpation d'un skirre malin de l'*utérus* ; mais aucun auteur, que je sçache, avant M. Caillé, n'a parlé de l'amputation de ce viscere. Son observation paroît ne laisser aucun doute sur la possibilité de cette opération. Celle que j'y vais joindre, me semble donner de nouvelles forces à la vérité qu'il veut établir. Mais avant toutes choses, est-il bien sûr que ce soit la matrice que nous ayons l'un & l'autre fait amputer ? Cette opération pourroit-elle manquer de produire des symptomes graves, que nous n'avons esquivés dans l'un ni dans l'autre cas ? Pour moi j'avoue que, séduit par les apparences, & par l'idée d'un événement extraordinaire, j'ai cru d'abord avoir fait emporter la matrice ; mais les réflexions de M. Boullon, médecin d'Abbeville, qui voulut bien m'accompagner chez la malade, six jours après l'opération, m'ont fait sentir

la précipitation de mon jugement. Je doute ! L'objet de nos opérations me paroît équivoque. Ne seroit-cepas un polipe que nous aurions fait extirper ? Peut-être M. Caillé douteroit-il avec moi ?

Le premier Janvier dernier , la femme du sieur Ficheux de Bouafle âgée d'environ trente ans , & grosse à - peu - près de deux mois & demi , fit une chute sur le ventre. Depuis elle sentit une douleur sourde à la matrice. Son ventre s'éleva plus que dans les grossesses précédentes. Elle ne pouvoit se baisser , sans un vif sentiment de douleur à la région hypogastrique. Elle fit sa couche à terme , le 10 Juillet. Sa sage-femme a prétendu depuis , avoir senti , avant l'enfant , un autre corps se présenter , mais que l'enfant l'avoit écarté. Quoi qu'il en soit , l'accouchement fut heureux ; mais les douleurs de la matrice devinrent si-tôt après très-aigues ; le ventre demeura aussi élevé & aussi dur , comme s'il y avoit eu un second enfant à délivrer. Cependant les vuidanges couloient très-bien. Le vendredi 14 Juillet , sur les six heures du matin , cette femme étant un genou en terre , & jettant les cris les plus ameres , sentit un corps d'un volume considérable , se présenter à l'orifice externe de la matrice , & s'engager dans le vagin. Elle essuya une syncope si violente , qu'on craignit qu'elle n'expirât

dans la minutte. M. Rougemas l'aîné, chirurgien de Villers, arriva peu d'heures après. Exercé dans l'art des accouchemens, il convint qu'il n'avoit rien vu de pareil à ce qui se présenteoit à ses yeux. J'étois dans un village voisin. Je vis la malade sur les deux heures après-midi. Je trouvai un corps piriforme, long d'environ neuf à dix pouces, gros comme la tête d'un homme, portant environ vingt pouces de circonférence à son milieu. Je jugeai à l'instant que c'étoit un renversement de la matrice. Deux anneaux faillans formant de chaque côté une espece d'entonnoir, me confirmèrent dans cette idée. Je les pris pour les trompes de fallope, dont ils occupoient à-peu-près la place, dans une matrice distendue. Ils étoient environ à trois pouces du fond. Cette masse étoit dure, solide, froide, couverte de lambeaux mollaſſes, noirs & livides, qui s'enlevoient au moindre effort. Toute la surface étoit gangréneuse, à l'exception de la face supérieure, qui depuis la vulve jusqu'à son milieu, étoit fraîche & vermeille, & paroissoit du moins à l'œil, conserver un reste de vie. Cette masse charnue exhaloit l'odeur la plus insoutenable, & fournissoit un suintement des plus abondans, demi-fanieux, & demi-sanguinolent. Les urines couloient involontairement. Le malade éprouvoit les douleurs de reins les plus horribles,

& de fréquentes syncopes. Le pouls étoit foible, chancelant, petit, fugitif. La langue demouroit humide, & même froide, & cependant la soif étoit inextinguible. La face étoit hippocratique, la peau froide & couverte d'une sueur grasse. Les yeux seuls conservoient leur état naturel. Une toux sèche, & de tems en tems des hoquets augmentoient la férocité des douleurs. J'opinaï sur le champ pour l'amputation. Je sentoï & l'impossibilité de la réduction d'un viscere tout gangréneux, & d'une si énorme grosseur, & le danger du retard dans une gangrene qui alloit intéresser de si près tous les viscères du bas-ventre, par la communication la plus rapide : mais je sentoï aussi combien peu la malade étoit en état de soutenir l'opération. La mort paroïsoit prochaine. Il falloit tenter de ranimer les forces vitales. C'étoit même l'unique moyen de retarder les progrès de la mortification. Je me servis du seul cordial que j'avois sous la main, le vin pur ; mais comme la soif l'engageoit à boire beaucoup, je lui fis ensuite donner de l'eau rougie. Je conseillai aussi un gobelet de décoction de quinquina, de contrayerva & de serpentinaire de virginie, de quatre heures en quatre heures. Je fis appliquer sur la partie la même décoction aiguillée d'eau-de-vie, fortement camphrée. Le lendemain, sur les sept heures du matin,

je trouvai la malade plus forte , le pouls plus développé , & moins rapide. Le tiraillement des lombes étoit supportable. Je proposai l'opération. On appella pour la pratiquer , M. Rabineau , chirurgien de Senarpont , qui la commença le dimanche matin ; mais un hémorrhagie abondante , malgré la ligature , & une syncope , suite naturelle des tiraillemens & de l'effusion du sang , l'empêcherent de l'achever. Il n'emporta que les deux tiers de la masse , & eut bien de la peine à arrêter avec l'agaric de chêne , le sang que fournissoient douze ou quinze gros vaisseaux. Je n'assistai pas à cette opération. Je ne revis la malade que le mardi 18. Je trouvai tout le résidu , gangréneux & même sphacelé en plusieurs endroits. L'odeur étoit si cadavereuse , qu'il ne me souvient pas d'avoir rien senti de pareil. Le cas étoit urgent. Il n'y avoit point d'espérance de séparation de l'escarre. La mortification alloit gagner l'intérieur. M. Tempé , chirurgien de Sarcus , fit la ligature & acheva sur le champ l'extirpation , sans la moindre démonstration de douleur de la part de la malade. J'examinai cette piece , toute informe qu'elle étoit depuis la première opération. J'y retrouvai les deux orifices , que j'avois pris pour les trompes de fallope. Ils pouvoient aisément recevoir le tuyau d'une plume à écrire. J'y insinuai le petit doigt

avec un peu de résistance. Ces orifices, comme je l'ai dit, représentoient un entonnoir dont les bourrelets ou bords supérieurs formoient à chaque côté l'angle dont j'ai parlé. La continuité du canal avoit été détruite à la première opération. Le plan des fibres me parut longitudinal.* Je donnai quelques coups de bistouri dans le corps de cette masse. J'aperçus à la surface un tissu charnu, de plus d'un pouce d'épaisseur, sous lequel étoit une substance blanche dure & compacte, comme la substance médullaire des reins. La portion charnue étoit parsemée de très-gros vaisseaux remplis d'un sang noir assez fluide. Tout mon regret est de n'avoir pas conservé ce morceau, que son infection engagea à jeter à la rivière. Un examen moins superficiel, auroit sans doute répandu un plus grand jour sur sa nature; mais j'étois loin de chez moi : je manquois d'eau-de-vie & de vase, pour le transporter.

Nous n'eumes pas à cette fois l'inconvénient d'une hémorragie. On fit le pansement avec des plumaceaux imbibés de teinture de myrrhe & d'aloës fortement camphrée. Dès le lendemain la contraction naturelle de la partie fit glisser la ligature. Pour lors on se contenta d'injecter le vin tiède avec égale quantité de la teinture. On continua la décoction de quinquina un jour ou deux. L'opération avoit été le terme des douleurs;

mais non celui de la fièvre. Elle se soutint pendant huit jours avec bouffissure , & toux sèche des plus fatigantes. Je revis la malade six jours après l'opération avec M. Boullon. Ces symptômes nous parurent menacer d'une péripneumonie. Nous conseillâmes la saignée au bras. La toux cessa comme par enchantement ; la fièvre baissa , & finit deux jours après : mais le lait étoit tari. Il causa des inquiétudes dans les jambes & les cuisses , & des douleurs sur-tout aux gras de jambes. Peut-être aussi ces accidens étoient-ils le résultat de l'épuisement , comme il arrive à la suite des diarrhées violentes. Nous fumes surpris de trouver le ventre plat & mollet , sans douleur. Il n'est pas moins étonnant que la plaie n'ait fourni aucune suppuration , & qu'on n'ait apperçu aucun lambeau d'escarre ; quoiqu'il soit très-sûr que ce qui étoit demeuré au-dessous de la ligature , fût parfaitement gangrené. M. Rabineau qui a suivi les pansemens , a seulement observé qu'une heure ou deux après l'injection , il découloit de la vulve une espèce de sanie semblable à de la lie de vin , de couleur & de consistance totalement différente de l'injection , mais sans mauvaise odeur. Etoit-ce une colliquation des résidus gangréneux que la chaleur & l'humidité du lieu pouvoient fondre , sans qu'il se soit établi de suppuration ? C'est ce que je laisse à décider. Au reste cet écoule-

ment cessa avec la fièvre. Il ne resta que les inquiétudes dont j'ai fait mention, & la bouffissure. Ils céderent aux seuls bouillons de cresson & cerfeuil. La malade se trouva parfaitement guérie au bout de trois semaines, à un peu de foiblesse près.

Ce corps étoit-il la matrice ? étoit-ce un polipe ? S'il avoit été emporté d'une seule opération, on y auroit cherché les trompes, les ligamens, une cavité quelconque qui auroit démontré si c'étoit une matrice renversée. Mais tout étoit délabré. Il ne restoit que la moitié des canaux, qu'on pouvoit soupçonner être les trompes. Les pavillons en étoient séparés. Que peut-on statuer sur des indices si insuffisans ? Concluerai-je sur la figure ? Mais c'étoit aussi bien celle d'un polipe que d'une matrice renversée. Me fonderai-je sur l'observation que je fis faire à M. Rougemas qui, glissant le doigt autour du pédicule aussi loin qu'il put pénétrer dans le vagin, m'assura rencontrer par-tout un bourrelet conœve, ou si l'on veut, une rainure qui l'arrêtoit ? Ne peut-il pas se faire que le serrement de ces parties, & sur-tout l'attraction de l'orifice externe par le poids de la masse, en ait imposé au chirurgien, qui ne sondoit qu'avec beaucoup de peine une femme qui souffroit les douleurs les plus vives ? Enfin du volume dont étoit ce corps, si c'eut été la matrice, ses parois auroient-ils

eu trois pouces d'épaisseur ? Est-il à présumer qu'elle auroit pu se resserrer ? Peut-on croire que l'enfant eût pu vivre & arriver à terme, renfermé dans une matrice obstruée, dure, racornie ? Ne seroit-il pas du moins foible & languissant ? Il se porte très-bien. L'inflammation du bas-ventre n'auroit-elle pas dû être une suite & du déchirement des ligamens, & de l'avulsion des trompes, & de l'extirpation même ? Enfin la matrice est une masse spongieuse, un lacs de fibres membraneuses, de nerfs, de veines & d'arteres. Toute sa substance est d'une contexture uniforme. Ici nous rencontrons une substance charnue, & une médullaire très-compacte. Je suis très-porté à croire que c'étoit un monstrueux polipe causé par la chute du premier Janvier. Les suites de cette opération pourront éclaircir la question. On ne pourra regarder la stérilité comme une preuve évidente de la castration ; mais la fécondité démontrera qu'on n'aura pas touché à la matrice. Le retour des regles ne sera pas à son tour une preuve qu'on n'ait pas amputé ce viscere. Les vaisseaux du vagin peuvent y suppléer. Il y a eu ici une femme qui voyoit jusqu'au septieme mois de chaque grossesse. C'étoit par le vagin que se faisoit cet écoulement, puisque ses enfans vivent, & sont les hommes les plus forts de notre ville. Mais de la cessation entiere des regles, il semble

qu'on fera en droit d'inférer que la matrice a été extirpée. *Il seroit à souhaiter qu'à la mort de cette femme, les parens fussent obligés sous peine d'amende, d'en faire faire l'ouverture.* Ce seroit le moyen de constater tôt ou tard une vérité des plus importantes. Elle conduiroit à juger jusqu'à quel point est praticable l'opération césarienne.

GUERISON D'UNE BLESSURE

Qui a passé par la temple droite de la tête jusqu'au cerveau, par M. SCHUTTE, chirurgien à Cleves.

Gerrie van Kastren, demeurant à Cleves, se battit le matin du 12 Août 1756, avec deux soldats, auprès de la Thuilerie. Un d'eux le saisit par la tête, & l'autre lui déchargea par derrière un coup de sabre sur le côté droit de la tête, à environ un pouce au-dessus de l'oreille droite, & lui fit une blessure longue de quatre pouces. Il coupa le muscle crotaphite, la suture écailleuse, l'os des temples, la dure & la pie-mere, en sorte qu'on pouvoit voir distinctement le battement des arteres dans le cerveau, & que le blessé rendit une grande quantité de sang par les branches coupées de l'artere carotide & de la veine jugulaire externe

& interne, dont il fut considérablement affoibli.

Le premier chirurgien qu'on avoit appelé, ne voulut pas entreprendre cette cure, disant que le blessé ne vivroit pas jusqu'au soir; il lui donna une poignée de charpie pour la fourrer lui-même dans la plaie, afin d'arrêter le sang. Le blessé fut soigné de même jusqu'au troisième jour, & perdit beaucoup de ses forces. On appella enfin un autre chirurgien qui se chargea de la guérison, conjointement avec moi. Nous trouvâmes le blessé fort affoibli par la perte de sang, & au reste dans l'état que je viens de le décrire. Joignez à cela, qu'il ne pouvoit pas fermer la bouche, ni rien mâcher: ainsi il lui étoit impossible de prendre autre chose que du liquide avec une cuiller. Il ne pouvoit pas non plus parler, parceque au mouvement de la mâchoire inférieure, les parties blessées du crâne & de l'os des temples, craquoient & enjamboient les unes sur les autres.

On continua le pansement jusqu'au cinquième jour, avec de la charpie sèche & une fomentation de plantes résolatives, & d'autres semblables, bouillies dans du vin, dans lequel on trempoit un morceau d'étoffe de laine bien égouté & pressé, qu'on appliquoit chaudement par-dessus. Ensuite on mit dans la plaie des tentes imbibées d'essence, de

succin, & on la pansoit ainsi deux fois par jour, sçavoir, le matin & le soir.

Le sixieme jour, le blessé fut saisi d'une fièvre violente, & d'un délire qui continua jusqu'au neuvieme jour, mais qui ensuite diminua peu-à-peu.

Le septieme jour, nous tirâmes de la plaie, un gros morceau de la portion supérieure de l'os écailleux; & le douzieme jour, trois morceaux plus petits de l'os des temples, il continua d'en sortir deux ou trois morceaux tous les deux ou trois jours, & de cette façon, nous en tirâmes en tout jusqu'à treize.

Comme le muscle des temples étoit coupé, & que le blessé ne pouvoit pas mâcher, il fut obligé de se fourrer lui-même dans le gosier avec son doigt, du pain écrasé & de la viande coupée par petits morceaux, & de l'avaler de cette maniere.

Le quatorzieme jour, il sortit de sa maison, & alla lui-même chez le chirurgien pour se faire panser, & il fut totalement guéri dans le cours de cinq semaines. Il est maintenant aussi sain & aussi fort qu'auparavant; il mâche & mange comme un autre, & ne sent point de mal de tête: mais lorsqu'il se baïsse en avant, il sent sa tête pesante, enforte que c'est comme s'il alloit tomber. Au changement de tems, il sent

du côté blessé, une espece de bruit & de tintement d'oreille.

Remarques sur le cas précédent.

Quoique des blessures légères du muscle de la temple ne soient pas absolument mortelles, & qu'elles ayent même été guéries par d'habiles chirurgiens; quoique de cette blessure il n'arriva, par rapport au muscle temporal coupé, qu'une forte convulsion des muscles antagonistes, qui tirèrent la bouche du côté bien portant: d'où il s'ensuivit que la mâchoire d'en-bas, ne pouvoit pas se mouvoir vers en haut, & que le patient ne pouvoit ni manger, ni parler; il faut néanmoins convenir que ces plaies sont beaucoup plus difficiles à guérir, que d'autres blessures ordinaires de la tête, à cause du mouvement continuel de la mâchoire inférieure, chaque fois qu'on ouvre la bouche.

Lorsque cependant les blessures du muscle sont longues & profondes, qu'elles passent sur l'os écailleux, ou le haut de l'os des temples, & que ce muscle est coupé, alors ces blessures sont sujettes à beaucoup de danger, par rapport à l'artere temporale blessée, & à la veine jugulaire externe, aux gros nerfs & au péricrane, & cela d'autant plus que l'os des temples est par en haut

fort tendre & mince, & que la blessure est très-proche du cerveau. De-là il arrive souvent des hémorragies très-violentes, des convulsions, des délires, des fièvres violentes, des vomissemens, des diarrhées qui emportent communément le blessé, sinon plutôt, au moins le dixième jour, comme l'observe très-bien Jonston (in Hippocrat. Coac. Prænot. Aphor. 498 in not.) Hippocrate lui-même dit : *Tempora namque ob cerebri viciniam promptè convulsiones & reliquas noxias sentiunt*, (libr. de vuln.)

La mort suit ordinairement d'autant plus sûrement & plus promptement ces grandes blessures, qu'on ne peut pas arrêter ces fortes hémorragies, dont Brasavole (in Comment. ad Hippocr. Aphor. 9. lib. VII.) & Scrauterman (in Shed. renunciat. sect. 2. cap. 7. rapportent des exemples. Cependant si le sang ne pousse pas trop fortement, & que dans son tems on puisse l'arrêter, si d'ailleurs la constitution du blessé est saine & forte, qu'en pansant la plaie, on ait soin d'en tirer le sang, les éclats & la matière, & qu'il ne survienne pas d'accidens mortels, on parvient à guérir ces sortes de blessures dangereuses.

Mais le cas le plus fâcheux est lorsque la blessure à la temple passe, non seulement en dehors par le muscle temporal, par l'artere

carotide, par la veine jugulaire externe & les nerfs, mais même par l'os temporal, par l'artere carotide, par la veine jugulaire interne, par la dure & pie-mere, jusqu'au cerveau, & qu'avec cela il est entré beaucoup d'éclats ou morceaux de l'os de temples dans la plaie, comme il est arrivé dans le cas en question, où il a fallu beaucoup plus de peine pour arrêter à tems l'hémorragie qui étoit trop forte.

Il arrive même quelquefois qu'on ne sçauroit arrêter le sang par aucun moyen, auquel cas il s'ensuit des convulsions, & enfin la mort.

Ces éclats ou ces morceaux de l'os des temples & du crâne sont souvent entrés si avant dans la plaie, qu'on ne sçauroit les voir ni les trouver, & qu'ils ne peuvent être expulsés que par la nature même. Cependant si ces éclats ou morceaux sont entrés dans le cerveau même, & qu'on ne puisse les en tirer subitement, ils y occasionnent une putréfaction ou corruption considérable, qui doit nécessairement être suivie de la mort.

Il est aisé de comprendre de tout ceci, pourquoi ces sortes de blessures profondes dans les temples sont si difficilement & si rarement guéries, & que Celse a raison de dire, *In capitulis vulneribus interdum quasi miracula fiunt*. On apprend par-là aussi, qu'at-

tendu que certaines blessures de tête qui paroissent presque incurables, ont été néanmoins guéries, contre toute espérance, il ne faut jamais abandonner les blessés, quelque grièvement qu'ils soient attaqués, ni désespérer de leur guérison.

DESCRIPTION

D'un mal de gorge épidémique qui a régné dans un canton de la nouvelle Marche, près de Francfort sur l'Oder ; par M. DE BERGENNE, docteur en médecine.

La relation suivante m'a été communiquée par M. Rielites, homme respectable, & ministre de la principale église du canton. Je ne fais autre chose que rendre ses propres paroles.

Depuis le mois de Juillet, jusqu'au mois de Novembre de l'année 1755, notre canton qui contient plus de cent mille ames, a été sujet à une épidémie, qui attaquoit tous les enfans, depuis l'âge de deux ou trois mois, jusqu'à l'âge de douze ou treize ans, dont ils sont morts. La maladie s'y annonçoit par une espece d'esquinancie, ou par des douleurs du bas-ventre ; cette dernière espece cédoit aisément au plus léger remède ; mais le mal de gorge augmentant, avec difficulté

difficulté d'avaler, la luette la voûte du palais, & toutes les parties circonvoisines se tuméfioient, ce qui enfin suffoquoit les malades. Sitôt que la respiration devenoit difficile, & ne se faisoit qu'en sifflant, & que les malades rejettoient par le nez leur boisson, c'étoit un signe certain d'une mort prochaine; il n'y avoit aucun moyen de secourir les enfans à la mammelle; pour ceux qui étoient plus âgés, quand ils pouvoient gagner le neuvième jour, il crevoit un abcès; sans doute on en eût échappé un plus grand nombre, si au lieu de ces charlatans qui sont les médecins à la campagne, on avoit eu des médecins habiles; mais enfin, tel est le sort des gens relégués dans les villages; la suffisance fait tout le mérite de ceux qui se chargent de leur santé, & la crédulité du peuple en fait autant de victimes.

Ceux d'entre ces malheureux qui en échappoient, étoient pendant six semaines, deux mois, à parler du nez, ou à avoir la parotide gonflée, ou la vue égarée; tous ces accidens étoient plus ou moins longs, suivant que le malade avoit du froid, ou s'étoit exposé à l'air froid. Ceux de ces enfans qui n'avoient point eu des maux de gorge, étoient attaqués de tumeurs aux parties génitales, lesquelles tumeurs aboutissoient en abcès. Je me souviens que dans une

maison ; un enfant malade périffoit d'un abcès pareil , tandis que fa sœur fuccomboit à l'efquinancie. Il n'y eut point trois jeunes gens dans cet endroit , qui n'eurent les pieds enflés & douloureux. Toutes les perfonnes au-deffus de vingt ans , étoient à l'abri de cette maladie. Je ne me fouviens que d'une femme qui en ait été attaquée , & qui ait fuccombé , encore étoit-elle naturellement hétique. J'ai vu deux autres jeunes mariés , fe tirer de cette maladie , tandis que deux jeunes enfans qu'ils avoient , y ont fuccombé. La terreur panique s'est emparée de tous les efprits , & les questions fur la nature de cette maladie , fe font multipliées. Pour moi , voici au jufte , ce que j'en penfe. Cette année a été extrêmement pluvieufe , la plûpart des grains ont été pourris , & à peine s'est-il trouvé une fource dont l'eau fut pure , parce que les différentes eaux avoient féjourné trop long-tems , avant de s'écouler. J'eus occafion de faire cette remarque fur une infufion antispafmodique , que mon époufe préparoit. J'y remarquai fenfiblement un ver qui devoit fa naiffance à ces eaux croupies. Ce font donc ces différens vermiffeaux , qui , fuivant moi , fe font attachés à la gorge des enfans , & y ont caufé la maladie que nous avons décrite.

Les différens remedes dont on a fait ufage , font les gargarifmes de miel ou les rob

de sureau, dont les adultes se trouvoient mieux que les enfans auxquels on faisoit des injections avec du lait & de la camomille; on appliquoit des fomentations de grande consoude ou de fleurs de sureau; on préservoit les malades de l'air froid, & on ne leur faisoit boire que des liqueurs chaudes; lorsqu'ils en réchappoient, on terminoit par un minoratif: les mêmes remèdes employés en forme de bain, soulageoient ceux dont les pieds étoient enflés, & on leur recommandoit, sur toutes choses, de ne pas aller nuds pieds.

PROBLÈME DE MEDECINE,

Résolu par M. BERNARD, docteur & professeur en médecine, à Douai.

M. Bernard, docteur & professeur royal en l'université de Douai, vient de résoudre lui-même le grand problème physiologique, qu'il proposa l'année dernière.

Ce problème est un des plus compliqués qui aient paru jusqu'à ce jour en médecine: en voici un abrégé.

Un poulx égal & sain étant donné, ainsi qu'une respiration libre & aisée, soit vitale, soit animale, en outre la quantité de sang que le cœur jette dans l'aorte, lorsqu'il se contracte.

Déterminer, eu égard à cette quantité ;
 1°. la masse qui, à chaque systole & à chaque diastole du cœur, traverse différentes sections, qu'on imagine couper de distance en distance, tous les vaisseaux, pris ensemble non seulement du système général commun à toutes les parties organiques, c'est-à-dire, de l'aorte & des veines qui rapportent le sang au ventricule droit du cœur, mais aussi du système de l'artere & des veines pulmonaires.

2°. Déterminer la masse respective qui remplit ces vaisseaux, c'est-à-dire, l'augmentation, ou la diminution, ou l'égalité permanente de la masse particulière qui remplit différentes portions, interceptées entre deux sections déterminées, soit dans le tems de la systole du cœur, soit dans le tems de la diastole.

Il faut déterminer ces différentes masses traversantes & remplissantes, pendant la durée d'une respiration entière donnée ci-dessus, & ensuite pendant le tems de l'inspiration, & pendant le tems de l'expiration, ces deux tems étant pris séparément.

On voit la solution de ce problème dans une table figurative, avec son explication qui se vend chez Willerval, imprimeur, rue des Ecoles, à Douai.

Il faut remarquer que l'auteur suppose que

la quantité de sang qui sort du ventricule gauche du cœur pendant sa systole, est de deux onces. La seule difficulté que trouveront dans la table figurative, les curieux qui en voudront comprendre le contenu, c'est de déterminer l'endroit des sections que l'auteur laisse à deviner, & donne pour second problème.

Voici cette difficulté levée.

L'auteur admet deux sortes de sections ; les unes qu'il appelle *principales*, marquées par des chiffres romains ; les autres, qu'il nomme *intermédiaires*, désignées par des lettres alphabétiques. Il ne détermine point celle-ci, quant au lieu, mais seulement quant à la masse : celles-là au contraire sont déterminées, & quant à la masse traversante, & quant au lieu.

La première des sections principales, est l'orifice de l'aorte ; la seconde coupe toutes les petites arteres dans l'endroit où elles cessent de battre. On a remarqué qu'elles cessent de battre dans l'endroit où leur diamètre n'est que de la dixième partie d'une ligne ; la troisième s'éloigne encore plus de l'orifice de l'aorte ; elle coupe toutes les artérioles dans l'endroit où elles finissent d'être arteres ; cependant avant qu'elles n'ayent donné leurs vaisseaux sécrétoires ou lymphatiques. La quatrième embrasse

tous les commencemens des veines, tant sanguines que lymphatiques, qui aboutissent au système des veines caves. La cinquieme coupe toutes les veines dans l'endroit où elles deviennent excurrentes. La sixieme se trouve à la réunion des deux caves, ou si l'on veut, n'est autre chose que l'embouchure des deux veines caves dans l'oreillette droite, prise dans le sens de M. Winslow. La septieme est l'orifice auriculaire du ventricule droit. La huitieme est l'orifice arteriel du même ventricule droit. La neuvieme coupe les troncs de l'artere pulmonaire dans l'endroit où ils se plongent dans les poumons. L'auteur ne dit rien de la dixieme ; il s'y fait de trop grands changemens pour les spécifier dans la table figurative. Cette section se trouve à la jonction des arteres, aux veines pulmonaires. La onzieme coupe les veines pulmonaires dans l'endroit où elles deviennent excurrentes. La douzieme se trouve à l'embouchure des quatre troncs veineux pulmonaires dans l'oreillette gauche, prise dans le sens de M. Winslow. La treizieme enfin est l'orifice auriculaire du ventricule gauche.

M. Bernard fait voir les changemens que la respiration produit dans la circulation ; & détermine avec une précision très-exacte, la quantité de sang qui passe par toutes les

différentes sections qui viennent d'être rapportées.

Pour ce qui est des sections intermédiaires, la lecture de l'explication de la table, beaucoup d'étude & beaucoup d'attention pourront les rendre intelligibles.

PROBLÈME A RESOUDRE.

SCAVOIR, si l'on doit saigner dans les indigestions, principalement celles qui sont compliquées avec les convulsions.

On desireroit que cette question fût discutée en cinq ou six pages d'impression au plus, & qu'on y fit entrer plus d'observation, que de théorie.

LIVRES NOUVEAUX.

Traité des corps solides, & des fluides du corps humain, ou examen du mouvement des liqueurs animales, dans leurs vaisseaux, par M. *Malouin*, docteur agrégé à la faculté de médecine de l'université de Caën. Nouvelle édition augmentée d'un traité de l'Usage des Langues dans les sciences. A Paris, chez d'*Houry*, Imprimeur-Libraire, rue de la vieille Bouclerie, vol. in-12. Prix rel. 36 f.





OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

A O U T. 1758.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10. h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	13	20 $\frac{1}{2}$	17	27	11	0	O. méd.	Beauc. de nuages.
2	15			28	0	$\frac{1}{2}$	Idem.	Peu de nua.
3		22	18 $\frac{1}{2}$		1	0	N. mé- diocre.	Idem.
4	15	23	20		1		N-E. id.	Id. Quelq. gout. de pl. à 8 h. du f.
5	18	24	18				S. au N- O. id.	Id. orag. tonn. écl. & pluie méd. à 3 h. du f. & à 5 h. soir.
6	17	22	18	2			O. méd.	Couvert. quelq. gout. de pl. le mat. & le soir.
7	15	21	17		$\frac{1}{2}$		S-E. méd.	Peu de nua.
8	17	22	17	1			S. méd.	Id. Quelq. gout. de pl. à 8 h. du f.
9	15	22	17		0		S-O. méd.	Beaucoup de nua. pet.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
								pl. & tonn. à 7 h. du f. plus forte à minuit.
10	14	20	15	28	1	$\frac{1}{2}$	<i>Idem.</i>	Beauc. de nuag. petite pl. le soir.
11	14	17	15		2		<i>Idem.</i>	Couvert. pet. pl. par inter. le mat.
12	12	16	13				<i>Idem.</i>	Beauc. de nuages.
13	13	20	15			0	<i>Idem.</i>	Peu de nua.
14	14	20 $\frac{1}{2}$	16			$\frac{1}{2}$	O. méd.	Couv. pet. pl. le mat.
15	15	21	17				E. méd.	Beauc. de nuages.
16	15	20 $\frac{1}{2}$	16 $\frac{1}{2}$				E. au O. méd.	<i>Id.</i> Quelq. gout. de pl. & un coup de tonn. à 6 h. du f.
17	14	20	16		3	$\frac{1}{3}$	O. méd.	Beauc. de nuages.
18	12	19	15			0	<i>Idem.</i>	<i>Id.</i> Pet. pl. presque tout le soir.
19	12	18	13 $\frac{1}{2}$		6		<i>Idem.</i>	Peu de nua.
20	12	19	16				O. au S.	<i>Id.</i> Couv. le soir.
21	14	19 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{2}$		2		E. méd.	Peu de nua.
22	13	23	19		0	$\frac{2}{3}$	<i>Idem.</i>	<i>Idem.</i>
23	16	18	16		3	0	O. méd.	Couvert.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents. °	État du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
24	15	20 $\frac{1}{2}$	18	28	1	0	E au S-E. méd.	pet. pluie le matin. Beauc. de nuag. quelq. gout. de pl. & écl. le f.
25	15						S-S-O. médiocre.	Couvert. petite pluie le matin.
26							E. méd.	Beauc. de nuages. pet. pl. le soir.
27		19	15		0	$\frac{1}{2}$	O. méd.	Id. Pet. pl. le matin.
28	12	16	12 $\frac{1}{2}$		0	0	S-S-O. méd.	Id. Petite pl. par inter. le mat. le f.
29	12	16	13	27 $\frac{1}{2}$ 28	11 0	$\frac{1}{2}$ 0	Idem.	Couv. pl. pet. par int. tout le jour.
30	11	17	13				Idem.	Idem.
31	12	18	15 $\frac{1}{2}$	27 $\frac{1}{2}$	11		N. à l'E. méd.	Idem.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois, a été de 24 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 11 degrés : la différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 11 lignes : la différence entre ces deux termes est de 7 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du N.
 1 fois du N-E.
 7 fois E.
 2 fois du S-E.
 3 fois du S.
 9 fois du S-O.
 11 fois de l'O.
 1 fois du N-O.

Il y a eu 23 jours de tems nuageux.
 8 jours de couvert.
 19 jours de pluie.
 2 jours d'éclairs.
 3 jours de tonnerre.

Les hygrometres n'ont marqué de l'humidité que vers la fin de ce mois.

*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août de cette année ,
 par M. VANDERMONDE.*

Les fièvres érétyelateuses qui s'étoient déclarées pendant le mois dernier , ont continué jusqu'au 15 de celui-ci , mais avec moins de violence. Dans la plupart des sujets , la matière se portoit à la tête ; mais quelques saignées au pied , avec beaucoup de boisson , arrêtoient les progrès du mal. On a observé que la fièvre n'étoit pas si forte qu'elle a coutume de l'être dans ces sortes de maux. Cette maladie a fait place à quelques fièvres rouges , qui regnoient sur-tout parmi les enfans , dont la peau paroissoit toute couverte de taches d'un rouge très-vif , accompagnées d'une fièvre violente , & d'une toux qui ressembloit à une coqueluche. Plusieurs que l'on a traités par les cordiaux , présumant que ce pouvoit être quelque maladie éruptive , en font

morts. Le petit lait, les boissions nitreuses, le nitre, uni aux absorbans & au sel sédatif, calmoient la chaleur intérieure de la fièvre, & rendoient les symptomes moins violens. Les rougeoles ont été assez communes parmi les enfans ; la plupart commençoient par une fièvre très-aigue, par une toux sèche, & sur-tout par un gonflement extraordinaire des paupieres, sans aucun larmoïement. On a observé que ces sortes de rougeoles n'avoient point une marche réglée, & que l'éruption paroissoit & se dissipoit en très-peu de tems. Il restoit une toux opiniâtre, qui ne cédoit qu'aux absorbans suivis des purgatifs, & précédés des vomitifs.

Les personnes sujettes à l'asthme humide, en ont ressenti des attaques plus vives & plus fréquentes, & qui ont même résisté plus long-tems aux remedes ordinaires.

Il a regné aussi quelques fièvres tierces qui ont été très-opiniâtres, quand on a voulu les traiter par les purgatifs & le quinquina. Il paroissoit que la voie des urines étoit plus favorable : nous avons vu deux sujets attaqués de ces sortes de fièvres, qui après avoir pris des purgatifs & du quinquina, n'en étoient que plus mal ; les tisannes apéritives seules ont opéré leur guérison.



*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Juillet 1758, par
M. BOUCHER médecin.*

La sécheresse, qui avoit regné dans les mois précédens, au grand préjudice de nos campagnes, cessa lorsque l'on n'avoit plus besoin de pluie. Il ne s'est presque point passé de jours qu'il n'en ait tombé, quoique les vents ayent assez varié, & elle a été forte & continue, près de la moitié du mois. Le baromettre cependant, si l'on excepte trois jours, n'a pas descendu plus bas que 27 pouces, 7 lignes.

Il n'y a eu aucun jour de ce mois marqué par des chaleurs vives, le thermomettre n'ayant point monté au-dessus de 18 degrés; le tems a été néanmoins assez orageux.

La plus grande chaleur, marquée par le thermomettre pendant ce mois, a été de $18\frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 8 degrés: la différence entre ces deux termes est de $10\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromettre a été de 28 pouces $\frac{1}{2}$ lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 4 lignes: la différence entre ces deux termes est de $8\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.
 2 fois du Nord vers l'E.
 1 fois de l'Est.
 1 fois du Sud-Est.
 7 fois du Sud.
 15 fois du Sud vers l'Ou.
 7 fois de l'Ouest.
 11 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 29 jours de tems nuageux,
 28 jours de pluie.
 1 jours de grêle.
 2 jours de tonnerre.

Les hygrometres n'ont marqué de la sécheresse que deux à trois jours au commencement du mois, & autant vers la fin.

Maladies qui ont régné à Lille en Juillet.

La fièvre putride-maligne-exanthématique a continué parmi le peuple, & particulièrement la fièvre miliaire rouge; je n'ai vu personne ce mois dans le cas du pourpre blanc. Cette fièvre a paru dans quelques sujets, plus inflammatoire que de coutume: elle a été de cette nature dans un jeune homme mort dans mon hôpital de S. Sauveur, en qui j'ai trouvé le foie & les reins durcis & augmentés de volume par l'état inflammatoire, & tout le lobe gauche du poumon fondu par la suppuration. En général les émétiques, & sur-tout les antimoineux ont paru dangereux, principalement

lorsque la maladie étoit un peu avancée, d'autant plus que le gonflement douloureux du bas-ventre se mettoit souvent alors de la partie : l'irritation du genre nerveux portée à un haut point, a semblé s'accommoder moins aussi du sel caustique des cantharides. On s'est mieux trouvé d'une méthode curative, analogue à celle que propose Hoffmann pour ces sortes de fièvres, & qui a consisté dans l'usage des mixtures faites avec les absorbans nitreux, le camphre, le vinaigre prophylactique, & les eaux distillées tempérantes & antiseptiques, de décoctions de corne de cerf, de scorfonere & de chien-dent, rendues aigrettes, soit avec le même vinaigre, soit avec l'esprit de sel dulcifié, des lavemens émolliens, du petit lait, & des apozèmes de tamarins ; le tout précédé de quelques saignées.

J'ai vu, au commencement du mois, un homme dans le cas de la vraie fièvre écatlate, ayant eu pendant trois ou quatre jours toute l'étendue de la peau, depuis le sommet de la tête, jusqu'à la plante des pieds, rouge comme de la chair écorchée ; ensuite de quoi l'épiderme se sépara par écailles. Après deux saignées faites d'abord, l'on s'entint aux boissons délayantes, anodines, nitreées, acidules, entremêlées d'apozèmes, légèrement laxatifs & de diaphorétiques doux.

Il y a eu encore ce mois des pleuro-pneu-

monies très-aigues, caractérisées par les symptômes de l'inflammation vive, mais qui se trouvant aussi compliquées de ceux de la fièvre putride, ont exigé dans la cure ou des potions émétiques mitigées après un nombre suffisant de saignées, ou des apozèmes composés de laxatifs aigrelets.

La quinte-toux, autrement dit la coqueluche, a vexé un grand nombre d'enfans, tant à la campagne qu'à la ville : les adultes n'en ont pas été exempts. Il y a eu aussi des fluxions rhumatismales en diverses parties du corps, ainsi que des diarrhées bilieuses & des coliques partie inflammatoires ou d'engorgement, partie bilieuses.

Fautes à corriger dans le Journal d'Août.

PAge 186, ligne 18, au-dessous, *lisez*, au-dessus.

Ibid. lig. 25, observé à 13 degrés, *lis.* 23 degrés.

Pag. 187, ligne 5, $2\frac{1}{2}$ degrés, *lis.* $20\frac{1}{2}$ degrés.

Pag. 188, ligne 3, enrrouement à la gorge, *lis.* enrrouement, douleur à la gorge.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Octobre. A Paris, ce 23 Septembre 1758.

BARON.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie Française, Censeur,
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne.

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

NOVEMBRE 1758.

TOME IX.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1758.

A methodical synopsis of mineral Waters, &c.
*c'est-à-dire, Histoire abrégée & métho-
dique des Eaux minérales, contenant
l'histoire des eaux les plus célèbres, soit
chaudes, soit froides de la Grande-Bre-
tagne, de l'Irlande, de la France, de
l'Allemagne, de l'Italie, & de plusieurs
autres parties du monde; dans laquelle,
après avoir décrit les minéraux dont elles
sont impregnées, & indiqué leur carac-
tere, on ramene chaque eau à son genre,
on donne son analyse, on indique ses
vertus & ses usages, & on avertit des abus
qu'on en peut faire; le tout disposé dans
un ordre entièrement nouveau. On y a*

joint des tables capables de jetter quelque jour sur un objet aussi embrouillé , avec l'extrait des principaux auteurs qui ont traité des eaux minérales , & des différens morceaux qui se trouvent dispersés dans les Mémoires de toutes les Académies de l'Europe ; par M. RUTTY , D. M. à Londres , chez Guillaume Johnston , 1757 , vol. in-4°. de 660 pages , sans y comprendre la Préface qui en a 15 , & deux Tables , l'une des eaux minérales , l'autre , des maladies. A Paris , chez Cavelier , Libraire , rue S. Jacques.

QUOIQUE IL y ait peu de sujets sur lesquels on ait tant écrit , que sur les eaux minérales , nous oserions presque dire qu'il n'y a point , dans la matière médicale , d'objet moins connu. Le peu d'attention que les chymistes paroissent y avoir donné , & la témérité avec laquelle des gens entièrement étrangers dans leur art , ont entrepris d'en faire l'examen , y ont jeté une telle confusion , qu'on ne doit espérer d'avoir de connoissance exacte sur un objet si intéressant , que lorsque des personnes munies des lumières nécessaires , se chargeront de les examiner de nouveau , & de rectifier par de nombreuses expériences , ce qu'il y a de défectueux dans les premiers examens.

M. *Senac*, toujours porté à favoriser les progrès d'un art qu'il exerce avec tant de succès, étoit sans doute pénétré de cette vérité, lorsqu'il a entrepris de faire faire de nouvelles analyses du grand nombre d'eaux minérales qu'on trouve en France : les personnes qu'il s'est associées dans une si noble entreprise, nous donnent lieu d'attendre une histoire exacte de cette partie du regne minéral.

Celle que M. Ruty vient de publier en Anglois, & que nous annonçons aujourd'hui, est le fruit de beaucoup de lectures, & le résultat d'un grand nombre d'expériences, mais elle peche, comme tout ce que nous avons sur cette matiere, par l'endroit le plus essentiel. Il paroît que ce médecin, qui d'ailleurs peut posséder très-parfaitement toutes les autres parties de son art, n'avoit, lorsqu'il a entrepris son ouvrage, que des notions très-vagues des substances qu'il dit avoir trouvées dans les eaux dont il a fait l'examen, & qu'il ne connoissoit que très-imparfaitement les agens chimiques qu'il y a employés. Son livre ne peut donc être regardé que comme un vaste recueil d'expériences, le plus souvent incapables de jeter le moindre jour sur l'objet qu'il traite.

Pour donner une idée de son travail, nous allons rapporter l'ordre qu'il a suivi pour la

distribution des eaux minérales ; ensuite nous examinerons les expériences auxquelles il les a soumises , pour en connoître la nature , & nous finirons par donner l'histoire particulière d'une de ces eaux , pour faire connoître plus particulièrement la maniere dont il traite son sujet.

Considérant que les substances qu'on trouve le plus ordinairement dans les eaux minérales , sont 1°. un sel cathartique amer , (qu'il appelle *nitre calcaire* , & avec lequel il paroît avoir confondu plusieurs autres sels , tel que le sel de glauber , dont il ne fait nulle mention , quoiqu'on le trouve dans plusieurs eaux) ; 2°. le natrum , ou l'alkali-minéral ; 3°. le sel marin ; 4°. l'alun ; 5°. les vitriols de mars & de cuivre ; 6°. une terre le plus souvent calcaire & absorbante ; 7°. du fer ; 8°. du cuivre ; 9°. du soufre. Il a divisé son ouvrage en neuf livres , qui contiennent chacun une classe particulière d'eaux. Le premier livre , par exemple , traite des eaux de pluie , de neige , de la rosée , de l'eau de riviere & de fontaine , & des eaux qu'on appelle communément des eaux crues ou dures. Le second , des eaux nitreuses , c'est-à-dire , des eaux qui contiennent un sel cathartique amer. Le troisieme , des eaux salées , ou qui sont imprégnées de sel marin. Le quatrieme , des eaux martiales , & des eaux vitrioliques. Le cinquieme ,

des eaux alkalines. Le sixieme & le septieme, des eaux qui contiennent une terre calcaire, en particulier des eaux pétifiantes & des eaux bitumineuses. Le huitieme, des eaux sulphureuses. Le neuvieme, des bains ou des eaux chaudes ou tiedes. On trouve à la tête de chacun de ces livres, une espece de dissertation, où l'auteur fait l'histoire de la substance ou du minéral qui fait la base des eaux dont il va traiter. Les idées qu'il en donne, sont souvent fausses, toujours incomplètes, & décelent par-tout un homme entièrement étranger à la matiere qu'il traite.

Outre la division générale que nous venons de rapporter, chaque classe particulière est subdivisée, selon que les eaux qu'elle comprend, contiennent, avec la substance qui détermine la classe à laquelle elles appartiennent, & qui est toujours la plus abondante, d'autres matieres minérales qui contribuent à leur vertu, mais qui y sont en plus petite quantité. C'est ainsi qu'il subdivise les eaux nitreuses, en eaux nitreuses simples, ou qui ne contiennent que du sel cathartique amer; en nitro-martiales, qui participent de ce sel & du vitriol de mars; en nitro-sulphureuses, en nitro-salines, qui contiennent & du sel cathartique amer & du sel marin. De même il subdivise les eaux salées, en eaux légèrement salées, en eaux salées simples, en eaux salino-nitreuses, qui

contiennent du sel marin & du nitre calcaire, ou du sel cathartique amer, mais beaucoup moins de celui-ci que du sel marin; en eaux salino-martiales, en eaux salino-sulphureuses, & ainsi des autres classes.

On ne peut pas nier que cette division ne soit très-méthodique; mais il n'est personne qui ne voie combien il faut de précision & d'exactitude, dans les expériences qu'on est obligé de faire pour constater la nature de chaque eau minérale. Voyons si celles de M. Ruty sont suffisantes, & si les conclusions qu'il en tire, sont bien exactes. Nous allons transcrire ici le plan de ces expériences, sous la forme de questions, sous laquelle il les propose lui-même dans sa préface: nous y joindrons nos réflexions; mais auparavant nous rappellerons certaines vérités nécessaires pour l'intelligence de ce que nous avons à dire.

Il n'est pas encore démontré que les terres, les substances métalliques, le soufre, les bitumes qu'on trouve dans les eaux minérales, puissent être tenus en dissolution dans une eau parfaitement pure, sans en troubler la transparence; on les trouve toujours mêlés à quelque matière saline, qui paroît leur servir d'intermède, & les rendre solubles dans l'eau. On sçait que sous le nom de sel, on comprend communément des substances très-différentes, qu'on peut

ranger sous trois classes, les acides, les alkalis, & les sels neutres. Ce n'est point ici le lieu d'expliquer ce qu'on entend par acide, ni par alkali; ce sont des notions que nous devons supposer dans nos lecteurs: il n'en est pas de même des sels neutres. Le grand jour que M. *Rouelle* a jetté sur cette matière dans différens mémoires qu'il a lus à l'Académie, & dans les leçons particulières qu'il fait chez lui, nous oblige à présenter en raccourci ses idées, qui peuvent n'être pas encore venues à la connoissance du plus grand nombre de nos lecteurs. Ce sçavant chymiste entend donc par sel neutre, un acide quelconque (qu'on sçait être toujours fluide quand il est pur), rendu capable de prendre une forme concrète par son union, avec une substance quelconque: ainsi la dissolution d'un métal, d'une terre, d'un alkali dans un acide, formera un sel neutre. Il prétend que les acides peuvent s'unir à une plus ou moins grande quantité d'une même substance; ce qui lui a fait distinguer les sels neutres, en sels avec excès d'acide, en sels neutres parfaits, & en sels avec le moins d'acide possible. Dans les premiers de ces sels, l'acide jouit de toutes ses propriétés: ils sont déliquescents, c'est-à-dire, qu'il est très-difficile de leur faire prendre une forme concrète, & de les conserver sous cette forme; ils ont effervescence avec les alkalis; ils rou-

gissent la teinture bleue des végétaux, &c. au contraire dans les sels qui ont le moins d'acide qu'il est possible, c'est la baze qui conserve ses propriétés; ces sels demandent une très-grande quantité d'eau pour être dissous, ils font effervescence avec les acides; ils verdissent les teintures bleues, &c. dans les sels neutres parfaits, l'acide ni la baze ne conservent plus aucune de leurs propriétés, elles paroissent absolument détruites. Tout cela est sujet à plusieurs exceptions & limitations, mais qui ne sont point de notre sujet.

Entreprendre de faire l'analyse d'une eau minérale, c'est chercher à connoître quelles sont les substances qui y sont contenues, & quelle est la forme sous laquelle elles y sont contenues; si c'est une substance saline, quelle est l'espece de sel qu'elle forme, ce qui suppose la connoissance de l'acide & de la baze qui lui est unie. Pour parvenir à cette connoissance, on a eu recours jusqu'à présent à certains réactifs qui, par les décompositions & les nouvelles combinaisons qu'ils forment, suffisent souvent pour indiquer la nature des êtres qu'on examine. Afin de mieux comprendre leur action, il est bon de se rappeler que c'est une vérité reconnue en chymie, que les acides ont plus ou moins de rapport avec les différentes substances auxquelles ils peuvent être unis,

C'est ainsi qu'en général ils ont plus de rapport avec les alkalis fixes, qu'avec les alkalis volatils, avec ceux-ci, qu'avec les terres, avec les terres, qu'avec les substances métalliques. Il n'est pas moins vrai qu'une même substance, capable de s'unir aux acides, a plus de rapport avec un acide, qu'avec l'autre. C'est ainsi que les métaux solaires ou colorés, l'or, le fer, le cuivre & le mercure ont plus de rapport avec l'acide vitriolique, qu'avec l'acide du sel marin, avec l'acide du sel marin, qu'avec l'acide nitreux; que les métaux lunaires, ou les métaux blancs & les demi-métaux ont plus de rapport avec l'acide du sel marin, qu'avec l'acide vitriolique, avec l'acide vitriolique, qu'avec l'acide nitreux, &c. Il résulte de-là que si l'on présente à une substance quelconque un acide avec lequel elle ait plus de rapport qu'avec celui auquel elle est unie, ou à un acide, une substance avec laquelle il ait plus de rapport qu'avec celle qu'il tient en dissolution: dans le premier cas, le nouvel acide chassera l'autre, & s'unira à sa baze; dans le second, la substance que l'acide tenoit en dissolution, sera dégagée, & l'acide s'unira à celle avec laquelle il a plus de rapport. Ces vérités établies, passons aux expériences de *M. Ruty*.

Expériences sur les eaux considérées en elles-mêmes.

1°. Quelle est la couleur, la consistance, le goût, l'odeur de l'eau qu'on examine ?

2°. Quelle est sa pesanteur spécifique ?

3°. Si elle blanchit, fait un coagulum, ou conserve sa limpidité, lorsqu'on y verse un alkali, comme l'huile de tartre par deliquium, l'esprit de sel ammoniac, ou celui de corne de cerf ? Si l'eau se trouble & qu'elle dépose un sédiment ? M. Ruty en conclut qu'elle contient une matière terreuse ; au contraire si elle reste claire, c'est une preuve qu'elle ne contient point ou presque point de matière terreuse.

Les alkalis ayant plus de rapport avec les acides, que toutes les autres substances qui peuvent leur être unies, ils doivent décomposer tous les sels dont ils ne font pas la base ; ainsi les dépôts qui se font lorsqu'on verse un alkali sur une dissolution saline, n'indiquent pas seulement une matière terreuse, comme le veut M. Ruty ; mais en général, une base terreuse ou métallique. Il est vrai que les bases métalliques sont

assez souvent colorées; ainsi à cet égard, on pourroit les distinguer. Les alkalis ont encore la propriété, au moins celui du tartre, de dégager tous les sels neutres, & les terres pures qui peuvent être en dissolution dans l'eau. Ainsi pour pouvoir conclure quelque chose de cette expérience, il faut examiner à part, ce dépôt, & le sel qui reste en dissolution dans la liqueur.

4°. *Si elle blanchit, ou donne quelque précipité, en y versant une dissolution d'argent, une solution de sucre de saturne, d'alun ou de l'eau de chaux? Il prétend que l'eau blanchit plus ou moins, à proportion de la quantité de matière terreuse qui y est*

Rien n'est plus équivoque que l'épreuve de la dissolution d'argent, & de la solution du sel de saturne; car les alkalis & les terres ayant plus de rapport avec l'acide nitreux, que l'argent, si l'une ou l'autre de ces substances se trouve dans l'eau, qu'on examine,

contenue ; que la dissolution d'argent, ou tre cette matiere terreuse , démontre encore la présence du sel marin , dont le plus petit atome se manifeste dans cette expérience.

l'argent sera précipité sous la forme d'une poudre blanche. De plus, l'acide nitreux ayant moins de rapport avec l'argent, que l'acide vitriolique, & l'acide du sel marin, si l'eau contient quelque sel qui soit formé par l'une de ces acides, le sel formé par la combinaison de l'acide nitreux & de l'argent, sera décomposé ; mais comme les nouveaux sels qui résulteront de la combinaison de l'acide vitriolique, ou de l'acide du sel marin avec l'argent, sont presque insolubles, ils tomberont au fond de la liqueur, sous la forme d'une poudre blanche. Que conclure donc de ce dépôt, si on ne l'examine pas en particulier ? On en peut dire autant

de la solution du sel de saturne.

5°. *Si elle fait effervescence avec les acides ? Ce qui indiqueroit , selon l'auteur , une terre absorbante , ou un alkali.*

L'effervescence avec les acides , indiqueroit aussi un sel , avec le moins d'acide qu'il est possible.

6°. *Si elle coagule le lait , le blanc d'œuf , le sang ou sa sérosité , la salive ? Les eaux vitrioliques , alumineuses , celles qui sont imprégnées de nitre calcaire , ou de sel marin coagulent le lait.*

Les acides , les alkalis , soit fixes , soit volatils , coagulent également le lait & la lymphe animale ; ainsi on ne peut rien conclure de cette expérience.

7°. *Si elle décompose le savon ? ce qui indique très-sûrement un acide.*

Non seulement les acides purs , mais tous les sels neutres qui n'ont pas pour base l'alkali végétal , décomposent le savon ; on ne peut donc tirer aucune lumière de cette expérience , si on n'examine pas le sel qui reste en dissolution dans la liqueur.

8°. Si elle donne une couleur rouge au bœuf ou au mouton, qu'on y laisse tremper, ou qu'on y fait bouillir ? Preuve de l'existence du nitre, soit calcaire, soit du natrum.

9°. Quelle est la teinture qu'elle tire de la noix de galle, du bois de campêche, du bois de bresil, de la rhubarbe, du syrop de violette, &c. Selon M. Ruty, si elle donne une couleur rouge, pourpre, ou noire avec la noix de galle, ou une couleur bleue avec le bois de campêche, c'est une preuve qu'elle est martiale, si les noix de galle font du bleu, elle est vitriolique.

Tout le monde sçait que le salpêtre rougit les viandes sur lesquelles on le met ; ce n'est donc pas une propriété particuliere au nitre calcaire, & au natrum.

Il ne paroît pas que jusqu'à présent on ait trouvé d'autre substance que le fer, capable de faire du noir avec l'infusion de la noix de galle ; mais les teintures du bois de campêche, du bois de bresil, de la rhubarbe, & le syrop de violette, ne peuvent rien indiquer de sûr ; car pour ne parler que du dernier, il rougit avec les acides purs, & les sels avec excès d'acide, & verdit avec les terres absorbantes, les alkalis purs, les sels avec le moins d'acide possi-

ble, & même avec l'eau-mère de vitriol, qui est éminemment acide. On peut voir dans le tome 4 des *Miscellanea Berolinensia*, un mémoire de M. *Neuman*, sur l'insuffisance du syrop de violette, pour démontrer la présence d'un acide, & d'un alkali.

10°. *Quelle est la couleur qu'elle donne à l'or ou à l'argent qu'on y plonge, ou avec une dissolution d'argent, de plomb, ou de cuivre qu'on y verse; si elle fait prendre une couleur rougeâtre ou noire à l'argent & aux dissolutions d'argent, de plomb ou de cuivre, ou qu'elle exhale la couleur du cuivre ou de l'or, c'est une preuve qu'elle contient du soufre.*

Non seulement le soufre, mais toutes les substances qui exhalent une odeur forte, sont capables de faire prendre diverses couleurs à l'argent, & même de le noircir; c'est ce qu'on éprouve souvent auprès des latrines, surtout dans le tems qu'on les vuide.

Sur l'analyse des eaux.

1°. Qu'elles sont les parties qui se séparent de l'eau naturellement ?

2°. Quelle est la quantité de sédiment que donne par l'évaporation, une quantité donnée d'eau ?

3°. Quelle est la couleur, le goût ; l'odeur & la consistance de ce sédiment ?

4°. Fait-il effervescence avec les acides, ou avec les alkalis ? M. Ruttty dit que la plupart de ces sédimens font effervescence avec les acides, parce qu'ils contiennent une terre absorbante ; il n'y a que ceux des eaux vitrioliques, qui quelquefois font effervescence avec les alkalis.

On peut dire de l'effervescence que fait ce résidu avec les acides ou les alkalis, ce que nous avons dit de celle que fait l'eau.

5°. Attire-t-il

Le sel marin n'est

l'humidité de l'air ? pas le seul sel capable
Ce que l'auteur regarde d'attirer l'humidité de
comme une preuve de l'air, presque tous les
l'existence du sel ma- sels avec excès d'a-
rin. cide ; ceux qui sont
 formés par l'acide du
 sel marin, ou l'acide
 nitreux, unis à une
 base terreuse, sont
 déliquescents.

6°. *Quelle couleur* Voyez ci-dessus,
fait-il prendre au sy- ce qu'il faut penser de
rop de violette ? cette épreuve.

7°. *Quels phéno-* Ces phénomènes
menes présente-t-il ne sont pas moins
quand on le met sur équivoques que tous
un fer rouge, ou sur les autres.
des charbons embra-
sés ?

8°. *Contient-il quel-*
que chose d'attirable
par l'aimant, avant
ou après la calcina-
tion ?

Sur le sel séparé de la matière terreuse :

1°. *Quelle est sa*
couleur, son goût, &
sa consistance ?

2°. *Fait-il effe-*

L'acide du sel ma-
 C c ij

vescence avec les acides ou les alkalis ? s'en élève-t-il une vapeur acide, quand on on y verse de l'huile de vitriol ? Ce qui indiqueroit du sel marin.

3°. *Attire-t-il l'humidité de l'air ? C'est encore une preuve de l'existence du sel marin.*

4°. *Coagule-t-il le lait avec lequel on le fait bouillir, dans la proportion d'un gros par chopine de lait ? Ce qui démontre un nitre calcaire, du vitriol, ou de l'alun.*

5°. *Verdit-il le syrop de violette ? C'est une preuve qu'il est alkali.*

6°. *Une dissolution faite d'un demi gros de ce sel, dans une*

rin n'est pas le seul que l'acide vitriolique puisse dégager de sa base, il dégage aussi l'acide nitreux, & tous les acides végétaux, il dégage même l'acide sulfureux volatil.

Voyez ci-dessus la remarque sur la cinquième question sur l'analyse des eaux.

Voyez encore la remarque de la sixième question sur les eaux.

Nous renverrons encore une fois à la remarque sur la neuvième question sur les eaux examinées en elles-mêmes.

Nous nous sommes assez étendus ci-dessus, sur ces différens

demi-chopine d'eau distillée, fait-elle un coagulum avec la dissolution de sel de tartre, l'esprit de sel ammoniac, la dissolution de cuivre, ou celle d'argent, ou la solution d'alun ? Le coagulum produit par l'alkali, indique le plus souvent un nitre calcaire : si la liqueur ne se trouble point en y versant une dissolution d'alun ou de cuivre, c'est une preuve qu'elle contient un acide vitriolique ou alumineux ; un coagulum épais, produit par la dissolution d'argent, indique du sel marin.

7°. Rend-il une odeur urineuse quand on le broye avec le sel ammoniac, ou fait-il prendre une couleur jaune à la dissolution du sublimé corrosif ?

réactifs ; nous nous contenterons donc ici de faire remarquer que lorsqu'on veut faire quelque expérience sur cette dissolution saline, il faut charger l'eau de sel, autant qu'il est possible ; l'eau surabondante ne fait qu'allonger l'expérience, & souvent l'empêche de réussir.

Les terres calcaires produisent les mêmes effets.

C'est un alkali naturel, ou du natrum.

8°. *Exhale-t-il une odeur urineuse ou piquante, lorsqu'on le broye avec du sel de tartre ? Cela indique encore le natrum, ou le nitre des anciens.*

9°. *Quelle est la quantité d'eau qu'il faut pour le dissoudre ?*

10°. *Rougit-il le bœuf ou le mouton ? C'est un nitre calcaire, ou du natrum.*

11°. *Quels phénomènes présente-t-il, quand on le met sur un fer rouge ? Le nitre calcaire se boursoufle comme l'alun, le sel marin décrépite, le soufre brûle, & donne une flamme bleue, celle du bitume est blanche.*

12°. *Quelle est la figure de ses cristaux ? M. Ruty donne deux*

Presque tous les sels se gonflent plus ou moins, avant de fondre, & il y en a plusieurs qui décrépitent.

La cristallisation est certainement la voie la plus sûre pour

regles pour l'évaporation : la premiere , d'évaporer très-lentement ; la seconde , de mettre les sels à crystalliser , plutôt dans un lieu chaud , que froid.

connoître la nature d'un sel ; mais pour cela , il faut bien connoître la figure que prend chaque sel , & la maniere dont ses crystaux se groupent. Quant aux regles proposées par M. *Rutty* , quoiqu'elles soient très-bonnes dans bien des cas ; il y a cependant des sels qui y font exception ; le sel de Glauber , par exemple , donne ses crystaux les plus réguliers à l'évaporation rapide , & dans le refroidissement le plus prompt.

Sur la matiere indissoluble séparée du sel.

- 1°. Quelle est sa proportion au sel ?
- 2°. Quelle est sa couleur , son goût , son odeur & sa consistance ?
- 3°. Fait-elle effervescence avec les acides , ou avec les alkalis ?
- 4°. Quelle est la couleur qu'elle donne au syrop de violette ?

5°. Petille-t-elle, ou s'enflamme-t-elle, lorsqu'on la met sur un fer rouge; répand-elle de l'odeur, & quelle odeur?

6°. Quels changemens éprouve-t-elle, quand on la fait rougir dans un creuset: prend-elle une couleur rouge, ou devient-elle blanche? Dans le premier cas, elle contient du fer: dans le second, c'est une terre calcaire.

Nous choisisons pour l'exemple, que nous voulons donner, de l'histoire d'une eau particulière, celle des eaux de *Nevil-holt*, dans le comté de *Leicester*, entre *Market-harbouroug* & *Uppingham*. M. Ruty les a mises dans la classe des eaux vitrioliques, les regardant comme nitro-alumineuses.

Ces eaux sont limpides, d'un goût austère, douceâtre & un peu acide, laissant de la sécheresse dans la bouche, quand on les a bues. Elles n'ont point d'odeur à leur source, mais gardées pendant quelque tems, elles acquièrent une odeur sulphureuse, qu'elles perdent en les échauffant, sans perdre aucune de leurs qualités. Elles pèsent 29 grains par pinte, de plus que l'eau commune.

Elles décomposent le savon, déposent un sédiment blanc très épais, quand on y verse de l'huile de tartre; le sédiment est moins abondant avec l'esprit de sel ammoniac; mais ni l'un ni l'autre ne fait effervescence avec elles; la dissolution d'argent leur fait

prendre une couleur , & y produit un dépôt jaunâtre ; la solution de sucre de saturne , les rend laiteuses , & leur fait déposer un petit sédiment. L'eau de chaux y produit un dépôt blanc ; la solution d'alun , & celle de vitriol de mars , n'y ont fait aucun changement.

M. Rutty conclut de ces expériences ; qu'elles contiennent un nitre calcaire & de l'alun ; la présence de ce dernier , lui paroissant suffisamment prouvée par leur goût acide , & par la transparence qu'elles conservent , en y versant une solution d'alun.

L'huile de vitriol , l'esprit de vitriol , & l'esprit de sel , ne font point effervescence avec ces eaux ; elles coagulent le lait qu'on fait bouillir avec elles ; mais elles n'agissent presque pas sur la lymphe : le bœuf qu'on y fait tremper & bouillir , devient quelquefois rouge , cela ne réussit cependant pas toujours.

La noix de galle leur fait prendre une couleur bleuâtre , qui devient verte au bout de trois ou quatre jours ; le fumac les rend d'un verd jaune , ce qui indique un nitre calcaire. M. Short prétend avoir observé qu'elles ne changeoient point la couleur du syrop de violette ; mais M. Rutty qui n'a examiné ces eaux , que long - tems après qu'elles avoient été prises à la fontaine , assure qu'elles le verdirent. Les bornes que nous sommes

forcés de nous prescrire , ne nous permettent pas de nous étendre sur les autres teintures ; nous allons donc passer à l'analyse de ces eaux.

Lorsque le réservoir reste long-tems plein en hiver , elles déposent une matiere gela-tineuse , qui a une odeur insupportable.

Trois pintes & demi de phlegme , que M. Rutty en tira par la distillation , qui paroissent insipides , sans odeur , & qui moussaient très-bien avec le savon , évaporées dans un vaisseau de cuivre , répandirent une odeur semblable à celle qu'ex-hale l'urine , lorsqu'on l'évapore.

Dans l'évaporation , la surface de ces eaux se couvre d'une pellicule , & elles déposent sur les parois du vaisseau , une matiere qui a l'air d'une espece de pate verte , & sur le fond , une substance friable & blanche ; elles ont l'une & l'autre le même goût amer , acide & austere.

La quantité du résidu n'a pas toujours été la même ; mais en général , il paroît qu'elles sont très-chargées : ce résidu a une odeur particuliere très-forte , il a le même goût acide , austere & amer , que l'eau elle-même. Dans une expérience , ce résidu fit effervescence avec l'alkali volatil ; mais cela ne réussit pas toujours. Les phénomènes qu'il présente avec les acides , n'ont pas paru plus constans ; car l'huile de vitriol en faisoit

élever une vapeur acide dans quelques expériences ; dans d'autres , il ne faisoit pas même d'effervescence. Demi-livre de ce sel , six onces d'eau , & quatre onces d'huile de vitriol , distillées ensemble à la retorte , donnerent un esprit acide très-pénétrant. Ce résidu mêlé au syrop de violette , le fit paroître d'abord rouge , & ensuite verd ; dans une autre occasion , il verdit d'abord , & conserva constamment la même couleur.

Le rapport du sel contenu dans ce résidu , à la matiere terreuse à laquelle il est mêlé , a été trouvé très-différent dans les différentes expériences , ayant varié depuis cinq à un , jusqu'à dix-sept à un. Ce sel est jaunâtre , brun ou blanchâtre , & d'un goût acide , austere & amer ; il paroît cependant moins acide que l'eau : il ne fait pas toujours effervescence avec les alkalis : avec l'huile de vitriol , il a présenté les mêmes phénomènes que le résidu entier : il coagule le lait , mais il n'agit presque point sur les liqueurs animales.

Vingt fois son poids d'eau ne dissolvit qu'une partie de ce résidu , ayant mis de nouvelle eau sur ce qui restoit , on eut deux dissolutions différentes ; la première étoit acide , rougit le papier bleu , & donna une couleur cramoisie avec le bois de campêche , ce qui caractérisoit l'alun ; la seconde avoit un goût amer & nauséabonde , ne

rougit point le papier bleu, & donna une couleur bleue avec le bois de campêche, ce qui paroît indiquer que cette seconde dissolution ne contenoit qu'un nitre calcaire.

Le sel séparé de la partie terreuse, mis sur un fer rouge, ne décrépita point, mais il forma de grosses bulles comme l'alun; exposé dans un fourneau de verrerie, il se fondit, puis s'enflamma avec violence, répandant d'abord un flamme bleue, qui devint ensuite blanche: mis dans un creuset, & poussé à grand feu, il pénètre & s'échappe tout entier. Il lui faut un peu plus de huit fois son poids d'eau pour le tenir en dissolution, il verdit le syrop de violette. Dissous dans l'eau distillée, évaporé lentement & mis à cristalliser, il a donné, au bout d'un mois, des cristaux semblables à ceux du nitre; les plus distincts, étoient des colonnes à quatre faces, presque égales & parallèles; elles étoient terminées par deux plans quadrilatères, parallèles entr'eux; il y en avoit quelques-uns de triangulaires, ils ne tombent point en efflorescence à l'air. M. Short prétend avoir retiré de véritables cristaux d'alun, après ceux du nitre; mais dans des expériences postérieures, il n'a retrouvé que des cristaux de nitre calcaire.

La matière terreuse paroît d'un blanc bleuâtre, le papier du filtre sur lequel on l'avoit séchée, ayant été brûlé, donna une

flamme d'un bleu très-foncé. Cette terre ne fit presque point d'effervescence avec les acides, elle petilla beaucoup lorsqu'on la mit sur un fer rouge. Un gros perdit la moitié de son poids, en sept heures de calcination; elle devint blanche, & teignit les doigts comme de la craie, elle donna une couleur jaune à l'esprit de sel, l'aimant parut en attirer quelque chose. Cette opération ne lui donna point le goût de chaux; & elle ne précipita point en jaune, la dissolution du sublimé corrossif, ce qui fait soupçonner à M. Ruty, que c'est plutôt une terre bolaire, qu'une terre alkaline.

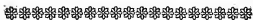
De toutes ces expériences, il conclut que ces eaux sont imprégnées d'une grande quantité de nitre calcaire, ou de sel cathartique amer, d'une petite quantité de sel acide, austère, semblable à l'alun, d'une terre argilleuse ou bolaire, d'un soufre caché, & d'une très-petite portion d'ocre. Nos lecteurs pourront juger si ces conclusions sont bien exactes. Nous allons terminer cet extrait, qui n'est déjà que trop long, en disant un mot des vertus de cette eau.

Elle est excellente, appliquée extérieurement dans les plaies fraîches, dans les vieux ulcères, pour détruire les chairs baveuses, dans les ophthalmies rebelles & dans les autres maladies des yeux, qui viennent de relâchement; données intérieurement, elles

produisent différens effets, selon la quantité à laquelle on les prend. On s'en sert à petites doses, pour rafraîchir, fortifier & resserer; à plus grandes doses, elles purgent & même quelquefois font vomir les personnes foibles & délicates; mais on peut aisément prévenir cet inconvénient: elles poussent aussi par les urines, & quelquefois par les sueurs. Il est aisé de voir par-là les maladies auxquelles elles peuvent convenir.

Une qualité bien singulière du sel qu'elles contiennent, c'est qu'il paroît par les expériences de M. Short, qu'il n'y a point d'antiseptique plus fort, ayant conservé par son moyen de la bile, de la chair de bœuf & du sang, pendant un tems très-considérable, sans qu'ils ayent donné le moindre signe de putréfaction, tandis que ces mêmes matières mises avec d'autres sels, se sont toutes putréfiées au bout d'un certain tems, même celles auxquelles il avoit joint de l'alkali volatil, le grand antiseptique du docteur Pringle.





OBSERVATION

Sur une quantité prodigieuse de Vers sortis du nez ; par M. RAZOUX , médecin de l'Hôtel-Dieu de Nîmes , de l'Académie royale de la même ville.

Je fus appelé il y a quelque tems , pour voir la N. Del. qui depuis trois ou quatre jours étoit malade. Je lui trouvai le pouls fort & plein, la peau du corps sèche, aride, brûlante, le visage extrêmement rouge, & les yeux enflammés : elle avoit une fièvre ardente des plus vives, elle se plaignoit depuis le premier instant de sa maladie, d'un mal de tête affreux, qui malgré les remèdes, avoit toujours augmenté ; la douleur se faisoit sentir vivement au front, elle étoit presque insupportable ; il n'y avoit pas cependant d'indices marqués de pourriture, la langue n'étoit point chargée, ni la bouche mauvaise, l'estomac & la poitrine paroissoient être en bon état.

Quoi qu'on eût déjà fait trois saignées à la malade, & qu'on lui eût même ouvert la saphene ; comme le mal ne cédoit point, je lui en fis faire deux autres assez copieuses, l'une au bras, l'autre au pied : je réitérai les purgations, je lui prescrivis des anodins,

des narcotiques, & sur-tout des tisannes rafraîchissantes, nitreuses, pour modérer cette grande ardeur du sang, cette raréfaction extraordinaire, que je croyois être la principale cause de son mal, tous ces remèdes furent en vain employés, ils ne produisirent aucun bon effet.

Avant de mettre en œuvre de nouveaux secours, je fus bien aise de faire voir cette malade à M. Baux mon confrere (1), qui jouit dans cette ville d'une réputation justement méritée. Nous dissertâmes ensemble sur la maladie, & le résultat de notre consultation, fut d'ordonner une potion émétique, pour vider les premières voies des mauvais suc qui pouvoient encore y être contenus, & qui sans doute avoient éludé l'action des purgatifs.

On suivit exactement nos vues : la malade fit usage du tartre émétique, ce remède produisit dans elle un effet surprenant, & auquel nous ne nous serions jamais attendus ; elle vomit très-peu, & ne fut point purgée ; mais à mesure qu'elle faisoit des efforts pour vomir, elle éternuoit, & à chaque éternument, elle rendoit par le nez, deux, trois, quatre petits vers : nous fumes les témoins de ce fait singulier ; cette femme en rendit devant nous plus de dix, nous en prîmes

(1) Membre de l'Académie royale de Nîmes, correspondant des Académies des sciences de Paris & de Montpellier.
quelques-uns

quelques-uns pour les considérer à loisir. A mesure que ces vers sortoient, le mal diminuoit sensiblement, la malade se sentoît soulagée & la tête plus libre : enfin dans cette matinée, on compta soixante-douze de ces vers, qui furent rejettés tous par la même voie ; le mal de tête, la fièvre, tous les autres symptomes disparurent presque aussitôt, & la malade fut entièrement guérie.

Ces vers étoient blancs, leurs corps étoient composés de plusieurs anneaux, ils avoient 7 à 8 lignes de long, sur 3 ou 4 de large : en un mot, ils étoient parfaitement semblables à ceux qu'on trouve dans la tête des moutons, & que M. de Réaumur a décrit dans le 4^e tome de l'histoire des insectes, pag. 555. Je dis plus, c'étoient les mêmes vers, & on n'aura pas de peine à le croire, lorsqu'on sçaura que cette femme, la veille de son indisposition, s'étant trouvée à la campagne, fut pressée de la soif la plus vive ; elle chercha de tous côtés de l'eau pour étancher sa soif ; après bien des recherches, elle découvrit une espèce de petite mare, quoique l'eau fût un peu bourbeuse, elle ne laissa pas d'en boire à deux différentes reprises. Peu de momens auparavant, un berger avoit abreuvé son troupeau à la même source, les moutons avoient proba-

blement sali l'eau & l'avoient infectée de ces petits vers qui leur sortent par le nez.

Mais comment, nous demandera-t-on, ces vers avoient-ils pu s'insinuer dans les parties internes du nez, sans que la malade s'en apperçut ? Cela paroît, au premier coup d'œil, difficile à comprendre ; cependant si l'on fait attention que cette femme, pour boire plus à son aise, s'étant couchée par terre, avoit pu facilement tirer de l'eau par le nez, on jugera que les vers étant extrêmement petits, auront suivi nécessairement la même route, qu'ensuite ils auront passé plus avant, sans produire des sensations douloureuses, à raison de leur petitesse & de leur engourdissement, qu'ils auront même pu pénétrer jusqu'aux sinus frontaux où étoit le siège du mal, & qu'ayant trouvé-là une nourriture convenable, ils auront bientôt pris une nouvelle vie, & des accroissemens considérables : l'humeur visqueuse & gluante que les glandes de la membrane pituitaire fournissent, étant à-peu-près analogue à celle qui se sépare des glandes de la même espèce dans la tête des moutons.

La quantité de vers que cette femme rendit, paroît encore quelque chose de bien surprenant. M. de Réaumur dit qu'on trouve deux vers ou trois tout au plus, dans la tête de chaque mouton, & notre malade en a

rejeté plus de soixante-dix, il falloit par conséquent que l'eau dont elle but, fût extrêmement chargée de ces insectes : encore n'est-ce-là qu'une petite partie de ceux qui nageoient dans cette eau ; car le plus grand nombre a dû nécessairement passer dans l'estomac, & sortir par les selles que les purgatifs occasionnerent.

Il reste à présent à examiner comment ces vers ont pu produire la fièvre, le mal violent à la tête, & les autres symptomes qu'avoit notre malade. Ces vers sont armés de petites épines rougeâtres, de crochets & de cornes (hist. des inf. pag. 556.) ils ne restent point tranquilles, ils sont agiles, & toujours en mouvement, en changeant souvent de situation, en pinçant les parties qui se trouvoient à leur portée, en les suçant, en les irritant, ils devoient nécessairement produire des sensations très-douloureuses, agissant sur-tout sur un organe si susceptible d'irritation, puisqu'il est certain que les nerfs, de quelque partie du corps que ce soit, ne sont plus découverts ni si délicats, que ceux de la membrane pituitaire (2). La douleur que produisoient ces nerfs tirillés, devoit donc être très-vive ; cette douleur persistant, causoit une irritation violente & continue dans tout le genre nerveux : de-là

(2) Hist. pag. 729.

naïssoit la fièvre, & de celle-ci, la chaleur, la rougeur, & tous les autres symptômes.

Si l'on fait attention à ce que dit M. de Réaumur, à l'endroit que j'ai déjà cité, on sera convaincu de la possibilité des conjectures que j'avance. Voici les propres paroles de cet illustre académicien, dont nous regretterons long-tems la perte : « Il peut arriver souvent à ces vers (dit-il) de n'être » pas tranquilles dans les sinus frontaux des » moutons, d'y vouloir changer de place » & d'agir trop fortement contre des membranes sensibles, soit avec leurs épines, » soit avec leurs crochets : alors ils doivent » faire sentir au mouton, des douleurs vives » qui sont la cause la plus probable, à laquelle on puisse attribuer ces especes d'accès de vertige ou de phrénésie, auxquels » est sujet un animal si doux & si pacifique ; » c'est sans doute alors qu'on voit les moutons bondir, & aller heurter leur tête à » diverses reprises, contre les corps les plus dures, contre les arbres, contre les pierres, &c. » Puisque ces vers par leur action occasionnent des accès de vertige & de phrénésie aux moutons, on ne doit pas être surpris de tous les maux qu'ils firent souffrir à la malade, qui fait le sujet de cette observation.

Si dès le commencement on avoit pu

sçavoir, ou du moins soupçonner qu'elle étoit la véritable cause de ce mal, on auroit sur le champ soulagé la malade, en introduisant, dans l'intérieur du nez, une barbe de plume, imbibée d'huile, ou en lui faisant inspirer de l'ellebore, ou quelque autre sternutatoire violent; ces remèdes auroient agi sur la partie lésée, la malade auroit éternué fréquemment, & par-là elle se seroit dégagée dans un instant, de ce qui la tourmenta pendant plusieurs jours : mais nous ne fûmes instruits de toutes les circonstances que j'ai rapportées, qu'après la sortie des vers; tant il est vrai qu'on connoît souvent trop tard la véritable cause des maladies, funeste source de bien des erreurs contre lesquelles nous devons être toujours en garde, & que nous devons éviter avec le plus grand soin.



E X T R A I T

*D'UNE Lettre de M. DUMOLIN,
médecin à Cluny par Mâcon, sur une
fille noyée, rappelée à la vie par l'ap-
plication des cendres des végétaux.*

En 1745, la nommée Claire *** fille âgée de dix-huit ans, domestique de M. d'Hauteville, marchand de drap, tomba de la hauteur de quinze pieds, dans un bras de la Grône qui traverse Cluny, en culbutant par-dessus le parapet d'une terrasse qui domine sur cette rivière, au couchant de la maison de son maître. Le torrent la précipita sous une cascade; elle fut ensuite entraînée par les eaux sous des maisons, à la distance d'environ 150 pas, jusqu'à une tannerie, où un pieu planté sur le rivage, devint l'instrument du salut de ce cadavre flottant. Claire y fut arrêtée par ses jupes : on ignore le tems de sa chute, & conséquemment celui qu'elle demeura attachée à ce pieu secourable. Le maître de la tannerie, rappelé dans cet endroit par son travail ordinaire, l'ayant apperçue, s'avança, & la retira de l'eau : il la porta aussi-tôt dans la place voisine, & l'exposa aux yeux du public, pour être reconnue. Pendant ce

tems, la maîtresse de Claire qui la cherchoit & la demandoit de tous côtés dans le voisinage, fatiguée de l'inutilité des perquisitions qu'elle faisoit depuis plus de deux heures, alla la chercher chez la mere, qui assura de ne l'avoir point vue de ce jour. Comme elles revenoient ensemble, elles entendirent parler d'une fille noyée : la curiosité les attira à l'endroit où elle étoit exposée : elles considérèrent quelque tems le cadavre qui étoit fort défiguré, sans le reconnoître ; mais un jupon qu'elle reconnut, la frappa enfin, & lui rappella l'idée de son infortunée domestique. Elle la fit transporter aussi-tôt chez elle, où d'abord on la déshabilla, & on l'étendit auprès du feu. Je passois, dit M. Dumolin, dans ce moment devant la maison : l'accident m'arrêta, j'y entrai sans y être appelé : je représentai que l'action du feu alloit jeter dans une atonie complète, les vaisseaux de tout le corps, affaiblés par le poids de l'eau, & que ce secours apparent détruiroit toutes les espérances, s'il en restoit encore quelques-unes.

La noyée étoit sans mouvement, glacée, insensible, les yeux fermés, la bouche béante, le teint livide, le visage bouffi, tout le corps enflé, chargé d'eau, & sans pouls. Je demandai des cendres qui n'eussent point servi à la lessive : il avoit plu tout le matin, & l'air étoit encore humide. Je fis mettre ces

cendres dans de grandes chaudières sur le feu , pour leur ôter le menstrue qui tenoit leurs sels dissous & flottans ; ensuite j'en fis étendre sur un lit , de l'épaisseur de quatre doigts ; tout étant ainsi préparé , des femmes , suivant mes ordres , y couchèrent la noyée toute nue , & la couvrirent d'une pareille quantité de cendres. Je lui fis garnir le col & la tête , d'un bas & d'un bonnet aussi pleins de cendres , & on étendit sur elle , le drap & la couverture : une demi-heure étoit à peine écoulée , que le pouls de la noyée se rendit sensible , sa voix revint , des sons inarticulés & confus devinrent peu-à-peu plus distincts , & firent d'abord entendre ces mots : *Je gele , je gele*. Je fis prendre à la malade , une cuillerée d'eau clairette , & je la laissai ensevelie dans la cendre pendant près de huit heures. Après ce tems , elle en sortit rétablie entièrement , si ce n'est qu'il lui restoit une lassitude qui se dissipa le troisieme jour. Toutes les eaux s'écoulerent par la voie des urines , & l'évacuation en fut si abondante , qu'elles percèrent le lit , & inonderent la chambre. Cette fille depuis cet accident , a été mariée , & est mere de trois enfans.

L'éthiologie de ce phénomène ne doit point se chercher ailleurs , que dans les parties sereuses & salines de la cendre. La surface du corps est criblée d'une infinité de

tuyaux perspiratoires, de filieres, & de pores absorbans. Chacun de ces tuyaux, ou la plus grande partie, offroit à l'enveloppe saline de la cendre, leurs orifices entr'ouverts sur la colonne des liqueurs dont ils étoient engorgés, les masses salines dissoutes par ce menstree, & portées par le mouvement du fluide, contre les membranes nerveuses des tuyaux qui étoient dilatés, leur rendirent par leur aiguillon, le ressort nécessaire pour leur contraction. Il est vrai que ce mouvement étoit foible dans chaque tuyau séparément; mais comme il agissoit sur tous à la fois, & dans toute la surface du corps, en multipliant le stimulus, & par conséquent la contraction; il fut enfin capable de faire refouler sur les reins, les eaux qui s'y frayerent une route pour s'écouler: la partie terreuse de la cendre, propre à dessécher la peau, & à lui donner un point d'appui, concourut encore à faciliter l'action des sels.

Voici la façon dont s'y est pris M. Dumolin, pour découvrir la propriété qu'ont les cendres pour faire revivre les noyés.

Dans mon cours de physique, dit cet habile praticien, mille expériences réitérées m'avoient instruit que les insectes noyés, jusqu'au point de paroître sans mouvement, ensevelis ensuite sous la cendre, ou dans

le sel, y recouvroient promptement la vie. J'avois observé que de plusieurs mouches noyées, les unes mises sous la cendre, ou dans le sel, les autres abandonnées en même tems à l'air sans secours : les premières, dans l'intervalle de quatre à cinq minutes, étoient rappelées à la vie, tandis que les autres (après avoir répété l'expérience sur cent) périssoient constamment. Sçachant bien qu'il y a une analogie parfaite entre les corps humains, & ceux de tous les êtres animés, les uns & les autres, quant à la matiere, n'étant qu'une machine composée de tuyaux & de liqueurs, il étoit conséquent de conclure que ce qui agissoit sur l'un par la voie des pores, devoit agir sur l'autre, en raison du nombre & de la dilatation de ces mêmes voies. Ce raisonnement m'ouvrit la route au salut de Claire : le remede est facile, peu dispendieux ; mais toutes les nations ne brûlent point des végétaux, des charbons de terre ; des terres bitumineuses, des fientes desséchées, suppléent à leur défaut. Souvent une même province voit ses différens cantons soumis à partager cette dure nécessité. L'Afrique brûlante prive ses habitans de ces tas de cendres, que les froids du nord accumulent dans nos climats : de-là naît une double difficulté contre le remede en question. 1°. La

nature du sel tiré des cendres formées par la combustion des terres ou matières bitumineuses, sera-t-elle analogue à celle du sel fixe, dont la cendre des végétaux est enrichie ? 2°. Comment faire usage de la cendre, dans une des plus vastes parties de la terre, où cent foyers en fourniroient à peine vingt livres ? La réponse résoudra les deux objections. La cendre agit par un sel fixe de la nature du sel marin : or, comme tous les habitans de notre globe font usage du sel marin, il est évident que toutes les nations peuvent tirer du secours de cette découverte. (En Comté, on ne se sert pas de cendre :) un lit de sel réduit en poudre, doit même agir avec plus d'efficacité que la cendre ; & je doute qu'un Juif noyé, conserva-t-il le jugement en sortant des eaux, eut de la répugnance à avaler ce sel, par autant de bouches, qu'il auroit de pores sur la peau.

Nota. Nous nous sommes hâtés d'annoncer cette observation, comme une des plus intéressantes que l'on ait faites depuis long-tems. Elle paroîtroit même hors de vraisemblance, si elle n'étoit publiée par un homme dont les talens & la probité sont à l'abri de tout soupçon. M. Dumolin qui en est l'auteur, est trop ami de l'humanité, pour ne pas s'empressez de faire part au public de cette découverte importante, & pour ne pas nous

envoyer incessamment des détails plus circonstanciés d'un fait aussi merveilleux qui intéresse de si près la vie des hommes, & qui pourroit conduire à sauver à l'Etat tant de citoyens qui périssent tous les jours, faute de secours, & qui ne sortent le plus souvent de l'eau, que pour rentrer dans la terre.

OBSERVATION

SUR une maladie particulière, par M. de SEVELINGES, docteur en médecine, à S. Etienne en Forez.

Je fus appelé, il y a quelques années ; pour voir la femme du nommé Bourgois, maître Coutellier de cette Ville, retenu dans le lit depuis cinq à six jours, par la maladie dont je vais donner la description.

Je trouvai cette femme dans son lit ; ayant les yeux & la bouche à demi-ouverts, sans pouvoir fermer ni l'un ni l'autre, ni les ouvrir davantage ; elle articuloit très-difficilement, la respiration étoit froide, & il lui sembloit que c'étoit un glaçon qui sortoit de la poitrine, les mains étoient engourdies, & tout ce qu'elle touchoit, lui donnoit la même sensation de froid que le marbre, les cuisses & les jambes étoient sans mouvement & insensibles, le pouls très-foible ;

accompagné d'insomnies, & par intervalle, de défaillances.

A l'aspect de ces symptômes, je croyois que la malade touchoit à son dernier moment ; cependant je ne voulus pas l'abandonner à son malheureux sort : le tems pressoit, je cherchai inutilement à découvrir les causes éloignées de cette maladie : je m'attachai à combattre les symptômes, à rétablir la circulation presque interrompue, & rendre aux solides, leur élasticité naturelle presque anéantie : j'ordonnai pour cet effet, une potion cordiale & anti-histérique, avec les eaux de bourrache, de chardon bénit, de mélisse, les confectons cordiales, le syrop d'œillet, la teinture de castor, le liliun de paraselse, la potion fut réitérée pendant trois jours, ce qui ranima la circulation, détruisit peu à peu l'engourdissement, & rétablit les forces ; je soutins ces remèdes par la boisson d'une légère tisane faite avec les bois sudorifiques, la racine de scorfonnaire, la raclure de corne de cerf ; enfin après six jours, la malade fut dans une parfaite convalescence, & s'est rétablie.



OBSERVATION

SUR trente-six ou trente-sept soldats empoisonnés, pour avoir mangé de la racine d'Oenanthe, par M. ROCHARD, chirurgien-major de l'hôpital militaire, & correspondant de l'académie de chirurgie, à Belle-Isle en mer.

Au mois de Juin dernier, plusieurs soldats du régiment de Berry, infanterie, en se promenant dans les prairies de cette île, mangerent de la racine d'Oenanthe, qu'ils prirent pour de la carotte; ceux qui en mangerent les premiers, furent saisis très-vivement de tous les symptomes qui accompagnent les poisons les plus violens, cela n'empêcha pas les autres d'y retourner, jusqu'à trois fois. Le premier qui vint à l'hôpital, continua long-tems après sa promenade, & fut fort gai; mais sur les huit heures & demi, il se sentit fort incommodé, on le transporta aussi-tôt dans l'hôpital, dans l'état le plus violent, il faisoit des efforts incroyables pour vomir, & il étoit dans un état convulsif des plus violens, les yeux, la face, les mâchoires étoient si fort contractées, qu'on ne put lui rien faire avaler, il mourut au bout de trois quarts-d'heure, dans

une vraie attaque d'épilepsie : les autres ne furent pas si malheureux , quoique tourmentés des symptômes les plus effrayans ; on vint à bout de leur écarter les mâchoires , & on leur donna l'émétique en avage (a) , & les potions , les lavemens firent aussi de très-bons effets ; néanmoins il restoit toujours des éblouissemens , des maux de cœur & des vomissemens fréquens , des cardialgies , des syncopes. Tous ceux que j'ai questionnés sur leur état , à la suite de leur accès , m'ont toujours dit qu'ils avoient ressenti des douleurs inouïes au cœur , & à l'orifice supérieur de l'estomac. Par l'usage suivi de l'émétique , des lavemens émolliens , & des autres remèdes , je suis venu about de les sauver tous , à l'exception du premier qui périt , comme je l'ai dit , en très-peu de tems : je dois ces succès autant à l'intelligence de M. Gerard , chirurgien-major du régiment de Berry , qu'à mes soins & aux bons effets des remèdes.

Comme j'étois curieux de sçavoir sur quelle partie précisément cette plante vénéneuse portoit son action , je fis l'ouverture

(a) N'auroit-il pas été plus à propos , dans un état épileptique aussi marqué , de donner des huileux , des laiteux , ou des mucilagineux , pour empâter les parties virulentes de la racine d'oenanthe , que d'avoir recours à l'émétique , qui devoit augmenter les convulsions ? Quoi qu'il en soit , il paroît que M. Rochard a réussi par cette méthode , quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait indiquée.

du cadavre du premier foldat qui en mourut : je ne m'attachai qu'aux organes de la digestion, où s'étoit paffée probablement cette fcene : le bas-ventre fut ouvert, où étoient préfens MM. Gerard, chirurgien-major de Barvick, & Royer, chirurgien, aide-major de cet hôpital, qui m'aidoit. Après avoir enlevé le péritoine, l'épiploon nous parut dans la fîtuacion & l'état ordinaire : nous le levâmes pour voir la furface externe des autres vifceres. J'oubliois à dire, qu'à l'extérieur, l'eftomac étoit dans l'état ordinaire, au lieu qu'à la furface externe les inteftins grêles, étoient d'un rouge pourpre gangréneux, parfemés de diftance en diftance, de taches fpacelées, les gros au contraire, étoient de couleur ordinaire, mais tachés feulement de place en place, de marques gangréneufes. Nous ouvrimés l'eftomac qui étoit exactement vuide, fans apparence de corrofions, ni de taches relatives à celles qu'on avoit remarquées aux inteftins, qui étoient enduits par fillons, & d'une façon ondée de ce lait virulent, jaune, telle que la racine de cette plante le renferme, & la filtre quand on la coupe. La veficule étoit flafque & vuide, nous n'apperçûmes rien d'extraordinaire dans le refte des vifceres, les gros vaiffeaux artériels & veineux, les oreillettes, & les ventricules du cœur, étoient,

étoient, pour ainsi dire, vuides, le poumon n'en étoit cependant pas plus engorgé : il nous a paru que ce poison n'a produit ses accidens, que par irritation, & que le système nerveux a été le plus offensé, sans apparence de causticité. Nous n'avons pas poussé plus loin nos recherches, celles-ci étant très-suffisantes pour nous convaincre que ce poison agit principalement sur les parties nerveuses & les premières voies : d'ailleurs l'endroit peu commode où nous faisons ces opérations, ne nous permettoit pas de prendre le tems de la faire plus étendue.

Comme on pourroit risquer de se méprendre par la suite au sujet de l'Oenanthe, j'ai cru devoir insérer ici les caractères de cette plante, d'après M. Hemery, & transcrire mot à mot ce qu'il dit de ce poison.

Cette plante a beaucoup de rapport & de ressemblance avec la cigue ; elle croît à la hauteur d'environ trois pieds : il sort de sa racine plusieurs tiges assez éparées, rondes, rameuses, portant des feuilles qui ressemblent à celles du cerfeuil, de couleur verte-brune ou noirâtre, d'un goût âcre & ingrat, remplies d'un suc qui est au commencement laiteux, mais qui jaunit ensuite & devient virulent, puant, venimeux, & ulcérant : ses fleurs sont disposées en ombelles, comme dans la cigue ; chacune d'elles est composée de plusieurs feuilles rangées

en rose ou en fleur de lys ; elles laissent après qu'elles sont tombées, un petit fruit composé de deux semences oblongues, canelées : ses racines des navets comme celles de l'asphodele, blancs, attachés immédiatement à leur tête, sans qu'aucune fibre les suspende, remplis du même suc que la plante : elle ne croît guères que dans les pays froids & septentrionaux ; on en trouve en Angleterre, le long des ruisseaux & des autres lieux aquatiques.

C'est un poison mortel, si l'on a eu le malheur d'en avoir avalé ; il cause dans le ventricule une ardeur très-douloureuse ; il fait tomber dans des convulsions fortes qui renversent les yeux, qui ôtent le sentiment, qui resserrent les mâchoires ; il excite des hoquets fréquens, des envies & des efforts inutiles de vomir, des hémorragies par les oreilles, des contractions, une tension considérable vers la région de l'estomac : tous ces mauvais accidens font connoître que cette plante par son acrimonie ronge & cautérise la tunique nerveuse de l'estomac. Les remèdes qu'on y doit faire, sont les mêmes qu'aux poisons de l'arsenic & du sublimé : faire boire au malade beaucoup d'huile, de graisse ou de beurre fondus, de lait, & d'autres liqueurs onctueuses qui puissent lier, embarrasser, & adoucir les sels âcres & rongeurs, que les suc de la plante cominu-

HISTOIRE D'UN ACCOUCHEMENT. 435
tiquent aux viscères, & les évacuer par
haut & par bas.

HISTOIRE

*D'un accouchement extraordinaire, par
M. MONRO, docteur & professeur en
médecine, à Edinbourg.*

Au mois d'Avril 1746, *Elsbet Grant*,
de la paroisse de *Moy*, près de *Mackinston*
en Ecosse, commença à sentir les premières
douleurs de l'enfantement; ces douleurs
durèrent trois jours; au bout de ce tems,
on entendit auprès de la malade, à deux
différentes reprises, un bruit semblable à
celui qu'auroit pu faire une solive en se
cassant; c'étoit son ventre qui s'étoit ouvert
au-dessous du nombril, la fente s'étendoit
en en-bas vers le côté gauche, jusqu'auprès
de l'os des isles. L'enfant sortit par cette
ouverture; par laquelle on tira le placenta,
& on apperçut les intestins. La plaie fut gué-
rie sans autre application qu'un peu de beurre
brûlé avec du sucre; & la cicatrice avoit
l'air d'une égratignure faite avec une grosse
épingle.



OBSERVATION

Sur un renversement de matrice dans l'accouchement, laquelle a été atteinte de gangrène, avant d'être réduite, & qui depuis sa réduction, a été guérie par supuration, & exfoliation de ses tuniques intérieures; par M. CAMPARDON l'aîné, maître en chirurgie de la ville de Masseube, au diocèse d'Auch.

Marie Labat, du lieu de Parnassac en Gascogne, boiteuse, mais d'ailleurs d'un assez bon tempérament, fut mariée vers sa trente-cinquième année. Elle devint grosse bientôt après; elle accoucha fort heureusement, & ses couches ne furent suivies d'aucun fâcheux accident. Elle allaita son enfant, ensuite elle devint encore enceinte. Vers le quatrième mois de cette seconde grossesse, elle sentit dans sa vulve, une masse qui, tombant peu à peu & par degrés, devint fort considérable, & pendoit entre les cuisses. Elle supporta cette fâcheuse incommodité pendant le reste de sa grossesse, sans réclamer aucun secours; elle se contenta de garder sa maison, & de se priver des plus rudes exercices de la vie champêtre. Elle porta son enfant à terme, & son heureux

accouchement la délivra de cette maladie. Elle en fut entièrement exempte jusqu'au cinquième mois d'une troisième grossesse. Ce fut dans cette circonstance que je fus requis au commencement de Juin 1756, pour lui donner mon secours. Après avoir appris de la malade même, le petit détail que je viens de faire, j'examinai bien attentivement la masse en question : elle étoit grosse comme le poing, d'une figure ovale, & rouge sans être enflammée ni desséchée. L'application de mes doigts me la fit trouver souple & facile à rentrer. Je reconnus par leur introduction dans le vagin, que l'orifice de la matrice étoit dans sa situation & son état naturel, & que la tumeur en question, étoit formée par une espèce de descente, ou hernie de la partie supérieure du vagin, qui répond au col de la vessie, & à l'uretère. Comme cette masse rentroit presque d'elle-même, lorsque cette femme étoit couchée, & qu'elle demouroit réduite tandis qu'elle étoit dans son lit ; je l'exhortai à le garder pendant le reste de sa grossesse, pour prévenir les dangereux inconvéniens qui pourroient résulter de cette omission ; mais sa fortune ne lui permettant pas de suivre exactement ce conseil, elle fit usage d'un pessaire de cire, qui contint la descente du vagin. Elle parvint heureusement au terme de son accouchement. Elle me fit

appeller pour lui donner mon secours dans ce moment critique, le 18 Octobre 1756. Je me trouvai malheureusement absent. Elle n'eut pour toute ressource, qu'une sage-femme peu habile, qui ne sçachant prendre aucune précaution, en tirant un enfant mort, qui resta long-tems sur le passage, entraîna la matrice qui demeura renversée, & pendante entre les cuisses de la malade. Dans ce triste état, elle me fit rappeler deux jours après son accouchement; je me rendis bientôt auprès d'elle. Au premier aspect de cette masse, je fus saisi d'horreur & de compassion. Elle étoit grosse comme la tête d'un enfant, desséchée, raboteuse & noire, sur-tout dans les points qui avoient reçu les attaches du placenta: elle étoit d'une consistance dure, gonflée & très-engorgée. Dans cette position, je me trouvai fort embarrassé sur le parti que j'avois à prendre. La première indication qui s'offrit à mon esprit, fut de tenter la réduction de la matrice, mais ce moyen me présentait de grandes difficultés: son gonflement, sa dureté, & son engorgement excessif, me paroissent y opposer des obstacles presque invincibles. On ne pouvoit y réussir que par une manœuvre très-violente, qui pouvoit consumer la gangrene qui attaquoit déjà ce viscère: mais quand même on auroit pu se flatter de pouvoir réduire la matrice dans

sa place naturelle, ne devoit-il pas paroître dangereux de renfermer dans le bas-ventre, une partie gangrénée, dont la corruption par ses progrès, pouvoit infecter tout le corps, & faire périr la malade ? N'auroit-il pas été plus prudent de laisser au-dehors de la capacité, un viscere atteint déjà de putréfaction, & d'attendre que la nature victorieuse, achevat l'opération qu'elle sembloit préparer ? Ou bien n'étoit-il pas plus convenable de faire l'amputation de cet organe ? Le succès qu'elle a eu en nombre d'occasions, selon le témoignage de plusieurs auteurs célèbres, pouvoit m'encourager à prendre ce parti ; mais je n'aurois sçu m'y déterminer qu'en dernière ressource, & sans m'être muni de l'avis & des suffrages de quelques maîtres de l'art. Agité par toutes ces réflexions, pressé pour aller secourir un autre malade, & dépourvu de remèdes convenables, je me contentai de faire fomentier cette matrice, avec du vin rouge, où j'avois fait bouillir des fleurs de roses, en attendant que je revinsse auprès de cette malheureuse femme, pour prendre à son égard un parti décisif, & ultérieur ; mais à peine fus-je éloigné d'elle, qu'une sage-femme du voisinage, entreprit de faire la réduction de la matrice : plus hardie que je ne l'avois été, elle n'hésita pas, malgré l'état effroyable où étoit cet organe, de le

froisser , & de le comprimer en tout sens , & sans aucun ménagement ; & par cette violente & longue manœuvre , elle parvint enfin à le faire rentrer dans sa place naturelle. Elle lui appliqua de plus un cataplasme nervin & hystérique , sur toute la région hypogastrique. J'arrivai bientôt après ces opérations : j'avouerais même que je fus charmé qu'elles m'eussent tiré de l'embarras où j'étois , à tous ces égards. Je trouvai la malade sans fièvre : elle en avoit été même exempte pendant tout le cours de ce dernier accident. Peu de tems après la réduction , elle avoit uriné , ce qu'elle n'avoit pu faire depuis son accouchement : la soif ardente qui la dévorait , s'apaisa , aussi-bien que ses inquiétudes : la douleur qu'elle sentoît dans son hypogastre , n'étoit pas violente , mais seulement gravative : cette pesanteur étoit bien indiquée par le volume , & la dureté que cette région avoit acquise par la rentrée de la matrice : le bas-ventre étoit au contraire fort plat & déprimé , tandis que ce viscere demeura hors de sa capacité. Dans cet état , je n'osai pas encore regarder la malade hors de péril : je ne pouvois pas perdre de vue la mortification que j'avois observée ; cette femme reposa , & dormit la nuit suivante. Dès le lendemain 21 Octobre , la matrice fournit un écoulement sanieux & fétide , qui augmenta

les jours suivans. Il entraîna plusieurs escarres considérables , qui n'étoient vraisemblablement que les débris , ou les exfoliations des tuniques internes de la matrice : cet écoulement fut abondant , & dura neuf à dix jours. Pendant tout ce tems-là , la région hypogastrique se ramollit , & se désenfla parfaitement. Cette femme fut en état d'aller à l'église , dix-huit jours après son accouchement. Elle reprit bientôt toute sa fanté. Elle devint grosse quelque tems après , pour la quatrième fois. Elle n'éprouva dans sa grossesse , d'autre incommodité que la descente ou hernie du vagin , qui lui survint vers le quatrième mois. Elle a accouché très-heureusement d'un enfant qu'elle nourrit.

G U E R I S O N

D'un accident rare & douloureux dans les deux mamelles d'une femme , causé par la peur , par M. FUUN , docteur en médecine , à Harlem.

Je fus mandé , il y a quelques années , par le sieur A. W. au sujet d'une incommodité douloureuse dans les deux mamelles de sa femme , causée un an auparavant par une frayeur subite , occasionnée au milieu

de la nuit , par un incendie arrivé chez un de ses voisins.

Quoique dans le tems on eut pris toutes les précautions imaginables pour prévenir le mauvais effet de cette frayeur , il se forma néanmoins des douleurs continuelles & très-vives , dans les deux mammelles de la malade. Elle étoit d'un tempérament phlegmatique , âgée d'environ quarante ans , & tirant en quelque façon à la mélancolie. On avoit déjà consulté plusieurs habiles gens sur cet accident , & l'on avoit en vain appliqué différens remèdes externes. On apprit d'elle-même , qu'elle sentoît le plus de soulagement dans sa douleur , lorsqu'elle présentoit un charbon ardent , au-dessous ou devant les mammelles , & qu'elle les faisoit ensuite frotter doucement par quelqu'une de ses femmes avec la main , jusqu'à ce qu'il sortit des boutons de ses mammelles , une matiere visqueuse tirant vers le jaune , opération qu'elle étoit obligée de se faire répéter jour & nuit , toutes les fois que les douleurs redoubloient. Les mammelles étoient douces au toucher , sans la moindre tension , ni marque d'enflure ou d'inflammation : en sorte que les obstructions sembloient résider dans les vaisseaux lactés , dont les liqueurs ayant contracté quelque épaisissement ou viscosité ,

On arrêtoient le mouvement, & causoient par-là la douleur. La malade ne pouvant se soulager dans sa douleur, que par une chaleur & un frottement continuel, comme je viens de le dire, il est évident que par ces deux opérations, une partie de la matière a été atténuée, disposée de façon qu'elle pût s'écouler par les boutons, & faire par ce moyen, cesser la douleur en quelque façon pour deux ou trois heures; mais de répéter ces frictions jour & nuit, toutes les fois que la douleur devenoit insupportable, c'étoit en effet une occupation trop pénible. La malade ne trouvant enfin aucune guérison dans l'usage des remèdes qu'on lui avoit ordonnés; elle s'imagina d'avoir le cancer dans les deux mamelles, d'autant plus que sa mère étoit morte précisément de cette maladie, & elle persista toujours dans ce sentiment, nonobstant que tous les habiles gens qu'elle avoit consultés, eussent tâché de la persuader du contraire. Je fus donc appelé pour guérir son esprit, aussi-bien que son mal, c'est-à-dire, pour dissiper ses idées chimériques sur le cancer, & pour porter remède à son accident extraordinaire; & j'eus le bonheur de réussir dans l'un & dans l'autre.

Comme il falloit appliquer ici des remèdes pénétrants sans feu, je me suis d'abord servi de cinquante, soixante ou soixante-dix

444 GUERISON D'UN ACCIDENT

gouttes d'huile de culilawan, mêlées avec une once d'esprit de matricaire, & j'en ai fait frotter les mammelles, pour voir jusqu'à quel point la peau pourroit le supporter, sans en être blessée. Ce remède ayant été appliqué pendant quelques jours, même avec assez de succès, & la peau restant intacte, ne me fatigait point à la longue, & j'ai été obligé d'ordonner une friction de soixante gouttes d'huile *caiepoeli* (a), avec une once d'esprit de vin rectifié. Mes expériences m'avoient fait trouver ces deux huiles asiatiques fort aromatiques, anodines & résolutes. Comme c'étoit en hiver, je trouvai à propos d'appliquer aux deux mammelles un emplâtre basilicum. Par ce moyen les accès n'étoient plus si violens, & la malade étoit tranquille, parce qu'ayant ce remède sous la main, elle pouvoit sur le champ faire cesser la douleur, en se frottant elle-même.

Cependant je ne fus pas aussi tranquille que ma malade, & je ne voulus la quitter, qu'après l'avoir guérie radicalement. Je conçus d'abord que je ne pourrois y parvenir, qu'en lui faisant prendre intérieurement des mercuriaux bien doux. Je jugeai d'abord que l'æthiops minéral devoit être le remède

(a) Nous ignorons ce que c'est que cette huile qui vient des Indes, & dont on ne fait presque jamais usage dans ce pays-ci.

le plus doux, le moins dangereux pour le corps, & le plus sûr dans le cas présent, pour inciser cette matiere visqueuse, & pour la préparer à sa circulation requise. J'ai donc réduit l'æthiops minéral en forme de pillules, en y ajoutant de la racine de gayac, & du mucilage de gomme adraganth; en sorte qu'elle prit le matin & le soir, un scrupule d'æthiops, & après en avoir pris ainsi pendant quelques semaines, elle fut parfaitement guérie, sans avoir eu besoin d'autres remedes. Il est remarquable que l'année suivante, ayant été saisie d'une pareille frayeur, elle s'est retrouvée dans les mêmes circonstances fâcheuses, dont je l'ai rétablie parfaitement & en peu de tems, par les mêmes remedes; de sorte qu'elle se porte bien aujourd'hui.



OBSERVATION

*Sur un vomissement d'un kiste , dans lequel
a été trouvée une vingtaine de petits vers
en vie , par M. CAUSSE , docteur en
médecine à *** (a).*

Le sieur Imbert , chirurgien , fut attaqué au mois de Mars dernier , d'une fièvre putride inflammatoire , accompagnée de tous les symptômes d'une pleuropneumonie. M. Vergnes son médecin , combattit cette maladie par la saignée , les catartico-émétiques , les minoratifs , les bechiques , & les calmans : la maladie parcourut ses types avec une grande rapidité , & malgré toute la sagacité du sage praticien qui en dirigeoit le traitement , le malade fut dans l'espace de huit jours , dans un danger urgent.

M. Vergnes chargé des affaires de la communauté , en qualité de Maire , fut obligé de se rendre à Nîmes : il vint avant son départ , me prier de visiter les malades de l'hôpital , & ceux qu'il pouvoit avoir en ville , ajoutant qu'il quittoit le sieur Imbert , avec d'autant moins de regret , qu'il le regardoit comme perdu sans ressource. Je me rendis chez les malades que mon confrere m'avoit confiés , je trouvai le sieur Imbert dans un redoublement des plus violens ,

(a, Nous n'avons pu lire le nom de la Ville.

son pouls étoit dur, plein, ondulant ou redoublé, appelé, par l'observateur des recherches sur le pouls, *pouls pectoral compliqué*; sa respiration étoit si gênée, que son mécanisme ne pouvoit se faire avec un peu d'aisance, que lorsque le malade étoit assis sur son lit, & soutenu par des carreaux; une toux violente, & presque convulsive, l'inquiétoit si fort, qu'à peine pouvoit-il avaler goutte à goutte quelque peu de tisane, & quelques cueillerées de bouillon; il avoit la parole entrecoupée, les fonctions de l'ame dérangées par un délire continuel, les esprits vitaux dans le trouble, & dans l'agitation par des subre-fauts, & des mouvemens convulsifs aux parties tendineuses, la langue sèche, raboteuse, avec un sédiment jaunâtre au milieu, le peau étoit brûlante, & les urines fort rouges.

Convaincu par ses symptômes de l'état de phlogose qui occupoit plusieurs viscères, j'ordonnai qu'on tira de l'un des bras, six onces de sang, ce que le chirurgien n'exécuta qu'avec peine, dans la crainte, disoit-il, que le malade ne pérît sous la lancette: mais bien loin que cette petite saignée, relative à l'état du malade, augmenta la violence des symptômes, elle les rendit au contraire moins considérables, puisque j'eus la satisfaction de voir boire en ma présence

un bouillon, sans que le malade fut tourmenté par la toux & l'oppression. Je fis ouvrir le soir la saignée avec le même succès. Je prescrivis les antispasmodiques, les rafraîchissans, mariés avec les bechiques, les anodins, & autres remèdes indiqués, comme le *dilutum* de casse, des lavemens émolliens & purgatifs. Ces remèdes produisirent l'effet que je pouvois désirer : les redoublemens se calmerent ; il ne fut plus question ni de toux, ni d'oppression, le malade alla de mieux en mieux, & se trouva bientôt dans une convalescence qui présageoit une prompte santé : mais ce malade moins excusable qu'un autre, s'endormit sur le danger d'une rechûte, il transgressa les regles que je lui avois prescrites pour son régime de vivre : la fièvre le reprit, de même que l'oppression, & une toux convulsive. Je fus appelé de rechef, je dressai les mêmes batteries pour combattre la rechûte ; mais voyant que le malade ne pouvoit se coucher sur aucun côté, & qu'il se plaignoit d'une douleur sourde dans l'intérieur de la poitrine, avec une sensation considérable au côté droit, qui se manifestoit lorsqu'il vouloit se reposer sur le côté opposé : je soupçonnai un empyeme, ou une vomique, & ce qui me confirma dans mon diagnostic, furent la fièvre lente & le marasme qui affligeoient le malade. J'eus
recours

recours au lait d'ânesse, aux bouillons de tortues avec un jeune poulet, & les plantes bechiques : bientôt mes soupçons se vérifièrent, le malade ayant été tourmenté pendant deux heures consécutives, d'une toux violente, vomit tout à coup une poche ou kiste, que je fis ouvrir, & dans lequel je trouvai une vingtaine de vers naegeans dans le pus dont il étoit rempli.

E X P E R I E N C E S

Chymiques sur l'étain, par M. MARGGRAF, docteur en médecine.

J'ai promis, dans une autre occasion, que j'examinerois plus au long, & d'une manière plus directe, les relations de l'étain avec les autres corps ; mais le tems & les circonstances où je me suis trouvé depuis, ne m'ont pas permis jusqu'à présent d'effectuer entièrement mon dessein, & de dégager ma promesse. Je vais donc commencer à le faire, en tirant du Journal de mes opérations chymiques, le récit de quelques essais que j'ai déjà faits sur l'étain ; & je les continuerai dans la suite, pour parvenir à découvrir, s'il est possible, les parties constitutives de ce métal.

II. Il arrive souvent, dans la fusion des

450 EXPERIENCES CHYMIQUES

métaux , lorsqu'elle se fait à un feu véhément dans des vaisseaux ouverts , ou légèrement fermés , que les parties déliées , sur lesquelles celui qui travaille voudroit faire des recherches ultérieures , s'échappent , & qu'on ne sçauroit les recueillir , tant qu'on ne prend pas d'autres arrangemens. La même chose arrive à l'égard de l'étain , sur-tout quand on le calcine à découvert. C'est ce qui m'a fait prendre la résolution d'essayer une fois la fusion continuée plusieurs heures de ce métal , dans des vaisseaux exactement fermés. Pour cet effet donc , je pris une retorte de terre bien garnie , qui pouvoit contenir environ douze onces d'eau ; j'y mis deux onces de l'étain d'Angleterre , le plus pur & le plus fin rapé ; j'y appliquai un récipient , & après avoir bien placé mon vaisseau dans le fourneau dont je me sers pour la distillation du phosphore , & auquel je puis donner le degré le plus véhément de feu ; je conduisis ce feu par degrés jusqu'à l'incandescence , je l'augmentai ensuite jusqu'à ce qu'il eût atteint sa plus grande force , & je le fis durer trois heures de suite , après quoi je laissai refroidir les vaisseaux. Je trouvai , après le refroidissement , dans le cou de la retorte un sublimé blanc qui s'y étoit attaché ; mais il y en avoit trop peu pour qu'on pût le soumettre à aucune épreuve. Mon étain dans la retorte paroissoit

fort beau & brillant, & s'étoit fondu en une masse qui s'étoit affaïssée au milieu, où il y avoit un creux profond. Mais je remarquai aux côtés, une matiere vitrescente, d'une couleur d'hyacinthe un peu obscure, qui entouroit le bord de l'étain réuni par la fusion. Là-dessus ayant pesé mon étain, je trouvai qu'il me rendoit une once, sept dragmes, & deux scrupules; de sorte que dans le travail précédent il avoit souffert vingtquatre grains de perte. Quant au sublimé dont j'ai fait mention, j'estime jusqu'à présent qu'il étoit arsenical: & pour ce qui regarde ces scories, couleur d'hyacinthe, elles me paroissent venir des particules déliées de fer qui se sont trouvées dans l'étain.

III. Je recommençai le même travail de fusion, avec deux onces de mon étain d'Angleterre, mais en m'y prenant d'une autre maniere. Je mis l'étain dans un creuset ordinaire à fondre de Hesse proportionné; je le couvris avec un autre creuset semblable qui s'y ajustoit exactement; & ayant bouché le mieux qu'il étoit possible toutes les ouvertures, je mis le tout dans un fourneau de fusion, auquel je pouvois donner le feu le plus véhément. J'entretins ce feu pendant la durée de trois heures. Quand ensuite le creuset fut refroidi, & que je l'eus brisé, je trouvai mon étain tout à fait au même état

452 EXPERIENCES CHYMIQUES

où il étoit resté dans l'opération précédente, & ayant le bord pareillement entouré d'une matiere vitrescente. Le déchet étoit aussi le même; mais je ne pus rien remarquer qui se fut attaché au creuset supérieur.

IV. Là-dessus je mêlai une once de la limaille d'étain susdite bien nette, avec parties égales de charbon pilé; je mis ensuite ce mélange dans une retorte d'argile bien garnie, & dont le cou étoit très-exactement nettoyé; & quant au reste, je procédai tout comme dans le § II. avec l'étain pur, ayant aussi donné au feu la même véhémence & la même durée. Mais de cette maniere je ne trouvai aucun sublimé dans le cou de la retorte; & pour l'étain, malgré la violence du feu, il ne s'étoit point fondu, mais il paroissoit noir & pulvérisé. En ayant lavé le charbon, je trouvai mon étain réduit en fort petits grains.

V. Je pris encore une once de l'étain net susdit, & je le mis dans un creuset de Hesse, qui pouvoit contenir environ quatre onces d'eau; je posai dessus une plaque de cuivre parfaitement polie, & taillée tout exprès pour s'ajuster au creuset, de façon qu'elle ne touchât point l'étain en fusion, en étant environ à un pouce de distance. Là-dessus je couvris le creuset avec un autre qui s'y ajustoit exactement, & ayant bien luté toutes les ouvertures, je plaçai le tout sur un pied

d'estal, dans un fourneau de fusion, & je le couvris avec des charbons, en sorte pourtant que le creuset de dessus n'en étoit pas touché. Après cela je donnai pendant environ une heure ou une heure & demie, un feu modéré, afin qu'il pût cuire l'étain, sans fondre la plaque de cuivre. Ayant ensuite laissé refroidir les vaisseaux, & ôté le creuset, je n'y trouvai point de sublimé. La plaque de cuivre n'avoit été enduite d'écume nulle part, & je n'y remarquai aucun endroit qui eut commencé à se disposer à la fusion, excepté qu'il ne parut plus aussi poli. Cependant, après l'avoir écurée avec du sable, je ne vis rien de blanc, comme je m'y étois attendu, à cause de l'arsenic contenu dans l'étain, & que le feu devoit nécessairement avoir fait monter en vapeurs; mais toutes les apparences de cuivre étoient demeurées les mêmes. Néanmoins, sous cette plaque d'étain, se trouva une pellicule blanche, friable, & tout à fait semblable aux fleurs de zinc, qui couvroit l'étain, & qui n'étoit peut-être autre chose en effet que des fleurs de zinc. C'est ce que je ne sçaurois pourtant encore décider, jusqu'à ce que je m'en sois parfaitement convaincu, en continuant mes expériences sur l'étain. En attendant, je ne crois pas que ce soit l'arsenic sorti de l'étain, parce que

454 EXPERIENCES CHYMIQUES

1. Cette matiere soutient un feu assez fort ;

2. Son tissu semblable à de la laine, témoigne plus de chaux que de zinc ; &

3. Elle ne blanchit pas le cuivre , comme le fait fort aisément l'arsenic. Qui sçait au juste quelle sorte de produit ce peut être ? Des travaux ultérieurs & de nouvelles observations pourront nous le faire mieux connoître.

VI. Les raisons que je viens d'alléguer dans le § précédent , ne sont pas les seules qui m'engagent à prendre cette matiere pour analogue au zinc ; car le célèbre M. *Henczel* , dont l'habileté est suffisamment connue , dans sa *Pyritologie* , imprimée à Leipzig en 1725 , pag. 574 , dit déjà de l'étain , qu'on peut sans aucun mélange , en tirer du zinc , & qu'en rompant les fourneaux où l'étain a été en fusion , on y trouve une matiere de zinc ; & dès la page 272 , il témoigne qu'il avoit là-dessus des expériences suffisantes. Je ne manquerai pas pourtant de m'attacher dans la suite , à conduire cette assertion à une plus grande certitude.

VII. L'espece de bruit que fait l'étain le plus pur , lorsqu'on le plie , étant quelque chose de particulier , qui , autant que je le sçache , ne convient pas aux autres métaux ; je n'ai pas balané à l'attribuer à l'arsenic

qui y est encore caché, & aux parties martiales qui ont été fondues ensemble. Cela m'a engagé à chercher s'il n'y auroit point quelque moyen d'ôter à ce métal cette propriété. J'ai pris deux onces de mon étain pur d'Angleterre, & deux onces de sel de tartre bien net, (l'on pourroit mettre à la place de ce sel, tout autre alkali bien purifié); j'ai arrangé le sel & l'étain par couches dans un creuset à fondre, spacieux, que j'ai couvert avec un autre qui s'y ajustoit; je les ai soigneusement lutés, puis je les ai mis dans un fourneau de fusion, & j'ai donné un feu violent pendant une heure. J'ai ensuite laissé refroidir le tout, & ayant brisé le creuset inférieur, j'y ai trouvé mon étain d'un beau brillant, & couvert par-dessus de scories d'un blanc verdâtre. J'ai séparé ces scories; j'ai fondu encore une fois mon étain doucement, & je l'ai versé dans une lingottière. Cet étain pesoit encore une once, cinq dragmes, & quinze grains, ayant ainsi perdu deux dragmes & cinquante-sept grains. Ce métal n'étoit pas à la vérité dépouillé du bruit, ou frémissement, dont nous avons parlé; cependant, en le rompant, il paroissoit avoir souffert un changement considérable.

Je ne manquerai pas de donner la continuation de ces expériences sur l'étain, me trouvant à présent dans une situation assez

favorable pour m'y remettre avec une nouvelle force.

OBSERVATION

Sur une maladie épidémique qui a regné à Linieres-la-Doucelle , au bas-Maine , depuis Avril 1756 , jusqu'à présent , par M. KEUZE , docteur en médecine , & aggrégé au college des médecins du Mans.

J'ai été envoyé par les ordres de Monseigneur l'intendant de la généralité de Tours, avec un de mes confreres, au mois de Juin dernier, à Linieres, pour suivre & traiter une maladie épidémique qui regne, & se soutient en cette paroisse, depuis le mois d'Avril 1756, sans aucune intermission, & qui a attaqué plus de huit cens cinquante personnes de tout âge & sexe, à laquelle plus de cent soixante ont succombé; je crois devoir en publier ici le détail.

Ce mal est une fièvre maligne vermineuse, & contagieuse, caractérisée par les symptomes qui suivent. Les malades rendent tous des vers lombricaux par haut & par bas, & éprouvent des accidens fort singuliers, tels que des douleurs d'épaule accablantes; chez les uns, des déchiremens douloureux & cruels sous la plante des pieds, qui diminuent sensiblement en cet

endroit dans le progrès du mal ; l'humeur se jette ensuite par métastase , ou sur la gorge , occasionne les accidens de l'angine , ou pénétrant l'intérieur de la tête , avec une sensation très-douloureuse dans cette partie , excite souvent du délire , quelquefois l'assoupissement qui ne cede qu'aux saignées au pied répétées.

Chez les autres , ce sont des éruptions pourprées & milliaires , confondues assez souvent , quelquefois séparées.

Cette maladie se renouvelle avec plus de force & de vigueur , dans les tems froids & inconstans ; que dans la sérénité & la chaleur , ce qui paroît être l'effet d'une transpiration , supprimée , ou sensiblement diminuée.

Dans les filles en âge de puberté , ce sont des hémorragies utérines , si prodigieuses dans quelques sujets , que dans vingt-quatre à trente-six heures , la majeure partie périt , à moins qu'on oppose à la violence de l'évacuation , l'eau de rabel que l'on a employée avec un heureux succès ; ce flux n'est pas le seul qui tourmente les malades ; le cours de ventre continue souvent avec tant d'opiniâtreté , que lorsqu'il n'est pas secouru dans le principe , il ne devient pas moins funeste que le flux de sang , mais sur-tout lorsque les malades ont été saignés dans cette évacuation.

J'ai pensé qu'il pouvoit être intéressant pour le public, de caractériser, & de faire connoître la méthode curative que nous avons mise en usage pendant notre séjour en cette paroisse, où nous avons vu & traité plus de soixante personnes attaquées de cette constitution épidémique.

Dans le premier période de la maladie ; après une saignée au bras, nous avons répandu libéralement le sang des vaisseaux inférieurs, par deux ou trois saignées au pied, suivant l'âge, la force, & le tempérament du sujet ; quatre heures après, on a excité le vomissement par une dose convenable de tartre stibié ou d'ipécacuanha ; lorsque le sujet étoit phlegmatique, ou qu'il étoit tourmenté par un léger cours de ventre.

Cette première indication remplie, on a procuré la liberté du ventre, essentielle en cette maladie, par des purgatifs minoratifs, sous forme de potions, ou de décoctions chicoracées, où on a fait entrer la manne ; les tamarins, avec quelques plantes potagères rafraîchissantes, altérées de quelque sel, comme celui de seignette, ou de glauber, mais constamment la racine de fougere mâle, soit en tisannes, soit en purgatifs, souvent aussi la poudre de coralline, comme excellent vermifuge, ne perdant pas de vue l'u-

sage des lavemens simples & purgatifs, dans les cas où l'évacuation étoit supprimée, ou considérablement diminuée, sur-tout dans les embarras de tête, sans pourtant omettre la saignée au pied, si les forces le permettoient, & qu'il n'y eut point de contre-indication, auquel cas les vésicatoires réussissoient parfaitement.

Dans les éruptions, nous avons fait usage des cordiaux & sudorifiques légers, comme la thériaque, la racine de bardanne, la scorfonaire, mais toujours par préférence, l'élixir thériacal, comme très-bon alexipharmaque, dans les cas où il paroissoit du feu, de la chaleur, de la fièvre, & de l'éretisme, dans laquelle circonstance nous avons eu recours à la liqueur anodine minérale, qui a opéré des merveilles, mêlée à la dose de deux gros par chaque pinte de tisane, quelquefois le nitre purifié, qui est un excellent antiphlogistique, lorsqu'il ne paroissoit que très-peu ou point du tout d'éruption.

Lorsque la tête devenoit pesante, avec assoupissement, nous faisons usage des vésicatoires, en observant toujours les effets du dévoiement pour l'entretenir, dans les cas où les malades en paroissoient soulagés, ou le diminuer s'il épuisoit, ou si l'indication étoit de l'arrêter, nous mettions en usage le diascordium, la confection d'hya-

cinthe, avec la poudre de rhubarbe ; le tout proportionné au sujet , & à la violence de l'évacuation.

Nous avons tenu les malades dans un régime de vie exacte , leur ayant prescrit une tisanne, avec les acides végétaux , mariée à la racine de fougere mâle , si essentielle dans les cas vermineux , sur la fin des cathartiques , pour bien nétoyer les premières voies , pour empêcher les rechûtes toujours dangereuses , qui sont souvent arrivées aux personnes qui les avoient négligées pendant le cours du mal , & dont la plupart ont languï dans la stupeur & l'imbécillité , des mois entiers.

Les malades qui n'ont pas été secourus , ni par les saignées , ni par les émétiques , ont toujours conservé un pouls petit , concentré & tendu jusqu'au 16 , 17 , & même jusqu'au 21 de la maladie , (ce qui dénote beaucoup d'altération dans les liquides & peut-être même dans les solides) & ne se sont trouvés un peu soulagés que par le transport , ou la métastase de l'humeur morbifique sur l'oreille intérieure , ou sur les parties extérieures du visage , en occasionnant la surdité , ou le gonflement œdémateux de cette dernière partie.

Ceux qui ont été attaqués de cette épidémie , l'an passé , dans le printems & l'été ,

& qui ont été assez malheureux pour y retomber l'hiver dernier, sont presque tous morts, cette maladie étant bien plus dangereuse dans le froid que dans le chaud.

Il y a eu trois femmes enceintes, attaquées vers le septieme ou huitieme mois de leur grossesse, dont une a été travaillée par des convulsions violentes, mais toutes les trois ont eue le délire pendant quelques jours, sont accouchées heureusement & à terme, & leurs enfans vivent.

Un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans a rendu, par les selles, un ver rond, de la longueur de sept à huit pouces, (différent des terrestres, quoiqu'il en soit une espece), par des interfections globuleuses, & noires, semblables à des grains de cha-pelet.



EXTRAIT DE THESE.

Tentamen medicum, &c. *Essai sur les différentes especes de calculs biliaires, & les différentes maladies qui en dépendent. Dissertation en forme de These soutenue aux écoles de médecine de Montpellier, par M. SABATTIER, maître ès-arts, étudiant en médecine, sous la présidence de M. Imbert, conseiller, médecin du Roi, professeur de la faculté de Montpellier, de la société royale des sciences de la même ville, inspecteur général des hôpitaux de Provence, de Languedoc, & de Roussillon.*

S'il est des theses, qui par l'indifférence ou la frivolité de leurs questions, sont négligées, & méritent de l'être, il en est aussi, qui par l'importance & l'utilité de leur sujet, deviennent très-dignes de notre attention; telle est celle que nous venons d'annoncer. M. Sabattier, dans sa préface, témoigne son étonnement, de n'avoir trouvé dans les auteurs, que des observations isolées, sur une maladie fréquente & cruelle. Ne se bornant point aux regrets de la théorie sur cette matière, il entreprend de suppléer à ce défaut, mais c'est en s'imposant la loi de rejeter

toute opinion hypothétique, la vraie médecine n'ayant que l'expérience pour guide, notre candidat n'en a pas suivi d'autre. Il a parcouru un nombre infini d'auteurs, a discuté leurs observations, les a comparées avec celles que lui a fourni le président de cette thèse, M. Imbert, dont les lumières sont connues en médecine, ainsi que son émulation pour les progrès de cet art. Ce professeur ne s'est point contenté d'enrichir cette thèse par des observations, il en a augmenté l'intérêt par beaucoup de réflexions, & d'expériences utiles; nous suivrons l'ordre dans lequel les matières sont traitées; mais nous avouons qu'elles le sont d'une manière si précise, qu'elles ne deviennent susceptibles d'extrait, qu'en perdant beaucoup de cette utilité, qui nous a engagé à en faire mention. L'auteur commence par exposer les observations de M. Imbert; on les trouvera à la fin de cet extrait, & comme plus analogues à l'objet de ce Journal, on les donnera moins succinctement, que la partie théorique de cet ouvrage. Après les observations, l'auteur établit la fréquence des calculs biliaires dans le corps humain. Il ne faut que parcourir avec lui, les nombreuses citations des anatomistes & des praticiens renommés, qui en ont fait mention, pour convenir de cette vérité.

De-là, l'auteur passe aux signes caracté-

ristiques de ces calculs ; ils se réduisent à trois , leur matiere bilieuse , la légereté de leur poids respective aux autres , & leur inflammabilité. M. Morgagni refuse cette derniere propriété aux calculs noirâtres ; M. Haller n'en a trouvé aucun , & M. Imbert , très-peu qui ne la possédassent. Rien n'est omis dans ce traité , les qualités accidentelles à ces mêmes calculs , leur couleur , leur superficie , leur épaisseur & leur figure donnent lieu à des discussions qui méritent d'être lues. Il est important pour la pratique , de distinguer les calculs des intestins , d'avec les vrais calculs biliaires ; l'existence de ceux-là est démontrée dans cet ouvrage , & la connoissance des symptomes qui leur appartiennent , dépend beaucoup de celle des symptomes propres à ceux-ci. L'auteur ne passe point sous silence la pétrification des calculs biliaires , il rejette les opinions connues de Bergerus , de Sylvius d'Eleboë , & des alchymistes.

La bile peut s'amasser , s'épaissir en forme de pulpe , dans la vésicule , mais cela ne suffit point pour la formation du calcul ; il faut de plus un principe lapidifique conformément à l'observation de M. Imbert ; ce sçavant professeur recevant les rayons du soleil , au travers de la substance de ces pierres , reconnut qu'elles étoient composées de couches lamineuses concentriquement posées ;
ces

Les lames étoient elles-mêmes formées de lignes concentriques. M. Imbert a réussi à placer des fils de soie dans les intervalles de ces couches, ce qui démontre cette construction.

L'auteur termine son ouvrage, par l'histoire détaillée des maladies que les calculs biliaires peuvent causer d'après leur situation; s'ils occupent le fond de la vésicule du fiel, il en naît le plus fréquemment; 1°. l'hydropisie bilieuse de cette partie; 2°. son inflammation, 3°. la rupture de ses membranes, l'ictère universel en est aussi une suite très-ordinaire. Si les calculs se trouvent dans le col de la vésicule, dans le conduit cystique, ou dans le canal cholédoque, ils produisent alors les mêmes maladies, mais l'inflammation qui en résulte, mérite une nouvelle considération: en effet, celle que les calculs biliaires peuvent faire naître dans le fond de la vésicule, est accompagnée de douleurs beaucoup moins graves, qu'on caractérise de fausse colique hépatique, c'est l'inflammation des conduits dont nous venons de parler, qui constitue la vraie; cette cruelle colique naît à l'abord des calculs dans ces conduits, & dure tant que le sentiment exquis de leur parois en est offensé; si la nature victorieuse les expulse de ces parties, ils tombent dans les intestins. L'auteur les suit

dans ce nouveau trajet ; le plus souvent , dit-il , une diarrhée bilieuse , suite ordinaire de la colique hépatique , les entraîne hors du corps , ils s'arrêtent néanmoins quelquefois dans les intestins , leur séjour dans les grêles est rare ; c'est la cavité du cæcum , ce sont les cellules du colon , qui leur servent le plus communément de receptacle ; le détail des maladies qui résultent des différentes positions de ces calculs , les symptômes qui leur appartiennent , la cure qui leur est propre ; tous ces articles se trouvent dans ce petit ouvrage , sçavamment discutés , & toujours étayés de l'observation.

L'auteur , comme nous l'avons dit , a fait un chapitre entier des observations que lui a communiqué M. Imbert. Les deux premières ont pour objet l'ouverture de deux cadavres de femmes mortes , l'une avec douze calculs biliaires dans l'intestin duodenum , l'autre avec deux pierres dans la vésicule du fiel , & une dans le conduit cystique. Les bornes de ce Journal ne nous permettent pas de rapporter les autres circonstances de ces deux observations , qui sont aussi très-dignes de remarque.

III. Observation par le même.

Une femme sexagenaire fut attaquée , à Montpellier , le 14 du mois d'Août 1755 ,

d'une passion iliaque des plus cruelles, elle étoit tourmentée des douleurs de ventre les plus atroces, elle vomissoit tout ce qu'elle prennoit, & de la bile verte, mêlée avec des excréments; les déjections étoient totalement supprimées, les forces abbattues, & le poulx misérable, l'ictère noir, la colique hépatique, à laquelle elle étoit sujette par intervalle, avoient précédé le triste état, de même qu'une douleur fixe depuis trois ou quatre mois, vers la région du cæcum, laquelle augmenta avec la passion iliaque. M. Imbert fut appelé le même jour au matin, réunissant tous les symptomes, faisant sur-tout attention à la douleur dont nous venons de parler: il accusa un corps étranger d'être la cause de la maladie actuelle & des précédentes; c'étoit sur un calcul biliaire que ses soupçons se portoient le plus volontiers; il se représentoit ce calcul obstruant le cæcum, tirillant ses membranes; de-là devoient naître les douleurs, l'amas des matières, & leur reflux vers l'estomac. Ce diagnostic établi, fournit les indications curatives. M. Imbert s'appliqua d'abord à réveiller les forces & le poulx languissant de la malade, de même qu'à calmer les douleurs, il obtint ce premier succès, par un mélange judicieux des cordiaux & des narcotiques. Dès le soir du même jour, les émolliens, les huileux, & les calmans furent

prodigués en boissons , en fomentations , & en lavemens : par ces secours réunis , le 28 du même mois , les évacuations du ventre devinrent copieuses , & elles entraînent un calcul biliaire ; ce calcul fut reconnu dans l'examen qui fut fait des matieres , devant les parens de la malade , auxquels M. Imbert avoit fait part de ses soupçons. Cette pierre de couleur jaune , d'une surface polie , égaloit la grosseur d'un œuf de poule. M. Imbert le porta le même jour à l'académie royale des sciences de Montpellier , & l'envoya ensuite à M. de Senac. Tous les accidens cessèrent après cette évacuation , & par le moyen de quelques potions cathartiques , la malade acquit la meilleure santé , dont elle jouit depuis.

IV Observation par le même.

Un jeune homme dont le tein étoit bilieux , subissoit les frictions mercurielles sous la direction de M. Imbert. Le malade fut inopinément saisi à la huitieme , d'une douleur des plus aigues dans l'hypocondre droit. M. Imbert ayant ordonné en vain le laudanum , les topiques anodins , & les saignées , se douta que le passage de quelque calcul biliaire , dans le conduit cystique & cholédoque , causoit cette colique hépatique. Il ordonna en conséquence de cette idée , les huileux , les minoratifs , une ample boisson d'adoucisans :

le quatrième jour de leur usage, le malade rendit par les selles, six calculs biliaires anguleux, verds à l'extérieur, noirs intérieurement; après leur expulsion, les frictions furent heureusement terminées, & le malade acquit avec une bonne santé, un tein fleuri, & les plus belles couleurs, absolument nouvelles pour lui.

V Observation par le même.

Une pauvre femme de Montpellier, fut traitée & guérie, il y a environ trois ans, par M. Imbert, d'un ictere & d'une colique hépatique, auxquels elle étoit sujette par intervalle; cette cure fut commencée par les cathartiques convenables, continuée par une douzaine de bouillons apéritifs, & terminée par l'usage des eaux de Vals. Par leur secours, cette femme rendit de petites pierres biliaires en si grande quantité, qu'il eût été absurde de penser que la vésicule du fiel eut pu les contenir. Cette femme avoua que trois mois auparavant, elle en avoit apperçu de semblables dans ses déjections. M. Imbert la revit, trois mois après sa cure, très-bien portante.

VI Observation par le même.

Au commencement de Février 1756; M. Imbert fut appelé chez un Evêque, attaqué d'une fièvre putride, & d'une inflam-

mation de bas-ventre. Cette maladie traitée selon l'art, la fièvre cessa; mais après les deux premiers jours de convalescence, les douleurs de ventre & la fièvre reparurent plus fortes, les cathartiques furent employés de nouveau, le malade rendit par leur secours, un globe formé de filamens bilieux, desséchés & repliés sur eux-mêmes, & paroissant avoir toutes les dispositions lapidifiques.

Q U E S T I O N

De Médecine proposée par l'Académie de Dijon, pour le prix de 1761.

Quels sont les moyens de distinguer le caractère des différentes maladies épidémiques, & quelles sont les règles de conduite qu'on doit suivre dans leur traitement ?

Ce sujet utile autant qu'intéressant, avoit déjà été proposé pour cette année; mais l'Académie n'ayant pas eu lieu d'être satisfaite des ouvrages qui lui ont été adressés, a cru devoir le proposer de nouveau; & pour donner le tems de faire les recherches qu'il exige, elle a renvoyé la distribution du prix, qui consiste en une médaille d'or, de la valeur de trois cens livres, à l'année 1761.

Pour répondre aux vœux de l'Académie,

les auteurs doivent particulièrement s'attacher, d'après les observations qui nous ont été transmises des différentes maladies épidémiques, à réduire ces mêmes maladies à certains genres, & les genres aux espèces qu'ils comprennent, à indiquer avec précision les moyens de reconnoître chaque genre & chaque espèce, à tracer la route qu'on doit suivre jusqu'à ce qu'on puisse les distinguer; enfin à établir les indications curatives qu'offrent chacune d'elles.

Il sera libre d'écrire en latin ou en françois, & de donner aux ouvrages toute l'étendue que le sujet pourra requérir. On observera d'écrire lisiblement, & de citer avec exactitude les sources où l'on puisera.

Les mémoires, francs de port, seront adressés à M. *Petit*, rue du vieux Marché à Dijon, avant le premier Avril 1761, passé lequel tems, ils ne seront plus admis au concours: on mettra au bas de chaque ouvrage, une devise ou sentence, qui sera rejeté sur une feuille de papier, pliée en plusieurs doubles & cachetée, qui contiendra le nom & l'adresse de l'auteur.



LIVRES NOUVEAUX.

Michaelis Maieri Cantilenæ intellectuales de Phœnice redivivo ; ou Chansons intellectuelles sur la résurrection du Phénix , par *Michel Maier* , &c. traduites en françois sur l'original latin , par *M. L. L. M.* Le prix est de 3 liv. broché. A Paris , chez *Debure* l'ainé , Quai des Augustins , à l'image S. Paul 1758.

De tous les médecins qui ont écrit sur la philosophie hermetique , *Maier* est regardé comme un des plus sçavans. Tous les ouvrages qu'il a composés en ce genre , sont généralement estimés. Celui-ci est un des plus rares & des plus intéressans. Il fut d'abord imprimé à Rome en 1622 , & réimprimé à Rostock l'année suivante , & depuis ce tems , il est devenu très-rare. On prétend qu'il a valu jusqu'à *soixante livres*. C'est une nouvelle édition de cet ouvrage , que *M. Debure* donne aujourd'hui au public , avec une traduction françoise , qui nous a paru aussi correcte , qu'on pouvoit le desirer dans un sujet si obscur. *Maier* y présente sous le voile de différentes allégories toutes fort ingénieuses & très-variées , le secret & la clef de ce qu'il y a de plus mystérieux & de plus caché dans le grand œuvre. Ce livre est écrit en vers rimés dont la cadence flatte l'oreille , & est très-harmonieuse. L'ouvrage est divisé

en neuf triades , sur la Résurrection du Phenix. Comme on voit , tout ceci est allégorique.

Tableau de la petite vérole , par M. *Cantwell* , docteur , régent de la faculté de médecine de Paris , professeur de chirurgie françoise désigné , & membre de la société royale de Londres , vol. in-12. Prix rel. 2 liv. 10 s. A Paris , chez *Herissant* , Libraire , rue S. Jacques.

Codex medicamentarius , seu pharmacopœa Parisiensis , editio quinta. Parisiis , apud Petrum-Guillelmum Cavelier , via San-Jacobe. Prix relié , 9 liv. 5 sols.

Deux Mémoires sur la formation des os ; fondés sur des expériences ; par M. *Alb. de Haller* , président de la société royale des sciences de Gottingue , membre de l'académie royale des sciences de Paris , de celles de Londres , de Berlin , &c. A Laufanne , chez *Marc-Michel Bousquet* , & compagnie. A Paris , chez *Vincent* , rue Saint Severin , 1 vol. in-12. Prix broché , 1. liv. 4 sols.





OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

SEPTEMBRE. 1758.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10. h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
1	14	18	15	28	0	0	S. méd.	Couv. pet. pl. le mat.
2	13	18	12		4		O. id.	Idem.
3	9	16	14		2		S. idem.	Peu de nua.
4	13	18	14		0		S-O. id.	Couvert. petite pluie le mat. & le soir.
5	12 $\frac{1}{2}$	18	15		2		N-O. id.	Peu de nua.
6	14	18	14		$\frac{1}{2}$		O. au S- O. id.	Couv. pet. pl. le matin & le soir.
7	12	18	14 $\frac{1}{2}$		3	0	S-O. id.	Beauc. de nuages.
8	11		14		1		E. idem.	Id. Pet. pl. le soir.
9	12	18	13		3		O. au N- O. id.	Idem.
10	10 $\frac{1}{2}$	17	12		4	$\frac{1}{2}$	N-O. id.	Beauc. de nuages.
11	10	17	12		3	0	N-E. foib.	Peu de nua- ges.
12	10	17 $\frac{1}{2}$	13				N. méd.	Idem.

MÉTÉOROLOGIQUES. 475

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
13	10	17 $\frac{1}{2}$	14	28	3	0	O. id.	Idem.
14	12	15	12			$\frac{1}{3}$	S. id.	Couvert.
15	11	16	11		2	0	N-E. fort.	Beauc. de nuages.
16	9	18	15	27	11		E. méd.	Id. Quelq. goutt. de pl. le soir.
17	14	19	13	28		0	E. au S. & à l'O.	Couvert. pl. méd. le soir.
18	11	14	10		1		O. méd.	Beauc. de nuages.
19	7	15	10	27	11		N-O. au N-E. id.	Idem.
20	8	11	8			0	N-E. fort.	Idem.
21	6 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28		$\frac{1}{3}$	N-O au N. id.	Idem.
22	6	12	18		1	$\frac{1}{2}$	N. idem.	Idem.
23	6	12 $\frac{1}{2}$	9		3	0	N-O. au N. idem.	Id. pet. pl. le soir.
24	7	12 $\frac{1}{2}$	9		4		N-O. mé- diocre.	Peu de nua- ges.
25	7	10	8		5		O. au N- O. idem.	Couv. pet. pl. le soir.
26	6 $\frac{1}{2}$	11	8				Idem.	Idem.
27	5	12	9 $\frac{1}{2}$		7		N. mé- diocre.	Beaucoup de nuages.
28	8	12 $\frac{1}{2}$			7		N-O. à l'E. méd.	Beauc. de nuages.
29	6 $\frac{1}{2}$	15	10		8	$\frac{1}{2}$	N. à l'O. idem.	Idem.
30	10	14	11 $\frac{1}{2}$		7	$\frac{1}{3}$	O. méd.	Couvert.

476 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES?

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois , a été de 19 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 5 degrés : la différence entre ces deux termes est de 14 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre , a été de 28. pouces $8\frac{1}{2}$ lignes ; & son plus grand abbaissement de 27 pouces 11 lignes : la différence entre ces deux termes est de $9\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N.

4 fois du N-E.

4 fois E.

4 fois du S.

3 fois du S-O.

10 fois de l'O.

10 fois du N-O.

Il y a eu 21 jours de tems nuageux,

9 jours de couvert.

11 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse pendant tout ce mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre de cette année , par M. VANDERMONDE.

Les maladies ont été moins communes , & moins funestes pendant ce mois , qu'auparavant. Quelques fièvres continues avec redoublemens , se sont déclarées dans le commencement , avec sécheresse à la bouche , des urines rouges , & une constipation assez constante ; elles ont cédé aux saignées , & sur-tout aux lavemens & aux purgatifs

répétés. Il y a eu quelques apoplexies sérieuses, qui pour la plupart n'ont pas été funestes, & qu'on est venu à bout de combattre victorieusement avec les émétiques, les légers cordiaux, & les purgatifs associés aux sudorifiques.

Les fièvres intermittentes n'ont pas été opiniâtres, & n'ont eu aucune suite fâcheuse, pourvu cependant qu'on ne donnât pas le quinquina ni trop tôt, ni trop long-tems : les tisanes apéritives ont produit un très-bon effet, & ont fait déposer aux malades, une quantité considérable de matieres glaireuses.

Les douleurs scorbutiques se sont fait sentir vers le milieu du mois, & les délayans suivis des anti-scorbutiques, les ont dissipées. Les affections rhumatisantes n'ont pas été plus rebelles, & elles ont été détruites par les légers cordiaux, avec une diète analeptique, & un exercice modéré.

Il y a eu quelques rougeoles parmi les enfans, qui se sont passées presque sans remède, & qui ne duroient que deux ou trois jours au plus.



*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois d'Août 1758, par
M. BOUCHER médecin.*

Le tems a continué à être pluvieux, au point que l'on a eu de la peine à achever la moisson. Les variations du barometre ont été peu considérables ; il y en a eu plus dans les vents.

Il n'y a pas eu ce mois de chaleurs vives, le thermometre n'ayant pas monté au-dessus de 20 degrés, si ce n'est le 22 & le 24, qu'il a été observé au terme de 22 degrés : l'air a été néanmoins couvert de nuées orageuses.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 2 lignes, & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

La plus grande chaleur, marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 22 degrés au-dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de $9\frac{1}{2}$ degrés : la différence entre ces deux termes est de $12\frac{1}{2}$ degrés.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.
3 fois du Nord vers l'E.
3 fois de l'Est.

2 fois du Sud-Est.

6 fois du Sud.

8 fois du Sud vers l'Ou.

10 fois de l'Ouest.

7 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 26 jours de tems nuageux.

15 jours de pluie.

2 jours de brouillards.

4 jours de tonnerre.

3 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité pendant la plus grande partie du mois.

Maladies qui ont régné à Lille en Août.

La fièvre putride-maligne a été ce mois plus répandue à la campagne qu'à la ville, quoique bornée à certains cantons. C'étoit aussi plutôt à la campagne que l'éruption miliaire avoit lieu, & toujours rouge. Cette éruption soutenue dans l'état de la maladie, avec une sueur modérée par tout le corps, étoit le signe le plus positif d'un heureux retour : je l'ai vue se maintenir dans une femme de trente ans, d'un tempérament robuste, depuis le cinquième de la maladie, jusqu'au vingt-unième, où la fièvre cessa, & la desquamation de la peau eut lieu. En général, on s'est bien trouvé pour la cure, de la méthode désignée dans le Journal précédent. La fièvre paroissant souvent

dans son progrès , prendre le type de la double-tierce , on a employé avec succès , ensuite de l'allégement des principaux symptômes , les apozèmes de quinquina rendus laxatifs.

Il y a eu encore ce mois , parmi le peuple sur-tout , des pleuropneumonies , qui ne paroissent dans l'invasion de la maladie , porter que l'empreinte des maladies inflammatoires , & qui néanmoins participoient plus ou moins de la fièvre bilieuse ou putride , ayant dû être traitées en conséquence. Nous avons eu aussi beaucoup de rhumes de poitrine , & des angines , dont quelques-unes ont été le prélude de la fièvre putride ou bilieuse , ou qui tenoient du caractère de cette fièvre.

De plus , il y a eu des diarrhées bilieuses , avec sensibilité au bas-ventre , embarras dans le poulx , & même avec de la fièvre , circonstances qui ont exigé de la circonspection dans la cure , la saignée & un usage soutenu des boissons anodines ou parégoriques , ayant dû précéder les purgatifs avec la rhubarbe.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Chancelier , le *Journal de Médecine* du mois de Novembre. A Paris , ce 23 Octobre 1758.

BARON.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. VANDERMONDE, Docteur
en Médecine de la Faculté de Paris, Pro-
fesseur en Chirurgie Française, Censeur
Royal, & Membre de l'Institut de Bologne*

. Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.

Marc. Manil. Astronom. lib. 1. v. 63. 64.

DECEMBRE 1758.

TOME IX.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le
Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DECEMBRE 1758.

Tableau de la petite vérole, par M. CANTWELL, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, professeur désigné de chirurgie en langue Française, & membre de la société royale de Londres. A Paris, chez Hérissant, rue S. Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire, vol. in-12. Prix rel. 2 l. 10 s.

CET ouvrage peut se diviser en deux parties. La première renferme quatorze chapitres, dans lesquels l'auteur s'attache à prouver par toutes sortes de raisons, l'inutilité & le danger de l'inoculation, & à mettre en évidence qu'elle n'est nullement

avantageuse ni pour les particuliers, ni pour le public.

La seconde partie ne contient que deux chapitres, mais d'une juste étendue & solides, qui servent de confirmation à ce qui a été avancé dans les précédens; ce sont des faits multipliés & attestés par des médecins, chirurgiens & apothicaires, & par des ecclésiastiques. A ces seize chapitres sont ajoutées quatre questions importantes proposées par M. Haen, médecin, qui établit de même par la raison & par les faits, ce que prétend démontrer notre auteur.

La petite vérole, dit M. Cantwell, est toujours contagieuse, & ne dépend jamais des influences de l'air, que lorsque la contagion propre à cette maladie, y est mêlée. Elle est endémique en Ethiopie, & parut en Arabie pour la première fois, la même année que naquit Mahomet. Les Arabes la porterent dans la Terre-Sainte, & dans les pays circonvoisins. Les Croisades la transmirent de l'Asie en Europe, & les Européens l'introduisirent dans l'Amérique. Elle fut donc inconnue en Asie jusqu'à l'année 572 de J. C. & par conséquent aux anciens médecins Grecques & Latins. Aaron d'Alexandrie, qui pratiquoit la médecine sous Mahomet en l'année 622, est le premier qui l'ait décrite. Jean-Jacques Reiske a trouvé

Pépoque de sa naissance , dans un vieux manuscrit Arabe de la bibliotheque de Leyde. Le célèbre M. Mead l'a publié , & c'est de lui que notre auteur a emprunté cette histoire , dont il tire des conséquences qui détruisent le système du *germe* , qu'admettent les inoculateurs.

A l'occasion de la petite vérole , M. Cantwell donne l'histoire de la peste qui regne chaque année en Egypte , & attribue la cause de l'une & de l'autre maladie , à une *putréfaction animale*. Il divise , ainsi que la plupart des autres auteurs , la petite vérole en discrète & en confluente , & en distingue les périodes d'une manière claire & précise qui ne laisse rien à désirer. Les peintures en sont si frappantes , qu'elles répondent parfaitement au titre de l'ouvrage. L'auteur n'a rien oublié , ni dans le diagnostic , ni dans le prognostic , de ce qui peut servir à l'instruction des jeunes médecins , dont il s'est proposé particulièrement les avantages dans cet écrit. Il a ajouté de plus pour leur utilité , un chapitre d'observations particulieres sur cette maladie.

Ensuite il passe à l'examen du remede de M. Lobb , proposé par ce médecin , comme un excellent préservatif contre les effets de la contagion variolique. Boerrhaave avoit recommandé la recherche d'un tel remede dès l'année 1713 , & croyoit qu'il pouvoit

se trouver dans le mercure & l'antimoine, qu'il disoit avoir été employés autrefois en pareil cas avec succès. En 1733, il donna de grands éloges au livre de M. Lobb, & à ses remèdes, qu'il regardoit comme très-avantageux au genre humain. M. Mead affu-roit au contraire que l'idée de M. Lobb étoit entièrement opposée au dessein de la nature, que l'usage de son remède devoit empêcher la crise de la petite vérole, & donner lieu à des rechûtes. Aussi a-t-on prétendu qu'on avoit vu une personne en Angleterre, à qui ce secours n'avoit occasionné qu'une petite vérole discrète & benigne, & qui en avoit eu dans la suite une confluente accidentellement ? D'où M. Mead, & les inoculateurs concluent que ce remède affoiblit la nature, l'empêche de séparer tout le germe variolique du sang, & s'oppose à la crise totale du ferment par la peau.

M. Cantwell fait voir tout le foible de ce raisonnement, & fait sentir que ce reproche doit plutôt tomber sur l'inoculation, que sur le remède de M. Lobb; que l'inoculation est quelquefois suivie de rechûtes, que l'éruption variolique est souvent très-peu de chose dans cette opération, & manque même quelquefois entièrement; que le dessein de M. Lobb ne pouvoit pas être d'empêcher la rechûte, ce qui est impossible;

mais que son unique objet étoit de prévenir, ou d'affoiblir l'infection. Aussi M. Cantwell soupçonne-t-il que quelque particules de la matiere varioleuse, restent cantonnées dans les espaces de la membrane cellulaire, où elles acquierent quelquefois un nouveau degré d'acrimonie, & rallument souvent la maladie dont on se croyoit quitte pour toujours, par le moyen de l'insertion?

Il observe que M. Jurin pose pour premier principe, qu'on ne doit jamais inoculer que des sujets de bonne constitution ou de bon tempérament, & qu'il ne suffit pas qu'ils se portent bien en apparence, qu'il faut outre cela qu'ils n'aient aucun vice caché, de peur qu'on n'ait tout à la fois à combattre avec la petite vérole, & le vice particulier, ou celui d'une mauvaise constitution, ou peut-être une autre maladie qui exigeroit des remedes tout opposés à ceux que demande la contagion variolique : accidens fâcheux, dit le même M. Jurin, dont on a vu plusieurs exemples funestes.

Or si les inoculateurs n'admettent point à leur opération les sujets qui sont d'un tempérament foible & délicat, ou qui ont la masse du sang viciée par quelque semence de maladie cachée, ils en trouveront bien peu à qui ils puissent administrer l'inoculation.

Pour rendre tout ceci encore plus clair,
H h iv

M. Cantwel donne en six chapitres, la théorie de la pléthore, l'histoire des tempéramens, & des vices accidentels du sang. Les étudians, & les jeunes médecins y trouveront de nouvelles lumières, & des regles sûres pour se conduire dans la pratique.

L'auteur distingue la pléthore cachée, & la pléthore visible. La pléthore vraie, appelée des Latins, *plethora ad vires*, est celle qu'il nomme pléthore cachée. La pléthore déclarée ou apparente, dite en latin, *plethora ad vasa*, est celle qu'il appelle pléthore visible. Ces définitions sont suivies de quelques éclaircissémens anatomiques très-sensibles; & il nous paroît qu'elles donnent des idées plus nettes que celles qu'on a eues jusqu'ici, qu'elles quadrent parfaitement avec l'explication qu'en donne l'auteur, & qu'elles suggerent des indications justes & utiles, non seulement pour le traitement de la petite vérole, mais encore pour bien des cas particuliers, qu'on néglige jusqu'à ce qu'on ne soit plus en état d'y porter remède.

Tout le monde est d'accord, dit M. Cantwell, qu'il faut bien connoître le tempérament d'un malade, pour le traiter convenablement; mais ce terme, quoique si fort usité, est si peu entendu, que la plupart seroient dans un grand embarras, si on leur en demandoit l'explication.

Connoître, poursuit-il, le tempérament

d'une personne, c'est sçavoir au juste quel est l'état de ses vaisseaux, & de ses fibres, quelle est la nature & la consistance de ses humeurs, si ses fibres sont fortes, élastiques, tendues, roides, ou si elles sont foibles, lâches ou flasques; si elle a plus de sang rouge, à proportion du véhicule blanc, si les globules rouges sont denses, serrés ou compacts, ou si la quantité de la partie rouge est moindre en proportion que la partie blanche, & si les globules rouges sont légers ou viscidés, ou peu serrés & lâches; si les autres humeurs sont aqueuses, ou visqueuses, ou si elles ne le sont pas; c'est cette connoissance qui fournit diverses indications pour différentes personnes de même âge, & attaquées de la même maladie.

Celui à qui la nature a donné des fibres bien tendues & flexibles à proportion, a le meilleur tempérament de tous. Plus elles s'éloignent de cette proportion, plus le tempérament peche, en prenant depuis le juste milieu jusqu'à l'extrême roideur d'un côté, ou jusqu'à la dernière mollesse de l'autre.

Quand on rencontre ce juste milieu, il est facile de satisfaire aux indications qui se présentent; mais quand la nature s'en écarte de part & d'autre, la chose est beaucoup plus délicate, & demande une grande attention pour proportionner les secours aux

besoins ; car le plus ou le moins est toujours nuisible , & souvent funeste.

Ce sont aussi ces écarts qui constituent la diversité des tempéramens , & chaque tempérament a ses maladies particulières , dont toute autre maladie accidentelle participe toujours plus ou moins.

On sçait que les vaisseaux forts & élastiques occasionnent ordinairement des maladies inflammatoires. Si les personnes en qui se trouvent de tels vaisseaux , sont attaquées de la petite vérole , d'une fluxion de poitrine , d'une pleurésie , ou telle autre maladie inflammatoire , il faut nécessairement multiplier les saignées , à proportion de la maladie accidentelle , & de celle du tempérament qui lui est jointe , encore n'est-on pas toujours sûr de réussir.

On sçait au contraire que des fibres lâches donnent des vaisseaux trop foibles pour soutenir la circulation dans une vigueur suffisante , pour bien mêler ensemble les différentes parties des fluides , former un sang louable & naturel , & empêcher les concrétions , les stagnations , la dissolution des humeurs , & la pourriture.

La maladie de cette espèce de tempérament étant un défaut de mouvement , une petite fièvre qui augmentera ce mouvement , ne demande que peu de saignées , ou n'en

demande point du tout. Si à un sujet de ce tempérament, il survient une maladie inflammatoire, il faut bien se donner garde de la traiter comme on le feroit dans ceux qui ont les vaisseaux forts & élastiques. Nous passerions les bornes d'un extrait, si nous voulions suivre l'auteur dans tout ce qu'il rapporte touchant la doctrine des tempéramens. On peut voir dans son dixieme chapitre, tout ce qu'il dit pour les développer, avec les conséquences qu'il en tire contre la méthode de l'inoculation. Nous ajoûterons seulement que cette matiere nous paroît traitée à fond, quoiqu'avec beaucoup de précision; dans le livre de M. Cantwell, & qu'on ne peut pas s'expliquer avec autant de netteté & d'érudition, sans être bien au fait d'un pareil sujet, qui est de la plus grande conséquence, & contre lequel on peche tous les jours.

Parmi les vices des humeurs, qui donnent lieu aux petites véroles confluentes, malignes & mortelles, il en est tant de si difficiles à corriger, qu'on ne sçauroit se flatter de trouver beaucoup de sujets propres à l'inoculation, sur-tout dans les grandes villes.

On verra dans le chapitre douze, quelques-uns de ces vices bien décrits, le scorbutique, & le gangréneux, l'alkalescence, l'acrimonie en général, & ses causes qui fournissent des argumens sans nombre à

l'auteur, contre l'inoculation. Ce chapitre mérite d'être lu avec attention par tous ceux qui auroient envie de se faire inoculer.

M. Cantwell, après avoir fourni des preuves de toute espece, contre l'insertion de la petite vérole, rapporte dans le treizieme chapitre, les différentes manieres de faire cette opération. On voit comment y procedent les Chinois, les Turcs, les Italiens, les Anglois, & les Irlandois. Il cite ensuite les décisions & avis de quelques inoculateurs, & en découvre la futilité.

Dans le quatorzieme chapitre, il répond aux objections qu'on a faites contre sa dissertation, dans les écrits qui ont paru sous ce titre : *Lettres de M. Cantwell*.

Dans le quinzieme chapitre, il détruit tous les préjugés en faveur de l'inoculation, & prouve par des faits, que la plus grande partie des hommes ne naît point avec la semence de la petite vérole, que la petite vérole artificielle n'est pas toujours bénigne, qu'elle défigure souvent, & est même quelquefois mortelle ; enfin qu'il est très-faux qu'elle mette à l'abri des rechutes. Cette assertion est prouvée par quelques certificats & témoignages de médecins célèbres & dignes de foi, qui avoient été eux-mêmes zélés partisans de l'inoculation, & l'avoient pratiquée durant plusieurs années. Nous n'en citerons que deux, MM. Makenfi

& Laugier , le premier très-connu en Angleterre , l'autre actuellement médecin de leurs Majestés Impériales.

Il montre ensuite par des faits , qu'on peut communiquer les écouelles ou la grosse vérole , en inférant la petite ; qu'on peut mourir de la petite vérole naturelle , longtemps après avoir subi l'artificielle ; que l'inoculation étend & multiplie l'infection varioleuse , de sorte qu'elle devient plus meurtrière que ne sauroit jamais l'être la petite vérole prise naturellement , & qu'un million d'inoculés coûteront toujours à l'Etat un million vingt-cinq mille sujets , quand même il ne périroit pas un seul inoculé.

Il conclut donc qu'on doit en honneur & en conscience renoncer à la pratique de l'inoculation , suivant les conditions même établies par M. Jurin , le premier de tous les médecins Anglois qui ait écrit en faveur de cette opération , & qui l'a protégée avec tant de chaleur.

Voici les paroles de ce médecin , & les conditions qu'il propose pour admettre ou rejeter cette méthode , pag. 7 & 8 *de sa relation des succès de l'insertion de la petite vérole.*

» 1°. On demande si la petite vérole communiquée par l'inoculation , est un moyen » suffisant pour garantir celui à qui on la

494 TABLEAU DE LA PETITE VÉROLE.

» donne , & s'il n'est pas en danger de
» l'avoir une seconde fois par la voie natu-
» relle.

» 2°. Si le péril que l'on risque dans l'ino-
» culation , est beaucoup moindre que celui
» que l'on court , lorsqu'on a naturellement
» la petite vérole.

» Si une fois on peut prouver que l'une
» ou l'autre de ces deux propositions est
» fausse ; il faut absolument renoncer à la
» pratique de l'inoculation.

La première proposition est si fausse , sui-
vant M. Cantwell , que non seulement on
peut avoir la petite vérole naturelle , long-
tems après l'inoculation , mais que même on
en peut mourir.

De plus , il en meurt plusieurs de l'ino-
culation ; le péril est donc aussi grand dans
cette opération que dans la petite vérole
naturelle. Mais quand même il ne mourroit
personne de l'inoculation , il suffit , pour la
proscrire , qu'elle étende & multiplie les pe-
tites véroles naturelles , au point de faire
périr plus de sujets qu'elle n'en sauve.



P H A R M A C O P É E.

Codex medicamentarius , feu pharmacopœa Parisienfis, &c. c'est-à-dire , *La pharmacopée de Paris , imprimée par ordre de la faculté de médecine de Paris , sous le décanat de M^r JEAN-BAPTISTE BOYER , chevalier des ordres du Roi , conseiller médecin du Roi dans son parlement , inspecteur des hôpitaux , censeur royal , & de la société royale de Londres. Cinquieme édition, 1^{re} vol. in-4^o. A Paris , chez Cavelier , Libraire , rue S. Jacques. Prix rel. 9 liv. 5. sols.*

Il n'est point d'ouvrages qui soient plus susceptibles de correction, de changement, & de simplification, que les pharmacopées ; elles arrivent rarement à une perfection prompte & constante. Les pharmacopées de Londres & d'Edinbourg, nous en fournissent des exemples. Ce défaut ne vient pas, comme on peut le croire, de l'incapacité, ou de la négligence de ceux qui sont chargés de l'exécution d'ouvrages aussi utiles. Ce seroit se rendre méprisable, que de penser ainsi. La faculté de Paris est un des corps les plus illustres, & qui abondent le plus en hommes sçavans en tout genre, &

des lumieres desquels on ne peut raisonnablement pas douter. Il y a donc d'autres raisons qui traversent cette entreprise, & qui empêchent de la conduire d'abord à une entière perfection.

Le but de cette pharmacopée est de présenter aux apothicaires de cette Ville, un tableau exact des différentes compositions qui sont le plus en usage dans l'exercice de la médecine, un détail des drogues qui y entrent, & une exposition claire, concise, sçavante & judicieuse des manipulations les plus simples, & les plus approuvées des grands artistes. Tous ces objets sont difficiles à remplir aussi parfaitement qu'on pourroit le desirer. Les remedes les mieux famés se discréditent tous les jours, soit parce qu'ils ne répondent point à toutes les vues qu'on se propose, ou qu'ils n'ont qu'une partie des vertus qu'on leur attribue, ou soit qu'on ait trouvé des nouveaux remedes qui leur sont préférables. Les découvertes que l'on fait tous les jours en chimie, font abandonner des compositions célébrées par les anciens, dans lesquelles il y a des mélanges bizarres ou ridicules, quelquefois même incompatibles. L'esprit humain qui ne parvient pas tout d'un coup à la perfection, dans les différens objets qu'il embrasse, se réforme insensiblement, & acquiert par le tems, ce qu'il lui étoit impossible d'appercevoir

d'appercevoir sur le champ. Les artistes qui sont occupés à la chymie , ont appris par des travaux continuels , des tours de main avantageux , des procédés plus simples , & des mélanges mieux combinés ; enfin on respectoit certaines compositions , par égard pour l'antiquité , ou parce qu'on leur reconnoissoit des vertus dans la pratique , qu'on croyoit qu'elles n'auroient plus , si elles étoient différemment construites & arrangées. On est revenu de ces saintes terreurs , & plus éclairé aujourd'hui , on ne regarde comme bon & utile , que ce que la raison & les connoissances , jointes à une expérience lumineuse , autorisent.

Il étoit donc indispensable de réformer ce *codex* , qui nécessairement devoit être défectueux par les différentes raisons que nous venons de faire remarquer. La faculté de Paris , a chargé de cette révision importante , M. Boyer , M. Baron , ancien doyen , ci-devant premier médecin des armées du Roi en Allemagne & en Italie , frere de l'éditeur de la chimie de Lemery , & M. Macquer , de l'académie royale des sciences. La multiplicité d'affaires , & le chaos de la pratique , qui entraînent journellement ceux de cette compagnie , qui auroient pu concourir à l'amélioration de cet ouvrage , les a empêchés de s'y porter , comme leur devoir & leur zele leur commandoient.

On a rejeté dans cette nouvelle édition, plusieurs compositions entièrement discréditées, ou dont on faisoit très-peu usage dans la pratique, comme le syrop émétique, le syrop de jujubes, de cochléaria, les tablettes stibiées, les pilules fétides majeures, l'huile par infusion du momordica, l'eau de canelle orgée, l'eau d'écorce de saffraas, l'eau de bellegarde, l'eau seconde de chaux, l'esprit, l'huile & le sel volatil d'urine, & l'on a tâché, autant qu'il a été possible, de ramener tout à la simplicité.

On en a ajouté beaucoup d'autres, comme le vin scillitique, le syrop de corail, le looch verd avec les pistaches, l'emplâtre de melilot composé, l'esprit de sel ammoniac, avec le sel de tartre, l'æther vitriolique, le sel des plantes préparé à la méthode de Tachenius, l'æthiops martial, &c. Les principaux changemens qu'on a faits, sont dans la poudre antispasmodique & dans celle de guttete, dont on a ôté le crane humain & les feuilles d'or. La confection d'hyacinthe est abrégée de plus des trois quarts.

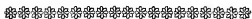
On a, comme dit l'auteur de la préface, conservé religieusement l'ordre, l'arrangement, les doses, les proportions, le mélange de certaines compositions, par égard pour l'antiquité, quoique d'ailleurs on n'en conçoive pas trop les effets qui en doivent résulter. La thériaque, le mithridate sont

dans ce cas. Les eaux distillées ne sont presque le plus souvent que de l'eau pure, surtout lorsque les plantes d'où on les tire, sont sans odeur ; cependant on ne les a pas retranchées, on a cru seulement devoir avertir de les renouveler souvent.

Il y a en outre des préparations qui, quoique mal combinées, ont cependant acquis dans le peuple une si grande réputation, qu'on peut difficilement s'en passer ; & comme elles tomberoient entre les mains des charlatans, qui pourroient pécher par ignorance ou par mauvaise foi, on a cru devoir les laisser subsister dans le *Codex* de la faculté de Paris, afin qu'on pût les trouver chez les apothicaires, & que si on n'est pas bien sûr de leur effet, on fût du moins pleinement tranquille sur la manière dont elles sont faites ; d'autant plus que le moyen le plus prompt pour faire tomber dans l'oubli tous ces remèdes, c'est de les rendre publiques. Au reste, il est plus aisé de critiquer un ouvrage de cette nature, & d'exercer sa censure contre toutes les compositions qu'il contient, que de les rectifier, quand elles peuvent en avoir besoin.

La faculté n'a point refusé les avis des apothicaires, & des bons artistes qui ont voulu lui en donner ; elle a même profité avec plaisir de leurs travaux, & elle s'est réformée, quand elle a cru devoir le faire.

Elle n'a donc rien à craindre des critiques ni de l'envie , sur-tout en faisant voir publiquement , qu'en composant cet ouvrage , elle a eu moins à cœur de maintenir sa réputation , & d'augmenter sa gloire , que de travailler pour l'utilité publique , & de concourir au salut du genre humain.



O B S E R V A T I O N

Sur le danger de la répercussion du lait des nourrices , par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS , médecin à Aumale.

Toute répercussion du dehors à l'intérieur , est presque toujours de la plus dangereuse conséquence. Celle de la transpiration est une des causes les plus communes des maladies aiguës. Le refoulement des éruptions fébriles engendre les symptômes les plus terribles. La répercussion des éruptions cutanées produit un iliade de maladies , soit aiguës , soit chroniques. Celle du lait enfante quelquefois les accidens les plus graves , & les phénomènes les plus funestes. Les moindres sont des épânchemens , des leucophlegmaties , des diarrhées opiniâtres , des asthmes , des tubercules aux poumons , des dépôts laiteux , des ascites , des convulsions ,

des fièvres cachectiques, des furoncles, &c. L'observation suivante fournit en ce genre, une fièvre d'une espece unique.

Madame de Ruville, de Sailli-Bouafle, âgée d'environ quarante ans, tomba malade le 2 Juillet dernier. Tout le matin, ce ne furent que douleurs d'entrailles; sur le midi, un frisson médiocre fut suivi d'une grosse fièvre; cependant le lundi, la malade prit sur elle de donner ses soins à un enfant de trois mois qu'elle allaitoit, & qui mourut la nuit suivante du mal de gorge gangréneux, après vingt-quatre heures seulement de maladie. Cette nuit-là même, la dame se trouva fort agitée; une oppression violente, sur les trois heures du matin, se termina par un grand vomissement bilieux. La nouvelle inconsiderée de la mort d'un enfant chéri, renouvela l'oppression. On répercuta le lait par l'application de l'argile détrempée de vinaigre, nouvelle source d'étouffement. L'oppression subsistant, on la saigna au bras sur le midi, elle se trouva mieux, & dormit la nuit; l'oppression se régénérant le mercredi, on la saigna de nouveau; le jeudi, l'haleine étoit forte, le chirurgien la purgea; après de grandes évacuations par les selles, elle vomit beaucoup de bile, & fut foulagée, la nuit fut tranquille; l'évacuation se répéta cinq fois le vendredi, à cela près, la malade paroïssoit bien jusques vers les six

heures du soir, qu'elle effuya une nouvelle oppression très-violente ; sur les neuf heures parut une sueur considérable, avec agitation qui dura toute la nuit. * Je fus appelé le samedi matin, je trouvai le pouls convulsif, presque imperceptible, d'une rapidité extraordinaire le fond du teint jaune, la langue humide, mais chargée d'une crasse blanche, la poitrine travaillée par des quintes d'une toux sèche, du reste l'oppression étoit dissipée, la tête libre, le ventre & l'estomac mollets, la peau fraîche, plus d'altération ni d'anxiétés, les urines libres, légèrement orangées, se troublant en peu de tems, & déposant promptement deux sédimens, celui du fond grumeleux, d'un blanc sale, le supérieur briqueté & bien uni. J'avoue que je ne sçus à quelle classe rapporter cette maladie, ni quel pronostic former. La remission entière des accidens, & la parfaite

* Cette sueur avoit tous les caractères d'une sueur symptomatique. 1°. Elle ne se faisoit pas à jour critique ; 2°. elle ne diminuoit pas la fièvre ; 3°. elle étoit trop copieuse ; 4°. elle aggravait les symptômes. Ceci est conforme à la doctrine d'Hippocrate. On ne l'oublie que trop dans la pratique, quand on s'applaudit, ou tout haut, ou en secret, sur l'apparition de ces sueurs qui conduisent le malade au tombeau. On s'apperçoit, mais trop tard, que toute sueur n'est pas salutaire.

Febricanti si sudor accidit febre non deficiente malum.
Hipp. aph. 56. sect. 4. *Sudores etiam in diebus criticis oborientes vehementes & veloces periculosi*
necesse enim est talem sudorem prodire cum violentia, laboris excessu, & expressione diuturna. Idem. aph. 5. sect. 8.

coction des urines sembloient annoncer une maladie jugée ; cependant le pouls étoit naturel. Je ne pus dissimuler que cet état n'étoit pas suffisant pour me faire craindre quelque catastrophe imprévue ; au reste l'indication la plus claire me parut l'évacuation des impuretés de l'estomac. Je conseillai un minoratif pour le lendemain , la journée se passa des mieux , la nuit fut tranquille , mais le dimanche sur les quatre heures du matin , nouvelle scène ; des anxiétés précordiales , l'oppression , la parésie du bras gauche , la distorsion de la bouche du côté droit , & la paralysie de la langue ne frapperent qu'un seul & même coup. Je fus rappelé , j'arrivai sur les neuf heures , quelques vomissemens avoient diminué ces accidens , la convulsion du pouls s'étoit convertie en intermittence , les urines étoient les mêmes que la veille , & n'ont pas varié depuis , non plus que le pouls. Le malade ayant les pieds dans l'eau , & la ligature aux deux pieds , je fis tirer du bras , huit onces d'un sang vermeil , mais un peu dissous , ce qui me donna lieu d'observer que les chairs étoient flasques & mollasses. Une heure après je plaçai en lavage , un vomitif dont l'opération fut lente , mais copieuse , l'évacuation par haut fut au moins d'une pinte , mesure de Paris , de bile pure , le remede n'opéra qu'une fois par le bas. Je voulus l'aider d'un lavement émollient , il

causa des tranchées très-violentes, une *syncope*, & fut rendu, la malade se trouva mieux, la langue devint plus libre, & le bras incomparablement moins engourdi, elle recommençoit à s'en servir. Le soir, pour diminuer l'évétisme qu'avoient dû produire les efforts de sept vomissemens laborieux, je fis prendre un julep antispasmodique, dans lequel entroient quatre gouttes anodines de *fydenham*, elle dormit toute la nuit, s'éveilla sur les six heures, avec les apparences de la santé; mais quelle perfidie de la part de l'humeur morbifique! où attendre sa malignité? Sur les sept heures du matin survient une affection comateuse qui dure toute la matinée, avec mouvemens convulsifs dans les muscles de la joue droite, & nouvelle stupeur du bras gauche. J'accusois presque les gouttes anodines de la naissance de ces nouveaux accidens; mais considérant la petite quantité d'opium qu'elles pouvoient contenir, ce qu'on peut évaluer à un tiers & même un quart de grain, je me rassurai à cet égard, d'autant mieux qu'il étoit bien plus naturel de les imputer à la malignité de l'humeur insidieuse, qui avoit déjà emprunté tant de masques, & donné tant de fausses trêves pour assaillir plus sûrement & plus inopinément la malade. Au reste allarmé par ces incidens, j'appliquai sur le midi, un vésicatoire à la

nuque. Les picottemens qu'il causa, emporterent la disposition soporeuse. Le soir, un grand tremblement, avec froid glacial & vomissement, causa de nouvelles allarmes ; le pouls étoit concentré, & presque éteint, la respiration tremblante, les anxiétés & les lipothymies étranges ; le tremblement dura demi-heure, & le froid, deux heures & demie ; ce ne fut qu'à force de linges chauds qu'on le dissipa, la fièvre s'alluma, le vomissement s'opiniâtrant, je fis prendre la potion sédative de Riviere, il cessa sur les deux heures de la nuit, le sommeil fut tranquille jusqu'au matin, la journée se passa sans accident.

Je fis prendre le quinquina pour prévenir le retour d'un aussi violent accès. Je m'y déterminai avec d'autant plus de confiance, que le type de la fièvre avoit été jusqu'alors intermittent anormale. Ce ne fut pas sans un succès apparent. Une suppuration abondante & très-infecte s'établit le soir aux vésicatoires, & continua les jours suivans. Le pus étoit verdâtre, la nuit fut des meilleures, & la matinée du mercredi ; sur le midi, les oppressions recommencerent par petits paroxysmes suivis d'une pente invincible au sommeil. Ces alternatives se répétèrent cinq à six fois ; le soir une oppression considérable, avec froid au nez, au bras droit, aux deux genoux & aux pieds, fut

le prélude du retour de la fièvre. Un gros de quinquina avec un verre de vin, & quelques serviettes chaudes prévinrent la grandeur du froid & le tremblement, le front & les mains se couvrirent d'une sueur collante, les étouffemens ne durèrent qu'une demi-heure, & furent suivis d'un sommeil tranquille une partie de la nuit. Le jeudi matin, les oppressions ne furent que passagères, quelques borborigmes ou quelques rots les dissipoient. Le retour des oppressions me détermina à faire tirer deux poëlettes seulement de sang à la saphene, ç'en fut assez pour soulager la malade, le reste de la journée se passa de maniere à la croire en sûreté, si tant de surprises ne m'avoient appris combien il falloit me tenir sur mes gardes; d'ailleurs comment aurois-je pu ne pas me défier? Je n'avois pas encore obtenu de crise, & le pouls étoit toujours intermittent, c'étoit-là ma pierre de touche; la suppuration fut abondante sur-tout le soir, la malade fit une selle liée, la nuit fut tranquille. Le vendredi toute la matinée se passa en cris importuns, arrachés par la douleur que causoit l'escarre du vésicatoire, en oppressions suivies de sommeils courts & légers; la suppuration fut excessive, le ventre n'étoit pas libre, on servit deux petits lavemens de melilot, aux tiers de la seringue seulement, le calme se rétablit, la nuit fut telle

qu'on n'en pouvoit defirer une meilleure. La malade se fatiguant des apozèmes de quinquina, j'y substituai l'extrait, il n'eut pas le même succès ; car dès le samedi la suppuration commença à diminuer ; cependant la nuit se passa très-bien ; le soir nous eumes un accès sans frisson, la nuit fut agitée, avec oppression d'estomac, rots flatulens, & plus d'altération que de coutume. Je substituai à l'eau rougie, une limonade minérale préparée avec le sucre, & égales parties de nître, & d'esprit de vin, *ad gratam aciditatem*. Sur les six heures du matin, il y eut du repos. Le dimanche, lundi & mardi se passerent bien, à quelques légères oppressions près ; le mercredi, je laissai la malade ayant bon appétit, sans fièvre depuis quatre jours, & presque sans suppuration. Je fis prendre avant mon départ, un minoratif qui, quoique revomi sur le champ, ne laissa pas de procurer encore huit selles bilieuses. Je fis cesser l'usage de l'extrait de quinquina, dont la malade se rebutoit, & que je crus inutile. Pour cette fois je fus dupe des apparences d'un retour parfait à la santé ; cependant devois-je tant y compter à point de crise, point de salut, point de changement dans le poulx, ni dans les urines. Ne devois-je pas redouter la délitescence de l'humeur ? Je partis dans la plus entière sécurité. Il ne se passa rien d'extraordinaire jusqu'au jeudi au

soir. Je fus rappelé le vendredi 21 de grand matin ; la nuit avoit été horriblement agitée par une oppression suffocante , avec crachats piteux , couleur de rose , presque sans toux. Je trouvai l'oppression encore assez forte par accès , le pouls foible & déprimé , les urines à l'ordinaire , la même intermittence dans le pouls , la peau fraîche , les jambes œdémateuses , le ventre libre , les déjections liées , & très-louables. Je voulus tenter la saignée au pied que la malade demandoit avec les plus vives instances , s'en promettant autant de soulagement que de la première ; elle fut absolument impossible. J'eus recours à celle au bras , déterminé par la seule considération des crachats qui dénotoient une inflammation profonde de quelque lobe des poumons , elle ne diminua ni l'intermittence du pouls , ni la continuité des cris plaintifs de la malade , ni la sanguinolence de l'expectoration , la respiration seulement parut moins gênée. Couchée sur le côté gauche , la malade se plaignoit de se sentir les côtes comme brisées & douloureuses , le nez & les lèvres étoient presque toujours froids. J'appellai à mon secours M. Boulon , médecin d'Abbeville , dont les lumières m'étoient nécessaires. Ce ne fut qu'à son arrivée le samedi 22 , qu'on avoua qu'on avoit répercuté le lait avec l'argile , & le vinaigre de vin. Nous fimes répéter la saignée,

avec les apparences d'un soulagement si marqué, que la malade pria qu'on lui ouvrit la veine. Il parut pendant quelques heures, qu'on n'avoit pas à s'en repentir; cependant tout le fruit que nous en tirâmes, fut la cessation de la sanguinolence des crachats, la nuit fut mauvaise. Le dimanche, elle prit un lait de gomme ammoniac, dissoute dans l'eau d'hyssope, & quelques cueillerées d'un julep, dans lequel entroit l'oxymel scillitique; elle parut s'en trouver bien, elle eut un peu de repos la nuit, & moins d'oppression; mais le moment approchoit où devoit se faire le dénouement d'une tragédie, dont les scènes avoient été si variées. Le lundi matin, une douleur du côté gauche lui arracha les cris les plus aigus, elle étoit entrecoupée de foiblesses, accompagnée d'un froid universel, de la concentration du pouls, de sueurs collantes, & de gargouillement dans la gorge, les ouvertures des saignées au pied étoient livides, l'ancienne même s'étoit rouverte, la seule escarre qui resta du vésicatoire, large comme une pièce de douze sols, étoit gangréneuse; tout étoit désespéré; je m'épargnai le déplaisir d'être spectateur d'une catastrophe si funeste; cependant elle vécut encore jusqu'au mercredi matin.

L'histoire de cette maladie nous apprend combien est dangereuse la répercussion du

lait des nourrices. Est-il bien sûr, me dira-t-on, que ce soit lui qu'on doive accuser de cette multitude d'accidens si terribles & si répétés ? Cette dame n'étoit-elle pas malade avant la suppression ? d'accord. Mais pourrai-je imaginer qu'il n'ait prêté de nouvelles forces à la maladie primitive, qu'il ne se soit fait une combinaison d'humeurs morbifiques, & qu'il n'en ait dû résulter des symptômes nouveaux & plus dangereux. Le pourrois-je imaginer, sur-tout dans une femme tellement inondée de lait, qu'elle étoit obligée de nourrir ses enfans ; quoiqu'un préjugé pervers ait depuis long-tems décidé, qu'il est indécent aux femmes de son état de prendre elles-mêmes ce soin. Il est donc impossible que le refoulement du lait n'ait été la principale cause de tant de désordres. N'ai-je pas à regretter qu'on l'ait dissimulé jusqu'au vingtième jour ? D'autres indications résul-toient naturellement de cette connoissance, & auroient peut-être conduit par un chemin plus sûr à la guérison. J'aurois plus insisté sur les évacuans, ils auroient détourné le lait de la tête & de la poitrine ; les eaux de casse, avec le tartre vitriolé, *alternis diebus*, les apozêmes de quinquina, toutes les après-midi, auroient entraîné une partie des faburres laiteuses, & corrigé le reste. Que sçais-je si je n'ai pas également à me reprocher la complaisance avec laquelle j'ai

consenti à la cessation des apozèmes de quinquina ; car c'est de ce moment que date la diminution subite & considérable de la suppuration. C'étoit un égoût salutaire de l'humeur la plus infecte. N'est-il pas naturel de présumer , qu'à la fin les restes de l'humeur destinée à cette évacuation n'ont pu que porter les désordres les plus affreux dans l'économie animale. L'expérience a convaincu tous les praticiens attentifs, que jamais le malade n'est plus en sûreté que quand les vésicatoires fournissent, je ne dis pas un suintement ichoreux, mais une suppuration abondante, & qu'ils n'ont jamais plus à craindre que quand cette suppuration cesse ou diminue subitement, avant l'expulsion morbifique, par toute autre voie qui soit dans l'ordre de la nature. Or c'étoit ici le quinquina qui procuroit l'abondance de la suppuration ; elle a commencé, & elle cesse avec lui. Il étoit donc un remède essentiel, & j'ai eu tort de me laisser vaincre par les importunités de la malade, pour y substituer un extrait qui n'avoit pas les mêmes vertus.

Je tire de cette observation une autre vérité plus importante dans la pratique des maladies aiguës. On voit les symptômes se relâcher, s'éclipser même presque totalement ; on voit les signes de la santé reparaître, le sommeil, la tranquillité de l'esprit & du corps, l'appétit renaître ; on

appërçoit des signes de coction, qui ne paroissent pas équivoques. On se félicite. Ce bien-être dure cinq à six jours. On chante victoire ; mais que le repentir suit de près un pronostic trop hazardé. Il restoit quelques symptomes dont on ne se désoit pas assez : ici , par exemple , c'étoit l'intermittence du poulx , & la continuité de la turbulence des urines. C'est un feu mal éteint qui va causer un nouvel embrasement. * Il faut donc , pour s'assurer sur la crise, qu'elle soit entière , que l'humeur soit totalement évacuée par les voies convenables aux dessein de la nature : il faut en un mot réunir le concours de tous les signes de coction , voir l'expulsion de l'humeur , & l'extinction de tous les symptomes ; sans cela , ce n'est qu'une fausse paix. C'est sur-tout dans les fièvres malignes que ces regles trouvent leur application. Ce n'est qu'à force d'avoir été trompé par les plus flatteuses espérances , qu'on apprend à ne l'être plus.

* *Qua post crisin relinquuntur , recidivos morbos faciunt consueverunt.* Hipp. aph. 12. sect. 2.



OBSERVATION

Sur une cécité subite survenue à une Demoiselle âgée de dix-huit ans, par M. BERTRAND, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris.

Mademoiselle G. . . âgée de dix-huit ans, d'un tempérament assez fort, fût prise de ses règles le 23 Février 1758, tems auquel elles avoient coutume de paroître; elle fut saisie en même tems d'un frisson qui fut suivi de chaleur, & qui se termina par une sueur. Le 24 elle sentit un peu de mal-être, sans cependant avoir de fièvre. Le 25, le frisson reprit à la même heure, la chaleur succéda, l'un & l'autre furent plus marqués & plus forts, & la sueur fut plus abondante. Le 26 se passa sans fièvre; cependant avec plus de mal-être que le 24.

La malade étoit pour lors à la campagne; on la fit revenir, & je fus mandé le 27 pour la voir; le frisson ne lui avoit point encore pris, le poulx étoit lourd, plein, plus fréquent qu'il ne doit être, sans cependant de fièvre marquée. On me dit que les règles couloient encore tant soit peu, & qu'elles avoient été moins abondantes que de coutume. Le frisson prit à la même heure que

le 25 ; mais il fut plus fort , & la chaleur succéda plus vive que dans les accès précédens. Je fis faire alors une saignée au pied , tant à cause d'une légère douleur de tête que ressentait la malade , que par rapport à la diminution que l'on avoit remarquée dans les regles , la nuit fut assez calme. Le 28 au matin , je fis réitérer la saignée au pied , & le poulx étant dur & plein , le même jour au soir , j'en fis faire une troisieme ; pendant ce tems la malade observoit la diette la plus exacte , étoit au bouillon léger , à une tisane délayante , & un peu incisive , & prenoit des lavemens toutes les trois heures. Le sang qu'on lui avoit tiré , étoit sec , abondant en partie rouge. Le premier Mars , le frisson prit à huit heures du matin , dura jusqu'à onze heures , la chaleur survint ensuite , mais moins violente que le 27. La malade s'endormit un demi - quart - d'heure vers deux heures , & fut fort étonnée , en s'éveillant , de ne plus voir , quoique les yeux ouverts ; la pupille étoit alors fort dilatée , elle avoit un mouvement sensible de contraction & de dilatation ; mais la malade n'avoit aucune sensation , quoique l'on approchât la lumière assez près de ses yeux , pour qu'elle sentît la chaleur de la bougie. Le chagrin de perdre la vue , lui concentra alors le poulx , à peu près comme on le remarque chez les femmes qui ont un accès violent de vapeur. Je la

rassurai, fondé sur le mouvement sensible
 que je remarquai dans la pupille. La tran-
 quillité que lui donna la promesse que je lui
 fis, qu'elle ne resteroit point aveugle, dé-
 veloppa son poulx, & la fièvre reprit avec
 plus de violence qu'elle ne l'avoit encore
 eue. A six heures, la fièvre baissa, & la vue
 revint par degrés, au lieu qu'elle s'étoit per-
 due tout à coup. Les lavemens firent beau-
 coup d'effet dans la nuit. Le 2 au matin, je
 lui fis prendre quatre grains de tartre stibié,
 dans deux gobelets d'eau, ils exciterent cinq
 ou six vomissemens; lorsqu'ils furent passés,
 & que l'estomac fut rassuré, je lui fis donner
 deux onces de manne, l'évacuation fut
 abondante, & la nuit calme. Le 3, le frisson
 reprit, mais beaucoup plus léger, la cha-
 leur succéda, mais moins vive & moins lon-
 gue; il y eut encore une petite altération
 dans la vue, mais peu sensible, & qui dura
 peu. Le 4, je la mis à l'usage du quinquina
 purgatif. Le 5, il y eut encore un petit res-
 sentiment de fièvre; mais l'usage du quin-
 quina purgatif, plusieurs purgations, & un
 opiat fébrifuge & un peu purgatif, ont
 mis la malade en état de sortir le 11 ou
 12 Mars; je lui ai cependant fait continuer
 jusqu'au 24, le quinquina avec la rhubarbe,
 & un peu de limaille d'acier, tant pour pu-
 rifier le levain de la fièvre, que pour le dé-
 truire, & réparer la foiblesse que lui avoient

occasionné les différens remedes que j'avois cru devoir employer : mon intention en même tems étoit de faire venir les regles au tems marqué. Tout a réuffi , comme je l'espérois ; les regles ont paru le 23 , & la malade a repris ses forces & son embonpoint ; elle jouit maintenant de la plus parfaite fanté.

O B S E R V A T I O N

*Sur une rupture du cœur , par M. HAZON ,
docteur-regent de la faculté de médecine
de Paris.*

Un homme âgé de foixante ans, d'un tempérament robuste , ayant souffert pendant trois mois des douleurs très-vives à la région lombaire , que l'on soupçonnoit être néphrétiques , mourut subitement pendant la nuit , fans agonie.

On l'ouvrit , on apperçut une très-grande quantité de fang épanché dans la cavité de la poitrine ; ayant examiné le cœur , il fut trouvé d'une groffeur double de l'ordinaire ; il égaloit la groffeur d'un cœur de bœuf ; l'ouverture étoit au ventricule droit , & fort large. Il eft fans doute étonnant que cette rupture ne fe foit pas faite beaucoup plutôt , & que ce cœur ait soutenu fi long-tems ces mouvemens de systole & de diastole ; les fibres

de toute la substance étoient molles , & n'avoient pas plus de consistance que de la charpie ou de la filasse. Le malade n'avoit jamais eu de palpitation ni d'intermittence dans le poulx ; on ne trouva point non plus de concrétion polipeuse ; on ne peut attribuer cette dilatation du cœur à quelque effort de vomissement , le malade n'en avoit fait aucun dans cette maladie. Soupçonneroit-on la raréfaction du sang que l'on avoit occasionnée par la grande quantité d'opium que l'on avoit été forcé de donner au malade ? La douleur de la région lombaire à la première vertebre , devenoit tous les soirs si insupportable , & augmentoit à un tel degré pendant la nuit , qu'on n'avoit trouvé de ressource pour la calmer , que dans l'opium , que l'on étoit contraint d'augmenter tous les soirs : le malade étoit à sa cent cinquante-sixième goutte de laudanum liquide, lorsqu'il est mort.

Les reins que l'on avoit soupçonnés être malades , à cause de la situation fixe de la douleur , étoient très sains : les symptômes de la néphrétique n'étoient point univoques , & dans les consultations , on étoit assez d'accord que la cause néphrétique étoit fort équivoque : on trouva la cause de la douleur , dans une carie de la première vertebre lombaire , carie que je ne peux pas décrire , parce que , comme il y a fort long-tems que cette observation est

passée, je ne l'ai plus assez présente à l'esprit.

Plusieurs ont prétendu qu'une cause vérolique ancienne mal guérie, auroit pu faire cette impression sur le cœur de cet homme, aussi-bien que sur la vertebre, par le vice des liqueurs.

O B S E R V A T I O N

Anatomique sur un estomac trouvé dans la poitrine, par M. MARCELLIN BONNET, chirurgien, patenté de la royale université de Turin, démonstrateur d'anatomie, & chirurgien juré à Limoux en Languedoc.

Le vingt-huitieme Mars 1758, Catherine Calvet, sœur converse chez les Dames religieuses Hospitalieres de Limoux, mourut d'une fièvre inflammatoire, qui paroissant devenir épidémique, détermina MM. Dousten, & Captier, docteurs en médecine de Montpellier, à faire l'ouverture de ce cadavre, pour découvrir la maladie & les parties affectées. Je fus mandé pour faire ladite ouverture, que je fis. Je séparai les tégumens, les muscles, & le péritoine, pour visiter exactement les intestins, & les autres viscères. Nous vîmes d'abord que le foie

s'étendoit jusqu'à l'hypochondre gauche ; en soulevant le petit lobe, nous fumes surpris de ne pas voir le ventricule , mais seulement un petit intestin qui traversoit le diaphragme , à l'endroit de l'orifice supérieur de l'estomac. Je soulevai le sternum , après les incisions ordinaires. Nous fumes surpris de voir sortir une grande quantité de sang ; ce sang venoit du cœur que j'avois coupé avec le scapel , parce qu'il étoit adhérent par le péricarde , au sternum , & soutenu dans cette situation , par un sac membraneux , & en partie charnu , qui formoit un cylindre d'environ huit pouces de long , sur quatre de diametre , posé transversalement sur le diaphragme , traversant le mediastin , & se terminant à chaque bout par deux especes de demi-globes , appuyés de chaque côté sur le poumon ; c'étoit l'estomac. L'œsophage étoit posé directement au centre de ce corps , & étoit perpendiculaire au petit intestin que j'ai nommé , qui traversoit le diaphragme , & qui faisoit l'office de pilore. Ce petit intestin avoit auprès du diaphragme , un muscle orbiculaire , un sphincter bien marqué ; la bile étoit portée dans le duodenum , qui étoit au centre de l'abdomen , par le canal cholédoque qui étoit beaucoup plus long que dans l'état naturel , le pancréas au contraire ne fournissoit aucun conduit qui fût

520 OBS. SUR L'OUV. D'UN CADAVRE;
faillie , il étoit adhérent à cet intestin. Le
peu de tems que nous mîmes à visiter ce
cadavre , ne pouvant faire autrement , a
fait qu'il nous est échappé beacoup de cir-
constances que nous aurions pu rapporter.

Ces défauts de conformation n'avoient au-
cun rapport à la maladie dont cette sœur con-
verse est morte ; mais cela lui cauçoit depuis
quinze ans , un défaut de respiration après le
repas , & souvent des vomissemens , parce
que le poumon , le diaphragme , & l'esto-
mac étoient réciproquement gênés dans leurs
fonctions.



LETTRE A M. VANDERMONDE,

*Par M. LOUIS , chirurgien-major-adjoint
de l'hôpital de la Charité de Paris , sur la
guérison d'un homme qui s'est coupé tout
ce qui caractérisoit son sexe.*

Bien des gens ont sçu, Monsieur, l'aventure d'un garçon ferrurier qui s'est mutilé complètement, à Arnouville, le deux Juillet de cette année, & qu'on apporta le surlendemain à l'hôpital de la Charité, où je l'ai traité. Avant que de vous communiquer ce fait, que vous jugez intéressant, j'ai cru devoir relire avec attention les observations les plus récentes, sur des cas à-peu-près semblables, afin de profiter des vues de ceux qui en ont donné l'histoire. J'ai été surpris de la prolixité avec laquelle ils diffèrent sur la cause morale de l'événement, & de leur brièveté sur les considérations chirurgicales. On pense n'avoir pas manqué le point frappant de l'observation, en disant que la plaie a été guérie par les secours ordinaires, & qu'il n'est survenu aucun accident : mais peut-on se résoudre à écrire un fait en trois lignes ? Il faut, à quelque prix que ce soit, donner un peu d'étendue

à la narration, & l'on trouve une ressource à raisonnemens, dans le motif qui a porté ces hommes à armer leurs propres mains contre eux-mêmes. Plutôt que de se répandre en moralités sur le cas particulier, & d'allonger le récit par des lieux communs; on auroit pu rappeler les motifs qui ont porté différens hommes à se retrancher eux-mêmes les organes de la virilité. Les auteurs anciens & modernes en donnent des exemples, & c'est un chapitre à faire dans l'histoire de l'esprit de l'homme; que les extravagances qu'il est capable de faire par emportement, ou de méditer de sens froid, sous des prétextes qu'il croit plausibles. Les uns se sont dégradés de l'humanité par un esprit de dévotion, comme *Origene*, dans la pensée de se rendre plus agréables à Dieu, & plus capables de travailler à leur salut. Votre Journal a rapporté quelques faits pareils, qui sont des monumens de la fausseté, & de la foiblesse de l'esprit humain.

La prudence, ou plutôt la fausse apparence de cette vertu; a porté des hommes au même excès. Lucien nous apprend qu'un jeune homme d'une beauté peu commune, obligé d'accompagner la reine Stratonice dans un long voyage, prévoyant le danger de sa situation, & dans la crainte de donner prise à la médisance, eut la précaution de se couper les parties, qui pouvoient servir

de fondement aux soupçons : il les mit dans une boëte cachetée , qu'il pria le Roi de lui garder jusqu'à son retour , en disant qu'il lui confioit le dépôt de ce qu'il avoit de plus précieux. L'événement justifia la précaution qu'il avoit prise. Lucien ajoûte que les amis intimes de ce jeune homme , voulurent partager avec lui cette disgrâce , & que pour le consoler , ils se rendirent volontairement les compagnons de son infortune ; cette marque d'attachement & d'amitié ressemble fort à une fable.

On lit dans Montagne , l'histoire d'un homme qui s'est fait eunuque , par un motif dont la cause n'a peut-être pas produit une seconde fois un effet aussi fâcheux. Un jeune gentilhomme étoit parvenu à séduire sa maîtresse ; mais il ne put profiter de sa conquête. Mortifié de cette aventure , il se mutila en arrivant chez lui , & envoya à sa maîtresse , les parties qui lui avoient désobéi dans ses desirs , comme une victime sanglante , capable d'expier l'offense qu'il croyoit lui avoir faite. Le même auteur raconte l'action d'un paysan de son voisinage , qui se fit eunuque , par une raison bien différente ; sa femme étoit extrêmement jalouse de lui. Lassé du mauvais accueil qu'elle lui faisoit ordinairement , il se coupa , avec une serpe , les parties qui lui donnoient de l'ombrage , & les lui jetta au nez. Voilà une femme bien

punie ! Ces exemples , & plusieurs autres tirés de *Zuingerus* , dans l'excellent ouvrage qu'il a intitulé : *Theatrum vitæ humanæ* , ont été recueillies par feu M. Ancillon , ministre François protestant , réfugié à Berlin , dans son traité des eunuques , imprimé en 1707.

Le garçon ferrurier d'Arnouville , n'a à se reprocher aucun des motifs que je viens d'alléguer. Quelques jours avant son accident , il s'étoit donné un coup à la tête , dans une chute de sa hauteur , en descendant un escalier. La commotion du cerveau ne fut pas assez forte pour lui faire perdre la connoissance ; mais il en devint triste , rêveur , fuyant ses camarades : son imagination les lui représentoit toujours prêts , ou à se moquer de lui , ou à lui jouer quelques tours. Ils l'abandonnerent à sa manie : seul dans la chambre , pendant qu'ils étoient à se divertir le dimanche , deux de Juillet , à sept heures du soir ; ce garçon en se promenant , aperçut un rasoir sur une planche , il le prend & l'ouvre , sans sçavoir ce qu'il alloit faire ; un instant après , il se coupa d'un seul coup , & très-exactement , au niveau du ventre , tout ce qui caractérise la virilité. Il fit encore quelques tours dans la chambre , sans aucune réflexion. Le sang qu'il perdoit en quantité , l'affoiblissoit insensiblement : il sentoit sa tête se débarrasser , & les idées redevenoient nettes , à mesure que le sang

écouloit. La raison lui revint avant que d'avoir perdu toutes ses forces : il se jeta sur son lit ; quelqu'un entra presqu'au même instant, & appella du secours. Un chirurgien arrêta le sang assez facilement, par un appareil simple ; l'hémorragie étoit déjà fort diminuée par les causes naturelles. On transporta ce blessé le troisième jour, à l'hôpital de la Charité. Il jouissoit du sens & de la raison, & me parut avoir plus de honte, que de regret de son état. Son poulx étoit tranquille ; il n'y eut pas la plus légère inflammation, ni le moindre mouvement de fièvre. La plaie avoit à peine le diamètre d'un écu de six livres, dans les premiers jours : elle ne présentait pas d'autre indication que les plaies superficielles où la déperdition de substance n'est qu'à la peau : la suppuration fut assez légère, & la cicatrice se fit sans obstacle : la guérison fut parfaite en six semaines.

Ce fait peut donner lieu à plusieurs réflexions utiles. On ne proposera certainement pas cette opération contre les vertiges & les accidens des commotions du cerveau ; mais cette observation montre l'utilité de la saignée dans ce cas ; & ce que l'on n'obtient point de plusieurs saignées ordinaires, seroit peut-être le fruit d'une seule saignée très-abondante, comme on les pratiquoit du tems d'Hippocrate, jusqu'à la syncope. Cet

exemple, joint à ceux qu'on a déjà sur cet objet, servira à perfectionner l'opération de la castration. On sçait qu'elle est souvent suivie d'accidens formidables dans l'homme, & qu'elle réussit presque toujours sur les animaux. On ne peut attribuer ces convulsions affreuses, qui attirent l'inflammation & la gangrene, après avoir troublé l'œconomie animale, par l'insomnie, la fièvre, le délire, &c. On ne peut, dis-je, attribuer ces accidens qu'à la sensibilité des parties nerveuses, irritées par la ligature qu'on fait au cordon des vaisseaux spermatiques, pour arrêter l'hémorragie ; cette ligature est inutile, & dès qu'on peut s'en passer, il ne reste plus de raisons pour la pratiquer ; je m'en suis abstenu plus d'une fois sans aucun inconvénient : l'os pubis offriroit un point d'appui suffisant pour arrêter, par compression, l'hémorragie d'une artère plus considérable que l'artère spermatique.

L'amputation de la verge, & la cure que cette opération exige, se présentent sous un point de vue plus simple, d'après les réflexions que ce fait m'a fournies. Scultet, qui avoit connu à Padoue un homme à qui l'on avoit coupé le membre viril avec succès, fit cette opération en 1635, à un bourgeois de la ville d'Ulm, à l'occasion de la gangrene dont cette partie étoit attaquée. Il coupa dans le vif avec un bistouri, arrêta

l'hémorragie avec le fer ardent, & mit une cannulle dans le canal de l'uretre, pendant la cure qui a été heureuse & de peu de durée. La chirurgie de nos jours, devenue plus douce dans ses moyens, rejettera d'abord l'usage du feu dans ce cas, à moins que la mortification n'ait fait des progrès au-delà de la partie qu'on peut amputer; mais alors ce ne sera point dans la crainte de l'hémorragie qu'on emploieroit ce moyen, mais pour brûler des chairs gangréneuses & empêcher le progrès de la pourriture.

Ruisch parle dans la trentième de ses observations anatomiques & chirurgicales, de l'amputation de la verge, à un paysan qui y avoit un cancer ulcéré, de la grosseur du poing. On introduisit une sonde par l'uretre dans la vessie; on lia fortement le membre viril au-dessus du mal, avec un cordon assez mince, mais très-fort; cette ligature fut très-douloureuse: le lendemain on fit une seconde ligature, pour avancer la mortification de la partie affectée. On ne fit l'amputation que le cinquième jour, lorsque la partie fut tombée tout-à-fait en sphacèle. On laissa la sonde dans la vessie encore pendant un ou deux jours. Après la guérison, on a donné à cet homme un tuyau d'ivoire, qu'il ajustoit au bas du ventre, lorsqu'il vouloit rendre son urine, de peur de mouiller ses habits.

L'opération de Ruisch a été fort longue,

& fort douloureuse ; la section avec un instrument tranchant , est l'affaire d'un clin d'œil. La méthode de Scultet est donc préférable , & l'on ne voit pas sur quelles raisons Ruisch a pu fonder le procédé qu'il a tenu. Il a été suivi en 1743 , à l'hôpital de Florence par M. Philippe *del Riccio* , dans un cas où la nécessité de l'amputation n'étoit pas trop prouvée. Quoi qu'il en soit , on se détermina à lier la partie sur une cannule d'argent , les douleurs furent fort vives ; la partie ne tomba que le neuvième jour. Le malade fut parfaitement guéri le vingt-troisième. M. Pallucci qui donne ce fait dans ses observations , dit qu'on ait soin de conserver l'extrémité de l'uretre avec un petit bourdonnet un peu dur , de figure conique. Ruisch a supprimé la sonde deux jours après la chute des chairs gangrénées ; elle étoit absolument nécessaire dans l'usage de la ligature , qui a étranglé la partie pendant cinq jours. Pendant la cure , il s'est passé de la cannule. Scultet s'en est servi ; j'ai aussi employé une cannule dans les premiers jours ; le malade foible & tranquille , n'en étoit point incommodé ; mais lorsque les forces furent un peu rétablies , le jet de l'urine chassoit la cannule : je l'ai supprimée le huitième jour ; le malade levoit l'appareil quand il vouloit uriner , & il n'y a eu aucun inconvénient de cette part. Fabrice
d'Aquapen;

d'Aquapendente recommande d'engager un petit tuyau de plomb dans le conduit de l'urine , après l'amputation de la verge. J'ai reconnu que cette précaution étoit superflue ; c'est seulement dans les derniers jours de la cure , qu'il est à propos de mettre une petite bougie dans l'orifice , pour qu'il ne se fronce pas ; le jet de l'urine en seroit dardée plus loin ; mais il y a de l'inconvénient à laisser diminuer le diamètre du canal à son extrémité. A l'égard du tuyau d'ivoire , que M. Ruisch a conseillé à son malade , après la guérison ; il est de l'invention d'Ambroise Paré , qui en donne la figure & la description , au chapitre IX de son 23^e livre. J'ai vu faire à l'hôpital militaire de Metz , l'amputation de la verge , près du ventre , par mon pere , il y a plus de vingt-cinq ans , à un tambour du régiment de Lyonnois. On lui fit faire une cannule de cuivre , comme celle de Paré ; c'étoit un aqueduc dont il se servoit pour pisser dans les rues. Paré ne la propose même que pour cette circonstance , en disant que ceux qui ont entièrement perdu la verge jusqu'au ventre , sont en peine lorsqu'ils veulent uriner , & sont contraints de s'accroupir comme les femmes. Cette nécessité n'est pas démontrée. Le canal de l'uretre n'a point d'action pour chasser l'urine. L'amputation de la

verge ne retranche aucune des parties qui servent à l'expulsion de ce liquide. Aussi le garçon ferrurier pisse-t-il en jet à une assez grande distance du corps : il est seulement obligé d'essuyer les dernières gouttes ; inconvénient dont la cannulle ne le dispenserait pas.

J'ai l'honneur d'être, &c.

EXAMEN CHYMIQUE

Du sel, auquel on a voulu donner le nom de véritable sel alcali fixe de Rhinoceros, par M. MARGGRAF, docteur en médecine.

I. Il n'y a pas long-tems que l'on m'a remis un petit vase de verre, plein d'une certaine poudre saline, sur lequel celui qui l'avoit envoyée, avoit écrit : *Sel alcali fixe de Rhinoceros*. On me chargea de soumettre à un examen chymique la nature de ce sel, dont on disoit beaucoup de merveilles dans un petit écrit qui y étoit joint, l'auteur assurant qu'il l'avoit tiré de l'urine de ce Rhinoceros, dont il étoit le conducteur &c le maître. Je me mis donc en devoir de faire à ce sujet les essais convenables, afin d'en présenter ensuite mon rapport au public.

II. D'abord le nom que l'auteur donne à ce sel, m'a engagé à en prendre une portion que j'ai exactement pilée dans un mortier de verre, avec la moitié de sel ammoniac, en humectant un peu ce mélange avec de l'eau chaude, pour découvrir s'il en sortiroit une humeur volatile; mais mes narines n'ont pas saisi le moindre indice d'odeur urineuse. Cette seule expérience m'a suffisamment convaincu que ce sel ne pouvoit porter en aucune manière le nom de sel alcali fixe. Je n'ai point pu y trouver non plus de sel ammoniac, ni rien d'ammoniacal, puisque l'ayant pilé avec un sel alcali fixe pure, il n'a pas donné le moindre indice d'urineux; & même dans toutes les autres épreuves il n'a rien du tout fait voir d'alcalin.

III. Au contraire il a montré manifestement une disposition acide. Ayant dissous une quantité de ce sel dans de l'eau distillée, & l'ayant filtrée, cette solution, en y versant de la solution de sel alcali fixe, a non seulement conçu de l'effervescence; mais même, en laissant tomber une seule goutte de ladite solution sur du fer poli, elle l'a manifestement rongé, & y a laissé une tache cuivreuse, quoique fort petite; & même ce sel, mêlé avec le sel alcali volatil, a produit une effervescence.

IV. Il s'agissoit donc présentement de rechercher de quelle nature étoit cet acide. Pour cet effet je mis deux dragmes de ce sel dans une petite retorte de verre garnie ; après quoi y ayant adapté un récipient, & luté les ouvertures, j'en ai entrepris la distillation par degrés à un feu découvert. Les vaisseaux étant ensuite refroidis, j'ai trouvé dans le récipient environ vingt grains d'un esprit qui sentoit fortement le soufre. Cet esprit entroit dans une effervescence manifeste avec la solution du sel alcali fixe ; & l'ayant mêlé avec un sel alcali fixe dissous dans de l'eau, jusqu'à une saturation complète, j'y versai encore un peu d'eau, je procurai l'évaporation, je le disposai à la cristallisation, & j'obtins un tartre vitriolé ordinaire. Cela faisoit voir bien clairement qu'il y avoit dans ce sel un acide vitriolique.

V. Mais, comme de la manière susdite tout l'acide ne me paroissoit pas avoir passé par la distillation ; après avoir brisé la retorte, j'en tirai le résidu qui y étoit contenu, fort compact & tout-à-fait blanc, pesant quatre scrupules, & dix grains. Ayant premièrement pilé ce résidu dans un mortier de verre, je le fis dissoudre dans de l'eau distillée, & je filtrai la solution,

qui laissa dans le filtre une très-petite quantité de terre blanche; j'employai l'évaporation pour disposer cette solution filtrée à la crySTALLISATION, & il se forma des crySTaux, en partie tirant sur le blanc, & en plus grande partie un peu sur le verd, lesquels à la vue & au goût me parurent être d'une nature aluminoso-vitriolique.

VI. Je fis dissoudre de nouveau entièrement ces crySTaux dans l'eau, & sur cette solution j'en versai peu à peu une de sel alcali fixe: alors il se fit une forte effervescence; & une quantité médiocre de terre jaunâtre, en se précipitant, gagna le fond. Ce mélange parfaitement saoulé de sel alcali fixe, fut filtré; & la terre qui resta dans le filtre, ayant été édulcorée, j'observai qu'elle étoit manifestement martiale. Je fis évaporer la lessive claire qui avoit été filtrée pour la disposer à la crySTALLISATION; ce qui étant fait, j'obtins de nouveau un tartre vitriolé ordinaire. Cette expérience fournit un nouvel indice que ce sel, quoiqu'on l'expose à l'action d'un feu couvert, conserve encore un acide vitriolique.

VII. De plus, je mêlai une dragme de ce sel, avec partie égale de nître dépuré.

pur ; j'ai mis ce mixte dans une retorte garnie , & y ayant adapté le récipient , je conduisis la distillation par degrés jusqu'à l'incandescence. Depuis le commencement jusqu'à la fin de la distillation , il s'éleva des vapeurs rouges. Tout étant refroidi , je trouvai dans le récipient un esprit acide de nître , dégagé du nître par le prétendu sel de Rhinoceros. Cet esprit saoulé d'une lessive de sel alcali fixe se mit d'abord en cristaux , qui étoient semblables au plus beau nître. Je fis dissoudre dans de l'eau distillée chaude la masse saline , d'un brun tirant sur le rouge , qui étoit resté dans la retorte ; je fis évaporer cette solution auparavant filtrée , & je la disposai à la cristallisation : alors il se forma des cristaux , qui étoient parfaitement semblables à ce sel qu'on nomme chez les apothicaires , *arcanum duplicatum* , & qui est préparé du *caput mortuum* de l'eau-forte.

VIII. Qu'il y ait un acide vitriolique mêlé au prétendu sel de Rhinoceros ; c'est ce que démontre encore le mélange de ce sel , dissous dans l'eau , avec les terres calcaires mises en solution dans d'autres acides. La solution de craie , par exemple , faite dans l'acide du nître , si l'on y verse la solution du sel de Rhinoceros , se pré-

cipite dans un moment, & fournit un magistère selénitique ; ce que produisent pareillement tous les sels moyens, dans lesquels se trouve un acide vitriolique. La solution du sel de Rhinoceros précipite aussi sur le champ la solution de Saturne ; mais je n'ai pu observer aucune précipitation sensible dans la solution d'argent & de mercure.

IX. Enfin, j'ai mêlé la solution du sel susdit avec cette lessive qu'on prépare du sel alcali fixe, & du sang desséché par voie de calcination, & qu'on emploie pour faire le bleu de Berlin : ce qui étant fait, j'ai remarqué que, cette lessive étant versée, il tomboit aussi-tôt au fond du vase un beau précipité bleu ; indice manifeste qu'il y a du fer mêlé dans notre sel.

X. Tout ce qui vient d'être rapporté au sujet de ce qu'on a voulu nommer sel alcali fixe de Rhinoceros, & les différentes épreuves auxquelles il a été soumis, découvrent assez à tous ceux qui sont versés dans la chimie, ce que c'est que ce sel merveilleux & tant vanté, de quelles parties essentielles il est composé, & quel effet il est capable de produire sur le corps humain. Il sera en même tems très-facile de comprendre que ce sel n'a dû en aucune façon être nommé

536 EXAMEN CHYMIQUE DU SEL, &c.
sel alcali fixe, & qu'il est impossible qu'il
ait été préparé de l'urine de Rhinoceros ; à
moins qu'il ne se trouvât quelqu'un qui ose
soutenir que l'alun & le vitriol de Mars
chargé de quelques particules de cuivre,
forment un sel alcali fixe, & que des sels de
cette nature peuvent exister dans le corps
d'un semblable animal ; ce qui, autant que
je puis en juger, seroit tout-à-fait difficile à
démontrer.



CONSTITUTION ÉPIDÉMIQUE

Qui a regné à Tarascon en Provence , pendant le printems de 1758 , par M. MOUBLET , bachelier de la faculté de Paris , & médecin de la faculté de Montpellier.

Hippocrate , persuadé de l'action & de la puissance de l'atmosphère sur le corps humain , attribuoit toutes les maladies au vice de l'air. Il reconnoissoit dans sa pureté , le principe & l'intégrité du mouvement animal , & dans ses altérations , la cause & le germe de ses dérangemens , & de son extinction. Ce grand homme étoit si attentif à la variété des tems , & à l'intempérie des saisons , qu'il prétendoit prédire toutes les maladies populaires ; leur nature , leurs phénomènes , leur durée , & les issues qu'elles doivent avoir.

Il ne suffit pas cependant de remarquer les maladies qui arrivent dans un pays ; on doit encore les comparer avec celles qui ont paru dans des régions éloignées , observer leur caractère , leur type , les rapports qu'elles conservent entr'elles , les circonstances des tems qui les ont procurées , les accidens qui les ont accompagnées , pour leur appliquer la méthode curative la plus appropriée.

Car quoiqu'il y ait une température propre & naturelle à chaque climat, tant de causes peuvent contribuer à rendre les saisons inégales & dérangées, qu'il peut arriver en un même ou différens tems, une telle constitution d'air, dans les pays les plus éloignés, qu'elle y produise les mêmes maladies.

C'est ainsi que cette contrée de la basse-Provence, a été cruellement affligée à la fin de l'hiver passé, & durant le printems, d'une épidémie à-peu-près semblable à celle qu'Hippocrate nous décrit dans le troisieme ch. du premier livre des épidémies, qui survint dans l'isle de Thasso, après un hiver extrêmement sec, & très-rigoureux.

Cette ville (Tarascon) assez considérable, est dans une position heureuse, elle est fort aérée, sous un ciel pur & serein, exposée au soleil, souvent battue par les vents du Nord, & fournie de bonnes eaux. La chaleur des étés semble répondre au froid ordinaire des hivers. Elle est environnée d'une vaste & fertile plaine, ceinte de deux montagnes, & de l'autre, ses murs sont baignés par le Rhône. Ses habitans sont d'un tempérament composé du bilieux, & du pituiteux. Ils ont un teint vif, une couleur brune, un génie actif & ardent, & sont forts, robustes, laborieux, & appliqués.

Les maladies qui y regnent communément,

sont relatives à ces dispositions de l'air , & à celles des tempéramens , & sont dépendantes d'un vice de plethore & de cacochymie. Une réflexion nécessaire dans la pratique , & que j'ai eue occasion de faire souvent , c'est que les maladies inflammatoires essentielles sont ici moins rares que Sydenham ne le présumé , & qu'il ne l'a observé.

Le froid que nous avons effuyé le dernier hiver , a commencé de très-bonne heure , & a été encore plus remarquable par sa longue durée , que par sa violence excessive. Le thermometre gradué , selon M. de Réaumur , a resté long-tems , & est revenu après de petits intervalles , à huit degrés au-dessous du terme de la glace. Le mercure dans le barometre a été en ses variations le plus souvent à la hauteur à-peu-près de 28 pouces. Il est monté pendant de longs intervalles au-dessus , & il s'en est fallu toujours de quelques lignes , qu'il ne descendît jusqu'à 27 pouces & demi.

Ainsi la sécheresse a été si grande depuis un an , que la campagne aride par les longues gelées , & desséchée par l'impétuosité des vents du Nord , a été presque stérile. La récolte du bled a été très-petite , & a manqué en plusieurs endroits. Nous avons eu dans le printems des vents du Sud , des jours sombres & nébuleux qui s'écouloient sans pluie , & auxquels succédoient

des vents du Nord qui dissipoi^{ent} tous les nuages. Sur la fin d'Avril, il a fait quelques petites pluies, & les ardeurs du soleil ont mûri & hâté la moisson, qui a été interrompue, gâtée & pourrie dans les provinces circonvoisines méridionales, par l'abondance des eaux qui y sont tombées, & qui nous ont procuré dans l'été, des débordemens affreux de riviere, dont on n'avoit point entendu parler de mémoire d'hommes.

Ces vicissitudes surprenantes & alternatives de froid & de pesanteur de l'atmosphère, ont été funestes aux animaux mêmes, & surtout aux vers à soie, qui n'ont point réussi cette année, & ne pouvoient que produire des maladies d'un génie particulier, qui ont commencé à se déclarer sur la fin de Février. Nous lisons dans l'histoire épidémique d'Allemagne, que la glace & la neige qui y tomba dans le mois d'Avril, y causèrent une petite vérole qui fut extrêmement mortelle.

Il a encore regné des rhumes très-opiniâtres, des toux seches, âcres & convulsives, quelques esquinancies, des coliques, des douleurs d'entrailles excessives, des néphrétiques, des synoques putrides, des fièvres tierces, des quartes, des doubles-tierces, pour lesquelles le quinquina a eu peu de succès, & des maladies congénérées, auxquelles la maladie regnante que je vais

exposer, a communiqué son mauvais caractère.

Cette terrible maladie, à qui je puis donner le nom de fièvre maligne, s'est annoncée différemment, a eu différens symptômes, & différentes crises, suivant la foiblesse du tempérament, le dépôt, le siège de la maladie, & le progrès de l'épidémie. Dans les uns, elle s'est manifestée par des signes avant-coureurs, chez les autres, elle n'a point eu de commencement, & a paru tout à coup dans le plus haut degré de son état. Elle a eu encore des symptômes communs qui résultoient de sa nature, & des propres qui dépendoient de la partie où se decidoit l'engorgement.

Dans le prélude, les malades essuyoient des frissons vagues & irréguliers, qui continuoient le premier & le second jour; ils se plaignoient d'une lassitude spontanée, d'une courbature, la tête étoit appesantie, le corps engourdi, & dans un affaiblissement général, les malades touffoient par intervalles, presque sans douleur, crachoient sans peine, ils paroissoient légèrement enrhumés, & sentoient un malaise, sans que les fonctions fussent notablement dérangées.

Ces progrès étoient prompts, le second ou le troisieme jour la fièvre s'allumoit, le pouls étoit dur, vîte & fréquent chez les jeunes gens, & fort inégal chez les autres,

la poitrine ou le cerveau commençoient à s'embarasser , toutes les fonctions étoient lésées , le malade étoit triste , inquiet , & effrayé , il s'agitoit dans son lit , il passoit des nuits tumultueuses , la langue étoit sèche , blanchâtre , peu chargée , la soif considérable , il avoit des nausées , des envies de vomir , des maux de cœur , faisoit des vents par le bas , suoit par intervalles , les urines étoient troubles , grasses , & devenoient tenues , les déjections puantes , liquides , en petite quantité , & mêlées au commencement de l'épidémie seulement , de vers qui sortoient vivans , & à pelotons , semblables à ceux qu'on trouve dans le sein de la terre.

Après que ces symptômes avoient sévi pendant deux ou trois jours , ils se calmoient , & ont cessé entièrement à quelques-uns ; la maladie paroissoit devoir être jugée par les évacuations qui avoient déjà précédé ; mais elle reprenoit la nuit , ou le jour suivant avec plus de violence. Il arrivoit des défaillances , les forces étoient abattues & épuisées , le pouls concentré , fort petit , & vermiculaire , les extrémités froides , le visage pâle & cadavereux ; le malade cependant paroissoit tranquille & rassuré , il répondoit avec connoissance , le sentiment s'éteignoit tout d'un coup , & il se faisoit quelquefois un si grand relâchement dans les sécrétaires ,

qu'il rendoit avant la mort des déjections considérables.

Parmi ceux en qui le cerveau a été engorgé, quelques-uns dès le premier instant de la maladie, sont tombés dans un délire phrénétique furieux, qui a duré sans interruption, & sans diminution, jusqu'après l'état de la maladie; le pouls étoit plein, dur & fréquent, il survenoit des convulsions extraordinaires, des distorsions dans les membres, des soubresauts de tendons, la langue, suivant le degré d'alkalescence du sang, étoit acide & aduste, les lèvres rissolées & crouteuses, la soif ardente, le visage enflammé, les yeux égarés & étincellans, les urines rouges, avec un sédiment épais, & les excréments abondans, & d'une puanteur insupportable.

La maladie dans le plus grand nombre, a porté à la poitrine les premiers jours; la douleur de côté le plus souvent fixe, toujours vive & aigue, occupoit les vraies côtes, & s'étendoit derrière l'épaule; les crachats étoient de sang pur, peu à peu ils devenoient rouillés, jaunâtres, clairs, & ensuite ichoreux, l'expectoration se faisoit avec peine, la toux étoit pressante, la chaleur de la poitrine forte, & la respiration très-difficile, petite & fréquente, la douleur ne se faisoit sentir que d'un seul côté; cependant la plupart des malades étoient obligés

de rester assis sur le lit, les autres ne se tenoient courbés que sur le dos, tant la respiration étoit gênée, accompagnée de sifflement, & menacée de suffocation, le pouls étoit vîte, plein & tendu, la fièvre se soutenait forte & violente durant tout le cours de la maladie, & ne tomboit qu'à l'extrémité, la peau étoit moëte, les déjections claires & abondantes, l'oppression de la poitrine augmentoit, le malade ne pouvoit parler, & ne respiroit qu'avec peine, il étoit obligé même de ne prendre que peu de boisson à la fois, l'expectoration se supprimoit le 6 & le 7, & la tête s'embarraisoit légèrement, sans que l'engorgement de la poitrine, ni la douleur se dissipassent; plusieurs cependant ont été exempts de délire, qui n'étoit que par intervalles, & passager chez les autres; cet état étoit court, il survivoit un râle long aux personnes foibles & pituiteuses, & qui ne précédoit dans les autres la mort que de quelques heures, la voix s'éteignoit, le malade avoit des yeux livides, le tein plombé, la face cadavereuse, & la gangrene se manifestoit par le resserrement & la petitesse du pouls, & la cessation de la douleur, de la chaleur, de la sensibilité, & de tous les symptômes.

La douleur de côté n'étoit pas toujours fixe; les premiers jours elle étoit recurrenente & vague, chez plusieurs elle changeoit de siège,

fièvre, sur-tout entre les saignées, & se faisoit sentir par intervalles, tantôt en devant de la poitrine, tantôt derrière l'épaule, elle descendoit jusqu'aux fausses côtes, venoit se placer *in scrobiculo cordis*, & occupoit le lobe antérieur du foie; le bas-ventre étoit alors tendu & enflammé, le malade se plaignoit beaucoup de la région lombaire, le météorisme du bas-ventre occasionnoit plutôt le délire; la toux, la difficulté de respirer & d'expectorer, étoient les mêmes & se terminoient à-peu-près de la même manière.

Cette maladie pourroit paroître différente de la fièvre lente nerveuse de M. Huxam, de l'épidémie que traita Sydenham en 1686, après des révolutions semblables de saisons, & de celle d'Hippocrate. Ce n'est que dans ceux qui ont souffert au commencement un engorgement au cerveau avec délire, en qui j'ai reconnu des *subfultus tendinum*, & un mouvement convulsif & spasmodique dans les nerfs: le transport au cerveau n'a point produit d'assoupissement, ni d'affection léthargique.

Il ne s'est formé aucun dépôt externe, aucune tumeur ni aux parotides, ni aux maxillaires, ni aux aînes, comme il arriva à celles qu'a décrit Sydenham. J'ai vu seulement deux malades, qui ont guéri, qui eurent à la fin de leur maladie une surdité qui se dissipa dans peu de jours.

Elle n'a point été accompagnée non plus d'exanthêmes sur la peau, il n'a paru ni efflorescence milliaire, ni pustules, ni pétéchies d'aucune sorte, comme le marque Hippocrate dans la troisième constitution du premier livre de ses épidémies. Je m'aperçus seulement que le devant de la poitrine d'un de mes malades, se couvrit le dernier jour de sa maladie de taches brunes ressemblantes à celles des scorbutiques, & il y eut encore le corps d'un homme de trente ans, qui après la mort noircit, & fut parsemé de points noirs, qui ne s'étoient point montré pendant le cours de la maladie.

Ainsi peut-être que ces différences ne constituent que des degrés, ou des diversités d'intensité, de pourriture, d'acrimonie & de malignité, & que ces phénomènes singuliers arrivent plutôt, selon que les nerfs sont plus affectés, ou que le vice est plus concentré dans l'intérieur, qu'il attaque davantage les viscères, que les matières morbifiques sont plus abondantes, plus épaisses, ou plus tenues, ou que la circulation plus ou moins libre & rapide, les entraîne plus facilement vers la peau.

Il semble qu'il y avoit quelque chose de contagieux dans cette fièvre, qui a également ravagé la campagne, comme la ville. Il y a des familles qui ont perdu plusieurs personnes. J'ai sçu qu'il en est mort quatre

Dans une maison, & que la mortalité y avoit commencé par les animaux. Il est des personnes en qui elle a fait des progrès sourds, & si considérables, qu'elle a été terminée en deux ou trois jours, & dès qu'elles se sont plaintes, elles étoient déjà hors de tout secours.

Ces tristes événemens nous pourroient faire soupçonner qu'il y a dans l'air une matière déliée & corruptible, dont l'essence est de vivifier nos humeurs & d'animer nos organes. Cette matière subtile, æthérée, électrique, que nous pourrions regarder comme l'ame de la nature, & qui circule dans tous les corps, est-elle le principal aliment de notre substance, & le premier agent de son mécanisme ?

Ces particules primitives & homogènes de l'air, divisées sous une forme élémentaire, tant qu'elles sont dépouillées de toutes parties grossières & hétérogènes, roulent dans nos humeurs, gardent l'équilibre avec l'air extérieur, modifient les esprits, donnent aux solides de notre corps leur vibratilité, & leur ressort, & conservent la consistance, le mouvement intestin, & la circulation des fluides ; mais dès qu'elles sont altérées, & perverties par le mélange des matières putrides, elles perdent leur vertu, & leur force vitale.

Seroit-ce sur ces idées que Duret dit, que

nos esprits, & nos humeurs changent, & sont toujours telles, qu'elles résultent des qualités essentielles, actuelles & variables de l'air que nous respirons. & qui nous environne, *in temporum, & tempestatum defensione*, (pag. 147. 38.) *fit, ut qualis inspiretur aer, & circumfusus transpiretur, tales omnino sint mortalium spiritus, atque humores*; & que Borelli pense que la vertu vibratile & élastique de l'air, est une puissance qui regle le mouvement animal, comme le pendule détermine celui d'un horloge.

En effet la force du corps est limitée, & ne peut supporter les défauts extrêmes de l'atmosphère; & de tous ces excès, Hippocrate a observé avec raison, que la secheresse est le plus nuisible, le froid étant joint avec elle, a fermé le sein de la terre, & nous avons été privés des exhalaisons végétales, benignes & naturelles qui embaument, & qui purifient l'air: elle ne nous a fourni que des vapeurs corrompues, salines & sulphureuses, peu dissoutes, & mal-saines, qui se sont mêlées avec celles que les vents impétueux nous envoient des environs.

Ainsi la transpiration a été long-tems interceptée, la respiration lésée, la circulation comme concentrée dans l'intérieur. La densité, la gravité, l'hétérogénéité de l'air

ont gêné les fonctions , condensé les liqueurs , retardé leur marche : elles faisoient sur le corps des compressions fortes , & lorsque les fibres étoient obligées d'exercer des mouvemens oscillatoires , violens & irréguliers , que tout le système vasculaire étoit dans un état phlogistique , & dans une constriction spasmodique ; tout-à-coup les tems nébuleux , quoique se dissipant le plus souvent sans pluie , répandoient une certaine humidité , lui faisoient prendre une modification différente ; les liqueurs éprouvoient une raréfaction forcée , les solides un relâchement subit , & sur-tout les fibrilles nerveuses , qui avoient souffert auparavant des crispations & des resserremens ; les exhalaisons malignes qui étoient arrêtées & suspendues dans l'atmosphère par les gelées , se dilatoient & se développoient , & leurs miasmes putrides inspirés , & passant dans le corps , par toute sorte de voies , comme un poison subtil , infectoient la masse du sang , détruisoient le baume , & le mucilage fin , qui en lie les globules , & par leur action immédiate y excitoient une fermentation , & une alkalescence putride , qui en décomposoit le tissu.

Cette dissolution du sang a été si forte , qu'un malade jeune & vigoureux , qui avoit essuyé des saignées abondantes , indiquées par la roideur du poulx , les forces &

l'intensité des symptômes, vomit après la mort une grande quantité de sang noir, pourri, & qu'il lui prit une hémorragie si considérable par le nez, que la chambre en étoit inondée, & infectée.

Par ces désordres mortels, le ton des vaisseaux forcé, & leur jeu affoibli, les liqueurs croupissantes, & dégénérant en une corruption sphacéleuse, propre à porter le trouble par tout, obstruoient les capillaires, interrompoient les sécrétions, vitioient les esprits, empêchoient leur distribution dans tout le système nerveux; la circulation ralentie, les forces vitales ont été suffoquées & détruites, elles n'ont pu animer la machine, & ont produit un sentiment de puanteur, un affaiblissement général, des défaillances, & tous les symptômes cruels qui ont suivi.

Les métastases & les dépôts ont été décidés par la force de la circulation, par la débilité, la structure des organes, & peut-être par l'affinité que les levains des matieres morbifiques pouvoient avoir avec la liqueur qui s'y sépare. Les maladies qui viennent de l'air, devoient plus facilement avoir leur siège dans le poulmon, & y produire des engorgemens dangereux; parce que son expansion est plus difficile dans le froid, que ce viscere est d'une texture molle & lâche; qu'il reçoit tout le sang, qu'il est plus exposé

à prendre les funestes impressions de ces vapeurs contagieuses, qui, en contractant ses vésicules si susceptibles de tension & d'irritabilité, y causent des étranglemens, & des crispations, & figent & altèrent le sang, en pénétrant à travers les minces membranes de ses vaisseaux.

Ces causes qui paroissent assez établies, & les effets qu'elles ont produit, nous forcent de reconnoître un état d'éréthisme, & d'inflammation dans les solides, & une acrimonie putride, & une putréfaction gangréneuse dans le sang, que Baillou exprime en ces termes : *Extranea quædam putredo, & qualitas maligna ordinariam putredinem suâ malignitate superans*, (pag. 175.)

Cette maladie est une espèce d'inflammation morte. Elle a eu tout à la fois les signes de la plus vive inflammation, & ceux de la gangrene, ce qui a précipité le cours, & les périodes de la maladie, & varié les accidens.

Le pronostic ne pouvoit être que très-fâcheux. Beaucoup de malades en sont morts; quelques-uns le deux & le trois, le plus grand nombre, le six, le sept & le neuf, suivant l'intensité & le progrès du mal. On avoit beaucoup à espérer, quand le malade passoit le douze. Les convalescences de ceux qui ont eu le bonheur d'échapper, ont été longues.

Hippocrate, & Sydenham, dans les

épidémies que j'ai citées, qui furent des plus mortelles, remarquent, comme je l'ai observé dans celle-ci, que les jeunes gens, & les personnes d'un tempérament robuste & athlétique, périrent plutôt; que ceux en qui la fièvre, la douleur, & les autres symptômes cessoient le trois, le quatre, & reprenoient ensuite avec fureur, moururent tous; que les sueurs, & les déjections liquides & copieuses qui ont duré tout le tems de leur maladie, épuisoient & enlevoient les malades, & que les flux d'urines avec un sédiment épais, les hémorragies du nez, les dévoiemens bilieux, & les selles abondantes, avec des signes de coction, furent salutaires.

Hippocrate rapporte qu'il arriva des sueurs avantageuses à ceux qui eurent des éruptions & des exanthèmes sur la peau. Sydenham dit que les tumeurs aux parotides & les abcès aux aînes, en sauverent beaucoup. Je n'ai point éprouvé ces dernières crises en aucun de mes malades, qui ont été en assez grand nombre, & tous ceux, en qui les engorgemens du cerveau & de la poitrine ne se sont point dissipés par la voie de la résolution, ont péri de la gangrene. Les crises sont relatives au caractère des maladies, & à la constitution des tems & des corps.

J'ai remarqué au commencement de

l'épidémie, que ceux qui, avec des déjections abondantes ont rendu des vers, qu'on pouvoit soupçonner dans les jeunes gens par un pouls ferme, mais changeant & inconstant, que Baglivi donne pour un signe univoque de leur présence, ont guéri, parce qu'alors la putréfaction étoit modérée, puisqu'elle a permis aux vers d'éclore.

Ceux qui ont eu le cerveau engorgé, avec un délire phrénétique, dès le premier tems de la maladie, ont presque tous péri; & le plus grand nombre de ceux qui ont eu la poitrine affectée, sont morts. Quand il se formoit après le sept & le huit, une métastase & un transport de la poitrine à la tête, la mort suivoit de près. Les embarras du cerveau se sont jugés heureusement plus par des dévoiemens abondans, que par les sueurs; ceux de la poitrine, plus par les sueurs critiques que par les dévoiemens; une seule de ces excréations n'a pas suffi, l'une & l'autre étoient nécessaires.

Les déjections crues, écumeuses, flatueuses, qui étoient sans cesse accompagnées de vents qui tourmentoient le malade, les crachats ichoreux, les urines pâles & tenues, étoient très-mauvaises; les sueurs, les déjections continuelles & symptomatiques qui ne procuroient aucun soulagement, étoient des signes funestes, elles appauvrissent le sang, le mettoient à sec, &

augmentoient les arrêts inflammatoires ; ces évacuations n'étoient utiles que sur la fin de la maladie.

Le sang qu'on tiroit des veines , dès qu'il avoit reposé , étoit dense , ferme , coéneux , quelquefois écumeux , dans d'autres d'un rouge noir , faisant le champignon , & abondoit en une sérosité jaunâtre.

Les saignées abondantes ont été les remèdes décisifs pour ceux en qui les matieres morbifiques ont formé des stases & des congestions inflammatoires dans le cerveau : elles n'ont pas été si heureuses , quand les poumons étoient engorgés , quoiqu'elles fussent , ce semble , plus pressantes , & nécessaires par l'oppression , la douleur & la difficulté de respirer.

On doit dans les épidémies , selon le conseil de Sydenham , tirer les indications curatoires des qualités mêmes de l'air ; il est à présumer que dans les constitutions froides & sèches , les délayans & les remèdes chauds doivent le plus convenir.

Il est difficile de tracer le processus curatif qu'a exigé cette maladie si terrible , & si compliquée. Le traitement a varié , suivant que les signes d'inflammation & d'alcalescence , ou ceux de putréfaction & de malignité prédominoient , selon les tems , les progrès de l'épidémie , les forces du malade , & la violence des symptomes.

Les indications générales étoient 1°. de diminuer l'irritation & la roideur des solides ; de calmer l'effervescence & l'acrimonie alcaline des humeurs , de dissiper les dispositions inflammatoires par les relâchans , les adoucissans , les huileux , les narcotiques , & les antiphlogistiques.

2°. De s'opposer à la putréfaction gangréneuse du sang par les acides , les nitreux , les antiseptiques nervins , les incisifs , les cordiaux.

3°. De vider les liqueurs corrompues qui séjournoient dans les vaisseaux , par les évacuans , les émétiques , les purgatifs , & les sudorifiques.

Il étoit très important de consulter à propos ces indications , dans une maladie qui se terminoit avec tant de célérité ; & le salut des malades dépendoit des premiers remèdes qu'on employoit , & du tems de la maladie dans lequel on étoit appelé.

Quelque nécessaire que fut la saignée pour assouplir les fibres , & désenfler les vaisseaux , il falloit la cesser , dès qu'on comprenoit que la putréfaction étoit avancée. Elle étoit au commencement très-indiquée , les forces étoient opprimées , & non pas épuisées ; & d'ailleurs en hiver le corps est pléthorique. Les premières saignées développoient le poulx , & l'on voyoit que dans plusieurs elles redoubloient la fièvre , & que

les autres symptomes changeoient ; parce que les parois des vaisseaux auparavant trop distendus, déformais plus libres, se rapprochoient davantage de leur axe, faisoient des oscillations plus fortes, fouettoient davantage les liqueurs, & le torrent de la circulation dissipoit les arrêts, & les dépôts que la matiere morbifique avoit formés, & l'entraînoit dans d'autres parties.

Ramafini, dans ses constitutions épidémiques, dit que les saignées furent très-utiles dans l'année 1691 qui fut très-seche ; & Baillou conseille, & presse fort de les répéter souvent dans les fièvres épidémiques, où les éruptions ont tant de peine à paroître.

Quand on étoit appelé à tems, on faisoit quatre, cinq, six saignées au plus, qui ont suffi dans le plus grand nombre, à raison de la foiblesse du poul, & de la malignité ; qu'il falloit bien distinguer de cet état, où la tension du poul, la véhémence de la fièvre, la vigueur des forces, la douleur du côté, la gêne de la respiration, & le sang pur & vif des crachats, obligeoient de faire de petites & fréquentes saignées, que j'ai poussées avec succès & circonspection, dans plusieurs malades forts & pléthoriques, qui se trouvoient dans cette triste & violente situation, jusqu'à douze & quatorze.

La saignée a été avantageusement pratiquée dans le délire ; je l'ai fait heureusement

répéter dans ce cas, cinq & six fois, & suivre de l'émétique le troisieme ou le quatrieme jour, dès qu'on avoit procuré une détente suffisante, & que l'érétisme & les symptomes considérables étoient apaisés. L'émétique donné en lavage dans une pinte d'eau, ou dans un dilutum de casse, où l'eau de tamarins produisoit des grandes évacuations, & en brisant le sang par les rudes secousses, & les ébranlemens du genre nerveux, résolvoient les embarras du cerveau.

Lorsqu'il y avoit un état phlogistique dans le bas-ventre, qu'il étoit contrindiqué par le feu, & l'irritation de la poitrine, & qu'il y avoit à craindre qu'il ne ramena de nouveaux désordres, je commençois par les minoratifs, & je prescrivois ensuite les purgatifs moyens, que je répétois de deux en deux jours.

Après les premieres évacuations, j'ajoutois le kermès minéral aux potions huileuses; pour diviser les humeurs, & conserver les issues libres aux matieres. Car Baillou pense qu'on doit aider dans ces épidémies, toutes fortes d'excrétions, qu'il regarde comme autant d'efforts que fait la nature pour se délivrer de la matiere morbifique qui opprime ses forces, & rapporte que dans l'épidémie de 1570, les malades souffrirent des déjections abondantes symptomatiques, qui énermoient le corps, & qui à la vérité, donnerent

la mort à plusieurs , mais qu'elles en sauvèrent quelques-uns.

Je ne négligeai point durant tout le traitement , de détremper beaucoup le sang , & de recommander aux malades , de boire beaucoup de leurs tisannes , qui étoient faites selon les circonstances , avec l'orge , le chiendent , la bourrache , le ris , l'eau de poulet , & je tenois le ventre libre par de fréquens lavemens.

Pour faciliter l'expectoration , & diminuer l'âcreté de l'humeur bronchique , je prescrivis les loochs blancs , les potions huileuses , avec le blanc de baleine , les gommes , les mucilagineux , les bechiques fondans , les émulsions parégoriques , & les juleps anodins , que j'aiguifai par des légers atténuans , dans des eaux distillées diaphorétiques , & j'ordonnai des fomentations émollientes sur le bas-ventre , & des linimens sur le côté , avec le baume tranquille , & l'onguent d'al-théa.

Je ne me suis servi qu'avec beaucoup de réserve , des narcotiques , pour appaiser les insomnies ; ils auroient supprimé l'expectoration , & favorisé les sueurs symptomatiques , que la constitution sèche de l'air , en resserrant , & en bouchant les pores de la peau , avoit dû rendre plus difficiles ; mais la raréfaction & la ténacité du sang étoient si fortes , qu'il formoit par tout des arrêts dans

l'intérieur des viscères, que la sérosité l'abandonnoit, & dérhoit vers les excrétoires cutanées, où les résistances étoient moindres.

Les vésicatoires n'ont pas produit tout le bien qu'on auroit dû en attendre. Sydenham, à qui ils furent d'un grand secours en 1685, avance qu'ils furent nuisibles l'année suivante, pendant laquelle il fit beaucoup d'usage de la saignée. Il semble en effet que dans cette épidémie, les humeurs étoient dans une alcalescence extrême, dans une fonte & une dissolution acrimonieuse; & les vésicatoires ne conviennent que dans les fièvres malignes à *coagulo*, avec un pouls foible & abattu, assoupissement, relâchement dans les solides, & épaisissement dans les liqueurs.

Je me suis servi au commencement de la maladie, pour éteindre l'ardeur du sang, des sédatifs, des tempérans, des antiputrides acides, végétaux & minéraux. Quand la putréfaction étoit considérable, & la gangrene dans le sang imminente, j'avois recours aux antiseptiques nervins. Pour combattre la pourriture, j'ai employé fréquemment le camphre, qu'Hoffman recommande si fort, & que j'aurois souhaité trouver plus efficace. Je le mêlois avec le nitre, ou je l'ordonnai dans les potions huileuses, comme le conseille M. Sylva.

Lorsqu'il falloit soutenir en même tems les forces, je mariois le benjoin, le succin,

ou le castor & le saffran avec les décoctions ; & les cordiaux appropriés , qui procurerent des succès si favorables à Ramasini en 1690.

Quand ces sueurs critiques se déclaroient après des grandes évacuations , je les aidais par une boisson relâchante un peu chaude , & par des légers sudorifiques , à petite dose , le sel de vipere , l'antimoine diaphorétique , le sang de bouctin dans les eaux de bourrache , ou de chardon bénit. Ils augmentoient sans fougue le mouvement de la circulation , brisoient le visqueux , & achevoient la dépuration du sang.

Sur la fin de la maladie , les mercuriaux , les amers , le sel d'absinthe , de quinquina , l'extrait de genièvre , ont trouvé place , & ont servi utilement pour fortifier les sécrétaires , & rétablir l'estomac.



LIVRES NOUVEAUX.

Essai sur les maladies Vénériennes , où l'on expose la méthode de feu M. *Petit* dans leur traitement ; avec plusieurs consultations du même auteur sur ces maladies. Par M. *Fabre* , maître en chirurgie , conseiller du Comité de l'Académie royale de Chirurgie. A Paris , chez *Cavelier* , Libraire , rue S. Jacques , au Lys d'Or. Et chez *Giffart* , Libraire , rue S. Jacques , à Sainte Thérèse. Vol. in-12. Prix rel. 2 livres 10 sols.

Sur la Formation du Cœur dans le Poulet ; sur l'Œil , sur la Structure du Jaune , &c. Premier Mémoire. Exposé des Faits. Par M. de *Haller* , Président de la Société royale des Sciences de Gottingue , Membre de l'Académie des Sciences de Paris , de celle de Chirurgie , de la Société royale de Londres , &c. A Lausanne , chez *Bousquet & Compagnie*. Et à Paris , chez *Vincent* , Imprimeur-Libraire , rue Saint Severin , vol. in-12. Prix rel. 2 liv. 10. sols.

Sur la Formation du Cœur dans le Poulet ; Sur l'Œil , sur la Structure du Jaune , &c. Second Mémoire. Précis des Observations ; suivi de réflexions sur le développement ; avec un Mémoire sur plusieurs Phénomènes de la Respiration. Par M. *Haller*. A Lausanne , chez *Bousquet & Compagnie*. Et à Paris , chez *Vincent* , Impr. Libraire , rue S. Severin , vol. in-12. Prix rel. 2 liv. 10 sols.



OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

OCTOBRE. 1758.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10. h. du soir.	pou- ces.	li- gnes.	par- ties.		
1	11	13 $\frac{1}{2}$	11	28	7	0	N. méd.	Beauc. de nuages.
2	8	13	10 $\frac{1}{2}$		5		Idem.	Convert.
3	9	13	9		3		E-N-E.	Beaucoup de nuages.
4	5 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	9				idem.	
							N. idem.	Peu de nua- ges.
5	8	13 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$				S-E. au	Beauc. de
							O. idem.	nuages.
6	9	13	10 $\frac{1}{2}$			$\frac{1}{2}$	O. idem.	Idem.
7	10	12	10 $\frac{1}{2}$		1		S-O. id.	Couvert.
8	10	15	14	27	9	0	S. im- pétueux à 9 h. du f.	Idem.
9	13 $\frac{1}{2}$	11	9		6	$\frac{1}{2}$	Idem.	Id. Pet. pl. par interv. presque tout le jour.
10	5	10	7	28	1		O. méd.	Peu de nua- ges.
11	2 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	8				S. au N.	Id. Pet. pl.
							idem.	la nuit.
12	5	7	$\frac{1}{2}$	27	11	0	E. idem.	Gouv. per.

MÉTÉOROLOGIQUES. 563

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
13	4 $\frac{1}{2}$	9	6	28	3	0	O. au N. E. foible.	pluie tout le jour. Peu de nua- ges.
14	5	9	8		1	$\frac{1}{2}$	N.-E. méd.	Couvert.
15	6	11 $\frac{1}{2}$	11		3	0	N. id.	Beauc. de nuages.
16	2	5	4		7		E. fort.	Serein.
17	1	6	4		3		N. mé- diocre.	Peu de nua- ges.
18	2 $\frac{1}{2}$	5	4		1	$\frac{1}{2}$	E. foible.	Couvert.
19	2 $\frac{1}{2}$	6	5		1	0	N. idem.	Beauc. de nuages.
20	4	9	5		3		O. à l'E. méd.	Brouillard épa. le mat: Serein à 10 heures.
21	2	9 $\frac{1}{2}$	6			0	E. id.	Peu de nua- ges.
22	5	9	8	27	10		S.-E. id.	Brouillard épa. & brui- le mat. jus- qu'à 10 h.
23	5	10	10		7		S. id.	Couvert. Bruine à 10 h. mat. pl. méd. à 3 h. f.
24	7		8 $\frac{1}{2}$				S.-O. id.	Couvert. pet. pluie le soir.
25		9	6	2	11		S.-O. Id.	Couvert. Bruine le m. pet. pluie le soir.

N. n ij

564 OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES.

Jours du mois.	Thermomètre.			Baromètre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du soir.	pou- ces.	lig- nes.	par- ties.		
26	4	6	6	28	1	0	E. <i>idem.</i>	Couvert. petite pluie tout le jour.
27	3	5½	4		3		O. à l'E. & au S. <i>id.</i>	Brouil. ép. Couvert.
28	2	9	9	27			S-E. fort.	Peu de pet. nuages.
29	8	10	8		9		<i>Id.</i> méd.	Couvert. petite pluie presque tout le jour.
30	8	10	8		11	½	S-E. au S-O. <i>id.</i>	<i>Id.</i> le mat. beaucoup de nuag. le s.
31	6½					0	S-S-E. <i>idem.</i>	Beauc. de nuages. pet. pl. presque tout le jour.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre pendant ce mois, a été de 13 ½ dégr. au-dessus du terme de la congélation de l'eau ; & la moindre chaleur a été de 1 dégr. la différence entre ces deux termes est de 12 ½ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 7 lignes ; & son plus grand abaissement de 27 pouces 5 lignes : la différence entre ces deux termes est de 14 lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du N.
3 fois du N-E.
7 fois E.

6 fois du S-E.

5 fois du S.

4 fois du S-O.

6 fois O.

Il y a eu 1 jour de tems serein.

14 jours de nuageux

13 jours de couvert.

3 jours de brouillard.

3 jours de bruine.

10 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité vers la fin du mois.

*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre de cette année ,
par M. VANDERMONDE.*

Il y a eu pendant ce mois des fièvres malignes de deux especes ; les unes essentielles , les autres accidentelles. Les premieres s'annonçoient par un pouls petit , concentré , & légèrement fiévreux , par une bouche sèche , une douleur fixe au-devant de la tête , & un abattement universel. Les urines étoient belles & en assez grande quantité , les évacuations étoient bilieuses , & ne portoient aucun caractère de fétidité. Les saignées que l'on faisoit , étoient très-peu profitables , & quand on les multiplioit , elles devenoient funestes ; les lavemens , les émétiques , les légers laxatifs paroïssent donner quelque soulagement ; cependant les forces diminuoient tous les jours , les peines se trou-

bloient , les felles devenoient d'une odeur insupportable , la tête s'embarraffoit , & les malades périffoient dans un délire léger , avec très-peu de fièvre , & dans un épuisement confidérable , accompagné de mouvemens convulfifs dans les tendons & dans les mufcles de la mâchoire. Les remedes qui fembloient le mieux réuffir , étoient les lavemens , les légers diaphorétiques précédés des émétiques , des apozêmes apéritifs & laxatifs , des poudres abforbantes , nîtreufes & tempérantes ; dans le commencement , une ou tout au plus deux faignées paroiffoient fuffire pour préparer au refte du traitement.

La feconde efpece de fièvres malignes , étoient factices. C'étoit des fièvres bilieufes , des fièvres putrides qui devenoient malignes par le mauvais traitement , c'eft-à-dire , par les faignées répétées , les émétiques , les véficatoires , &c. Il en réfultoit une combinaison de fymptomes extraordinaires , comme une foibleffe exceffive , des douleurs inouïes dans le bas-ventre & la tête , des éruptions miliaires , des taches exanthémateufes , des convulfions & un pouls lent & mol. Les évacuans étoient les feuls remedes qui donnoient du foulagement quand ils étoient mariés avec les corroborans & les légers diaphorétiques. Sur la fin de la maladie , on a obfervé de plus des fièvres putrides , des continues , avec redoublemens , qui n'ont exigé que le traitement ordinaire.

*Observations Météorologiques faites à Lille
pendant le mois de Septembre 1758,
par M. BOUCHER médecin.*

Il y a eu ce mois des alternatives de pluie & de beau tems , quoiqu'il n'y ait pas eu de grandes variations dans le barometre , qui a été plus souvent observé au - dessus de 28 pouces qu'au-dessous de ce terme. Quelques beaux jours continués vers le milieu du mois , ont permis d'achever la moisson des avoines , & de préparer les terres pour les semailles , & pour la plantation des colfats.

La température de l'air a été douce jusqu'au 18 ; ensuite de quoi les matinées & les soirées ont été froides. Les vents jusqu'à ce jour ont varié du Nord au Sud ; & depuis ils ont toujours été au Nord ou aux environs.

La plus grande chaleur , marquée par le thermometre pendant ce mois , a été de 18 degrés au - dessus du terme de la glace ; & la moindre chaleur a été de $4\frac{1}{2}$ degrés : la différence entre ces deux termes est de $13\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande élévation du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 6 lignes , & son plus grand abaissement de 27 pou.

568 MALADIES REGN. A LILLE.

ces $8\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes est de $9\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du Nord.
6 fois du Nord-Est.
3 fois du Sud-Est.
3 fois du Sud.
5 fois du Sud-Ouest.
9 fois de l'Ouest.
4 fois du Nord-Ouest.

Il y a eu 25 jours de tems couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.
4 jours de brouillards.
1 jours de tonnerre & d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité presque tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille en
Septembre.*

Les diarrhées bilieuses , qui avoient régné sur-tout dans la dernière moitié du mois d'Août , ont persisté une partie du mois de Septembre.

La plupart des fièvres que j'ai vu ce mois , quoique toujours de l'espece putride & vermineuse , prenoient vers l'état de la maladie , le type de la fièvre double-tierce , ayant des redoublemens alternativement plus vifs un jour que l'autre , & qui étoient même assez souvent précédés d'un frisson : la même

circonstance a été observée en quelques sujets, au commencement & dans le progrès de la maladie ; de façon que ces fièvres ont cédé assez aisément aux apozèmes de quinquina, rendus laxatifs & administrés dans le tems où la langue & les urines donnoient des marques de coction. Plusieurs sujets sont néanmoins parvenus à la guérison par la méthode curative indiquée ci-devant.

Le rafraîchissement subit de l'air, amené par les vents du Nord, a causé de vraies pleuropneumonies, dont quelques-unes ont été fâcheuses : leur crise a eu plutôt lieu par les urines & par les selles, que par les sueurs & les crachats. Un émétique donné d'abord, & après avoir désempli suffisamment les vaisseaux sanguins, a procuré, même dans le cas de crachats sanguinolens, un soulagement marqué dans quelques sujets.

Nous avons eu aussi beaucoup de gros rhumes, & des fluxions catharrales, portant à la tête, à la gorge & à la poitrine, les unes avec fièvre, & d'autres sans fièvre.



T A B L E

G E N E R A L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six derniers mois
de 1758.

EXTRAITS DE LIVRES NOUVEAUX.

M É D E C I N E .

TR A I T É-Pratique de la cure des fièvres ; tra-
duit de l'Anglois de Théophile Lobb , docteur
en médecine , &c. Page 3

Collection académique composée des Mémoires ,
Attes ou Journaux des plus célèbres Académ. 107

Le Manuel des Dames de charité , &c. 195

Observations rares de médecine , d'anatomie & de
chirurgie , traduites du latin de Vander-Wiel.

Par M. Planque , docteur en médecine. 300

Tableau de la petite vérole , par M. Cantwell ,
doct. rég. de la faculté de méd. de Par. &c. 483

C H I R U R G I E .

Traité des maladies des Os , par feu M. Petit de
de l'académie royale des sciences , &c. 12

C H Y M I E , P H A R M A C I E , H I S T . N A T .

Suite de l'Histoire naturelle des animaux. Par
MM. Arnault de Nobleville & Salerne , méde-
cins à Orléans, 16

- Recherches histor. sur le Refroidiss. des liqueurs.* 99
La Pharmacopée des pauvres, &c. Par le docteur
 W *** membre du college royal des medecins
 de Londres, 199
Chymie metallurgique, &c. Par M. Geller. 291
*Histoire abrégée & methodique des Eaux miné-
 rales, &c.* Par M. Ruty, docteur-médecin à
 Londres. 387
Codex medicamentarius, seu pharm. Parisiensis. 495

OBSERVATIONS.

MEDECINE.

- Expériences faites avec l'Opium sur des animaux
 vivans.* Par M. With, professeur en médecine à
 Edimbourg. 25
Observation sur les vertus du quinquina. Par M.
 Saint-Donat, docteur en médecine. 44
Observation sur le même sujet. Par M. Pellicot, chi-
 rurgien à Aix en Provence. 45
Observation sur une hydropisie. Par M. Huon de
 Maxey, chirurgien à Vaucouleur. 47
Observation sur une Momie vivante. Par M. Mar-
 teau de Grandvilliers, médecin de l'hôpital, à
 Aumale. 49
Observation sur des Hydatides. Par M. Dardignac,
 docteur en médecine, à Trie, en Gascogne. 54
Observation sur une Mélancholie. Par M. Nicolau,
 médecin à Marennes en Saintonge. 114
Guérison de la Goutte par le musc. Par M. Pringle,
 écuyer, chirurgien, &c. 133
Observation sur une douleur d'oreille. Par M. Far-
 jon, médecin de la Charité, à Montpellier. 136
Observations Historico-Physico-Medico-Morales.
 Par M. *** 208
Observations sur les Maladies malignes. Par M. Le
 Nicolais du-Sauflay, doct. en méd. 217
Observation sur des Vers, &c. Par M. Gout, chi-
 rurgien à Gaillefontaine en Brai. 231

572 TABLE GENERALE

- Projet sur le rétablissement des Regles, &c.* Par M. Hamilton, médecin à Edinbourg. 232
- Observation sur un spécifique antiépileptique.* Par M. Weifman l'aîné, doct. en méd. à Erlang. 276
- Gangrené survenue à la suite de la goutte, &c.* Par M. Rofsignoly, docteur en médecine, à Grasse en Provence. 307
- Observation sur une espece de fièvre gangréneuse.* Par M. Sumeire, doct. en méd. à Marignane. 320
- Observ. sur une Paralysie de la moitié de la tête, &c.* Par M. Ballay le jeune, chirurg. à Orléans. 325
- Observation sur la guérison d'une hydropisie de poitrine, &c.* Par M. Baudot, doct. en méd. 330
- Observation sur des Vers sortis du nez.* Par M. Razoux, médecin de l'Hôtel-Dieu de Nîmes, de l'académie royale de la même ville. 415
- Extrait d'une Lettre de M. Dumolin, médecin à Cluny, sur une fille noyée.* 422
- Obs. sur une maladie particulière.* Par M. de Sevelinges, doct. en méd. à S. Etienne en Foretz. 428
- Observation sur trente-six ou trente-sept soldats empoisonnés, &c.* Par M. Rochard, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Belle-Isle. 430
- Observation sur le danger de la répercussion du lait des nourrices.* Par M. Marteau de Grandvilliers, médecin à Aumale. 500
- Observation sur une cécité subite, &c.* Par M. Bertrand, docteur-régent de la faculté de Paris. 513
- Observation sur une rupture du cœur.* Par M. Hazon, médecin de la faculté de Paris. 516
- Observation sur un accouchement.* Par M. Gottlob, doct. en méd. à Treptow, en Poméranie. 275
- ANATOM. CHIR. OUV. DE CADAV.**
- Observation sur des Pierres sorties du scrotum.* Par M. Gibier, docteur en médecine, à Montbard, en Bourgogne, &c. 64
- Autre Observ. du même sur le même sujet.* 65

- Ouverture d'un Cadavre.* Par M. Fauret, chirurgien à Paris. 66
- Observation sur une portion considérable d'intestin rendue par les felles.* Par M. Monro le pere, professeur d'anatomie, à Edinbourg. 70
- Observation sur un enfant tiré de la matrice par le crochet.* Par M. Campardon l'ainé, maître en chirurgie. 72
- Observation sur une gangrene particuliere.* Par M. Lecordier, chir. à Crevecœur, en Auge. 77
- Observat. sur un enfant qui a resté quatre ans dans le ventre de sa mere.* Par M. Collin, médecin à Cusset. 142
- Observation sur des Pierres biliaires.* Par M. Hubert, chirurgien à Paris. 148
- Observation sur un accouchement où le col de la matrice étoit tombé.* Par M. Chemin, chirurgien à Evaux. 149
- Description d'un Bandage.* Par M. Lechandelier, apothicaire à Rouen. 192
- Observation sur une Castration.* Par M. Laugier, docteur en médecine, résident à Paris. 235
- Ouverture de Cadavre.* Par M. Marteau de Grandvilliers, médecin de l'hôpital, à Aumale. 240
- Mémoire sur des Vers sortis des reins, &c.* Par M. Moublet, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, &c. 244
- Observation sur une Suppression d'urine, &c.* Par M. Léautaud, chir. juré de la ville d'Arles. 261
- Observation sur une Rétention d'urine, &c.* Par M. Icart, chirurgien à Moissac. 263
- Histoire d'un enfant tombé dans le ventre de sa mere, &c.* Par M. Monro le pere, professeur d'anatomie, à Edinbourg. 335
- Suite du Mémoire sur des vers sortis des reins, &c.* Par M. Moublet, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, &c. 337

574 TABLE GÉNÉRALE

- Observation sur une amputation extraordinaire*
Par M. Marteau de Grandvilliers, médecin à
Aumale. 353
- Guérif. d'une blessure à la tempe.* Par M. Schutte,
chirurgien à Cleves. 362
- Histoire d'un accouchement extraordinaire.* Par
M. Monro, doct. en méd. à Edinbourg. 435
- Observation sur un renversement de matrice dans
l'accouchement.* Par M. Campardon l'ainé, maî-
tre en chirurgie, &c. 436
- Guérison d'un accident dans les deux mammelles:*
Par M. Fuun, doct. en méd. à Harlem. * 441
- Observation sur un vomissement d'un kiste.* Par M.
Cauffe, docteur en médecine. 446
- Observation anatomique sur un estomac trouvé dans
la poitrine.* Par M. Marcellin Bonnet, chirur-
gien patenté, &c. 518
- Observation sur une castration volontaire.* Par
M. Louis, chirurgien-major de l'hôpital de la
Charité de Paris. 521

C H Y M I E.

- Description d'une Terre saline nouvelle.* Par
M. Bianchi, prem. méd. du roi de Sard. &c. 58
- Description des Eaux minérales à Polzinie en Po-
mèranie.* Par M. Gottlob, doct. en méd. 265
- Expériences chimiques sur l'étain.* Par M. Marg-
graf, docteur en médecine. 449
- Examen chimique du sel dit de Rhinoceros.* Par
M. Marggraf, docteur en médecine. 530

MALADIES ÉPIDÉMIQUES.

- Maladies épidém. qui ont régné à Bois-Commun
pendant les mois de Février & Mars.* Par M. de
la Buxiere, docteur en médecine. 81
- Constitution épidémique à Marignane, &c.* Par
M. Surmeire, docteur en médecine 155
- Détail d'une Maladie épidémique à Lambesc.* Par
M. Roustan, méd. 269

DES MATIERES. 575

<i>Description d'un mal de gorge épidémique, près</i>	
<i>Francf. Par M. de Bergenne, doct. en méd.</i>	368
<i>Observation sur une maladie épidémique, à Linie-</i>	
<i>res. Par M. Keuze, doct. en méd. &c.</i>	456
<i>Constitution épidémique qui a régné à Tarascon en</i>	
<i>Provence, &c. Par M. Moubllet, docteur en</i>	
<i>médecine de la faculté de Montpellier.</i>	537.

LIVRES NOUVEAUX.

<i>Livres nouveaux.</i>	87
<i>Livres nouveaux.</i>	279
<i>Livres nouveaux.</i>	375
<i>Livres nouveaux.</i>	472
<i>Livres nouveaux.</i>	561

OBSERV. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

<i>Observations météorologiques, Mai 1758.</i>	88
<i>Observations météorologiques, Juin 1758.</i>	182
<i>Observations météorologiques, Juillet 1758.</i>	280
<i>Observations météorologiques, Août 1758.</i>	376
<i>Observations météorolog. Septembre 1758.</i>	474
<i>Observations météorolog. Octobre 1758.</i>	562

MALADIES REGNANTES A PARIS.

<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de</i>	
<i>Mai 1758. Par M. Vandermonde.</i>	91
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de</i>	
<i>Juin 1758. Par M. Vandermonde.</i>	185
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de</i>	
<i>Juillet 1758. Par M. Vandermonde.</i>	283
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois</i>	
<i>d'Août 1758. Par M. Vandermonde.</i>	379
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois</i>	
<i>de Septembre 1758. Par M. Vandermonde.</i>	476
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois</i>	
<i>d'Octobre 1758. Par M. Vandermonde.</i>	565

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

<i>Observations météorologiques faites à Lille pendant</i>	
<i>le mois d'Avril 1758. Par M. Boucher, méd.</i>	92
<i>Observations météorologiques faites à Lille pendant</i>	
<i>le mois de Mai 1758. Par M. Boucher méd.</i>	186

576 TABLE DES MATIERES.

Observations météorologiques faites à Lille pendant le mois de Juin 1758. Par M. Boucher, médecin. 285

Observations météor. faites à Lille pendant le mois de Juillet 1758. Par M. Boucher, méd. 381

Observations météor. faites à Lille pendant le mois d'Août 1758. Par M. Boucher, méd. 478

Observ. météor. faites à Lille pendant le mois de Septembre 1758. Par M. Boucher, méd. 567

MALADIES DE LILLE.

Maladies qui ont régné à Lille en Avril. 94

Maladies qui ont régné à Lille en Mai. 187

Maladies qui ont régné à Lille en Juin. 286

Maladies qui ont régné à Lille en Juillet. 382

Maladies qui ont régné à Lille en Août. 479

Maladies qui ont régné à Lille en Septembre. 568

PROBLEMES.

Problème de médecine résolu. Par M. Bernard, docteur & professeur en méd. à Douai. 371

Problème à résoudre : Sçavoir, si l'on doit saigner dans les indigestions, &c. 375

ACADEMIES.

Séance publique de l'acad. royale de chirurgie. 179

Prix proposé par l'académie de Dijon. 470

EXTRAIT DE THESE.

Essai sur les différentes especes de calculs biliaires, &c. Par M. Sabattier, maître ès-arts, étudiant en méd. à Montpellier. 462

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Décembre. A Paris, ce 23 Novembre 1758.

BARON.